
Borel del.
Delignon Sculp.

# THÉATRE

# DES GRECS.

XI.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

# THÉATRE
# DES GRECS,

TRADUIT PAR LE P. BRUMOY;

Seconde édition complète,

REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE

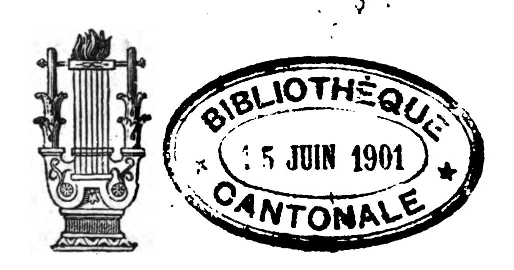
D'UN CHOIX DE FRAGMENS DES POËTES GRECS,

TRAGIQUES ET COMIQUES,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME ONZIÈME.




PARIS.

BRISSOT-THIVARS ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

RUE DE L'ABBAYE-S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 14;

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

1826.



# EXPLICATION DES FIGURES

## DE CE VOLUME.

La première figure représente Oreste prêt à tuer sa mère. Sa main droite est armée d'un poignard qu'il vient de prendre sur le trépied d'Apollon. Ce trépied est caractérisé par le laurier qui l'ombrage et par le rocher du Parnasse sur lequel il repose. Oreste vient d'y poser son poignard, et le tient encore de la main gauche.

Aux pieds d'Oreste, est Électre qui tient une torche renversée, symbole de la mort qu'elle destine à Clytemnestre. Un serpent qui semble sortir de son sein, est un emblême d'ingratitude et de noirceur : il désigne l'oubli des devoirs de la piété filiale.

La statue voilée, qui se termine en *Terme*, est probablement celle d'Agamemnon, mis au rang des héros à qui l'on offrait un culte. Ce bas-relief est tiré des *Monumenti ant. ined.* de Winkelmann, n° 148.

La seconde figure est une *bacchanale* qui a rapport au drame satyrique du *Cyclope*, et dont l'explication détaillée se trouvera aux pages 215 et 216.

# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

---

Il n'est pas nécessaire, après ce qu'on a vu, de développer ce sujet. Quoique différemment envisagé par les trois rivaux, le fond est toujours l'histoire d'Égisthe. C'est tout dire ; et d'ailleurs Euripide va nous l'expliquer assez par son prologue aussi postiche que la plupart des autres de ce *poëte*.

---

### ACTE PREMIER.

---

Un Mycénien qui vit à la campagne peu loin d'Argos paraît d'abord, et adressant la parole à sa patrie, il repasse dans son esprit l'entreprise d'Agamemnon, son expédition de Troie, son retour à Argos, sa mort que lui procura son épouse de concert avec Égisthe, et les suites de ce crime. Égisthe épouse Clytemnestre et s'empare du sceptre; il veut tuer Oreste fils d'Agamemnon; mais un vieillard l'enlève, et le confie à Strophius roi de

la Phocide. Le tyran laissa d'abord vivre Électre fille de son prédécesseur; mais la voyant nubile et recherchée de tous les princes de la Grèce, il craignit qu'elle ne fût un jour en état de venger son père, et il résolut de s'en défaire. Toutefois Clytemnestre la sauva par politique plutôt que par pitié. La mort de sa fille aurait rendu le gouvernement de la mère trop odieux, et n'aurait fait qu'aigrir Oreste, qui avait déja mis à prix la tête de l'usurpateur[1] : « C'est ce qui a déterminé le roi, dit » cet homme, à me donner Électre en mariage. » Noble, à la vérité, mais pauvre, je vois ma noblesse éclipsée par l'indigence. J'étais tel qu'Égisthe souhiatait. Il a cru que ma faiblesse le » mettait hors d'état de rien craindre de moi; au » lieu qu'un époux plus puissant aurait pu ré» veiller le meurtre d'Agamemnon, et n'en pas » laisser impunis les auteurs. »

Euripide donne ici à ce Mycénien le vrai caractère d'un homme de bien, qui a conservé dans l'adversité des sentimens dignes de sa naissance. Le poëte en fait un Philémon[2], un homme semblable à ce vertueux époux de Baucis, prince par le cœur, laboureur par la nécessité de sa fortune,

[1] C'est au contraire Égisthe qui avait mis à prix la tête d'Oreste; voy. la traduction.

[2] Voy. les *Métam*. d'Ovide. l. VIII, v. 633.

craignant les dieux, digne de les avoir pour hôtes, aimant la justice et haïssant la tyrannie. Contraint d'épouser Électre, devenue la victime d'une politique injuste et cruelle, il est son protecteur plutôt que son mari, et il proteste publiquement que le respect pour le sang de ses légitimes rois l'emportant en son cœur sur l'ambition d'épouser une princesse, il ne l'a jamais regardée que comme un dépôt sacré que les dieux lui ont confié. Euripide prend bien des précautions pour justifier ce dernier article. Mais outre que cette exposition ne vaut pas à beaucoup près celle de Sophocle, qui est un modèle achevé, l'imagination se trouve un peu blessée de ce mariage sans réalité.

A la seconde scène, on voit une jeune femme simplement vêtue, et portant sur sa tête une urne qu'elle va remplir d'eau à la fontaine voisine. C'est Électre qui se fait connaître, en adressant ses plaintes aux astres sur la cruauté d'une mère qui l'a réduite à un si triste sort. Son mari la rencontre, et se plaint tendrement que, malgré ses prières et ses ordres, elle s'abaisse toujours à des emplois vils et indignes de sa naissance. « Je vous mets au » rang des dieux, répond Électre, vous dont la » tendresse vertueuse a respecté ma misère. Qu'y » a-t-il de plus heureux dans l'excès de mon mal- » heur, que d'avoir trouvé un ami tel que vous?

» C'est à cette amitié si pure que je rends hom-
» mage par mes soins. Eh! n'est-il pas juste que,
» par reconnaissance du moins, je prenne part à
» vos peines? » Le mari se rend à tout ce qu'elle veut, et il se dispose lui-même à aller ensemencer son champ dès que le jour paraîtra; ce qui montre l'extrême humiliation où Égisthe avait réduit Électre, puisqu'il l'a contrainte d'être la femme d'un simple paysan, obligé de vivre du travail de ses mains.

Tandis que l'un et l'autre se retire, Oreste arrive avec Pylade (Ils sont inséparables chez nos poëtes); ces deux amis se font d'abord connaître au spectateur par leur amitié mutuelle. Le premier déclare qu'il vient venger la mort de son père par l'ordre d'Apollon, qu'il a profité de la faveur de la nuit pour faire les sacrifices des morts sur le tombeau d'Agamemnon, et que durant le jour qui commence à luire, il est bien aise de se tenir sur la frontière de l'Argolide, pour être à portée de se retirer en cas qu'il soit découvert, et pour tâcher de trouver sa sœur, dont il croit la maison peu éloignée. Ils aperçoivent Électre auprès de la fontaine où elle puise de l'eau, et la prenant pour une esclave ou pour une paysanne, ils s'écartent un peu en attendant qu'elle passe, afin de tirer d'elle les éclaircissemens qui leur sont

nécessaires. Pour cela, ils vont s'asseoir proche de la maison d'Électre, sans la connaître; c'est un jeu de théâtre.

Électre se croyant seule, renouvelle ses plaintes en remplissant son urne. Ce qu'elle dit est exprimé par une espèce d'ode, que les anciens appelaient *monodie* ou monologue en chant. C'est l'intermède du premier acte, aussi bien que la suite. En effet, Électre apercevant le chœur, l'invite à pleurer avec elle, et pour l'y engager, elle peint la mort de son père, l'absence ou peut-être l'esclavage de son frère, et ses propres malheurs, avec ces traits vifs et ces exclamations fréquentes qui font l'âme des chœurs d'Euripide. C'est le même caractère d'Électre, et le même goût que dans le monologue de Sophocle : Lumière pure, ciel qui environnez la terre, etc. Mais celui d'Euripide paraîtrait moins serré et moins brillant dans notre langue.

Elle a mis bas son urne avant que de commencer cette triste cérémonie, c'est-à-dire, avant que de payer à Agamemnon le tribut de ses larmes et de ses cris lugubres. Le chœur, qui n'est autre qu'une troupe de bergères et de paysannes attachées à la fortune d'Électre par pure compassion, veut en vain détourner cette princesse de songer à ses maux, en lui parlant d'une fête qu'on doit célébrer : « Il n'est plus de fêtes, ni de danses, ni

» de joie pour elle. Les larmes sont devenues » l'unique aliment et la seule douceur qu'il lui » soit permis de goûter. » Elle montre ses habits, si peu dignes d'une princesse de son rang, mais si conformes à ses malheurs. Sur quoi le chœur, avec la simplicité qui fait son caractère, lui offre des vêtemens plus riches et plus décens pour l'engager à paraître dans les fêtes publiques, et à honorer les dieux par sa présence, afin de se les rendre propices; car il n'est point de raisons qu'il n'allègue pour la persuader. « Chères amies, répond-elle, » les dieux sont devenus insensibles aux maux » d'Électre, et sourds aux cris du sang d'Agamem» non; tout concourt à m'accabler, le père mort que » je pleure, et le frère qui me reste encore. Mal» heureux prince, il erre dans des climats étran» gers, où le terme de ses erreurs est l'esclavage, » tandis que chassée de la maison paternelle, et » condamnée à vivre dans une cabane sur ces » tristes rochers, je sèche de douleur à la vue » d'une mère qui jouit tranquillement du fruit de » son crime dans le lit de l'époux qu'elle a mas» sacré. »

## ACTE II.

Oreste et Pylade, qui ont tout entendu, se lèvent tout à coup de l'endroit où ils s'étaient cachés, et la princesse, effrayée à la vue de deux étrangers en armes, veut prendre la fuite. Mais Oreste l'arrête malgré ses cris, en lui prostestant qu'il est bien éloigné de lui vouloir nuire. « Pour» quoi donc ces armes, dit-elle, et cette affectation » à vous tenir en embuscade auprès de ma mai» *son?* » Électre est justement étonnée de voir des gens armés, parce que les Grecs portaient rarement des armes, ainsi que nous l'avons observé. Le prince, pour rassurer sa sœur d'un seul mot, lui répond qu'il est un étranger qui vient lui apporter des avis certains de son frère. « Ah ! dieux, » s'écrie-t-elle, vit-il, ou ne vit-il plus ? — Il vit, dit » Oreste, goûtez la douceur de cette heureuse » nouvelle. » Si l'on veut bien se rappeler le tour que Sophocle donne à cette entrevue du frère et de la sœur, on conviendra qu'Euripide n'a pas été, à beaucoup près, si heureux dans cette scène. Elle est toutefois attachante. Car Oreste se donnant toujours pour un étranger, fait raconter à sa sœur ses aventures et la suite de son exil. Elle lui dit

qu'elle est mariée à un époux dont la fortune est fort au-dessous de celle d'une princesse, mais dont la générosité l'égale; que ce vertueux ami l'a traitée en sœur, par égard pour la race royale, et pour ne pas être le ministre de l'inhumaine politique d'Égisthe; que le tyran, abusé par le voile spécieux d'un mariage qu'il croit réel, jouit du plaisir de la voir réduite à cet humiliant état pour la rendre méprisable, et pour n'avoir rien à craindre de sa postérité; qu'enfin les amies qu'elle s'est faites (elle parle du chœur) sont de véritables confidentes, fidèles à Agamemnon et ennemies de l'usurpateur, aussi bien que son mari; mais que le seul Oreste est capable de renverser la tyrannie.

« Vous sentez-vous assez de courage, reprend » Oreste, pour l'aider à venger votre père?—Assez, » répond-elle, pour immoler la coupable de ce » même fer dont elle immola son époux.—Puis-je » assurer Oreste, dit l'un, que vous êtes inébran» lable dans cette résolution?--Puissé-je mourir, dit » l'autre, après avoir donné la mort à cette barbare » mère! » Cela est atroce, comme le remarque très-bien M. Dacier [1]; et sans doute Électre est plus supportable chez Sophocle. Au surplus, Euripide se sert d'un artifice pour suspendre la reconnaissance

[1] Préface d'*Électre*.

du frère et de la sœur, en faisant dire à Électre qu'elle ne pourrait le reconnaître si elle le voyait, sans le secours du vieillard qui l'a dérobé à la mort. Ainsi la reconnaissance ne se fait pas au second acte, comme le dit M. Dacier, mais seulement au troisième, comme on le verra. Car ici Oreste, pour garder le rôle d'étranger qu'il a pris, demande à sa sœur ce qu'il doit rapporter de sa part à un frère si chèrement aimé. « Racontez-lui mes maux et les » siens, » dit-elle. On en a vu le détail, qu'elle répète d'une manière encore plus animée. Car elle répand les plus vives couleurs sur la triste situation où l'a mise le tyran, sur ses vêtemens rustiques, sur ses mains endurcies au travail et occupées à subvenir à ses besoins, sur son deuil perpétuel qui l'écarte des assemblées, des fêtes, des sacrifices, et qui la condamne à une obscure solitude. D'un autre côté, elle décrit par opposition « la félicité criminelle, mais paisible, de » Clytemnestre, assise sur le trône dans le sein » de la magnificence phrygienne, au milieu de » ses fidèles étrangères, esclaves d'Agamemnon, » dans tout l'éclat d'une cour brillante et fière, » tandis que le sang du roi mort sèche sans ven- » geance sur les murs du palais, qui en sont rou- » gis. Enfin elle représente Égisthe traîné fière- » ment sur le même char dont se servoit Agamem- » non avec tant de dignité, et tenant le sceptre de

» la même main qu'il trempa dans le sang de ce » grand roi, dont il insulte même les mânes et » le tombeau. »

Sur ces entrefaites, le chœur aperçoit le mari d'Électre qui revient des champs, et qui paraît d'abord surpris de cette conversation familière de la princesse avec deux hommes. Électre en apporte aussitôt la raison pour lever ce scrupule, né de la délicate bienséance des anciens. Le laboureur apprenant qu'Oreste vit encore, en témoigne sa joie; il veut même donner l'hospitalité aux voyageurs; il les prie d'entrer dans sa cabane, prêt à les recevoir le moins mal que sa pauvreté pourra le permettre. Il voudrait qu'on les y eût déjà reçus. Il marque sa peine et son chagrin qu'on n'y ait pas songé d'abord. Il ordonne à ses domestiques de prendre les malles des voyageurs, en les priant eux-mêmes de ne pas dédaigner ses offres : c'est Philémon qui reçoit des dieux sous son humble toit.

Oreste également surpris et charmé de trouver dans un homme indigent et vil en apparence, des sentimens qu'on cherche souvent en vain dans un rang plus élevé, fait une belle morale, quoique un peu longue, sur la bizarrerie de la fortune, qui cache si souvent des cœurs lâches dans les princes, et des sentimens héroïques dans les cœurs des hommes du commun. Mais Électre, confuse de recevoir d'illustres étrangers dans une chau-

mine où elle manque de tout, envoie son mari chez le vieux gouverneur qui a sauvé Oreste, afin de l'engager à traiter les deux Grecs d'une manière moins indigne d'eux. Le laboureur y consent, parce que son épouse le veut ainsi; mais il ajoute, que sa pauvreté même pourrait suffire à bien traiter ses hôtes, au moins pour un jour. C'est qu'il compte pour une richesse ce que Philémon donna à ses hôtes, Jupiter et Mercure, un visage ouvert et un cœur généreux :

Super omnia vultus
Accessêre boni, nec iners pauperque voluntas.
OVID. *Met.* liv. VIII, v. 631.

Toutefois il considère, en s'en allant, un grand avantage dans les richesses et dans la prospérité, c'est « de nous mettre en état d'obliger des amis, » ou de subvenir à des besoins extraordinaires. Car » pour les besoins communs, il croit l'abondance » peu nécessaire, » suivant la maxime qu'Horace a depuis traduite ainsi en parlant à un riche :

Non tuus hic capiet venter plus quàm meus.
HOR. *Sat.* I, liv. I, 46.

« L'estomac du riche n'est pas plus grand que ce» lui du pauvre. » Ces maximes d'un homme satisfait dans l'indigence, et qui n'envie aux grands que la douce satisfaction de pouvoir faire des heu-

reux achèvent le portrait intéressant d'un homme vertueux.

L'intermède du chœur semble un peu détaché du sujet. C'est pour le moins un écart Pindarique. Car on y apostrophe les mille vaisseaux qui voguèrent à Troie; on y relève la gloire d'Achille, on y parle de son bouclier comme Homère; on décrit les principales figures que l'art de Vulcain y traça. On représente Achille sur un char rapide, environné d'un nuage de poussière, et portant la terreur dans les rangs des Troyens. L'on finit, enfin, par des mouvemens d'indignation contre Clytemnestre, qui a été assez dénaturée pour faire mourir le chef de pareils héros et le roi de tant de rois, et l'on prédit la vengeance d'un si horrible attentat : car voilà où l'on en voulait venir, comme fait Pindare dans ses odes.

## ACTE III.

Le bon vieillard qui a élevé Agamemnon et ses enfans, arrive courbé sous le poids des années, et frappe à la porte d'Électre, non sans gémir sur la pauvreté de la cabane, qui tient lieu de palais à une princesse. Dès qu'elle paraît, il l'aborde civilement, en lui présentant un agneau qu'il a

choisi sur tout son troupeau, des fleurs pour joncher la table, des fromages, et un outre de vin exquis; en un mot, un repas champêtre pour les nouveaux hôtes. Il fait porter tout cela dans la chaumière, puis il essuie ses larmes ; car la vue d'une princesse aussi malheureuse qu'Électre, et la comparaison de l'état où il la trouve avec celui où il l'avait vue autrefois, réveillent en lui une idée chère qui l'attendrit. Il parle et agit comme les pères nourriciers des princes Grecs, et avec toute la naïveté du bon vieux temps.

Après ce premier abord, il ajoute qu'il vient de passer par le tombeau d'Agamemnon, pour lui réitérer un léger hommage de ses pleurs et d'une libation de vin ; mais qu'il a trouvé un grand sujet d'étonnement, des boucles de cheveux, une brebis noire dont le sang était fraîchement répandu, et tous les vestiges d'un sacrifice récent. On a vu ci-dessus cette scène traduite. C'est une malice d'Euripide, pour tourner la reconnaissance d'Eschyle en ridicule. Électre réfute toutes les raisons du vieillard, qui veut que ce soit Oreste qui est venu honorer les mânes de son père. Cette scène, indépendamment du sel de la satire qui est déplacé, ne laisse pas de suivre agréablement le fil de la pièce et d'aider à la suspension qu'Euripide a voulu ménager.

Après cet entretien, Oreste sort et se montre au

vieillard. Tandis qu'il demande à Électre quel est cet homme, le vieux gouverneur l'envisage en silence avec une surprise extraordinaire; et il le dévore des yeux. « Invoquez les dieux, ô Électre! » s'écrie-t-il aussitôt, et jetez un regard sur votre » hôte! C'est Oreste. » On ne peut le croire. Il insiste; il et en apporte enfin une preuve indubitable. C'est la cicatrice d'une blessure que le prince, étant enfant, avait reçue au front en poursuivant un faonde biche avec sa sœur. C'est la reconnaissance d'Ulysse dans Homère [1].

Électre, convaincue par cette marque et par l'autorité du vieillard, embrasse à l'instant son frère. Les premiers transports de cette reconnaissance sontbien touchés; mais elle est moins vive et moins animée que celle d'Eschyle, qu'Euripide a voulu railler. Pour Sophocle, il l'emporte sur tous les deux, en supposant Oreste cru mort, qui revit tout à coup pour faire passer Électre de l'abîme de la douleur au comble de la joie.

Euripide donne au chœur des sentimens très-vifs sur le retour d'Oreste; mais ce prince, sans trop s'arrêter à de frivoles démonstrations de tendresse, commence par interroger le vieillard sur la manière de venger Agamemnon. « Nous est-il resté encore » quelques amis, dit-il; ou sommes-nous aussi abat-

[1] *Odyssee.*

» tus que notre fortune ? à quel parti puis-je m'at-
» tacher ? dois-je tenter l'entreprise à force ou-
» verte, ou par la ruse ? quelle route enfin dois-je
» tenir pour pénétrer au milieu de nos ennemis ? —
» Mon fils, répond le vieillard, il ne faut pas vous
» flatter. Vous êtes malheureux ; plus d'amis pour
» vous. C'est un trésor trop rare qu'un ami capa-
» ble de soutenir la bonne et la mauvaise fortune
» de son ami. D'ailleurs, vous n'avez laissé après
» vous aucune lueur d'espérance, et votre parti
» s'est dissipé. Sachez donc que pour remonter
» sur le trône, vous n'avez de ressource que dans
» votre valeur et dans la fortune. »

ORESTE.

Que faut-il faire pour y réussir?

LE VIEILLARD.

Tuer Égisthe et Clytemnestre.

ORESTE.

C'est la gloire où j'aspire. Mais comment y parvenir ?

LE VIEILLARD.

En vous introduisant dans le palais. Mais il ne suffit pas de l'oser.

ORESTE.

J'entends. La ville est bien gardée, et les sentinelles veillent toujours.

LE VIEILLARD.

Il est trop vrai. Égisthe vous craint, et il ne s'endort pas sur ce qui vous touche.

Dans cet embarras, il vient une pensée au vieillard. Il a rencontré dans son chemin Égisthe qui se disposait à faire un grand sacrifice, et à célébrer une fête : c'est celle dont le chœur a parlé. Le tyran n'est suivi que de ses domestiques, qui céderont sans résistance à la valeur du nouveau roi. Le vieillard conseille donc à Oreste d'aller vers le lieu du sacrifice, afin qu'Égisthe l'appelle au festin comme étranger. Alors, continue-t-il, les conjonctures détermineront ce que vous aurez à faire. L'embarras d'Oreste, c'est de ne pouvoir percer en même temps Égisthe et Clytemnestre. Car l'un des deux manqué, rend le coup dangereux, et la vengeance inutile. Mais Électre le prévient et prend sur elle le soin de se défaire de sa mère : dessein horrible, et plus encore dans la sœur que dans le frère; car Électre imagine une trahison pour attirer Clytemnestre dans le piége; c'est de feindre une grossesse dont elle se dira délivrée depuis dix jours. Si elle vient, dit-elle, c'est fait de sa vie.

Ensuite de cette délibération, le vieux gouverneur se dispose à conduire Oreste au lieu du sacrifice, et à faire courir le bruit des couches d'Élec-

tre; mais avant que de se séparer, le frère et la sœur implorent le secours de Jupiter, de Junon, et l'ombre de leur père, pour les rendre favorables à une vengeance dont la justice les intéresse. Électre est la plus emportée; car elle déclare que si Oreste manque son coup sur Égisthe, elle se plongera un poignard dans le sein; elle va en effet s'armer et se tenir en embuscade en attendant Clytemnestre.

L'intermède de cet acte paraît aussi étranger au sujet que le précédent, quoique le but du chœur soit de représenter l'origine des malheurs attachés à la maison de Pélops, d'où sont issus Agamemnon, fils d'Atrée, et Égisthe, fils de Thyeste. Le chœur se rappelle la fable de la brebis dorée, qui causa une si affreuse discorde entre Thyeste et Atrée. Ce dernier prince, jaloux de ce trésor, dont dépendait le destin de ses États, et voyant que son frère le lui avait enlevé par le moyen d'Ærope, qui trahissait doublement son mari, se vengea, comme on sait, de Thyeste, en lui faisant manger son propre fils. Ce festin, qui fit reculer le soleil, fut la source des maux qui accablèrent depuis les Pélopides. Les vers que le chœur chante font une grande et noble image de la fuite du soleil, de l'horreur des astres, et de la confusion des élémens : « punition visible de Jupiter, » et leçon éloquente (ajoute le traducteur), pour

» apprendre aux mortels à révérer les dieux;
» mais dont la barbare Clytemnestre n'a pas
» profité. »

## ACTE IV.

« Quel bruit frappe mon oreille, dit brusquement une femme du chœur[1]! c'est le tonnerre de Jupiter infernal. Me trompé-je? Non. Les cris retentissent de toutes parts. Sortez, Électre, sortez. » Elle entend un bruit de guerre; et comme la crainte est un interprète sinistre, elle croit qu'Oreste est accablé sous le nombre, et que la conjuration a échoué. Dans cette idée, elle veut se donner la mort, d'autant plus qu'il ne vient personne pour lui annoncer le succès du combat d'Oreste. Mais le chœur l'arrête, et l'on voit paraître à l'instant un serviteur du prince, qui annonce qu'Oreste est vainqueur, et que l'usurpateur expire. La frayeur et la défiance dont Électre est prévenue, l'empêche d'abord de reconnaître ce domestique; mais enfin, revenue à elle-même, elle le reconnaît et se fait redire une si heureuse nouvelle. L'officier en fait un grand

[1] Le Coryphée.

récit, à peu près de cette manière : « Nous arri» vons au lieu où était le tyran. Il se promenait » seul dans un parterre, et il cueillait des branches » de myrte pour couronner les conviés. Étran» gers, nous dit-il, en nous apercevant, qui êtes» vous, et quelle est votre patrie?—Nous sommes » Thessaliens, répond Oreste, et nous allons sacri» fier à Jupiter Olympien sur les bords de l'Al» phée [1].--Hé bien! reprend Égisthe, je vous invite » au festin que je fais après un sacrifice aux nym» phes. Vous y reviendrez demain [2]. Cependant » entrons dans ce palais, ajoute-t-il, en nous pré» sentant la main d'une manière qui ne nous per» mettait pas de le refuser. Qu'on apporte des bains » pour les hôtes, afin qu'ils soient en état d'appro» cher de l'autel. Oreste répond qu'il est prêt, qu'il » s'est déjà purifié. Aussitôt tous se préparent pour » le sacrifice. On amène les victimes, on apporte » des corbeilles, on allume le feu sacré, on place » les bassins du bûcher. Tout est en mouvement » dans le palais. Égisthe jette sur l'autel des gâ» teaux, en disant ces paroles : Nymphes qui ha» bitez dans ces rochers, procurez-moi l'avantage

[1] A Pise en Élide.

[2] Je ne sais point voir ce que signifie cette phrase du traducteur. Le grec dit : *Sortant du lit avec l'aurore, vous parviendrez au même but.* C'est-à-dire : Restez ici aujourd'hui, et partez demain pour suivre votre dessein. Voy. la traduction.

» de vous offrir souvent de pareils sacrifices. Con-
» tinuez de bénir le destin de Clytemnestre et le
» mien; lancez enfin vos malédictions sur nos
» ennemis. » Il entendait Oreste et la princesse. On peut juger, comme dit l'officier, que la prière secrète d'Oreste était bien différente. C'étaient des vœux contraires qui montaient au ciel dans un même sacrifice, et les dieux devaient décider entre le tyran et le légitime héritier du trône.

Égisthe, qui ne le croyait pas si près de lui, après avoir immolé une génisse, le prie d'interroger les entrailles de la victime. C'était un art particulier aux Thessaliens, et Oreste s'était donné pour tel. Celui-ci ne balance pas. Il fait ce qu'on demande. Mais Égisthe, à l'aspect des entrailles de la victime, paraît effrayé, comme s'il y avait lu sa destinée; cela mène insensiblement au but. Oreste à son tour immole une victime, et du même couteau il frappe Égisthe à mort, tandis qu'il le voit occupé à considérer le cœur palpitant du taureau immolé. Les gardes attaquent Oreste. Il résiste, secondé de Pylade. Il vient enfin à bout de leur faire entendre qu'il est Oreste. « Je ne
» viens point, dit-il, faire la guerre au peuple
» d'Argos, ni à vous qui êtes mes sujets. Je suis
» Oreste, et je viens venger la mort de mon père.
» A ces mots, les gardes étonnés sentent que les
» armes leur tombent des mains. Un vieillard

» s'avance, il reconnaît le prince; on le cou-
» ronne; on passe de la fureur à l'allégresse. En
» un mot, il vient apporter à sa sœur la tête, non
» de Méduse, mais d'un ennemi plus odieux pour
» elle. »

Le chœur s'anime à célébrer ce triomphe par des danses et des chants, tandis qu'Électre au comble de ses vœux, s'adresse par des exclamations au Soleil, à la Nuit, à la terre, pour témoigner l'excès de sa joie. Elle veut couronner son frère de ses propres mains. Elle va chercher une couronne dans son appartement. Le chœur continue ses chants ou ses cris de victoire. Oreste paraît à l'instant avec Pylade. Électre sort et ceint elle-même le front des deux vainqueurs. Mais Oreste, sans se prévaloir d'un si heureux succès, répond aux louanges que lui donne sa sœur, avec une modestie pleine de gravité. « Électre, dit-il,
» adressez d'abord vos hommages aux dieux au-
» teurs de cette grande victoire. Ne me regardez
» que comme le ministre de leurs volontés et de
» la fortune. L'usurpateur est mort. Voici son
» corps; votre tyran dépend aujourd'hui de vous. »
Car il ajoute, suivant la méthode des anciens, qu'il abandonne ce cadavre à la vengeance de sa sœur, pour le donner en proie aux oiseaux et aux bêtes féroces : sentiment qui ne convient pas à nos mœurs. Il est vrai qu'Électre marque quelque

répugnance à insulter à un mort, chose qui paraîtrait condamner ce que lui fait dire Sophocle à ce sujet [1], si le motif d'Électre n'était la crainte de s'attirer l'indignation du peuple. Cette crainte après tout fait voir qu'une vengeance outrée qui s'étendait sur les morts, n'était pas toujours généralement approuvée chez les Grecs. Ainsi Électre se contente de maltraiter de paroles son tyran tout mort qu'il est : car elle lui reproche dans une harangue assez étendue, tout ce qu'elle a eu à souffrir de sa cruauté, outre le meurtre d'Agamemnon et l'hymen de Clytemnestre. Il y a dans ce discours beaucoup de morale et divers traits, entre autres un sur la molle condescendance qui rendait Égisthe l'esclave plutôt que l'époux de Clytemnestre. Quelque beauté qu'on puisse trouver dans ces sortes de traits, qui peignent les mœurs grecques, il est certain qu'un discours dans les formes adressé à un ennemi mort ne saurait être assez de notre goût pour nous engager à le souffrir.

Oreste ordonne à ses domestiques d'emporter le corps d'Égisthe dans la maison d'Électre, de peur que Clytemnestre ne le voie en arrivant. Cela se fait tout à propos. Car Électre fait signe à son frère de parler d'autre chose, et elle détourne

[1] *Electre* de Sophocle, acte V, sc. dernière.

le discours, parce qu'elle voit de loin le char de sa mère qui s'approche lentement. Il y a ici un défaut visible, ce me semble. Car est-il vraisemblable qu'Égisthe ait été égorgé publiquement dans l'appareil d'un sacrifice, sans que Clytemnestre en soit informée, avant que d'arriver? Oreste même et Électre paraissent l'avoir oublié, et ils s'enivrent de voir Égisthe mort, sans songer que son épouse vit, et qu'elle est en état de le venger. Enfin pourquoi ne vient-elle pas plutôt? il était plus aisé de se défaire d'elle que d'Égisthe. Mais Euripide a voulu finir par elle, pour donner plus de tragique au progrès de sa pièce, et c'est, je crois, l'unique raison qu'on puisse apporter de ce défaut de vraisemblance.

A l'approche d'une mère, Oreste sent le même remords que Cinna chez Corneille. « Qu'allons- » nous faire, dit-il, tremperons-nous nos mains » dans le sang de notre mère?

ÉLECTRE.

Est-ce donc sa vue qui excite votre pitié?

ORESTE.

Comment égorger celle dont j'ai reçu le jour et dont mon enfance a éprouvé les tendres soins?

ÉLECTRE.

Comme elle a égorgé votre père et le mien.

ORESTE.

O Phébus, que tes oracles sont injustes!

ÉLECTRE.

Qui sera donc juste, si Apollon ne l'est pas?

ORESTE.

Tu m'ordonnes de tuer une mère, et la nature me le défend.

ÉLECTRE.

Est-ce un crime de venger un père?

ORESTE.

Oreste innocent va devenir parricide!

ÉLECTRE.

Cesserez-vous d'être vertueux en vengeant Agamemnon?

ORESTE.

Je serai puni de l'avoir fait aux dépens du sang de Clytemnestre.

ÉLECTRE.

A qui donc laisserez-vous le soin de venger le roi?

ORESTE.

Ah! si c'était un mauvais démon qui m'eût trompé sous la forme d'un dieu!

ÉLECTRE.

Ne le croyez pas. Le sacré trépied ne rend que les oracles du ciel.

ORESTE.

Non, je ne puis justifier cet oracle.

ÉLECTRE.

Souffrirez-vous qu'on puisse vous reprocher d'avoir manqué de cœur?

ORESTE.

Eh bien, il faut donc se résoudre....

ÉLECTRE.

A la faire tomber dans le même piége qu'Égisthe.

ORESTE.

Entrons. Je vais commettre un attentat horrible, un crime exécrable à toute la nature. Mais les dieux l'ont ainsi voulu. Le sort en est jeté. O moment trop doux pour un père à venger, et trop cruel pour un fils qui le venge!

Quelque horreur qu'inspire cette scène, les remords d'Oreste sont ménagés avec beaucoup d'art, et font naître dans l'esprit du spectateur ce que dit Cinna sur ses remords :

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits,
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.

L'ame, de son dessein jusque-là possédée
S'attache aveuglément à sa première idée;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé,
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise;
Qu'avant que de frapper, elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'ame et plus d'un repentir.

*Cinna*, act. III, sc. II.

Le chœur aborde la reine Clytemnestre, et comme il est complice de la conjuration, il lui fait un compliment aussi perfide que flatteur. Euripide nous représente cette reine sur un char, comme dans *Iphigénie en Aulide*. Elle fait d'abord descendre ses Troyennes qui l'accompagnent par honneur, afin de descendre ensuite elle-même, soutenue de leurs bras. Mais Électre la prévient par ces paroles. « Je suis, comme elles, » une esclave bannie de la maison de mon père. » Souffrez, madame, que je vous présente la main, » et que je fasse leur fonction. » Comme la reine ne veut pas le souffrir, sa fille, en se comparant toujours aux captives de Troie, lui demande pourquoi donc on l'a traitée en esclave. « Car enfin » notre sort est le même, dit-elle. Privée, comme » elles, d'un père, je suis traitée en captive. »

Clytemnestre obligée de se justifier, le fait ainsi que chez Sophocle, c'est-à-dire, par de mauvaises

raisons et par un détail des prétendus crimes d'Agamemnon, dont la punition a dû retomber nécessairement sur Électre. Celle-ci se voyant invitée par sa mère même à dire librement sa pensée, la dit avec toute l'éloquence et toute la force dont elle est capable. Mais cette scène, si semblable à celle de Sophocle pour le fond, lui est cependant bien inférieure pour l'exécution, comme il serait aisé d'en juger par la comparaison. Je ne traduis point celle d'Euripide à cause de la ressemblance. Il est vrai toutefois qu'Euripide met dans la bouche d'Électre des traits que Sophocle avait omis. Elle reproche, par exemple, à Clytemnestre, de s'être défaite du roi, non pour venger la mort d'Iphigénie, vain prétexte trop aisé à détruire, mais pour se faire un époux de son amant; puisqu'après le départ d'Agamemnon pour Troie, et avant qu'il fût question du sacrifice d'Iphigénie, Clytemnestre, durant l'absence de son mari, affectait de paraître belle et de relever sa beauté par des parures, préjugé certain d'infidélité chez les Grecs. « De plus, ajoute-t-elle, d'où venait cette » criminelle joie qui vous était particulière, lors- » qu'on apprenait que les Troyens avaient l'avan- » tage, et cette tristesse si marquée sur votre front » au récit de nos victoires, si ce n'était de la crainte » de revoir trop tôt un époux odieux? »

Clytemnestre, trop pressée par des raisons de

cette force, affecte une grande modération, jusqu'à avouer qu'elle est fâchée du passé, et qu'elle pardonne à sa fille de prendre plutôt les intérêts d'un père que les siens. Puis elle rompt le discours en parlant des couches d'Électre, qu'elle plaint dans le triste état où elle la voit réduite. Elle laisse même échapper quelques soupirs à part, pour se reprocher les maux qu'elle lui a causés. « Il est » tard de gémir sur mes maux, reprend la prin- » cesse, quand vous les voyez sans remède, et mon » père au tombeau. Mais du moins que ne rappe- » lez-vous votre fils Oreste? » Clytemnestre avoue encore qu'elle le laisse en exil, par la crainte qu'elle a de trouver dans un fils un ennemi irréconciliable. La conversation se tourne sur Égisthe, et à son sujet Électre dit ce mot équivoque : « ce fier » tyran habite en ma maison », pour faire entendre à sa mère qu'il s'est emparé du palais de ses pères, tandis qu'elle entend que le corps d'Égisthe sans vie est étendu chez elle. La reine rompt enfin un entretien qui commence à lui déplaire, et sa fille l'engage à entrer dans la cabane pour y faire le sacrifice ordinaire au dixième jour après la naissance de l'enfant. Clytemnestre y consent, et donne dans le piège qu'on lui a préparé. Elle renvoie même ses gens et son char, avec ordre de ne revenir qu'après le sacrifice. Cette précaution était nécessaire pour mettre Oreste et

Électre en état d'attenter sur la vie de leur mère sans aucune opposition. Ce qui surprend encore une fois, c'est que la reine n'ait pas encore appris la mort d'Égisthe, dont le bruit ne pouvait manquer de se répandre en un instant dans la ville. Il est vrai qu'Euripide y a pourvu en partie, en supposant qu'Egisthe était assez loin hors d'Argos, et que dans le moment même qu'on l'égorgeait, Clytemnestre était partie de la ville par un autre chemin pour se rendre chez Électre. Comment donc n'est-elle pas arrivée avant Oreste? on ne le conçoit pas. Tout cela est plus composé et moins vraisemblable que l'arrangement tout simple de Sophocle. Car chez ce poëte, Clytemnestre est tuée durant l'absence d'Égisthe, sans que le bruit de cet attentat se répande hors du palais dont Oreste s'est rendu le maître : et ensuite Égisthe revient d'un voyage, ainsi qu'on l'attendait, pour tomber entre les mains de son ennemi. Cela est sans doute beaucoup plus naturel que de supposer Égisthe tué au milieu de ses domestiques dans un sacrifice, et Clytemnestre attirée dans un piège assez mal tendu. En effet, la supposition des couches d'Électre n'est guère vraisemblable. La reine sa mère aurait-elle dû ignorer la grossesse de sa fille, et la naissance d'un petit-fils? De plus, sur quel fondement Électre se tenait-elle assurée que sa mère aurait la complaisance de se rendre à sa

chaumière, au moment qu'elle en serait priée[1]? si pourtant une de ses mesures avait été rompue, le secret était découvert, et la conjuration manquée. On voit bien qu'Euripide a voulu donner plus de grandeur et de célébrité à l'attentat d'Oreste sur Égisthe, en choisissant un jour solennel, un sacrifice, et un sacrificateur de cette importance, qui devient lui-même victime au milieu de sa cour et de ses sujets. Mais c'est cela même qui rend la machine trop embarrassée et les ressorts trop compliqués. Il y aurait bien d'autres réflexions à faire sur ce parallèle des deux pièces d'Euripide et de Sophocle : mais, indépendamment de ces réflexions, la seule lecture fait voir que l'*Électre* du second l'emporte de beaucoup sur celle du premier, jusque-là que d'habiles gens, à juger de celle-ci par la conduite, ont voulu douter qu'elle fût véritablement d'Euripide, quoique le style soit trop conforme au sien pour la lui contester.

Clytemnestre suivie d'Électre est à peine entrée dans la chaumière, que le chœur, complice de la conspiration, jouit par avance de la vengeance qu'il attend; et afin de mettre obstacle à la pitié du spectateur, il peint, avec des couleurs fortes, l'attentat de Clytemnestre sur son premier époux. « Crime atroce dont elle va, dit-il, recevoir le

[1] Elle se fondait sur la haine même de Clytemnestre : voyez la traduction.

» prix par un coup pareil à celui qu'elle lui a » porté. » C'est que la loi du talion justifiait tout chez les Grecs.

Cette courte réflexion est suivie d'un bruit confus qu'on entend dans la cabane. Clytemnestre s'écrie : « Ah ! mes enfans, égorgerez-vous votre » mère? » Le chœur même est attendri par ces cris redoublés ; puis voyant sortir le frère et la sœur tout fumans du sang de leur mère, il frémit des horribles aventures qui remplissent la maison de Tantale.

## ACTE V.

« O terre ! ô Jupiter ! qui voyez tout ce qui se » passe ici-bas, tournez vos regards sur ces deux » morts. C'est moi qui ai vengé mes malheurs par » le plus détestable attentat. » Ainsi parle Oreste après le crime commis. Aussi ne l'avait-il fait que malgré lui. Il semble pourtant qu'il eût été plus naturel de le laisser jouir, quelques momens au moins, du fruit de son crime avant que de le livrer aux remords. Le voile que la passion met devant les yeux d'un coupable ne tombe pas tout à coup, ou s'il tombe sur le champ, l'ame encore soutenue par un reste de passion qui l'a enhardie au

crime, se roidit, lutte contre le repentir, et tâche de l'étouffer, ou du moins d'en reculer le souvenir pour goûter la douceur dont la vengeance l'a flattée. Tout ce qu'on peut dire en faveur de l'Oreste d'Euripide, c'est qu'il s'est porté à tuer sa mère, moins par passion que par égard pour l'oracle, et par la crainte de passer pour lâche. Car c'est le dernier ressort dont s'était servie Électre pour raffermir Oreste, ébranlé par des retours fréquens à l'aspect du forfait qu'il était sur le point de commettre; pour Électre, qu'elle tienne le même langage que son frère, et qu'on la voie livrée aux plus affreux remords, c'est à quoi l'on avait moins lieu de s'attendre. Il était beau de voir une femme armer Oreste, rassurer son ame étonnée, animer son courroux, et le piquer par le reproche de lâcheté. C'est ainsi qu'en use Émilie à l'égard de Cinna. Mais après l'action, est-il croyable qu'on la voie sitôt démentir son caractère, et changer en faiblesse son inébranlable fermeté? Après tout, en supposant que les yeux de ces deux coupables s'ouvrent tout à coup après que leur vengeance et leur prétendu devoir sont satisfaits, rien n'est mieux touché que leur repentir. Ce sont des regrets aussi vifs qu'inutiles Leur passion est éteinte, la raison reprend ses droits, et leur cœur est déchiré. Le nom respectable de mère, qui n'avait pu arrêter leur rage,

revient sans cesse à leur esprit et sur leur langue. « Ils détestent la lumière du jour; ils ne » savent où porter désormais leurs pas, ni où » cacher la honte qui les suit. Quel asile trou» veront-ils? quel mortel sera assez impie pour » s'allier à des parricides, et pour les recevoir sous » le même toit? » Oreste, suivant la coutume des coupables qui cherchent à se justifier, rejette son forfait sur Apollon, qui l'a lui-même armé, et sur Électre qui l'a enhardi et déterminé. « C'est » vous, cruelle sœur, lui dit-il, qui m'avez con» traint, malgré moi, d'égorger une mère. Hélas, » vous l'avez vue nous découvrir son sein et se » prosterner à nos pieds, tandis que d'une main » tenant sa chevelure.....

ÉLECTRE.

Oui, je l'avoue; et ses cris vous ont ému.

ORESTE.

Mon cher fils, disait-elle en m'embrassant les genoux, c'est ta mère qui te prie d'épargner son sang. Ces mots et cette vue m'ont presque désarmé.

LE CHOEUR à Électre.

Cruelle, avez-vous pu soutenir la vue d'une mère expirante à vos pieds?

ORESTE.

Hélas! je n'ai pu l'immoler qu'après m'être voilé de mes vêtemens.

ÉLECTRE.

Malheureuse! il est trop vrai, c'est moi qui t'ai poussé à cet attentat : c'est moi qui, par tes mains et par les miennes, ai plongé le fer dans son sein.

LE CHOEUR.

Quelle horreur! allez, couvrez du moins son corps, et cachez au ciel les coups dont vous l'avez percée.

Le chœur suit le caractère du peuple, dont la haine et la rage se changent bientôt en pitié, après le crime commis. Tandis qu'Oreste et Électre couvrent le corps de leur mère avec ses habits, Castor et Pollux descendent d'une machine, et le premier adressant la parole à Oreste, lui dit que Clytemnestre méritait la mort; mais qu'elle ne devait pas la recevoir d'un fils; que par égard pour Phébus, il se contente de regarder son oracle comme insensé, quoique le destin l'oblige de l'approuver. Il annonce au frère et à la sœur ce que le même destin et Jupiter ont déterminé. Pylade doit épouser Électre, et l'emmener dans ses états en Phocide avec le laboureur qui lui a tenu lieu de père sous le nom de mari. Quant à Oreste,

son sort est de renoncer à sa patrie, d'errer de contrées en contrées toujours environné de furies, de donner son nom à une ville d'Arcadie, lieu de son exil, d'aller à Athènes implorer Pallas, de subir le jugement de l'Aréopage, d'en sortir absous et délivré de la poursuite des Euménides, et enfin de régner paisiblement à Argos. Pour Égisthe et Clytemnestre, ils seront inhumés, l'un par les Argiens, l'autre par Ménélas et Hélène. Euripide adopte ici la fable d'Hélène en Égypte, où il prétend que cette princesse fut transportée, tandis que « son simulacre était à » Troie par ordre de Jupiter, pour exciter parmi » les mortels des guerres cruelles qui doivent coû» ter tant de sang. » L'on verra cette histoire au long dans d'autres pièces d'Euripide [1], ainsi que ce qui regarde le jugement de l'Aréopage sur Oreste.

Le chœur demande aux dieux gémeaux la liberté de parler, pour leur représenter qu'étant frères de Clytemnestre et fils de Léda, comme elle, ils auraient dû, ce semble, prévenir une mort si funeste; et la réflexion est naturelle. Mais ils répondent que le destin et l'oracle imprudent d'Apollon ne le permettaient pas : le destin sert de solution à tout dans le système des Grecs. Cas-

[1] L'auteur ajoute, *à la deuxième partie de cet ouvrage*. Dans cette édition la tragédie d'*Hélène*, dont il est ici question, se trouve au commencement du tom. X.

tor et Pollux auraient été sans cela fort embarrassés de répondre à Électre, qui n'a point d'oracle qu'elle puisse alléguer pour sa justification. Mais la destinée vient au secours : c'est elle qui a rendu le parricide commun à la sœur et au frère : morale étrange pour des dieux!

Le reste de la scène s'emploie aux adieux et aux regrets d'Oreste et d'Électre, qui, à peine réunis depuis une si longue séparation, sont encore contraints de se séparer. « Quoi, chère sœur, » dit Oreste, je vous revois après un si long temps, » et l'on me prive de votre vue! Je vous quitte, » et vous me quittez! » Castor le console par la qualité de l'époux qu'on donne à Électre, et il ajoute qu'après tout, la punition de sa sœur ne consiste qu'à être exilée de sa patrie. « Eh! quoi » de plus triste, répond Oreste, que de quitter » son pays natal! Il est vrai que mon sort est plus » affreux, il ne se borne pas à l'exil. Il me traîne » à un tribunal étranger. » On le console encore par l'assurance de la faveur de Pallas. Alors Électre embrasse son frère pour s'en séparer; et Oreste lui dit : « Recevez les dernières marques » de ma tendresse, et regardez-moi comme mort. » Cette parole, qui paraît froide à un commentateur [1], comme si Oreste démentait par là son

[1] Gaspard Stiblinus.

caractère de héros, attendrit pourtant les dieux qui sont présens; et Oreste ajoute en soupirant : « Electre, je ne vous verrai plus. » C'est à quoi le commentateur n'avait pas fait attention. Après ces derniers adieux, tendrement réitérés, Oreste recommande sa sœur à Pylade, qui jusqu'ici n'a point parlé, et qui s'en va, comme dit M. Dacier, « sans dire un seul mot. » Mais ce n'est pas, comme il ajoute, « que ce prince soit peu content d'une » femme de ce caractère; » c'est qu'Euripide qui ne voulait rien d'inutile, n'a pas cru qu'un personnage presque oisif dans toute la pièce, dût parler dans des occasions où cela n'était pas absolument nécessaire. Il avait l'exemple d'Eschyle, qui fait dire au même Pylade très-peu de chose dans ses *Choéphores*; et en général les anciens poëtes tragiques mettaient en personnages muets les enfans et tous ceux qui contribuaient plus au spectacle qu'à l'action. En effet, Pylade n'est presque ici qu'en spectacle à cause du préjugé qu'on avait qu'Oreste et Pylade étaient inséparables, et dont Racine a si bien profité dans *Andromaque*. Si Pylade seconde Oreste dans l'entreprise contre Égisthe, cela se passe derrière le théâtre. Du reste, il est simple témoin, comme les personnages du chœur, dont un seul parle pour tous. A l'égard du présent que lui font les dieux en lui donnant Électre en mariage, un signe suffisait pour les en remercier,

sans qu'il fût besoin qu'il parlât, outre qu'il est plus respectueux de ne pas interrompre une divinité qui parle. S'il ne dit rien à Électre, c'est qu'elle n'est pas en état d'entendre parler d'amour : ce n'en est ni le lieu, ni le temps ; et tous ces discours sont supposés se faire derrière le théâtre, après la pièce finie. L'objection de M. Dacier n'est donc pas fondée. L'on ne voit pas non plus pourquoi il trouve froids les adieux d'Oreste et d'Électre, si ce n'est sur l'autorité du commentateur qu'on vient de dire. Car, sans avoir égard à la briéveté de ces adieux qu'on vient de voir dans leur entier, l'on ne peut s'empêcher de les trouver très-naturels et fort touchans. Que peuvent se dire de plus un frère et une sœur, que la fortune après plusiurs années et mille dangers, réunit et sépare d'une manière si surprenante dans un même jour?

Castor finit par un mot qui justifie entièrement Euripide du reproche que lui fait M. Dacier. Car comme Oreste recommande sa sœur à Pylade, Castor prend la parole pour celui-ci : « Laissez, » dit-il, laissez-leur le soin de leurs amours, et » ne songez qu'à vous délivrer des furies qui vont » s'emparer de vous. Ces noires divinités s'avan- » cent à grands pas armées de serpens et des dou- » leurs amères qui sont le fruit du crime. » Castor ajoute seulement, « que Pollux et lui s'en vont

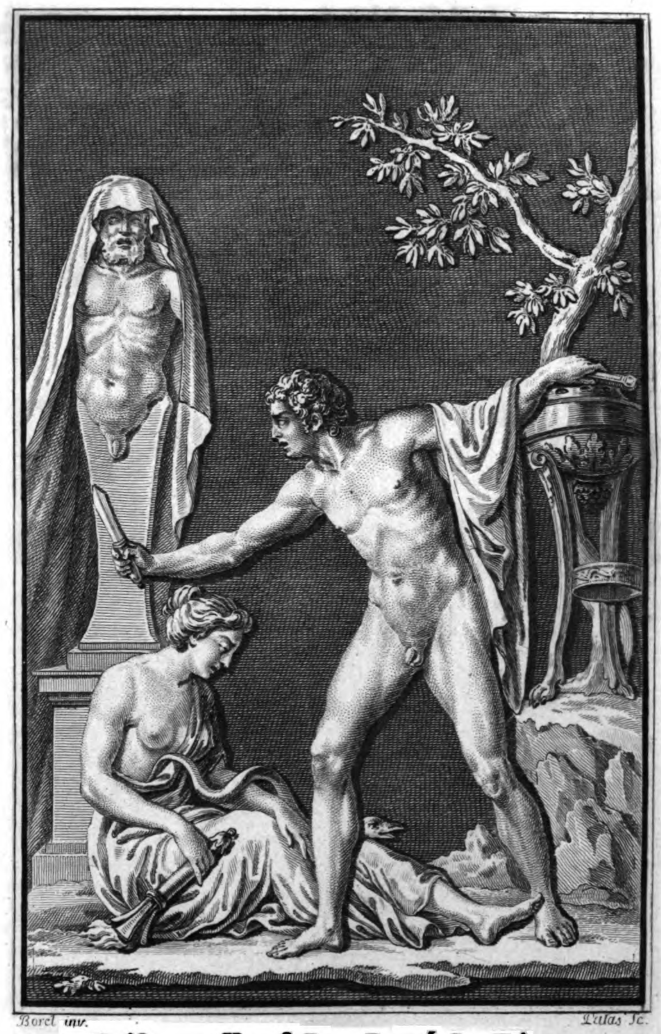
» à travers la plaine azurée sur les mers de Sicile, » pour donner du secours aux vaisseaux agités de » la tempête. Que toutefois leur secours est réservé » aux mortels qui craignent les dieux, et non pas » aux impies, et qu'enfin ils conseillent aux hom- » mes d'aimer la justice et de ne pas s'embarquer » avec des parjures. » Maximes répandues dans les poëtes grecs et latins. Mais il y a ici une allusion à quelque expédition des Athéniens, qui avaient souvent des vaisseaux sur les mers de Sicile. Le chœur fait aussi ses adieux en deux mots, et frappé des malheurs dont il vient d'être témoin, il ne regarde comme heureux que ceux qui sont les moins misérables.

Le système de la fatalité qui règne dans ces trois pièces[1], et qui dans celle d'Euripide est autorisée par des dieux, n'empêche pas qu'Oreste ne soit puni par des furies, et Électre par l'exil. C'est que les Grecs ne laissaient pas de l'accorder avec une sorte de liberté mal entendue. Cicéron, dans son livre *du Destin*, explique les différens sentimens qui établissent ce sytême, et il les réfute tous. Il paraît toutefois par la manière dont il expose l'opinion des stoïciens, que ces philosophes s'exprimaient mal, et qu'ils rentraient pour le fond dans

[1] Les *Choéphores* d'Eschyle, l'*Electre* de Sophocle et l'*Electre* d'Euripide. La première de ces tragédies fait partie du t. II de cette édition, et la seconde du t. III.

le sentiment universel sur la liberté qu'ils n'osaient et ne pouvaient nier. Ils distinguaient un enchaînement de causes principales et non principales, qui aboutissaient nécessairement, disaient-ils, à des actions nécessaires ou libres : sentiment inintelligible, mais extrêmement favorable à l'amour-propre qui ne cherche, ou qu'à excuser ses fautes, ou qu'à se consoler dans ses maux.

ELECTRE.




Puisque telle est la volonté des Dieux, je me soumets.

# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

## PERSONNAGES.

ÉLECTRE.

ORESTE.

PYLADE, personnage muet.

CLYTEMNESTRE.

UN CULTIVATEUR Mycénien.

UN VIEILLARD, ancien gouverneur d'Agamemnon.

UN MESSAGER de la suite d'Oreste.

LE CHOEUR, composé de jeunes Argiennes, habitantes de la campagne.

LES DIOSCURES.

La scène est à la campagne près d'Argos, dans le territoire de cette ville et près des limites de ce territoire, devant la maison du cultivateur Mycénien. Cette maison où demeure Électre doit occuper le fond de la scène. A gauche, est un sentier par où arrivent Oreste et Pylade, et à droite, le chemin qui conduit à la ville, par où on voit arriver Clytemnestre.

# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, LE CULTIVATEUR.

LE CULTIVATEUR.

ANTIQUE Argos! ô champs qu'arrose l'Inachus[1]! témoins jadis de la gloire d'Agamemnon, vous l'avez vu partir plein d'espérance pour aller au-delà des mers. Suivi de mille vaisseaux, il conduisit au rivage troyen une troupe dévouée au dieu Mars[2]. Après avoir fait périr Priam qu'Ilion reconnaissait pour son roi, après avoir renversé l'illustre ville de Dardanus, il revint à Argos,

[1] Le grec dit, suivant le génie de cette langue : *O courant de l'Inachus! d'où le roi Agamemnon navigua vers la terre troyenne*, etc. en sorte que l'espèce d'invocation faite à Argos demeure suspendue, ce qui n'est pas supportable en français.

[2] Grec : *Conduire Arès avec mille vaisseaux*.

et orna les temples des Grecs des dépouilles des Barbares [1]. Il fut heureux aux champs de Troie; mais rentré dans son palais, il y trouva la mort; victime des artifices de son épouse Clytemnestre, il périt de la main d'Égisthe, fils de Thyeste, et laissa tomber de ses mains le sceptre antique de Tantale : l'infortuné n'est plus : Égisthe est notre roi, il possède l'épouse de celui qu'il a immolé; la fille de Tyndare est unie à son sort. Agamemnon en partant pour Troie, avait laissé dans sa maison deux enfans destinés à en être un jour le soutien, un fils, le jeune Oreste, et la jeune Électre, sa sœur. Un vieillard, autrefois gouverneur de leur père, déroba Oreste au trépas qu'Égisthe lui destinait, et le confia aux soins de Strophius dans la terre des Phocidiens. Électre, cette jeune princesse, continua d'habiter la maison paternelle. Lorsqu'elle eut atteint l'âge fleuri de l'adolescence, les premiers princes de la Grèce s'empressèrent de demander sa main. Mais Égisthe craignait qu'en devenant mère, elle ne donnât des vengeurs à Agamemnon; il ne voulait point qu'elle quittât le palais d'Argos, et refusait de lui choisir un époux. Cependant comme ce refus même lui paraissait plein de danger, par la crainte qu'elle ne s'unît à quelque homme d'un rang illustre et ne devînt

[1] Le grec exprime des temples *hauts* et des dépouilles *en grand nombre*.

mère en secret, le cruel résolut de la faire périr. Sa mère néanmoins, bien que méchante et dénaturée, la sauva des mains d'Égisthe : elle avait un prétexte à alléguer contre l'époux qu'elle avait immolé [1]; mais elle n'en avait point contre son fils, et elle craignait avec raison que le meurtre de ses enfans ne la rendît trop odieuse. Forcé ainsi de renoncer à son funeste dessein, voici celui auquel Égisthe s'arrêta. D'abord pour se délivrer du fils d'Agamemnon, qui fugitif de sa patrie, n'était plus en son pouvoir, il promit de grandes récompenses à celui qui pourrait lui ôter la vie. Ensuite il me choisit pour m'unir à Électre par les nœuds de l'hymen. Tous mes aïeux étaient citoyens de Mycènes; on ne peut point me reprocher ma naissance; je sors d'un sang illustre; mais je manque des biens de la fortune, et ma noblesse périt par l'indigence : c'est là ce qui détermina le choix d'Égisthe; il pensa qu'en donnant Électre à un homme faible et sans pouvoir, il n'aurait lui-même que de faibles craintes, au lieu que si un citoyen élevé en dignité possédait sa main, il éveillerait le meurtre assoupi, et que la peine tardive atteindrait enfin le coupable. Toutefois, j'en atteste Vénus, jamais l'époux d'Électre ne l'a déshonorée par de honteux embrassemens; elle a conservé dans ma

[1] Ce prétexte était le sacrifice d'Iphigénie.

maison son innocence et sa virginité. Je rougirais d'outrager le sang des rois, en profitant d'une alliance à laquelle je n'avais point droit de prétendre; et je frémis en pensant qu'un jour peut-être Oreste, cet infortuné frère, à qui le nom seul m'unit par des nœuds si saints, reviendra dans Argos, et sera témoin du funeste hymen de sa sœur. S'il se trouvait quelqu'un qui pût blâmer mon respect, et ne point me louer d'épargner la pudeur d'une vierge retirée à l'ombre de mes foyers, qu'il sache qu'un cœur dépravé peut seul tenir un tel langage, et qu'il n'a qu'une fausse règle pour mesurer la vertu.

ÉLECTRE.

Sombre nuit! mère[1] des astres d'or, tu me vois, chargée de cette urne qui presse mon front, m'avancer vers la source où je dois la remplir d'une eau pure. Non qu'en effet je sois réduite au dernier terme de l'indigence, mais je veux exposer aux regards des dieux les injustes rigueurs d'Égisthe, et faire retentir les vastes régions de l'air des lamentations que j'offre aux mânes d'un pere. Hélas! la fille dénaturée de Tyndare, ma propre mère,

[1] Grec : *Nourrice*. J'ai substitué l'expression de Tibulle:

Ludite; jam nox jungit equos, currumque sequuntur
Matris lascivo sidera fulva choro.

*Eleg.* II, 2.

m'a chassée de sa maison ; elle ne songe qu'à plaire à son nouvel époux ; depuis qu'elle a mis au jour des enfans dont Égisthe est le père, Oreste et moi nous sommes, à ses yeux, étrangers dans le palais de nos aïeux.

LE CULTIVATEUR.

Pourquoi, infortunée, vous charger en ma faveur de ces pénibles soins et vous livrer à des travaux que vous n'êtes pas exercée à supporter? pourquoi, lorsque je vous le demande, ne me laissez-vous pas vous épargner cette peine?

ÉLECTRE.

Je mets au rang des Dieux un ami tel que vous ; vous avez respecté mon malheur. C'est une grande faveur du sort, au sein des calamités, de trouver un ami généreux qui s'empresse de soulager l'excès de nos souffrances. Je dois aussi, même sans votre aveu, soulager vos peines autant qu'il est en mon pouvoir, je dois partager vos travaux et vous aider à en supporter le poids. Vous avez assez d'ouvrages pénibles au dehors ; c'est à moi de prendre soin que l'ordre règne dans la maison ; il est doux au paisible laboureur, lorsqu'il revient des champs, de trouver chez lui le repos.

LE CULTIVATEUR.

Puisque c'est votre desir, allez..... En effet la

source n'est pas éloignée de notre maison. Pour moi, dès la pointe du jour, je vais conduire aux champs mes bœufs et ma charrue. Car l'homme paresseux invoque en vain le saint nom des Dieux; sans le travail, on ne peut point pourvoir à sa subsistance.

## SCÈNE II.

### ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Pylade, tu es le premier des hommes en qui je trouve un ami et un hôte fidèle : seul de tant d'amis, tu n'as point abandonné le malheureux Oreste, quoique tu n'ignores pas les injustes rigueurs qu'exercent à la fois contre moi Égisthe meurtrier de mon père, et une mère complice de ses attentats. Maintenant conduit par l'oracle d'un dieu, j'entre en secret dans le territoire d'Argos, pour expier la mort d'un père par le sang de ses meurtriers. Cette nuit même je suis allé sur son tombeau, je l'ai arrosé de mes larmes, j'ai offert à ses mânes les prémices de mes cheveux, et j'ai fait couler sur le bûcher le sang d'une brebis immolée, sans que ceux qui ont usurpé le pouvoir en aient eu connaissance. Je ne veux point porter mes pas dans l'enceinte des murs : occupé d'un double soin, je dois m'arrê-

ter sur les confins de cet État, car d'ici je puis aisément chercher un asile dans une terre étrangère, si quelqu'un vient à me reconnaître, tandis que je cherche ma sœur. On dit qu'elle est soumise aux lois de l'hymen, qu'elle a quitté la couche virginale. Si je puis découvrir sa demeure et avoir avec elle un entretien, je trouverai en elle un utile secours, et elle pourra m'apprendre avec certitude ce qui se passe dans Argos.

Mais déjà l'aurore lève son front radieux; sortons de ce sentier, et rentrons dans la plaine. Bientôt sans doute nous verrons paraître quelque diligent laboureur ou quelque femme occupée du service de ses maîtres; nous pourrons les interroger et apprendre d'eux si ma sœur habite ces lieux.... En effet, j'aperçois une femme qui porte sur sa tête rasée [1] de l'eau qu'elle vient sans doute de puiser à la source la plus prochaine. Pylade, asseyons-nous, écoutons cette esclave, voyons si nous ne tirerons point d'elle quelques lumières sur l'objet qui m'amène en ces lieux.

[1] Électre avait la tête rasée en signe de deuil; mais Oreste suppose que c'est un signe de servitude.

## SCÈNE III.

ÉLECTRE seule [1].

Presse tes pas, l'heure t'appelle, entre en pleurant dans la carrière du jour... Hélas! hélas!... Je suis née du sang d'Agamemnon, l'odieuse fille de Tyndare, Clytemnestre m'a portée dans ses flancs; les citoyens d'Argos m'honorent encore du nom d'Électre.... Mais, hélas! à quels travaux suis-je réduite?...... O mon père! quelle douloureuse existence!.... Et vous, ô Agamemnon! vous êtes couché dans le tombeau, victime des fureurs d'une épouse et de la perfidie d'Égisthe..... Répétons, répétons les mêmes cris de douleur, goûtons le triste plaisir de nous abreuver de nos larmes.

Presse tes pas, l'heure t'appelle, entre en pleurant dans la carrière du jour... Hélas! hélas!.... Dans quelle ville, dans quelle maison, ô frère infortuné! es-tu réduit à de serviles travaux? Oublies-tu ta déplorable sœur que tu laissas dans la maison paternelle, gémissant sous le poids des plus funestes calamités?...... Accours, viens me délivrer des maux que je souffre, ô Jupiter! Jupiter! sois le vengeur du meurtre abominable

[1] Oreste et Pylade sont cachés et à portée d'entendre. — Ce monologue d'Électre est écrit en vers lyriques, par strophes et antistrophes et il en est de même de la scène suivante.

d'un père, que tes pas errans te conduisent aux champs d'Argos. Posons à terre cette urne qui presse mon front, et répétons dès le matin l'hommage de nos nocturnes gémissemens.

O mon père! je t'adresse ces cris lugubres, reçois sous la terre le chant funèbre de Pluton, que chaque jour je viens t'offrir en me déchirant le visage de mes ongles ensanglantés, et en frappant de mes propres mains ma tête rasée en signe de deuil. Hélas! hélas!.. ô mes mains! redoublez vos coups.... Telle qu'un cygne mélodieux, errant sur la rive du fleuve qui lui sert d'asile, appelant tristement un père tendrement chéri que les nœuds cruels d'un lacet perfide viennent de livrer à la mort; telle en ce jour, ô père infortuné! je déplore ton triste destin, ces derniers bains où tu plongeas ton corps, en te couchant pour jamais sur le lit funeste de la mort. Hélas! hélas! ô mon père! ô coup douloureux frappé par une hache parricide! ô douloureux conseil qui hâta ton retour de Troie! Ce n'est pas des guirlandes et des couronnes que ton épouse a préparées pour te recevoir [1], mais un fer à deux tranchans : unie à Égisthe par d'infâmes liens, un piége perfide est l'accueil qu'elle destinait à son époux.

[1] Les parens des vainqueurs leur jetaient à leur retour des couronnes et des guirlandes.

## SCÈNE IV.

### ÉLECTRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Électre, fille d'Agamemnon, je viens vers votre demeure champêtre vous répéter ce qu'annonce un citoyen de Mycènes, berger des montagnes, nourri du lait de ses troupeaux; il vient d'arriver en ces lieux. Les Argiens, nous a-t-il dit, ordonnent de consacrer trois jours à des sacrifices solennels; toutes les vierges d'Argos doivent aller au temple de Junon.

ÉLECTRE.

Chères amies, l'éclat de la parure me touche peu, les colliers d'or n'ont point d'attraits pour moi, vous ne me verrez point conduire les chœurs des vierges d'Argos, et faire résonner la terre sous mes pas cadencés. Infortunée, je fais des libations de larmes; les larmes sont chaque jour l'unique soin auquel se livre mon triste cœur. Voyez mes cheveux souillés de poussière, voyez ces lambeaux qui me servent de vêtemens. Voilà la parure de la fille d'Agamemnon, née sur le trône. Et Troie toutefois n'a point oublié qu'Agamemnon fut son vainqueur.

LE CHOEUR.

C'est une grande déesse. Venez, souffrez que je vous prête des robes richement tissues et des ornemens d'or pour en relever l'éclat. Pensez-vous, par vos larmes, en négligeant le culte des dieux, triompher de vos ennemis? Non, ce n'est pas par les gémissemens, ô fille d'Agamemnon! que vous obtiendrez un plus heureux sort, mais en honorant les dieux par vos prières.

ÉLECTRE.

Aucun des dieux n'entend les cris d'une infortunée, aucun n'entend la voix du sang de mon père. Hélas! ce père n'est plus.... et mon frère ne vit que pour errer dans un éternel exil;... fils malheureux d'un illustre père, il fuit dans une terre étrangère, et cherche un asile au foyer des esclaves. Et moi, je vis dans une maison où règne l'indigence, le cœur consumé de tristesse, proscrite du palais paternel, réfugiée à l'ombre de ces sauvages rochers : tandis qu'une parricide mère, unie à un nouvel époux, repose sans trouble dans la couche d'Agamemnon.

LE CHOEUR.

Que de maux, Hélène, la sœur de votre mère n'a-t-elle point causés aux Grecs et à votre maison [1]!...

[1] On peut supposer que le chœur allait dire quelque chose de

ÉLECTRE.

Dieux!... chères amies!... je suspends le cours de mes gémissemens.... Voyez-vous ces étrangers près de la maison? ils étaient cachés en ces lieux et sortent tout à coup de leur embuscade. Fuyons; vous dans ce sentier, et moi au sein de mes pénates, dérobons-nous à leurs perfides desseins.

## SCÈNE V.

ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, LE CHOEUR.

ORESTE.

Demeurez, infortunée, que ma vue ne vous inspire point de frayeur.

ÉLECTRE.

O divin Apollon!.... Je tombe à vos pieds, sauvez-moi.

ORESTE.

C'est le sang de vos ennemis et non le vôtre, que ma main brûle de verser.

ÉLECTRE.

Retirez-vous; ne portez point la main sur une femme qui a droit à votre respect.

plus particulier à l'état actuel d'Électre, lorsque celle-ci l'interrompt. Peut-être aussi est-ce par prudence que ces femmes détournent sur Hélène l'accusation intentée à Clytemnestre par sa fille; car ces Argiennes dépendaient de Clytemnestre.

ORESTE.

Il n'est personne à qui j'aie plus de droit de témoigner une tendre amitié.

ÉLECTRE.

Et pourquoi donc venez-vous, armé de cette épée, me surprendre à l'entrée de la maison que j'habite?

ORESTE.

Daignez m'écouter un instant, et vous partagerez tous mes sentimens.

ÉLECTRE.

Je demeure : ma vie est entre vos mains, en vain voudrais-je vous résister.

ORESTE.

Je viens vous instruire du sort de votre frère.

ÉLECTRE.

O cher étranger! parlez..... vit-il encore?.... venez-vous m'annoncer sa mort?

ORESTE.

Il vit. Ce premier mot doit être pour vous d'un heureux augure.

ÉLECTRE.

Généreux étranger! puissent les Dieux récompenser votre zèle!

ORESTE.

Je fais pour vous tous les vœux que vous formez pour moi.

ÉLECTRE.

En quel lieu cet infortuné supporte-t-il la douleur d'un éternel exil?

ORESTE.

Il n'est point soumis aux lois d'une seule cité; mais il erre de lieux en lieux, consumé de tristesse.

ÉLECTRE.

Peut-être manque-t-il des alimens nécessaires à sa subsistance?

ORESTE.

Il peut pourvoir à ses besoins : mais un homme proscrit est toujours faible et misérable.

ÉLECTRE.

Quel est l'objet pour lequel il vous envoie en ces lieux?

ORESTE.

Il veut savoir si vos jours sont en sûreté, et en quels lieux vous déplorez votre triste sort.

ÉLECTRE.

Vous pouvez juger par vos yeux de l'état de langueur et de dépérissement où je suis tombée.

ORESTE.

La tristesse, je le vois, a consumé vos jeunes ans, votre état m'arrache des larmes.

ÉLECTRE.

Vous voyez en même temps ma tête rasée et dépouillée de sa parure.

ORESTE.

Le sort de votre frère, celui d'un père livré à la mort, déchirent à la fois votre cœur.

ÉLECTRE.

Hélas! Qu'ai-je au monde de plus cher!

ORESTE.

Ah! ce frère que vous aimez, quel objet pensez-vous qu'il chérisse avant toutes choses?

ÉLECTRE.

Il est absent; je ne puis jouir de son amitié.

ORESTE.

Pourquoi habitez-vous ces lieux éloignés de la ville?

ÉLECTRE.

O étranger! j'ai subi la loi d'un fatal hyménée.

ORESTE.

Que je plains votre frère!... Quel citoyen de Mycènes?....

ÉLECTRE.

Hélas! ce n'est aucun de ceux que mon père avait pu me destiner.

ORESTE.

Expliquez-vous, afin que je puisse instruire Oreste de votre sort.

ÉLECTRE.

Voilà la maison que j'habite loin du palais d'Argos.

ORESTE.

C'est la demeure d'un berger, ou d'un cultivateur des champs.

ÉLECTRE.

Celui à qui elle appartient est pauvre, mais généreux et vertueux à mon égard.

ORESTE.

Quelle vertu louez-vous dans votre époux?

ÉLECTRE.

Il a respecté mon malheur et ne m'a point forcée à partager son lit.

ORESTE.

Un dieu lui a-t-il fait un devoir de la chasteté, ou dédaigne-t-il vos charmes?

ÉLECTRE.

Il ne peut souffrir la pensée d'outrager celui qui m'a donné le jour.

ORESTE.

Comment n'a-t-il pas reçu avec transport une telle épouse?

ÉLECTRE.

Il n'a pas cru, ô étranger! que celui qui me donnait à lui, eût droit de disposer de ma main.

ORESTE.

J'entends. Il a craint qu'Oreste ne punît sa témérité.

ÉLECTRE.

Il a craint sa vengeance. Et d'ailleurs son cœur est fait pour honorer la vertu.

ORESTE.

O généreux mortel!... cette vertu sera récompensée.

ÉLECTRE.

Elle le serait sans doute, si jamais Oreste était rendu à mes vœux.

ORESTE.

Et votre mère... celle qui vous a portée dans ses flancs, a pu souffrir votre déshonneur?

ÉLECTRE.

Les femmes, ô étranger! aiment moins leurs enfans, que l'homme auquel elles se livrent.

ORESTE.

Et pourquoi Égisthe a-t-il cherché à vous avilir?

ÉLECTRE.

Il m'a donné à un époux obscur, afin que mes enfans n'eussent aucun pouvoir.

ORESTE.

Il a craint que vous ne fissiez naître des vengeurs d'Agamemnon?

ÉLECTRE.

Tels sont les secrets sentimens de son cœur. Puisse-t-il expier sa haine par un juste supplice!

ORESTE.

L'époux de votre mère sait-il que le dieu même de l'hymen a respecté votre innocence?

ÉLECTRE.

Il l'ignore. Ce secret est enseveli dans le silence.

ORESTE.

Ces femmes qui nous écoutent vous sont sans doute dévouées?

ÉLECTRE.

Oui, seigneur, ne craignez point qu'elles violent les secrets que nous verserons dans leur sein.

ORESTE.

Si Oreste venait en ces lieux, quelle conduite devrait-il tenir?

ÉLECTRE.

Qu'osez-vous me demander? Ce discours est insensé. Il n'est pas temps encore....

ORESTE.

Mais s'il venait enfin, comment devrait-il se conduire pour ôter la vie aux meurtriers d'Agamemnon?

ÉLECTRE.

En bravant tout pour la vertu, comme ils ont tout bravé pour le crime.

ORESTE.

Oseriez-vous vous joindre à lui pour immoler votre mère?

ÉLECTRE.

Ma main ferait tomber sur sa tête la hache dont elle frappa mon père.

ORESTE.

Répéterai-je ce discours à votre frère? puis-je l'assurer de votre résolution?

ÉLECTRE.

Puissé-je mourir, après avoir versé le sang de ma mère!

ORESTE.

Dieux!... plût au ciel qu'Oreste fût près de vous et pût entendre un tel discours!

ÉLECTRE.

O étranger! s'il était en ces lieux, même en le voyant, je ne le reconnaîtrais pas.

ORESTE.

En effet, séparés l'un de l'autre dès vos plus jeunes ans, comment pourriez-vous vous reconnaître?

ÉLECTRE.

Un seul ami me reste qui pourrait me tirer d'erreur.

ORESTE.

C'est sans doute ce vieillard qui l'a dérobé à la mort?

ÉLECTRE.

Oui, c'est lui-même, c'est le vieux gouverneur de mon père.

ORESTE.

A-t-on rendu les honneurs funèbres à ce père infortuné?

ÉLECTRE.

On l'a enseveli loin du palais et sans éclat.

ORESTE.

Hélas! tout ce que vous venez de dire me pé-

nètre de douleur; le récit d'un malheur, quelque étranger qu'il puisse être à notre sort, déchire toujours notre cœur. Toutefois[1], achevez; que je puisse faire part à Oreste de ces nouvelles, cruelles à rapporter, il est vrai, mais dont il est nécessaire de l'instruire. La pitié est à mes yeux le caractère de l'homme sage et non l'insensibilité; il est dangereux de livrer son cœur à une sagesse plus recherchée[1].

LE CHOEUR.

Princesse, je me joins à cet étranger, pour vous prier de nous faire le récit de vos infortunes. Nous ignorons dans nos retraites ce qui se passe à la ville, et notre amitié ne nous permet pas d'être indifférentes à vos peines.

ÉLECTRE.

Etranger, je veux bien vous ouvrir mon cœur, vous exposer ma misère et l'infortune de mon père. Puisque vous exigez ces tristes détails, vous ne manquerez pas, sans doute, de les raconter à Oreste, qu'ils n'intéressent pas moins que moi. Dites-lui donc d'abord en quel état vous m'avez vue, peignez-lui ces tristes lambeaux, cette chaumière qui me tient lieu de palais. J'ai moi-même tissu

[1] Oreste dit ceci pour excuser les larmes qui lui échappent malgré lui; et Euripide profite de cette occasion pour attaquer les philosophes qui professaient déjà l'apathie, que Zénon érigea en principe, un siècle après Euripide.

les voiles qui me couvrent ; si mes mains s'étaient refusées à ce travail, j'aurais été privée de vêtemens, et mon corps eût été exposé aux injures de l'air. Je vais moi-même puiser l'eau nécessaire à ma subsistance, sans pouvoir participer aux fêtes, aux sacrifices, aux danses sacrées qu'on célèbre à l'honneur des dieux. Vierge, je renonce au commerce des femmes soumises aux lois de l'hymen; épouse, je renonce à l'alliance de Castor, à qui ma main fut promise avant qu'il fût placé au rang des dieux, et à qui j'étais unie déjà par les liens du sang. Ma mère, cependant, assise sur le trône au milieu des dépouilles de la Phrygie, est entourée d'une troupe d'esclaves asiatiques, dont les robes phrygiennes nouées avec des agraffes d'or, rappellent l'ancienne fortune et les exploits d'Agamemnon; et les murs du palais sont teints du sang qui sèche sans vengeance. Celui qui l'a versé vole en tous lieux, porté sur le char de mon père, orgueilleux de voir le sceptre du général des Grecs déposé dans ses homicides mains. Le tombeau d'Agamemnon demeure privé d'honneurs; on ne lui offre ni libations, ni rameaux de myrte; son bûcher est dépouillé d'ornemens; le noble époux de Clytemnestre, dans le trouble de l'ivresse, attaque même le monument qui renferme la cendre de ce roi; il lance, dit-on, des pierres contre ce dépôt sacré, et profère avec audace ces paroles pleines d'insulte :

« Où est ton fils Oreste? Témoin des assauts qu'on » te livre, ne défend-il pas courageusement ton » tombeau? » Tels sont les outrages que mon frère souffre, tandis qu'il est absent de ces lieux. Allez donc, ô étranger! Allez, je vous en conjure, lui répéter ce triste récit. Plusieurs supplians l'invoquent à la fois; je ne suis que l'interprète de leurs muets discours. Ces bras, ces lèvres, ce cœur souffrant, ce front dépouillé, la voix d'un père, enfin, tout l'appelle en ces lieux. Quelle honte pour un fils dont le père a renversé l'empire des Phrygiens, s'il ne pouvait renverser seul un seul homme, lui que doit enflammer à la fois l'ardeur de la jeunesse et le sang glorieux dont il sort!

LE CHOEUR.

Je vois votre époux qui s'avance; il quitte son travail pour rentrer au sein de ses foyers.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CULTIVATEUR.

LE CULTIVATEUR.

Que vois-je? Qui sont ces étrangers arrêtés à la porte de ma demeure? Quelle raison les amène vers cet asile champêtre? Quel secours peuvent-ils attendre de moi? (*à Électre.*) Il ne sied pas à une femme de s'entretenir ainsi avec de jeunes hommes.

ÉLECTRE.

Cher époux, ne livrez pas votre cœur à d'injurieux soupçons. Vous allez savoir l'objet de cet entretien. Ces étrangers sont envoyés par Oreste pour m'instruire de sa destinée... (*à Oreste et à Pylade.*) Étrangers, excusez son erreur.

LE CULTIVATEUR.

Que vous ont-ils appris? Vit-il encore et jouit-il de la clarté du jour?

ÉLECTRE.

Ils m'assurent qu'il est vivant, et leur récit n'excite point ma défiance.

LE CULTIVATEUR.

Se souvient-il des malheurs de votre père? songe-t-il à vos infortunes?

ÉLECTRE.

Je l'espère. Mais un fugitif est un faible secours.

LE CULTIVATEUR.

Dans quel but Oreste a-t-il envoyé ces étrangers en ces lieux?

ÉLECTRE.

Pour s'informer de mon sort.

LE CULTIVATEUR.

Ils ont pu voir une partie de vos malheurs, et

apprendre de votre bouche ce qui n'a pu frapper leurs regards.

ÉLECTRE.

Ils savent tout. Je ne leur ai rien caché.

LE CULTIVATEUR.

Pourquoi donc tarder à leur ouvrir la porte de notre demeure? — Entrez, ô étrangers! en échange des heureuses nouvelles que vous nous apportez, recevez les dons de l'hospitalité, tels que je puis vous les offrir. — Que les esclaves qui vous suivent portent dans cet asile les fardeaux dont ils sont chargés [1]. — Et vous, qui venez de la part de celui qui nous est si cher, ne vous refusez pas aux témoignages de notre amitié; si la pauvreté y met des bornes, vous verrez du moins qu'ils sont sincères [2].

ORESTE.

Électre, au nom des dieux, est-ce là cet époux qui vous a respectée par égard pour votre frère?

[1] Grec : *Serviteurs, portez dans la maison les vases de ces étrangers*. Le mot grec qu'on traduit par *vase*, a un sens plus général et peut signifier toute espèce de bagage. Au reste, on voit par ce qui suit que le cultivateur s'adresse aux serviteurs de la suite d'Oreste et de Pylade.

[2] Suivant une correction de Canter, adoptée par Barnès et Musgrave, il faut traduire : « Quoique pauvre, je vous mon- » trerai un cœur qui n'est point dégénéré. »

ÉLECTRE.

C'est lui-même, oui, c'est lui qu'on nomme mon époux.

ORESTE.

Dieux! Il n'est donc point de règle sûre pour juger de la vertu! La confusion et le trouble règnent dans le cœur des mortels. J'ai vu les fils d'un père généreux tomber dans le néant, les fils des méchans se montrer bons et vertueux, la famine régner dans l'âme du riche, une âme noble et magnifique dans un corps indigent... Comment donc! juger les hommes sans erreur où trouver de sûrs garans de la vertu? Est-ce à Plutus qu'il faut s'adresser?..... C'est consulter un juge corrompu. Est-ce à ceux qui manquent du nécessaire? L'indigence a ses infirmités, elle enseigne le mal par l'organe du besoin. Est-ce au milieu des armes qu'il faut chercher la vertu?.... Et qui peut affirmer, en voyant une lance, que celui qui la porte est vaillant?.... Il vaut mieux abandonner ce jugement au hasard et ne point se fier à de tels garans. Voyez ce simple cultivateur; il ne jouit point d'un rang élevé parmi les Argiens; il n'est point né d'une maison dont la gloire puisse enfler son orgueil; il est tiré du sein de la multitude, et il découvre à nos yeux les plus nobles sentimens. Ne reviendrez-vous point de votre égarement, ô

vous, qui êtes séduits par de vaines opinions? N'apprendrez-vous point à juger les mortels par leur conduite, à n'honorer que ceux qui sont nobles par les mœurs et par le caractère ? Car c'est par de tels hommes que les États et les familles sont gouvernés avec honneur. Des corps robustes, vides de cœur et de sens, ne sont qu'un vain ornement des places publiques : car même au feu du combat, le bras le plus fort ne garde pas mieux son rang que le plus faible; c'est le courage et l'honneur qui arrêtent le guerrier.

N'hésitons point d'accepter l'hospitalité qui nous est offerte. Le fils d'Agamemnon qui nous envoie en ces lieux, est digne de votre amitié, et présent ou absent, il s'y montrera sensible. Vous donc, fidèles serviteurs, entrez dans cette maison et suivez les ordres qu'on vient de vous donner ; car cet homme pauvre met plus d'empressement à exercer envers nous les devoirs de l'hospitalité, que s'il vivait dans l'opulence. Je me félicite d'être accueilli dans sa maison. Je préférerais toutefois de voir votre frère favorisé de la fortune, vous conduire dans le palais fortuné des Atrides. Peut-être cet heureux jour luira-t-il à nos yeux. Les oracles de Loxias sont immuables, et je méprise la divination des mortels [1].

[1] Il veut dire, je crois, qu'il méprise les projets d'Égisthe et de Clytemnestre.

## SCÈNE VII.

ÉLECTRE, LE CULTIVATEUR, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Électre, c'est maintenant que la joie vient de nouveau réchauffer nos cœurs. La fortune peut-être, après une marche lente et pénible, va s'arrêter enfin et fixer pour jamais votre bonheur.

ÉLECTRE au cultivateur.

Hélas! vous connaissez l'indigence de votre maison, comment osez-vous y recevoir des hôtes d'un rang supérieur au vôtre?

LE CULTIVATEUR.

Eh quoi! pensez-vous, quel que soit leur rang, qu'ils refusent les simples offres de l'amitié?

ÉLECTRE.

Puisque vous n'avez pas vous-même les choses les plus nécessaires, et que votre fortune ne vous permet point de recevoir ces hôtes avec honneur, allez du moins vers l'ancien gouverneur de mon père. Vous le trouverez occupé à suivre ses troupeaux sur les bords du Tanus qui sert de limite aux territoires d'Argos et de Sparte : c'est là qu'il s'est retiré, après avoir été chassé des murs d'Argos. Dites-lui de se rendre dans notre maison, et de nous apporter quelques mets dignes d'être of-

ferts à nos hôtes. Il sera transporté de joie et rendra aux dieux de vives actions de grâces, en apprenant que cet enfant qui fut jadis sauvé par son zèle, est encore au nombre des vivans. Ce n'est pas dans la maison de mes pères qu'il faut chercher ce qui manque à la vôtre; ma mère est loin de m'accorder un tel secours, et ce serait pour elle une amère douleur d'apprendre que son fils respire encore.

LE CULTIVATEUR.

Je vais, puisque vous le jugez nécessaire, appeler ce vieillard auprès de vous. Rentrez, en attendant, et ne tardez point à préparer tout ce qui est nécessaire pour bien recevoir ces étrangers. Une femme pleine de zèle sait trouver des moyens d'orner un frugal repas. Les provisions qui nous restent encore, suffiront bien au moins pour nourrir nos hôtes un seul jour [1].

## SCÈNE VIII.

### LE CULTIVATEUR, LE CHOEUR.

LE CULTIVATEUR.

C'est lorsque de tels besoins s'offrent à ma pensée, que je sens le prix des richesses. Elles per-

[1] Il me paraît probable qu'Électre obéit et entre dans sa maison; les réflexions du cultivateur sont faites à part, ou adressées au chœur; c'est pourquoi j'ai indiqué une nouvelle scène.

mettent à celui qui les possède de combler ses hôtes de bien, et quelquefois aussi de se sauver lui-même, en prodiguant ses trésors pour combattre une maladie qui met ses jours en danger. D'ailleurs, elles servent peu pour les besoins de chaque jour : le riche et le pauvre se rassasient également, et la même nourriture suffit à tous les deux.

## SCÈNE IX.

LE CHOEUR seul.

O vaisseaux glorieux! que les rames innombrables des Grecs portèrent aux rivages troyens, lorsque vous voliez sur les flots, on vous voyait former des chœurs avec les filles de Nérée. Le dauphin, ami de la flûte harmonieuse, bondissait autour de vos proues azurées : en se jouant dans les eaux, il accompagnait à Troie le fils de Thétis; il conduisait, aux bords du Simoïs, Achille aux pieds légers, et notre roi Agamemnon.

Les Néréides quittant le rivage d'Eubée, avaient pris sur l'enclume d'or de Vulcain le bouclier et les armes, ouvrage du dieu, pour l'apporter au jeune héros. S'élevant au dessus du Pélion, au dessus des sacrées forêts de l'Ossa et de ses sommets les plus hauts, elles parcourent des yeux les retraites des nymphes, et s'arrêtent aux lieux où

un père, ami des coursiers, élevait l'astre de la Grèce, le fils de la déesse de la mer[1], le défenseur des Atrides, Achille aux pieds légers.

Fils de Thétis, j'ai entendu décrire à un Grec, revenu d'Ilion dans le port de Nauplie, les emblêmes sculptés sur l'orbe de ton bouclier glorieux, effroi des Phrygiens. Sur le cercle extérieur, on voyait Persée planant sur les mers, porté par ses talonnières aîlées, et tenant dans sa main la tête sanglante de la Gorgone. Près de lui, paraissait Hermès[2], le messager de Jupiter, le fils de Maïa, le plus habile des chasseurs[3].

Au milieu du bouclier, brillait le disque radieux du soleil, emporté dans les airs par de rapides coursiers, tout le chœur des astres éthérés, les Pléïades, les Hyades, objet d'effroi aux yeux d'Hector. Sur son casque, orné de figures d'or, s'élevaient des Sphinx tenant dans leurs serres la proie que leurs chants avaient séduite. Sur la cuirasse dont ses flancs étaient revêtus, la lionne au souffle de feu précipitait sa course pour saisir dans ses griffes le coursier de Pirène[4].

[1] Grec : *La race marine de Thétis.*

[2] Mercure.

[3] Je pense que Mercure est désigné par l'épithète de chasseur, à cause de son habileté à dérober et à découvrir les choses précieuses.

[4] La lionne, c'est-à-dire la chimère qui veut saisir Pégase monté par Bellérophon.

Sur sa lance[1] homicide, quatre chevaux soumis au joug s'élançaient à la fois. De noirs tourbillons de poussière s'élevaient sous leurs pas[2].... Hélas! le chef de tant d'illustres guerriers est mort de la main de la cruelle fille de Tyndare... Mais les dieux un jour puniront un tel attentat, en te précipitant dans le royaume de la mort; et nous-mêmes peut-être nous verrons ton sang versé par le fer meurtrier sortir en bouillonnant de ton sein homicide.

[1] Musgrave substitue le glaive à la lance, par une conjecture assez heureuse.

[2] On voit bien qu'Euripide fait allusion au bouclier décrit par Homère. Il en rappelle quelques traits, d'autres sont ajoutés. Homère ne parle ni de Mercure, ni de Persée; mais Euripide a conservé presqu'entière la partie intérieure du tableau. Voici le passage qu'il a imité : « Il (Vulcain) grave au centre et la terre » et le ciel et l'océan, le soleil infatigable dans sa course, le » globe arrondi de la lune, la foule des astres dont se couronne » la voûte des cieux, les Pléïades, les Hyades, l'Orion brillant, » et l'Ourse, dont le nom vulgaire est le charriot, qui regarde » l'Orion en tournant autour du pole, et qui seule ne se baigne » jamais dans les flots de l'océan. » *Iliad.* XVIII. M. Bitaubé, dont je rapporte la traduction, a donné le tableau et la description de ce bouclier, expliqué allégoriquement par M. Court de Gébelin, dans le t. VIII du *Monde Primitif.*

La cuirasse, le casque et l'épée sont de l'invention d'Euripide. Homère dit en peu de mots : « le divin artiste, après avoir achevé » cet ouvrage immortel, fait au héros une cuirasse plus éblouissante que le feu, un casque solide, adapté au contour de son » front, embelli d'une admirable gravure, surmonté d'un panache d'or, et emploie un métal pliable et léger pour lui former » un beau cothurne. » *Ibid.*

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE VIEUX GOUVERNEUR D'AGAMEMNON, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

LE VIEILLARD.

Ou est la fille de mon roi? où est cette princesse chérie qui, dès sa plus tendre enfance, fut confiée à mes soins?... Que ce chemin est escarpé! quel travail pour les pieds tremblans d'un faible vieillard! Mais un vieillard n'est pas dispensé de servir ses amis, il doit s'empresser d'accourir lorsqu'ils l'appellent, et traîner vers eux son dos courbé et ses genoux chancelans.

O ma fille! (car à présent me voilà près de vous et je puis vous adresser la parole) recevez cet agneau que je vous apporte et que j'ai choisi sur tout mon troupeau; j'y ai joint des guirlandes de fleurs, ces fromages que je viens d'ôter de dessus les claies, et ce vieux trésor de Bacchus qui répand le plus doux parfum : il est petit, mais une seule coupe de la liqueur qu'il renferme, mêlée à celle-ci,

qui est plus faible, suffira pour la rendre agréable. —Que quelqu'un se charge du soin de porter ces présens à vos hôtes. Pour moi, je sens mes yeux mouillés de larmes; je m'arrêterai quelques instans, afin de les essuyer aux lambeaux de mes vêtemens.

ÉLECTRE.

O vieillard! quel sujet vous fait verser des pleurs? Sont-ce mes infortunes qui se retracent à votre pensée? Déplorez-vous l'exil douloureux auquel Oreste est condamné, ou le triste destin de mon père? Hélas! Vous l'avez tenu dans vos bras, vous l'avez élevé, et ces pénibles soins sont perdus désormais pour vous et pour ceux qui vous sont chers!

LE VIEILLARD.

Ils sont perdus!... Toutefois ce n'est pas ce souvenir qui m'émeut en cet instant[1]. En me rendant auprès de vous, j'ai été visiter le tombeau de votre père : il est près du chemin qui conduit à votre demeure; je me suis détourné pour lui rendre un pieux hommage; me voyant seul, je me suis prosterné à terre et j'ai donné un libre cours à ma douleur. Ensuite je me suis approché

[1] Ce sens est plus doux que celui qu'offre le texte des manuscrits. Il suppose une correction proposée par Musgrave. Si on ne l'admet point, il faudra traduire ainsi : « Ils sont perdus !.... » Mais voici ce que je n'ai pu soutenir. »

pour faire des libations de ce vin précieux, et pour orner le monument de rameaux de myrte. Quelle a été ma surprise de trouver sur le bûcher de l'autel une brebis noire fraîchement immolée, du sang nouvellement versé, et des boucles d'une chevelure blonde, offertes aux mânes d'Agamemnon!.. Qui peut avoir porté ces dons sur son tombeau? Ce n'est pas un habitant d'Argos. Serait-ce votre frère? Serait-il venu secrètement pour honorer le tombeau lamentable d'un père? Considérez ces cheveux, approchez-les des vôtres, voyez s'ils sont de la même couleur; car ceux qui sont issus du même sang offrent ordinairement des traits frappans de ressemblance[1].

[1] Ici commence une espèce de parodie de la scène des *Choéphores* d'Eschyle, où Électre reconnaît son frère à ces mêmes indices, auxquels elle refuse ici d'ajouter foi. Voici les principaux traits de cette scène, auxquels Euripide fait allusion, et que je crois devoir par cette raison, rapprocher de ses expressions :

ÉLECTRE.

.... Chères amies, partagez ma surprise.

LE CHOEUR.

Parlez; mon cœur palpite de crainte.

ÉLECTRE.

J'ai trouvé sur la tombe cette boucle de cheveux....

LE CHOEUR.

De qui sont-ils? Quel homme ou quelle femme les y a déposés?

ÉLECTRE.

Il n'est pas difficile de le conjecturer.

ÉLECTRE.

O vieillard! ce discours est peu digne de votre sagesse. Pensez-vous que mon frère ait si peu de

LE CHOEUR.

Comment? quoique plus jeune, instruisez-moi.

ÉLECTRE.

Je suis la seule ici qui pût offrir ce présent à mon père...

LE CHOEUR.

Tous ceux qui devaient cette offrande sont ses ennemis.

ÉLECTRE.

Ces cheveux d'ailleurs sont tout à fait semblables...

LE CHOEUR.

A quels cheveux? je brûle de l'apprendre...

ÉLECTRE.

Aux miens; ils semblent être les mêmes.

LE CHOEUR.

Serait-ce un présent fait en secret par Oreste?

ÉLECTRE.

Il est assez vraisemblable que ces cheveux sont de lui.

LE CHOEUR.

Comment aura-t-il osé venir en ces lieux?

ÉLECTRE.

Il aura envoyé cette offrande à son père.

LE CHOEUR.

C'est un nouveau sujet de larmes, si elle annonce qu'il ne reverra plus sa patrie.

ÉLECTRE.

Ah! mon cœur est assailli des flots de la tristesse, etc... A qui ces cheveux pourraient-ils appartenir? etc... Mais comment m'as-

courage que la crainte d'Égisthe l'oblige à se cacher? D'ailleurs, pourquoi ces cheveux ressembleraient-ils aux miens? Les uns sont ceux d'un

surer qu'ils sont un don d'Oreste? etc... Encore un autre indice... des pas tracés, égaux aux miens... Je vois des vestiges différens... Les uns sont d'Oreste, les autres de quelque ami qui l'aura suivi... Le contour des pieds, les talons se rapportent aux miens... Hélas ! tout accroît mon trouble et ma douleur.

Ici Oreste se montre : « Priez les dieux, s'écrie-t-il, d'accom-» plir aussi bien le reste de vos souhaits. » Et comme Électre hésite à le reconnaître : « Je suis devant vous, lui dit-il, et vous » me méconnaissez ! vous, qui, à l'aspect de ces cheveux offerts » à mon père, étiez enivrée d'espérance; vous, qui, observant » les vestiges de mes pas, croyiez déjà me voir. Prenez cette » boucle de mes cheveux qui sont semblables aux vôtres, recon- » naissez l'endroit d'où elle a été coupée; regardez ce voile, ou- » vrage de vos mains, si vos doigts ont formé ce tissu, ont tracé » ces figures... »

A ces traits, Électre ne conserve plus de doutes : « Cher objet » des regrets de ta famille, espoir de ma vie ! s'écrie-t-elle, toi » que j'ai pleuré ! ah! ton courage te rendra le sceptre de ton » père ! Doux objet qui rassemble toutes les affections de mon » âme ! car je ne puis plus m'en défendre, etc. »

Il est vrai que le fondement de cette reconnaissance est frivole; mais si la critique d'Euripide est juste, elle n'en est pas moins déplacée. Stanley, d'après le scholiaste d'Eschyle, explique le mot grec par lequel ce poëte désigne l'ouvrage tissu par Électre, de manière à sauver le ridicule qu'y jette Euripide : c'était, suivant ce commentateur, une pièce détachée, qu'Oreste portait séparée de ses vêtemens. Mais il paraît difficile, suivant la remarque de M. Paw, d'admettre cet adoucissement; et ce qu'on peut dire de plus favorable au poëte, c'est que la robe dont il parle, quoique faite dans l'enfance d'Oreste, pouvait faire partie de son habillement dans l'âge d'homme. Voy. t. II, pag. 140.

homme livré, comme tous ceux de son rang, aux exercices et aux travaux de l'arène; les autres doivent être changés par les soins qu'on en a pris dès mon enfance. Et lors même qu'ils ne différeraient point, il serait impossible de fonder là-dessus aucune espérance. Ignorez-vous donc, ô vieillard! qu'on voit souvent des hommes offrir ce trait de ressemblance sans être nés du même sang?

LE VIEILLARD.

Venez du moins, ma fille, venez essayer de poser vos pieds sur l'empreinte des siens, afin de voir s'ils sont de mesure pareille.

ÉLECTRE.

Eh! comment ses pas auraient-ils laissé quelques vestiges sur ces rochers? Mais quand cela pourrait être, comment imaginer que les pieds d'un frère et d'une sœur puissent être semblables[1]?

LE VIEILLARD.

Mais si Oreste était en ces lieux, ne pourriez-vous pas reconnaître la robe tissue de vos mains dont il était orné, lorsque je le dérobai à la mort?

ÉLECTRE.

Ignorez-vous donc, ô vieillard! que j'étais en-

[1] Le grec ajoute : *Celui du frère l'emporte.*

core enfant lorsqu'Oreste fut enlevé? Mais quand il serait possible que je lui eusse tissu une robe dans cet âge tendre, pourrait-il la porter encore aujourd'hui? Il faudrait que ses vêtemens eussent suivi l'accroissement de son corps. Non, c'est quelque étranger, touché du sort de mon père, qui lui a porté ces offrandes; ou bien quelque ancien serviteur a su se dérober à la vigilance des meurtriers de son roi.

LE VIEILLARD.

Où sont vos nouveaux hôtes? Il me tarde de les interroger sur le sort de votre frère.

ÉLECTRE.

Les voilà qui sortent de la maison, et s'avancent vers nous avec empressement.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ORESTE, PYLADE.

LE VIEILLARD à part.

Ils ont l'air noble. Toutefois ne nous pressons point de juger. Combien d'hommes issus d'un noble sang et dont le cœur est sans vertu! *(haut)* Étrangers, recevez mes salutations.

ORESTE.

Je vous salue, vieillard! — Apprenez-nous,

Électre, quel est cet ancien ami qui vous est resté fidèle?

ÉLECTRE.

O étranger! c'est celui qui prit soin de la jeunesse de mon père.

ORESTE.

Quoi! serait-ce lui à qui votre frère doit tant de reconnaissance?

ÉLECTRE.

C'est lui qui a sauvé ses jours,... si du moins je puis croire qu'il est sauvé en effet.

ORESTE.

Mais pourquoi ses yeux sont-ils fixés sur moi? pourquoi m'examine-t-il, comme on observe la marque brillante d'un métal précieux? On dirait qu'il retrouve en moi des traits qui ne lui sont pas inconnus.

ÉLECTRE.

Sans doute que votre âge, égal à celui d'Oreste, le rappelle à son souvenir.

ORESTE.

C'est le mouvement d'un cœur tendre... Mais pourquoi tourner ainsi autour de moi, et quel est le motif de cette étrange curiosité?

ÉLECTRE.

J'en suis surprise comme vous.

LE VIEILLARD.

Électre, rendez grâces aux dieux.

ÉLECTRE.

Quel bienfait exige cet hommage[1]?

LE VIEILLARD.

Le trésor précieux qu'une divinité remet entre vos mains.

ÉLECTRE.

Oui, j'adore les dieux... O vieillard! hâtez-vous de m'expliquer ce mystère.

LE VIEILLARD.

Ma fille, considérez ce mortel que les dieux vous envoient.

ÉLECTRE.

Dieux! vous m'alarmez, je crains que vos sens ne s'égarent.

LE VIEILLARD.

Mes sens ne sont point égarés... C'est votre frère que je vois.

ÉLECTRE.

O vieillard! que dites-vous?... Quel bonheur inespéré!...

LE VIEILLARD.

Oui, c'est Oreste, c'est le fils d'Agamemnon.

[1] Grec : *Pour quels biens présens ou absens?*

ÉLECTRE.

A quel trait pensez-vous le reconnaître? A quel signe certain et digne de toute ma confiance?

LE VIEILLARD.

A la cicatrice d'une blessure que ce prince reçut au front[1] dans son enfance, en poursuivant avec vous un faon de biche dans le palais de votre père.

ÉLECTRE.

Quel souvenir!... Dieux!... Je vois la marque du coup dont il fut atteint.

LE VIEILLARD.

Hésitez-vous encore à vous précipiter dans ses bras?

ÉLECTRE.

Non, je n'ai plus de doutes : ô vieillard! je me fie à ces symboles fraternels. —O frère si longtemps desiré, je te possède enfin contre toute espérance...

ORESTE.

Et moi-même enfin je possède une tendre sœur.

ÉLECTRE.

Je ne pouvais croire que je verrais cet heureux jour.

[1] Près du sourcil.

ORESTE.

Je n'osais l'espérer moi-même.

ÉLECTRE.

Est-ce bien toi?

ORESTE.

Oui, tu vois ton vengeur,... si du moins je puis achever l'entreprise que j'ai commencée[1].

ÉLECTRE.

Tout répond du succès. Si l'injustice triomphait de la vertu, nous serions forcés de croire que les dieux ne sont plus[2].

LE CHOEUR.

Tu es arrivé..., tu es arrivé, ô jour si long-temps attendu! Tu brilles à nos yeux, tu montres à cet État son astre et son flambeau! Infortuné, après avoir erré en proie aux rigueurs d'un long exil, proscrit de la maison de ses pères, il revoit enfin sa patrie... Chère princesse, un dieu, oui, un dieu conduit en ces lieux la victoire. Élevez les mains, élevez la voix, offrez vos prières aux immortels, afin que votre frère entre dans Argos sous d'heureux auspices.

[1] Littéralement : Si je puis retirer le filet que je suis venu jeter.

[2] Musgrave ne trouve pas ces deux vers bien placés dans la bouche d'Électre : il croit que c'est Oreste qui les prononce.

ORESTE.

C'est assez. Je goûte comme vous la douceur de ces tendres embrassemens; mais renvoyons à un temps plus heureux ces mouvemens de notre amitié. — Et toi, ô vieillard! que le sort conduit à propos en ces lieux, dis-moi ce qu'il faut faire pour punir à la fois le meurtrier de mon père et celle qui lui est unie par les nœuds d'une alliance impie? Est-il encore dans Argos quelque ami qui me soit demeuré fidèle? ou bien, privés de tout appui, sommes-nous renversés sans espoir, ainsi que notre fortune? A qui faut-il me réunir? Choisirai-je la nuit ou le jour? quel chemin prendrai-je pour atteindre mes ennemis?

LE VIEILLARD.

O mon fils! dans cet excès d'infortune, il ne te reste plus d'ami. C'est un trésor trop rare, qu'un ami qui partage également et la fortune et les revers. Tu es perdu, si tu comptes sur quelque secours; l'espérance même t'en est interdite. Apprends donc ce qui te reste : ton bras et la fortune. Voilà où tu dois mettre ta confiance : eux seuls peuvent te rendre le palais et les États de ton père.

ORESTE.

Que faut-il faire pour accomplir ce dessein?

LE VIEILLARD.

Immoler le fils de Thyeste et ta mère.

ORESTE.

J'aspire à cette couronne, mais comment puis-je l'obtenir?

LE VIEILLARD.

En vain tenterais-tu de frapper ce coup dans l'enceinte des murs.

ORESTE.

Ils sont sans doute entourés de gardes et défendus par de nombreuses lances?

LE VIEILLARD.

Oui, Égisthe te craint, et ne dort pas tranquille.

ORESTE.

Ne formons point d'inutiles projets : dis-moi donc, ô vieillard! quel moyen tu me conseilles de préférer à celui-là?

LE VIEILLARD.

Écoute. Une pensée s'offre à moi tout à coup.

ORESTE.

Puisses-tu me donner un avis salutaire, et puissé-je en profiter!

LE VIEILLARD.

En venant ici, j'ai aperçu Égisthe.....

ORESTE.

En quels lieux?..... Je te prête une oreille attentive.

LE VIEILLARD.

Près de ces champs où les chevaux paissent en troupes nombreuses.

ORESTE.

Quel dessein l'amène?... Je crois voir un rayon d'espérance percer les ténèbres qui m'environnent.

LE VIEILLARD.

Autant que j'en puis juger, il préparait une fête à l'honneur des nymphes.

ORESTE.

Pour les enfans qu'il a élevés, ou pour ceux qu'il espère élever encore?

LE VIEILLARD.

Je ne puis rien affirmer, si ce n'est qu'il se disposait à immoler des bœufs en sacrifice.

ORESTE.

Combien d'hommes a-t-il avec lui? Est-il venu seul avec ses serviteurs?

LE VIEILLARD.

Aucun Argien ne l'accompagnait, on ne voyait autour de lui que ceux qui composent sa maison.

ORESTE.

Est-il quelqu'un d'eux, ô vieillard! qui puisse en me voyant reconnaître qui je suis?

LE VIEILLARD.

Aucun de ces serviteurs n'a pu te voir dans ton enfance.

ORESTE.

Si je triomphe de mon ennemi, ils me deviendront sans doute favorables.

LE VIEILLARD.

C'est le caractère des esclaves, et cela même seconde tes desseins.

ORESTE.

Comment donc dois-je m'y prendre pour m'approcher d'Égisthe?

LE VIEILLARD.

Tu t'avanceras dans le chemin, assez pour qu'il puisse te voir en immolant les victimes....

ORESTE.

Les champs qui lui appartiennent sont donc voisins du chemin?

LE VIEILLARD.

Dès qu'il t'aura aperçu, il ne manquera pas de t'inviter à prendre part au festin.

ORESTE.

Il trouvera en moi un funeste convive, si Dieu m'accorde son secours.

LE VIEILLARD.

Pour le reste, tu prendras conseil des circonstances.

ORESTE.

Rien ne s'oppose à ce projet. Mais où rencontrerai-je ma mère?

LE VIEILLARD.

Elle est encore à Argos. Mais elle ne tardera pas à se rendre à la fête.

ORESTE.

Pourquoi n'y a-t-elle pas accompagné son époux?

LE VIEILLARD.

Elle a craint de s'exposer aux reproches des citoyens.

ORESTE.

J'entends. Elle ne peut se dissimuler combien elle leur est suspecte.

LE VIEILLARD.

Tu l'as dit. La haine poursuit une femme impie.

ORESTE.

Comment donc ferai-je périr à la fois cette femme et son époux?

ÉLECTRE.

Je trouverai les moyens d'assurer la mort de ma mère.

ORESTE.

La fortune achèvera ce qu'entreprend notre vertu.

ÉLECTRE.

Puisse-t-elle exaucer les vœux que nous formons ici de concert!

LE VIEILLARD.

Comptez sur son secours. Mais comment espérez-vous venir à bout de votre dessein?

ÉLECTRE.

Vous irez vers Clytemnestre, et vous lui annoncerez de ma part que j'ai donné le jour à un fils.

LE VIEILLARD.

Depuis combien de temps lui dirai-je que vous êtes mère?

ÉLECTRE.

Vous lui direz que les jours fixés pour la purification sont écoulés.

LE VIEILLARD.

Quel est le but de cet artifice?

ÉLECTRE.

Elle se rendra sans doute auprès de moi.

LE VIEILLARD.

Pensez-vous qu'elle vous témoigne un si tendre empressement?

ÉLECTRE.

La douleur que lui causera cette nouvelle, la rendra impatiente de s'en assurer par ses propres yeux.

LE VIEILLARD.

Soit; mais encore qu'espérez-vous de sa présence?

ÉLECTRE.

Si elle vient, c'est fait de sa vie.

LE VIEILLARD.

Mais enfin, je suppose qu'elle entre dans votre maison?

ÉLECTRE.

Si elle s'y résout, il s'en faudra peu qu'elle n'entre à l'instant dans celle de Pluton.

LE VIEILLARD.

Je mourrai sans regret, si mes yeux voient son supplice.

ÉLECTRE.

Allez donc, vieillard, et d'abord conduisez mon frère.....

LE VIEILLARD.

Au lieu où Égisthe offre des sacrifices aux dieux?

ÉLECTRE.

Oui, ensuite vous porterez à ma mère la nouvelle que je viens de vous expliquer.

LE VIEILLARD.

Je la lui annoncerai de manière qu'elle croira l'entendre de votre bouche.

ÉLECTRE, à Oreste.

C'est à toi de commencer; c'est à toi de frapper les premiers coups.

ORESTE.

J'y cours : si du moins on ne refuse point de guider mes pas.

LE VIEILLARD.

Je marcherai volontiers pour te conduire où t'appelle le devoir.

ORESTE.

O Jupiter! dieu de nos pères! fléau de nos ennemis! prends pitié de nos peines, jette les yeux sur deux infortunés.

ÉLECTRE.

Prends pitié de ceux qui sont nés de ton sang.

ORESTE.

Et toi, Junon, qui règnes sur les autels de Mycènes, donne-nous la victoire, si nous t'adressons de justes vœux !

ÉLECTRE.

Donne-nous de venger la mort de notre père.

ORESTE.

Toi-même, ô mon père! toi qui habites les enfers où une main impie t'a fait descendre.... Et toi, ô terre! ô reine vers qui je tends ces mains suppliantes!... j'implore votre secours,... ô mon père! défends, défends des enfans qui te sont chers. Viens, car tu ne peux ignorer le crime dont tu as été la victime, viens et pour mieux assurer ta vengeance, amène avec toi tous les morts, et ceux qui avec toi ont renversé l'empire phrygien, et tous ceux qui ont en horreur des assassins chargés d'impiété [1].

ÉLECTRE.

Mon père, n'en doute pas, reçoit nos prières. Il est temps de partir. Souviens-toi que la mort

[1] Ceci rappelle l'invocation d'Oreste et d'Électre dans les *Choéphores* d'Eschyle, tom. II, p. 244, et celle d'Oreste, d'Électre et de Pylade, dans l'*Oreste* d'Euripide, tom. V, p. 458.

d'Égisthe est le gage de notre délivrance. Si tu n'es point victorieux, si tu tombes de la chûte de la mort, je descendrai au tombeau avec toi; ne pense pas que je te survive; je frapperai mon cœur d'un glaive à deux tranchans que je garde au sein de mes foyers, et que je vais tenir prêt pour ce fatal moment. Si le bruit heureux de ta victoire retentit en ces lieux, toute cette maison poussera des cris de joie;...... si tu succombes, d'autres cris se feront entendre. Ce sont là mes derniers adieux.

ORESTE.

C'est assez.

ÉLECTRE.

Fais voir enfin que tu es homme.

## SCENE III.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

Citoyennes d'Argos, que vos cris me tiennent lieu de la clarté des flambeaux [1], et m'annoncent le succès du combat.... Je les écouterai avec attention, la main armée du fer tout prêt à me percer le sein. Si je suis vaincue, du moins je ne

[1] On se servait de flambeaux aux combats de l'arène, pour donner des signaux.

livrerai pas mon corps vivant à mes ennemis, et ils ne me chargeront pas d'outrages et d'ignominie.

Elle rentre dans sa maison pour préparer le glaive.

## SCÈNE IV.

LE CHOEUR, *seul.*

Parmi les traditions que la renommée aux cheveux blancs répète aux montagnes d'Argos, elle conserve le souvenir de l'agneau à toison d'or que Pan [1] plaça sous une brebis choisie avec soin; ce souverain des campagnes prit sa flûte de roseaux et fit entendre un chant plein de douceur. Aussitôt le héros se tenant debout sur sa tribune de marbre, s'écria : « A l'assemblée! Mycéniens, accourez, venez voir les prodiges exempts de terreur, opérés en faveur de nos fortunés souverains. » Les chœurs ornaient le palais des Atrides.

Les temples enrichis d'or ouvraient leurs portes sacrées, la flamme des autels brillait de toutes parts, le lotos [2] ministre des muses faisait entendre sa douce voix, les chants aimables redou-

[1] Pan était fils de Mercure, et par conséquent intéressé à venger Myrtile tué par Pélops; car Myrtile était aussi fils de Mercure.

[2] Sorte de flûtes. Proprement le bois, ou le roseau qu'on employait à leur construction.

blaient à l'honneur de l'agneau d'or. Thyeste usa d'artifice; il persuada à l'épouse chérie d'Atrée, séduite par l'amour, de lui livrer cet agneau divin, et il l'emporta dans son palais : puis retour nant à l'assemblée, il s'écrie que l'agneau à toison d'or est en sa possession, qu'il est né dans ses troupeaux.

Alors, alors Jupiter changea la route des astres lumineux, il repoussa la splendeur du soleil, et à la face radieuse de l'aurore, il les lança vers les plages de l'occident qu'échauffèrent de nouveau les traits brûlans de l'astre du jour. Aussitôt les nuées, chargées de vapeurs, s'élevèrent du côté de l'ourse; et les arides plaines d'Ammon, privées de la rosée des cieux, abandonnées des douces pluies de Jupiter, languirent desséchées.

On assure (mais j'ajoute peu de foi à ces vains discours) que ce fut pour punir l'injustice des hommes, que le soleil détourna son char d'or étincelant de mille feux, et changea sa route au préjudice des mortels. Effrayans récits pour les humains! gain assuré pour le culte des dieux! Cependant peu touchée d'un tel souvenir, tu as immolé ton époux, ô mère de deux enfans généreux!.....

Mais qu'entends-je? ô mes amies! ces cris ont-ils frappé vos oreilles,....... ou une vaine terreur a-t-elle glacé mes sens?... ... Quels sourds mugis-

semens,...... pareils aux tonnerres souterrains de Jupiter!..... Mais des clameurs nouvelles font retentir les airs et viennent dissiper mes doutes. — Sortez, fille de mes rois, Électre, quittez l'enceinte de ces murs.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

Qu'allez vous m'apprendre, chères amies ?... Quel est le sort du combat?

LE CHOEUR.

Je l'ignore : mais j'entends des clameurs homicides.

ÉLECTRE.

Je les entends comme vous,... de très-loin, il est vrai,... mais on ne peut s'y méprendre.

LE CHOEUR.

La voix se porte à une grande distance, surtout des cris tels que ceux qui frappent nos oreilles.

ÉLECTRE.

Ces gémissemens sont-ils ceux d'un ennemi ou d'un frère?

LE CHOEUR.

Je l'ignore : je n'entends que des voix confuses.

ÉLECTRE.

Ah, vous m'annoncez sa mort!.... Pourquoi tarder à le suivre?

LE CHOEUR.

Arrêtez..... Attendez d'être assurée de votre sort.

ÉLECTRE.

Non, c'en est fait. Je suis vaincue!..... Personne ne vient m'annoncer le succès du combat.

LE CHOEUR.

Attendez encore.... Immoler un roi n'est pas une entreprise aisée à accomplir.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Triomphez, vierges de Mycènes! Oreste est victorieux, je l'annonce à tous ses amis. Le meurtre d'Agamemnon est vengé : Égisthe n'est plus. Rendez grâces aux dieux.

ÉLECTRE.

Qui es-tu? Comment m'assurer que ton récit est fidèle?

LE MESSAGER.

Quoi! vous ne reconnaissez pas le serviteur de votre frère?

ÉLECTRE.

Oui, je te reconnais. La crainte avait troublé mes sens. Est-il bien vrai que le meurtrier de mon père ait enfin expié son crime?

LE MESSAGER.

Il est mort; je vous le répète, et rien n'est plus assuré.

LE CHOEUR.

O dieux! et vous, Jupiter, aux yeux de qui tout est à découvert! enfin vous descendez des cieux.

ÉLECTRE.

Raconte-moi comment le fils de Thyeste a terminé sa criminelle vie?

LE MESSAGER.

Au sortir de ces lieux, nous avons suivi le chemin des chars sous la conduite de notre guide. Bientôt le roi de Mycènes s'est offert à nos regards. Il se promenait dans ses jardins arrosés d'eaux jaillissantes, et s'occupait à cueillir de tendres rameaux de myrte pour s'en faire une couronne. Dès qu'il nous aperçoit, il s'écrie : « O étrangers! » je vous salue. D'où venez-vous? quelle est votre » patrie? » Oreste lui répond : « Nous sommes Thessaliens, et nous allons sur les bords de l'Alphée » sacrifier à Jupiter Olympien. — Hé bien! re-

» prend Égisthe, prenez part à notre festin, je fais » un sacrifice aux nymphes; après avoir célébré » leur fête, demain vous partirez avec l'aurore et » vous remplirez également l'objet de votre voyage. » Entrez dans ce palais[1]. » — En disant ces mots, il nous présente la main d'une manière qui ne nous permettait pas de nous refuser à ses offres. Et dès que nous sommes entrés, il s'écrie : « Qu'on » apporte des bains pour ces étrangers, afin qu'ils » soient en état d'approcher de l'autel[2]. » — « Nous » sommes prêts, répond Oreste; l'onde pure du » fleuve nous a servi de bain, et s'il est permis à » des étrangers de prendre part aux sacrifices des » citoyens, rien ne nous empêche de nous acquit- » ter de ce devoir. » Dès lors on ne s'occupe plus de ce soin. Les esclaves qui gardaient leur roi, posent leurs lances, et se livrent à divers travaux. Les uns amènent les victimes, les autres portent des corbeilles, d'autres allument le feu sacré et placent les bassins autour du bûcher; un bruit confus remplit le palais. L'époux de Clytemnestre jette l'orge sacrée sur l'autel, en disant ces paroles : « O nym- » phes des rochers! que je puisse souvent renouve- » ler ces sacrifices! Continuez de bénir le destin de

[1] Ce mot désigne tout le fonds de campagne d'Égisthe et non la maison seule.

[2] J'ai emprunté cette phrase du P. Brumoy. Le grec dit : *Afin qu'ils restent vers l'autel, près de l'eau lustrale.*

» Clytemnestre et le mien. Lancez enfin vos malé-» dictions sur nos ennemis. » C'est Oreste et vous qu'il désignait ainsi dans ses vœux. Oreste à son tour invoque les déesses sans élever la voix. Égisthe prend dans la corbeille le couteau du sacrifice [1], tond quelques poils de la victime, et les tenant dans sa main droite, il les expose à la flamme sacrée. Ensuite il immole le jeune taureau, en enfonçant le fer au défaut de l'épaule, tandis que les serviteurs le soulevaient entre leurs bras. Alors il se tourne vers votre frère, et lui dit : « On » assure que les Thessaliens mettent au rang des » plus nobles exercices l'adresse à dompter les che-» vaux et l'art de séparer avec adresse les membres » des victimes ; prenez ce fer, ô étranger! et faites » voir que la renommée des Thessaliens n'est point » trompeuse. » Oreste prend dans ses mains le couteau dorien dont la lame a long-temps gémi sous l'enclume, et rejetant sur ses épaules son manteau noué avec grâce, il écarte les serviteurs d'Égisthe, et ne retient auprès de lui que le seul Pylade pour l'aider dans son ministère. Il saisit alors le taureau par le pied, et portant la main en avant, il découvre les chairs luisantes et enlève la peau tout entière, en moins de temps qu'il n'en faudrait à

[1] Grec : *Le couteau droit*, c'est-à-dire, dont la lame n'était pas recourbée.

un agile coureur[1] pour parcourir le double stade. Ensuite il ouvre les entrailles. Égisthe prenant dans ses mains les parties sacrées, les observe avec soin. Il trouve le foie sans tête et la bile répandue. Frappé d'un tel spectacle qui présage des malheurs à celui qui prend les auspices, il tombe dans une sombre rêverie; mon maître l'interroge. «D'où naît l'effroi qui se peint sur votre visage?» — «Étranger, je crains que hors de ces murs on » ne me tende de secrètes embûches. Le fils » d'Agamemnon nourrit contre moi une implacable haine, et j'en redoute les effets.» — «O » roi! répond Oreste, placé sur le trône, pouvez- » vous craindre un fugitif? Cherchons de meilleurs » auspices, afin de célébrer le festin sans trouble. » Qu'on m'apporte le couteau recourbé dont les » Phthiotes font usage au lieu de celui qu'em- » ploient les Doriens. Je vais ouvrir la poitrine de » la victime.» On le lui donne aussitôt, et il exécute son dessein. Égisthe cependant prend les parties que le fer découvre à sa vue, et les observe avec soin. Comme il baissait la tête pour les considérer, votre frère s'élève au-dessus de lui[2], et, profitant de sa position, il plonge le fer dans ses reins et lui

[1] Grec : *Un coureur équestre*, ou qui parcourt deux stades.

[2] Grec : *Sur l'extrémité des ongles*, c'est-à-dire sur la pointe des pieds.

brise les vertèbres du dos, en le frappant du coup mortel. Le corps du roi chancelle quelques instans, on le voyait livré aux angoisses d'une douloureuse agonie..... A ce spectacle, ses serviteurs se jetent sur leurs armes, afin d'accabler sous leur nombre deux étrangers sans défense. Oreste et Pylade les repoussent avec les armes qu'ils ont en main, et résistent au premier choc par leur courage. Votre frère s'écrie : « Je ne suis point votre ennemi, je ne fais point la guerre à mes sujets. Je suis » Oreste, et je viens venger la mort de mon père. » Vous qui lui fûtes toujours fidèles, respectez les » jours de son fils. » A peine les serviteurs ont-ils ouï ce discours, que leurs lances demeurent immobiles. Oreste est reconnu par un vieillard attaché dès long-temps au service de votre maison. Tous aussitôt s'empressent de couronner votre frère avec des transports de joie et des cris d'allégresse. Il vient lui-même vous offrir la tête, non de Méduse, mais d'un ennemi plus odieux pour vous. Ainsi le sang du meurtrier paie avec usure le sang versé par ses mains.

## SCÈNE III.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Joignez-vous à nos chœurs, chère princesse, sautez de joie ainsi qu'un faon léger qui d'un rapide élan s'élève dans les airs. Votre frère remporte une couronne plus glorieuse que celles qu'on distribue sur les bords de l'Alphée [1]. Que votre voix s'unisse à la nôtre pour chanter cet immortel triomphe !

ÉLECTRE.

O lumière ! ô char étincelant du soleil ! ô nuit ! sur qui seule jusqu'à ce jour se portaient mes tristes regards. Maintenant je lève sans crainte un œil libre, et je puis m'expliquer sans détour. Égisthe, le meurtrier de mon père est tombé dans le gouffre de la mort..... Chères amies ! je vais rassembler les ornemens les plus précieux que je possède, et que renferme ma maison, pour couronner la tête victorieuse de mon frère.

LE CHOEUR.

Allez choisir des ornemens pour lui faire une

[1] Aux jeux olympiques.

couronne. Pour nous, nous formerons des chœurs agréables aux muses [1].

## SCÈNE IV.

LE CHOEUR, seul.

Nos anciens rois, si chers à leurs sujets, vont désormais régner par un juste droit, et remplacer d'injustes usurpateurs. Que les accens de notre voix expriment la joie qui remplit nos cœurs [2].

[1] Cette division de la scène me paraît nécessaire; quoiqu'elle coupe l'antistrophe. Électre entre dans sa maison, puisqu'elle couronne Oreste et Pylade à leur arrivée. Il y a donc entr'acte dans la scène suivante.

[2] Je soupçonne ici une lacune. L'arrivée d'Oreste n'est point annoncée par le chœur, et l'entr'acte semble trop court, surtout après ces chants d'allégresse que le chœur a annoncés. R. R.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

Héros chargé de triomphes et né d'un père victorieux, Oreste, digne fils du vainqueur de Troie, reçois des mains de ta sœur cette glorieuse couronne. Ce n'est pas en franchissant le stade d'une course inutile, que tu l'as méritée, mais en tuant l'odieux Égisthe, le meurtrier d'Agamemnon. — Et toi, compagnon des travaux d'Oreste, toi qu'un père religieux a nourri dans la vertu, Pylade, reçois aussi cette couronne de ma main. Tu dois partager le prix du combat, après en avoir partagé les dangers. Puissé-je voir l'un et l'autre jouir d'un éternel bonheur!

ORESTE.

Électre, adressez d'abord vos hommages aux dieux, auteurs de cette grande victoire. Accordez ensuite quelques louanges à un frère qui n'est que le ministre des dieux et de la fortune. Ce n'est point un vain discours, il est vrai; j'ai fait périr

Égisthe de ma propre main. Et pour que personne n'en puisse douter, je vous apporte son corps; livrez-le, si tel est votre desir, livrez-le en proie aux bêtes carnacières, ou bien ordonnez que, percé par un bois cruel, il serve de pâture aux oiseaux enfans de l'air. Car il est maintenant votre esclave, après s'être long-temps appelé votre maître.

ÉLECTRE.

Je rougis d'avouer ma faiblesse, toutefois je ne puis m'en défendre.

ORESTE.

Que dites-vous?....... Parlez. Vous devez être exempte de frayeur.

ÉLECTRE.

En outrageant les morts, je crains d'exciter la haine.

ORESTE.

Il n'est personne qui ose blâmer une si juste vengeance.

ÉLECTRE.

Les citoyens d'Argos sont inexorables et enclins au blâme.

ORESTE.

Expliquez-vous, ma sœur, et ne craignez point de faire connaître vos sentimens. Égisthe n'a aucun droit à vos égards. Nous nous étions voué une haine irréconciliable.

ÉLECTRE

Oui, c'est assez me contraindre. Par où commencerai-je les reproches dont je voudrais t'accabler? quel sera mon dernier outrage? quels discours vais-je t'adresser? Chaque jour au lever de l'aurore, je méditais les reproches que je pourrais te faire en face, si jamais j'étais libre de mes anciennes frayeurs. Je le suis maintenant. Je vais te rendre les outrages que tu m'as faits et dont j'aurais voulu t'accabler vivant. Tu m'as perdue, tu as perdu mon frère, tu nous as rendus l'un et l'autre orphelins d'un tendre père, sans qu'aucune offense pût excuser ton crime. Toi qui n'as point vu les champs phrygiens, tu as fait périr le héros qui a conduit contre Troie les armées de la Grèce, et tu as formé avec son épouse les nœuds d'un détestable hyménée. As-tu donc poussé la folie jusqu'à te flatter qu'elle ne te serait point infidèle, cette femme que tu n'épousais qu'après avoir souillé la pureté de la couche nuptiale? Que le séducteur qui corrompt une femme et nourrit en secret de coupables amours, ne compte point sur la vertu de celle qu'il a déshonorée, s'il est forcé de la recevoir pour épouse. C'est une étrange erreur de croire qu'après avoir violé la pudeur, elle la respectera désormais. Maître de l'épouse et du palais d'Agamemnon, tu croyais vivre heu-

reux, et tu menais une vie pleine de tourmens. Tu te sentais lié au sort d'une femme impie; ma mère savait qu'elle était unie à un époux criminel. Méchans l'un et l'autre, vous aviez le juste salaire de vos œuvres; elle portait le poids de ton crime? et tu portais le poids du sien. Tu entendais les Argiens dire sans cesse autour de toi : « Cet » homme appartient à sa femme, bien loin de la » posséder. » Il est honteux sans doute de voir une maison où une femme commande et dont le maître est sans pouvoir. Qui pourrait ne pas s'indigner en voyant des enfans qu'on n'appelle point du nom de leur père, mais du nom d'une femme? En s'alliant à une épouse d'un rang illustre et au-dessus de sa naissance, un homme tombe dans l'oubli, on ne nomme plus que celle qui l'a élevé jusqu'à elle. Mais ce qui a trompé surtout ton ignorance, le voici : tu te flattais de sortir du néant à la faveur des richesses dont tu étais devenu possesseur. Et la richesse même qu'est-elle, sinon une compagne passagère qui suit quelques instans le cours rapide de la vie? La vertu [1] est ferme, mais la richesse est chancelante. L'une demeure inébranlable et lève la tête [2] sans frayeur. L'autre vouée à l'injustice et livrée au commerce

[1] Le naturel, le caractère.

[2] Ou, selon les éditions ordinaires : « L'une enlève les maux. »

des méchans, fait fleurir un instant leurs maisons et s'échappe d'une aîle fugitive.

Je tairai tes crimes envers mon sexe, il ne sied pas à une vierge de les raconter : je dois les couvrier d'un voile,... mais non les dissimuler. Rien n'égalait ton insolence, tu commandais dans le palais des rois, tu triomphais de ta beauté. Pour moi puissé-je n'appartenir jamais à un époux doué de cette beauté virginale, mais bien d'une mâle vertu. Car les fils d'un tel homme sont des disciples de Mars; les autres ne sont propres qu'à faire l'ornement des chœurs. Sois maudit à jamais, lâche, qui n'as rien su prévoir. Porte la peine des crimes dont je viens de te convaincre; et périsse avec toi quiconque est méchant comme toi! Que personne désormais, pour avoir fait un premier pas heureux, ne se flatte d'avoir vaincu la justice, jusqu'à ce qu'il touche à la borne et qu'il ait achevé la course entière de la vie.

LE CHOEUR.

Il a commis d'effrayans attentats. Vous lui faites subir l'un et l'autre un effrayant supplice. La justice a un grand pouvoir.

ORESTE.

Fidèles serviteurs, portez ce corps dans la maison d'Électre, cachez-le dans un lieu obscur, afin que ma mère qui ne tardera pas d'arriver en ces

lieux, ne puisse l'apercevoir, avant d'être elle-même atteinte du coup mortel.

ÉLECTRE.

N'achève pas.... Changeons de discours.

ORESTE.

Quoi?.. Sont-ce des hommes envoyés de Mycènes que j'aperçois?

ÉLECTRE.

Non, c'est ma mère, c'est celle à qui je dois la vie.

ORESTE.

Elle vient à propos se jeter elle-même dans nos rêts.

ÉLECTRE.

Dans son char et dans sa parure, elle étale un luxe fastueux.

ORESTE.

Qu'allons-nous faire?... Égorgerons-nous une mère?

ÉLECTRE.

La pitié s'empare-t-elle de toi à l'instant où cette mère s'offre à ta vue?

ORESTE.

Hélas! Comment immolerais-je celle qui m'a nourri, qui m'a porté dans ses flancs?

ÉLECTRE.

Comme elle a immolé ton père et le mien.

ORESTE.

O Phébus! Tu as prononcé un oracle insensé...

ÉLECTRE.

Si Apollon èst insensé, qui donc est sage?

ORESTE.

Tu m'ordonnes de tuer ma mère, tu me commandes un crime.

ÉLECTRE.

T'exposes-tu à la peine, en vengeant un père?

ORESTE.

Meurtrier de ma mère, bientôt je serai proscrit, moi qui, dans cet instant, suis innocent encore.

ÉLECTRE.

En défendant la cause de ton père, te rends-tu coupable d'impiété?

ORESTE.

Je serai puni d'avoir versé le sang de ma mère.

ÉLECTRE.

A qui donc laisses-tu le soin de venger l'auteur de tes jours?

ORESTE.

N'est-ce point le noir Alastor[1] qui m'a parlé sous la forme d'un dieu?

ÉLECTRE.

Assis sur le sacré trépied?... Je n'ai point foi à de telles illusions.

ORESTE.

Et moi je ne croirai jamais qu'un tel oracle soit saint.

ÉLECTRE.

Que dis-tu?.. Prends garde que ton cœur amolli ne se livre à la lâcheté.

ORESTE.

Dois-je donc enfin lui tendre le même piége?...

ÉLECTRE.

Oui, le même que celui dans lequel elle a fait tomber son époux[2].

ORESTE.

Entrons.... J'affronte un effrayant danger.... Je commets un crime exécrable... Puisque telle est la volonté des dieux, je me soumets... O combat doux et amer tout à la fois!

[1] Mauvais génie.

[2] Cette traduction suppose une correction proposée par Musgrave. Le P. Brumoy a traduit dans son extrait le texte des manuscrits.

## SCÈNE II.

ÉLECTRE, CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O reine des Argiens! Fille de Tyndare! Sœur de deux frères vaillans, nés du sang de Jupiter, qui maintenant, placés au rang des astres, habitent les régions éthérées, et que les mortels honorent sur les flots de la mer comme des dieux sauveurs! Je vous salue, je vous révère, ainsi qu'on adore les dieux fortunés, frappée de votre magnificence et de l'éclat de vos prospérités. O reine! il est temps que tous s'empressent de rendre un culte à votre fortune.

CLYTEMNESTRE.

Sortez du char, Troyennes; donnez-moi la main, afin que je puisse en sortir moi-même en sûreté. Les temples des dieux sont ornés des dépouilles de la Phrygie. Pour moi, je n'ai reçu que ces captives choisies entre toutes les Troyennes, pour prix du sang de la fille que j'ai perdue; faible prix, qui toutefois ne déshonore pas mon palais.

ÉLECTRE.

Je suis esclave comme elles, bannie de la maison de mes pères, forcée d'habiter ce séjour de douleur; c'est à moi, ma mère, de vous recevoir; daignez poser sur moi cette main fortunée.

CLYTEMNESTRE.

Ces esclaves suffisent à mes besoins : ne songez point à me servir.

ÉLECTRE.

Pourquoi donc, véritable captive, suis-je reléguée loin du palais paternel? Enlevée de ce palais, en proie aux ravisseurs, je suis, comme ces Troyennes, une orpheline abandonnée et qui n'a plus de père.

CLYTEMNESTRE.

Votre père forma de coupables desseins contre ceux qui devaient lui être chers, et a mérité son sort. Je vous parlerai sans détour, quoique je n'ignore point que la mauvaise opinion qu'on a d'une femme, répand son amertume sur tous les discours qui sortent de sa bouche. C'est ainsi qu'on me juge sans égard pour la justice. Vous feriez mieux de vous instruire de ma conduite avant de la condamner. Si alors elle vous semble odieuse, vous aurez droit de me haïr; mais si un tel examen doit m'absoudre, pourquoi m'avoir en horreur? Lorsque Tyndare m'unit à votre père, ce n'était pas pour me livrer à la mort, ou pour faire périr mes enfans; cependant votre père entraîna ma fille en Aulide où les vaisseaux des Grecs étaient assemblés, et la fit sortir du palais paternel sous le prétexte trompeur de l'hymen d'Achille. Là, éten-

dant cette victime sur le bûcher de l'autel, il moissonna sans pitié la fleur de ses jeunes ans [1]. Si toutefois il l'eût fait pour prévenir la ruine de sa patrie, ou pour secourir sa maison et sauver ses autres enfans, s'il eût ainsi sacrifié une seule vie pour en racheter plusieurs, j'aurais pu pardonner un crime nécessaire; mais parce qu'Hélène est sans pudeur, parce que son époux n'a pas su punir ses infidélités, fallait-il donc immoler ma fille? Malgré un tel outrage, j'aurais encore contenu ma colère, je n'aurais point attenté à ses jours; mais il revint auprès de moi suivi d'une ménade qu'un dieu agitait de ses fureurs, il la fit entrer dans son lit, et voulut garder à la fois deux épouses dans sa maison. Les femmes sont faciles à séduire, je ne le nie pas. Lorsqu'un époux viole sa foi et brise les liens d'une ancienne union, son épouse délaissée suit bientôt son exemple, et cherche ailleurs un cœur plus tendre. Ensuite, c'est contre nous que le reproche éclate, et l'homme qui a causé notre faute est exempt de blâme. Si Ménélas eût été enlevé en secret de son palais,

[1] Grec: *Il moissonna la joue blanche d'Iphigenie.* Cette figure par laquelle on exprime tout le visage, et même toute la personne par une seule partie du visage, est commune à toutes les langues. On nomme en grec les joues comme les poëtes français nomment quelquefois les yeux. Ce serait une espèce de contre-sens de traduire de telles expressions à la lettre.

m'eût-il été permis de tuer Oreste pour racheter l'époux de ma sœur [1]? Comment pensez-vous que votre père eût supporté cet outrage? Eh bien! direz-vous qu'il n'a point dû expier par sa mort le supplice de ma fille, tandis qu'en sa place vous m'auriez jugée digne d'un tel châtiment? Je l'ai fait périr, et je me suis adressée à ceux à qui je devais avoir recours, à ses ennemis. Car comment ses amis auraient-ils pris part à ma vengeance? Parlez maintenant, si vous le voulez, et répondez-moi sans crainte. Essayez de prouver que votre père n'a pas subi un juste supplice.

ÉLECTRE.

Vous faites valoir la justice, mais cette justice même est honteuse. Une femme doit céder en tout à son époux, ou ne point prétendre au nom de sage. Peut-être ne goûtez-vous pas ces maximes;... eh bien! je ne les compte pas au nombre de mes raisons. Toutefois, ma mère, souvenez-vous des dernières paroles que vous venez de prononcer : vous m'avez accordé le droit de parler sans crainte.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, je vous le répète, et je ne veux point m'en dédire.

[1] Ménélas, époux d'Hélène, sœur de Clytemnestre.

ÉLECTRE.

Si je m'explique avec liberté, ma mère, m'en punirez-vous ensuite?

CLYTEMNESTRE.

Loin de là, je ferai mes efforts pour que mon cœur se rapproche du vôtre.

ÉLECTRE.

Je vais donc vous répondre ainsi que vous l'ordonnez, et je commencerai par vous exprimer un sentiment qui me presse. Ma mère, plût au ciel qu'en effet vous eussiez un cœur dévoué à la vertu! On vante avec raison les charmes de votre figure. La beauté d'Hélène et la vôtre méritent l'admiration et les éloges qu'on leur prodigue; mais comme vous êtes nées du même sang, vous vous êtes aussi livrées aux mêmes égaremens, et peu dignes l'une et l'autre d'avoir Castor pour frère. L'une enlevée à son époux, s'est perdue volontairement elle-même, l'autre a fait perdre à la Grèce le plus illustre de ses rois. Vous alléguez un prétexte, il est vrai; c'est pour venger votre fille que vous avez immolé votre époux. D'autres que moi peut-être pourraient ne point savoir ce qui s'est passé sous mes yeux. Avant que l'arrêt d'Iphigénie eût été prononcé, peu de temps après le départ de votre époux, vous étiez déjà devant un miroir, sans

cesse occupée à arranger avec soin vos cheveux blonds. Lorsqu'une femme, en l'absence de son époux, est occupée du soin de s'embellir, n'hésitez point à la ranger au nombre des femmes infidèles; car elle n'a aucune raison de faire admirer sa figure par d'autres que par son époux, si elle ne cherche point à s'écarter du devoir. De toutes les femmes grecques, vous êtes la seule que j'aie vu former des vœux contre sa patrie ; vous vous réjouissiez si les Troyens avaient quelques succès; s'ils éprouvaient des revers, vos yeux se couvraient d'un nuage, tant vous craigniez de voir Agamemnon revenir des rivages de Troie. Cependant une occasion assez belle s'offrait à vous de faire briller votre vertu. Vous aviez un époux qui n'était pas moins digne qu'Égisthe de votre estime, que la Grèce elle-même avait choisi pour son chef. La conduite même d'Hélène était pour vous un aiguillon de gloire; car le vice sert d'exemple aux cœurs vertueux, en fixant leurs regards sur sa difformité. Mais si, comme vous le dites, mon père, en faisant périr votre fille, a mérité lui-même la mort;.... moi, mon frère, en quoi vous avons-nous fait injure? Pourquoi, après avoir immolé votre époux, ne nous avez-vous point rendu le palais de nos pères? Pourquoi l'avez-vous livré à un nouvel époux, en payant de notre bien la faveur de son alliance? Ce nouvel époux, que n'est-

il exilé maintenant en punition de l'exil de votre fils? Pourquoi n'est-il point mort, pour m'avoir fait mourir vivante d'une mort deux fois plus cruelle que celle de ma sœur? S'il faut expier le meurtre par le meurtre, c'est donc à moi maintenant de m'unir à Oreste, et de venger par votre mort, la mort d'un père. Si l'une est juste, l'autre ne peut manquer de l'être. Insensé celui qui, frappé de l'éclat de la fortune ou de la naissance, épouse une femme méchante! Une alliance obscure, où la vertu préside, est préférable à tout le faste des grandeurs.

LE CHOEUR.

C'est le hasard qui forme les nœuds de l'hymen. De tous côtés je vois des épouses assorties sans choix. Les unes font le bonheur, les autres l'infortune des hommes auxquels elles sont échues en partage.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, je le vois, ton cœur sera toujours rempli de tendresse pour ton père. La nature inspire aux enfans des sentimens divers. Une mère n'a pas toujours la première place dans leur affection. Je ne m'offense pas de cette préférence; et crois-moi, ma fille, tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour n'est pas un sujet de joie pour moi. Hélas! je suis touchée du triste état où je te vois; à peine

relevée de tes couches, tu es privée du bain, couverte de grossiers vêtemens. Malheureuse! à quel excès ai-je donc porté la rigueur! Que je suis coupable d'avoir irrité à ce point mon époux contre toi!

ÉLECTRE.

Il est tard de gémir, quand le remède n'est plus en vos mains. Mon père est dans le tombeau...... Mais mon frère, que la terre ne couvre point encore,...... votre fils,....... pourquoi du moins ne le rappelez-vous pas de l'exil où vous l'avez condamné?

CLYTEMNESTRE.

Je le crains,..... non pour moi, mais pour lui-même [1]. Car il est animé, dit-on, d'une colère implacable contre les meurtriers de son père.

[1] Clytemnestre exprime, je crois, un sentiment analogue à celui d'Amphitryon dans *Hercule furieux*, qui craint uniquement par tendresse pour son fils de devenir victime de sa fureur, de peur que ce crime ne livre Hercule aux furies vengeresses du parricide. Ce sens que j'ai préféré est déterminé par la ponctuation. On peut interpréter la phrase grecque de quatre manières différentes, suivant la personne à laquelle on rapporte le pronom, et suivant le mot auquel on lie la négation. L'un de ces sens est l'opposé de celui que j'ai pris. Clytemnestre dirait: « J'envisage mon intérêt et non celui d'Oreste. » C'est ainsi que les traducteurs latins l'ont entendu. Les deux autres sens se trouvent en substituant Égisthe à Oreste dans ceux que je viens d'indiquer.

ÉLECTRE.

Et pourquoi voit-on votre époux nourrir contre moi cette féroce haine?

CLYTEMNESTRE.

Tel est son caractère.... Et vous aussi, ma fille, vous avez un cœur inflexible.

ÉLECTRE.

Ce cœur est irrité par la douleur. Toutefois, ma mère, je contiendrai ses mouvemens.

CLYTEMNESTRE.

Vous verrez alors Égisthe à son tour vous traiter avec plus de douceur.

ÉLECTRE.

Son orgueil doit être satisfait. Ma maison lui sert de retraite [1].

CLYTEMNESTRE.

Voyez vous-même comme vous vous plaisez à ranimer le feu de la haine.

ÉLECTRE.

Je me tais. Je crains Égisthe autant que je dois le craindre.

CLYTEMNESTRE.

Cessons ces discours; et dites-moi, ma fille, pour quel objet vous avez desiré ma présence?

[1] Double sens.

ÉLECTRE.

Vous savez sans doute que je suis devenue mère. Daignez faire pour moi les sacrifices prescrits à cette occasion, et dont je ne sais pas m'acquitter. C'est aujourd'hui la dixième lune [1] de la vie de mon fils. Les cérémonies de ce sacrifice me sont inconnues, n'ayant point encore été appelée à les remplir.

CLYTEMNESTRE.

Ce soin doit être confié à celle qui reçut votre fils dans ses bras à l'instant de votre naissance.

ÉLECTRE.

Je n'eus dans cet instant aucun secours, et c'est de moi seule que mon fils reçut de tendres soins.

CLYTEMNESTRE.

Se peut-il qu'aucune amie voisine de ces lieux ne soit pas accourue auprès de vous?

ÉLECTRE.

Les devoirs de l'amitié s'exercent rarement envers ceux qui sont dans la misère.

CLYTEMNESTRE.

Je vais remplir pour vous ce devoir, et consacrer aux dieux le nombre parfait que votre fils vient d'atteindre. Après vous avoir ainsi témoigné

[1] C'est-à-dire la dixième nuit.

mon affection, je me rendrai aux champs où mon époux fait un sacrifice aux nymphes. — Esclaves, conduisez le char et les chevaux au lieu destiné à cet usage, et lorsque vous jugerez que le sacrifice doit être accompli, revenez en ces lieux et soyez prêts à me conduire; car mon époux a aussi droit à mes égards.

ÉLECTRE.

Entrez dans cette maison où règne la pauvreté. Prenez garde que la fumée qui a noirci ses murs ne s'attache à vos vêtemens. Allez, offrez aux dieux le sacrifice qu'ils ont droit d'attendre de vous.

## SCÈNE III.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

Tout est prêt pour l'accomplir, et la corbeille et le couteau. Le taureau qu'il vient de percer demande une seconde victime. Tu épouseras dans le palais de Pluton celui dans les bras duquel tu reposais à la clarté du jour. Tel est le prix que je dois à tes bienfaits, et telle est la justice que tu dois à mon père.

*Elle rentre dans la maison.*

## SCÈNE IV.

LE CHOEUR, seul.

Les maux retombent sur leurs auteurs. L'orage élevé sur le palais porte ailleurs son souffle impétueux. Un bain fatal fit jadis tomber notre roi; les murs et les voûtes de marbre répétèrent les derniers accens de sa voix mourante. « Malheureuse » épouse! s'écriait-il, comment oses-tu te souil- » ler de mon sang? Est-ce donc là l'accueil que » j'ai droit d'attendre de toi, lorsqu'après dix ans » de travaux je rentre au sein de ma patrie? »

Mais la Justice vengeresse d'un premier hymen est revenue sur ses pas, elle entraîne dans le piège une femme perfide, qui enfonça de sa propre main le fer acéré dans le cœur d'un époux, qui leva sur lui la hache homicide à l'instant où, après une longue absence, il rentrait dans son palais, au sein de ces murs superbes que les Cyclopes ont fondés : époux infortuné que le sort unit à une furie!

Telle qu'une lionne qui habite les montagnes, et porte la désolation dans les bosquets sacrés, elle a frappé ce coup funeste!......

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, dans l'intérieur de la maison, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE, dans la maison.

Ah! mes enfans! Au nom des dieux, épargnez votre mère!

LE CHOEUR.

Entendez-vous les cris dont retentit cette maison?

CLYTEMNESTRE, dans la maison.

Ciel! ô ciel!

LE CHOEUR.

Je pleure moi-même le sort d'une mère égorgée par ses propres enfans.... Dieu, distribue la justice quand il en est temps.... Tu souffres un cruel supplice; mais, malheureuse épouse, tu t'es souillée d'un détestable forfait.

Les voilà qui sortent de la maison, tout couverts du sang maternel qu'ils viennent de répandre.... Funeste trophée, avant-coureur d'un funeste récit!.... Il n'est aucune maison plus mal-

heureuse que celle de Tantale,.... jamais on ne vit un plus digne objet de pitié.

## SCÈNE II.

ORESTE, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ORESTE.

O Terre! ô Jupiter! à qui rien de ce que font les mortels ne demeure caché, voyez ce sanglant et abominable sacrifice, ces deux corps couchés sur la terre,..... que mon bras vient de renverser.... Ils m'offrent enfin le juste prix des maux que j'ai soufferts.

ÉLECTRE.

Prix funeste et digne de larmes! ô mon frère!... C'est moi qui ai tout fait... Malheureuse, je me suis armée de dureté[1] contre une mère, contre celle qui m'a portée dans ses flancs.... O mère infortunée!.... ô funeste destin!... quels monstres as-tu mis au jour? quel coup impie tes enfans viennent-ils de frapper?... Toutefois c'est avec justice que tu expies par ta mort le sang de leur père.

ORESTE.

O Phébus! tu as chanté l'hymne de la vengeance. Tu m'as livré à des douleurs trop cruelles, et que

[1] Grec : « *Je suis venue à travers le feu.* » Je crois que c'est une métaphore tirée de la trempe du fer.

je veux en vain cacher au fond de mon cœur. Tu écartes de la Grèce un sanglant hyménée.... mais moi, quelle ville irai-je habiter?.... quel hôte, quel ami de la piété voudra lever les yeux sur cette tête chargée d'un parricide, souillée du sang d'une mère?

ÉLECTRE.

Hélas! hélas!... Et moi, où fuirai-je? En quels lieux porterai-je mes pas? Où formerai-je les nœuds d'un saint hyménée? Quel époux me recevra dans sa maison et s'empressera de m'offrir l'asile de la couche nuptiale?

ORESTE.

Ton cœur change tout à coup comme le souffle des vents légers. Tu n'as en cet instant que de pieux sentimens; avant que le coup fût porté, tu te livrais à d'autres pensées..... Chère sœur! tu as forcé ton frère à une action funeste, et qu'il a commise malgré lui... Tu as vu cette infortunée déchirer ses vêtemens et découvrir son sein à nos yeux à l'instant où nous allions la frapper...... Hélas! hélas!... tu l'as vue se prosterner, mettre à nos pieds ce sein maternel, tandis que moi, la main dans ses cheveux....

ÉLECTRE.

Je le sais, je l'ai vue.... Tu t'es laissé attendrir à l'ouïe des cris douloureux d'une mère...... Tu

n'as pu voir souffrir celle qui t'a porté dans ses flancs.

ORESTE.

Elle s'écriait en tendant vers mon visage une main suppliante : « Mon fils, mon fils,.... je te » conjure... » Elle s'attachait à mon cou[1],.... je sentais le fer s'échapper de mes mains.

LE CHŒUR.

Malheureuse!... comment avez-vous pu soutenir la vue d'une mère expirante à vos pieds?

ORESTE.

Hélas! j'ai couvert mes yeux de ce voile pour accomplir le funeste sacrifice et plonger dans son sein le fer meurtrier.

ÉLECTRE.

Et moi, j'ai animé ton courage, ma main a dirigé le coup mortel.

LE CHŒUR.

Électre, vous avez commis une action dont rien n'égale l'atrocité... emportez et voilez avec soin le corps de votre mère, fermez ces plaies sanglantes et enveloppez-les de ses vêtemens. *(Se tournant vers le corps de Clytemnestre.)* Ainsi en devenant mère, tu as enfanté tes propres meurtriers!

[1] Grec : *Elle pendait de mes joues*.

ÉLECTRE.

Citoyennes, que je ne dois plus peut-être appeler du nom d'amies, vous me voyez empressée à remplir ce triste devoir; ces voiles cacheront à tous les yeux un spectacle funeste, dernier terme des malheurs auxquels notre maison est en proie.

ORESTE.

Quel objet frappe nos regards!...... Au sommet de votre maison je vois paraître tout à coup des génies ou des dieux célestes; car les hommes ne se fraient pas un chemin dans les airs..... Quelle raison les engage à se manifester aux yeux des mortels?

## SCÈNE III.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LES DIOSCURES.

LES DIOSCURES.

Écoute, fils d'Agamemnon, les frères de ta mère; les Dioscures t'adressent la parole, tu entends la voix de Castor, et tu vois Pollux près de toi. Nous venons d'apaiser une tempête redoutable aux navigateurs, et nous arrivons à Argos pour voir le corps sanglant de notre sœur et de ta mère. Sa peine est juste, ton action ne l'est pas. Phébus même, Phébus....... mais il est mon roi, je me tais. C'est un dieu sage, et toutefois un oracle peu sage est

sorti de sa bouche. Il faut le respecter. Il ne te reste qu'à accomplir les ordres de Jupiter et du destin. Unis Électre à Pylade, ensuite quitte Argos. Il ne t'est plus permis de l'habiter, après t'être souillé du sang d'une mère. Les redoutables Parques, les déesses dont le regard est pareil à celui des dogues furieux, te rempliront de leur rage, et te feront errer de lieux en lieux. Réfugie-toi dans Athènes; embrasse la statue révérée de Pallas. Elle écartera tes ennemies saisies de crainte à l'aspect de ses redoutables dragons, et les empêchera de porter les mains sur toi, en couvrant ta tête de l'orbe menaçant de son égide. Il est en ce lieu une colline qui porte le nom d'Arès [1], où les dieux ont déjà pris place une fois pour donner leurs suffrages sur le sang répandu par d'homicides mains, alors que le cruel Arès [2], irrité de l'outrage fait à sa fille, tua Halirrhothius, fils du roi de l'océan. Depuis ce jugement divin, ce tribunal est infaillible et saint aux yeux des maîtres du monde. C'est là que tu dois subir le jugement de l'homicide. Des suffrages égaux de part et d'autre te déroberont au supplice. Car Loxias se chargera de ton crime, que tu n'as commis que par

[1] Aréopage; ce mot signifie colline de Mars.

[2] Halirrhothius, fils de Neptune et de la Nymphe Euryte, ayant fait violence à Alcipe, fille de Mars et d'Aglaure, fut surpris et tué par Mars, qui fut absous au tribunal de l'Aréopage.

respect pour son oracle. Cet exemple servira de loi désormais. Toutes les fois que les avis seront également partagés, l'accusé sortira vainqueur du jugement. Les redoutables déesses, frappées de douleur en te voyant absous, se précipiteront dans les entrailles de la terre, près de la colline sacrée; et l'ouverture qui leur servira de passage, sera le séjour d'un oracle révéré des mortels. Tu fixeras ta demeure chez les Arcadiens, sur les bords de l'Alphée et près du temple Lycien. Tu donneras ton nom à une ville florissante [1]: voilà le sort qui t'attend. Pour Égisthe, les citoyens d'Argos lui donneront la sépulture. Ta mère la recevra des mains de Ménélas qui vient de rentrer vainqueur dans le port de Nauplie. Hélène s'acquittera avec lui de ce pieux devoir. Elle a quitté l'Égypte et le palais de Protée, pour suivre en ces lieux son époux; car jamais elle n'a été transportée aux rivages phrygiens. Mais Jupiter, qui voulait exciter la discorde sur la terre et forcer les hommes à s'entre-détruire, leur envoya le fantôme d'Hélène pour lequel ils ont combattu [2]. Que Pylade emmène en Achaïe, au sein de ses foyers, l'épouse que je lui donne et que l'hymen a respectée jusqu'à ce jour; c'est à lui de récompenser la vertu de celui qui ne fut uni

[1] Voyez *Oreste*, tom. V, pag. 149.

[2] Voyez *Hélène*, tom. X, pag. 42.

que de nom au sort de ta sœur; qu'il le conduise dans la Phocide, et le comble de tous les biens qu'il a mérités. Va, fils d'Agamemnon, franchis la crête élevée de l'isthme de Corinthe, et rends-toi promptement au temple fortuné de la déesse de Cécrops. Car lorsque tu auras accompli le sort fatal de l'homicide, tu jouiras d'un sort heureux, et tu seras soulagé de tes peines.

LE CHOEUR.

O fils de Jupiter! nous est-il permis de vous adresser la parole?

LES DIOSCURES.

Vous en avez le droit, car vous n'êtes pas coupables du crime commis en ces lieux.

ORESTE.

Illustres Tyndarides! ne puis-je donc vous parler à mon tour?

LES DIOSCURES.

Tu le peux. Je rejette sur Phébus ce sanglant attentat.

LE CHOEUR.

Comment étant au rang des dieux, et frères de cette reine qui n'est plus, n'avez-vous pas repoussé les Parques de son palais?

LES DIOSCURES.

Elles étaient conduites par la nécessité du destin et par les oracles imprudens sortis de la bouche d'Apollon.

ÉLECTRE.

Quel a été sur moi le pouvoir d'Apollon? Quels oracles avaient ordonné que je me souillasse du sang de ma mère?

LES DIOSCURES.

Vos forfaits, vos destins sont communs. La même malédiction attachée au sang de vos aïeux vous a perdus l'un et l'autre.

ORESTE.

O ma sœur! A peine, après tant d'années, ai-je joui quelques instans du plaisir de te voir, qu'il faut m'éloigner de toi et renoncer aux douceurs de la tendresse fraternelle. Il faut me voir abandonné de toi, et te laisser toi-même privée des secours de mon amitié.

LES DIOSCURES.

Électre trouve un époux, une maison........ son sort n'a rien de rigoureux, si ce n'est de se voir contrainte à renoncer au séjour d'Argos.

ORESTE.

Et quel supplice plus cruel que de fuir loin de

sa patrie!..... Et moi j'abandonne le palais de mes pères, et c'est pour paraître devant un tribunal étranger, comme un criminel souillé du sang d'une mère!

LES DIOSCURES.

Rassure-toi. Tu vas dans la ville sainte de Pallas. Supporte tes maux avec fermeté.

ÉLECTRE.

O mon frère! que je te presse contre mon sein!.. Hélas! les cruelles imprécations d'une mère nous forcent à quitter la maison paternelle.

ORESTE.

Presse dans tes bras le corps d'un malheureux frère. Répands sur lui des larmes, comme sur le tombeau d'un mort.

LES DIOSCURES.

Hélas! hélas!..... Quels douloureux accens!.... Les dieux mêmes n'entendent point tes plaintes sans être émus. Ni moi, ni aucun des habitans du ciel ne sommes inaccessibles à la pitié envers les mortels infortunés.

ORESTE.

Je ne te verrai plus!

ÉLECTRE.

Tu m'es ravi pour jamais!

ORESTE.

C'est la dernière fois que je t'adresse la parole.

ÉLECTRE.

Adieu, ville chérie! Adieu, chères concitoyennes!

ORESTE.

Fidèle amie!..... Déjà tu t'éloignes de moi......

ÉLECTRE.

Je te quitte, les yeux baignés de pleurs.

ORESTE.

Adieu, Pylade. Suis l'épouse qui t'est destinée.

LES DIOSCURES.

Laisse-les s'occuper du soin de cet hymen. Pars pour Athènes. Dérobe-toi aux poursuites des furies [1]; car elles s'avancent d'un pas terrible, les mains armées de serpens, noires divinités, chargées du fruit amer des effrayantes douleurs. — Pour nous, il est temps d'aller d'un vol rapide sur la mer de Sicile et de sauver les vaisseaux battus de l'orage. Occupés sans cesse à parcourir la plaine éthérée, nous laissons les impies périr sans secours, mais nous sauvons ceux à qui la piété et la justice sont chères, et nous les délivrons des dangers les

[1] Grec : *Des chiennes.*

plus menaçans. Que personne donc ne livre son cœur à l'injustice, ou ne monte sur le même vaisseau que les parjures. C'est un dieu qui parle ainsi aux mortels.

LE CHOEUR.

Puisse la joie régner dans vos cœurs [1]! Heureux le mortel qui peut se livrer à la joie et qui n'est point en proie à de funestes revers!

[1] Il paraît que c'est aux spectateurs que le poëte adresse ce vœu. Il est exprimé par la formule ordinaire de la salutation : *Réjouissez-vous*. C'est une expression qui correspond dans l'usage au mot *adieu*.

FIN D'ÉLECTRE.

# EXAMEN

## DE LA

# TRAGÉDIE D'ÉLECTRE.

---

« Plusieurs critiques, dit Voltaire [1], ont douté que la tragédie d'*Électre*, que nous avons sous le nom d'Euripide, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur et de liaison [2]; et l'on pourrait soupçonner qu'elle est l'ouvrage d'un poëte fort postérieur. On sait que les savans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-seulement rectifié et corrigé, mais aussi altéré et supposé plusieurs poèmes anciens. *Électre* était peut-être mutilée ou perdue de leur temps; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une pièce suivie. Quoi qu'il en soit, on y retrouve les fameux vers cités par Plutarque, dans la *Vie de Lysandre*, qui préservèrent Athènes d'une destruction totale, lorsque Lysandre s'en rendit le maître. En effet, comme les vainqueurs délibéraient le soir dans

[1] *Dissertation* sur les principales tragédies qui ont paru sur le sujet d'*Oreste*, par M. du Molard.

[2] L'auteur vient de parler de celle de Sophocle.

un festin s'ils raseraient seulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverseraient de fond en comble, un Phocéen chanta ce beau chœur, et tous les convives en furent si émus qu'ils ne purent se résoudre à détruire une ville qui avait produit d'aussi beaux esprits et d'aussi grands personnages. »

Le chœur dont il s'agit, est celui qui commence la scène IV de l'acte I. Plutarque en cite les premiers vers, qu'Amyot traduit ainsi :

Dame Électra, fille d'Agamemnon,
En vostre cour jadis de grand renom,
Ores champêtre et déserte, je viens.

Les doutes qu'on a élevés sur l'authenticité de cette tragédie et dont Voltaire fait mention, sont fondés en partie sur ce qu'elle a été retrouvée plus tard que les autres pièces du même auteur; elle manquait aux manuscrits qui ont été employés les premiers, et par cette raison les plus anciennes éditions d'Euripide n'offrent que dix-huit tragédies. Ce fut en 1545 que P. Vettori découvrit celle-ci, et l'envoya au Cardinal Ardinghello, pour qu'il prit soin de la faire imprimer. Il indique dans sa lettre les raisons qu'il a de croire qu'elle est d'Euripide, et son sentiment a été adopté par tous les bons critiques. Il paraît difficile de supposer qu'elle ne soit qu'un assemblage

de fragmens : on y remarque bien des défauts, mais non ceux que devrait entraîner une telle réunion; il y a de la suite dans le plan; on n'y voit pas ces inégalités, ces disparates, ces fausses liaisons, ces transitions forcées que n'auraient vraisemblablement pas su éviter ceux qui se seraient chargés d'une entreprise aussi délicate. Enfin il me paraît qu'on ne peut nier que cette pièce ne soit d'Euripide, quelque inférieure qu'elle soit à l'*Électre* de Sophocle et à la plupart des autres pièces d'Euripide lui-même.

Voici comment Voltaire la juge en l'analysant à la suite de ses réflexions sur l'*Électre* de Sophocle : « Dans Euripide, Électre a été mariée par Égisthe à un homme sans bien et sans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maison conforme à sa fortune. La scène est devant cette maison; ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'Électre, qui, à la vérité, par respect, n'a aucun commerce avec elle, ouvre la scène et fait l'exposition dans un long monologue, qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui se trouve dans presque toutes les premières scènes d'Euripide, rend ses expositions la plupart froides et peu liées avec la pièce.

» Oreste est reconnu par un vieillard en présence de sa sœur, par une cicatrice qu'il s'est faite

au-dessus du sourcil, en courant, lorsqu'il était enfant, après un chevreuil.

» Des critiques ont trouvé cette reconnaissance trop brusque, et celle de Sophocle trop traînante. Il semble qu'ils n'aient fait aucune attention aux mœurs de la nation grecque, et qu'ils n'aient connu ni le génie, ni les grâces des deux tragiques.

» Oreste va ensuite avec son ami Pylade assassiner Égisthe par derrière, pendant qu'il est penché pour considérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un sacrifice et d'une cérémonie religieuse, parce que tous les droits divins et humains avaient été violés dans l'assassinat d'Agamemnon, commis dans son propre palais, par une ruse abominable, et lorsqu'il allait se mettre à table et faire des libations aux dieux. Ainsi ce récit de la mort d'Égisthe contient la description d'un sacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces descriptions de sacrifices, de fêtes, de jeux, etc. ainsi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, cassettes et autres choses qui amènent les reconnaissances.

» Le récit qu'Électre et son frère font de la manière dont ils ont assassiné leur mère, qui ne vient sur la scène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la scène de Sophocle que j'ai rapportée ci-dessus. Oreste est livré aux

furies, pour avoir exécuté l'ordre des dieux, pendant qu'Électre, qui se vante d'avoir vu cet horrible spectacle, d'avoir encouragé son frère, d'avoir conduit sa main, parce qu'Oreste s'était couvert le visage de son manteau, Électre, dis-je, est épargnée. Sophocle certainement l'emporte ici sur Euripide; mais les Dioscures, Castor et Pollux, frères de Clytemnestre, surviennent; et, loin de prendre la défense de leur sœur, ils rejettent le crime de ses enfans sur Apollon, envoient Oreste à Athènes pour y être expié, lui prédisent qu'il courra risque d'être condamné à mort, mais qu'Apollon le sauvera en se chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent ensuite un sort heureux, après qu'Électre aura épousé Pylade, époux digne en effet d'une aussi grande princesse, puisqu'il était fils d'une sœur d'Agamemnon, et qu'il descendait d'Éaque, fils de Jupiter et d'Égine. C'est ce qui justifie le reproche d'un critique à Racine, d'avoir fait de Pylade un confident trop subalterne dans *Andromaque*, et d'avoir déshonoré par là une amitié respectable entre deux princes dont la naissance était égale. »

Il y a quelques inexactitudes dans cet exposé; Électre ne se *vante* pas d'avoir conduit la main de son frère, elle s'en repent au contraire amèrement. L'Électre de Sophocle est dure et inflexible jus-

qu'à la fin : celle d'Euripide s'attendrit et sent des remords après que le meurtre est commis. Oreste même le fait remarquer : « Ton cœur change » tout à coup comme le souffle des vents légers, » dit-il à sa sœur; tu n'as en cet instant que de » pieux sentimens; avant que le coup fût porté, » tu te livrais à d'autres pensées. » Euripide ne donne pas la raison qu'indique Voltaire, pour faire périr au milieu d'une fête solennelle les meurtriers d'Agamemnon, mais c'est une supposition ingénieuse et vraisemblable. La décoration champêtre que suppose cette tragédie, pouvait, sans être magnifique, plaire par sa simplicité même, et sur un théâtre vaste elle devait offrir un tableau riche et varié. Enfin, je ne sais s'il suffit, pour justifier la reconnaissance, d'alléguer les mœurs grecques et le génie propre d'Euripide. Ce sont là des expressions un peu générales, et dont il est difficile de se contenter.

Voltaire donne ensuite l'extrait de la pièce d'Eschyle, et énonce ainsi son jugement sur les trois tragédies grecques qu'il vient de comparer.

« Cette courte analyse des deux pièces rivales de l'*Électre* de Sophocle suffit pour faire connaître combien elle est préférable aux deux autres, par rapport à la fable et par rapport aux mœurs. »

« Mais le principal mérite de Sophocle, celui qui lui a acquis l'estime et les éloges de ses con-

temporains et des siècles suivans jusqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres grecques subsisteront, c'est la noblesse, l'harmonie de la diction. Quoiqu'Euripide l'emporte quelquefois *sur lui* par la beauté des pensées, Sophocle est au-dessus *de lui* par la grandeur, par la majesté, par la pureté du style et par l'harmonie. C'est ce que le savant et judicieux abbé Dubos appelle la poésie de style. C'est elle qui a fait donner à Sophocle le surnom d'*abeille*, c'est elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires sur tous les poëtes de son temps. Le dernier de ses triomphes lui coûta la vie, par la surprise et par la joie imprévue qu'il en eut; de sorte qu'on peut dire de lui qu'il est mort dans le sein de la victoire. »

Je rapporte ce jugement sans y déférer tout à fait. Le style d'Euripide a beaucoup de charmes; il a souvent de l'élévation et de la magnificence; il est toujours pur et harmonieux, et il est peut-être fort difficile de ne point commettre d'injustice en comparant la manière d'écrire de deux poëtes qui ont joui d'une égale célébrité, et dont la langue n'est plus parlée. C'est moins le style, à ce qu'il me semble, qui distingue pour nous l'*Électre* de Sophocle de celle de ses deux rivaux, que l'art admirable avec lequel la pièce est conduite, la sagesse de l'ordonnance et la régularité du dessein, la grandeur, la simplicité de l'action, la

force et la constance des caractères. On ne voit dans ce chef-d'œuvre ni traits informes et grossièrement ébauchés, comme dans les *Choéphores* d'Eschyle, ni ornemens frivoles et ambitieux, comme dans l'*Électre* d'Euripide. Tout y porte l'empreinte du génie, et tout y annonce la perfection de l'art. Il n'est rien qu'on puisse enlever à cet ouvrage sans lui nuire, et on ne pourrait peut-être y ajouter aucune beauté nouvelle, sans que ce fût au prix de quelque beauté plus digne d'être respectée. Voltaire l'a senti et l'a fait remarquer en l'analysant. Ce mérite me paraît supérieur et d'une appréciation plus sûre que celui de la *diction*, quelqu'importance qu'on doive attribuer à celle-ci, et quelqu'influence qu'elle puisse avoir sur le succès d'un ouvrage.

Je joindrai à ce jugement de Voltaire celui qu'une femme d'esprit a porté de la tragédie d'Euripide, et j'aurai soin de conserver ses expressions :

« Rien n'est plus attachant que quelques-unes des scènes de cette tragédie; mais l'ensemble manque d'intérêt; elle ne laisse dans l'imagination aucune trace profonde, et parmi les beautés qu'on y admire, il en est qui peuvent paraître des défauts, parce qu'elles produisent un effet contraire à celui que l'auteur a dû se proposer. »

« Il est incertain, dit-on, lequel de Sophocle ou d'Euripide a fait le premier son *Électre*; mais en lisant cette pièce, je ne puis m'empêcher de me persuader qu'Euripide a été le dernier des trois poëtes à traiter ce sujet. Le caractère d'Électre ébauché par Eschyle avait été peint par Sophocle dans toute sa lugubre majesté. Eschyle avait introduit dans les *Choéphores* la nourrice d'Oreste et ses touchans regrets. Sophocle avait imaginé plus heureusement encore Chrysothémis, cette douce et timide sœur de la courageuse et inflexible Électre. C'étaient les deux personnages secondaires les plus intéressans que le sujet pût fournir. Eschyle avait employé, pour la reconnaissance, des moyens puériles, si l'on veut, mais touchans par leur simplicité; et l'avide crédulité avec laquelle Électre saisit les plus faibles indices, rend cette scène intéressante. Dans la scène de l'urne, qui amène la reconnaissance, Sophocle, déployant tout son génie, ôte à ceux qui voudraient marcher sur ses traces l'espérance de l'égaler jamais. Euripide vient après eux (qu'on me passe ma supposition), et pour obtenir les mêmes succès, il faut qu'il tente une route nouvelle, qu'il imagine d'autres situations, des personnages nouveaux, et qu'il supplée par des beautés de détails aux grandes beautés dont les autres se sont emparés. Leur Électre, haïe, redoutée, traitée

en esclave [1], vit avec les meurtriers de son père : Euripide suppose la sienne mariée à un cultivateur, bien né, quoiqu'obscur, dont les vertus, l'hospitalité et la philosophie ont sûrement fourni quelques traits au Philémon de La Fontaine. Ce qu'il dit, ce qu'il fait, plaît et attache; mais après s'être attiré l'estime et les respects d'Électre, d'Oreste et des spectateurs, on n'a pu lui donner aucune part à l'action, et il ne reparaît plus auprès de sa cabane. Ce personnage est remplacé par un autre, le vieux gouverneur d'Agamemnon, qui reconnaît Oreste; non à la couleur d'une boucle de cheveux, mais à une cicatrice au front : ce qui n'est pas beaucoup plus adroit; et Euripide, qui l'a senti peut-être, distrait le spectateur en rappelant la reconnaissance d'Eschyle, sur laquelle il jette du ridicule. »

« A tous ces traits, à cette situation, à ces circonstances nouvelles, à ces personnages en quelque sorte étrangers, enfin au lieu même de la scène, je crois reconnaître l'embarras d'un poëte qui travaille après Eschyle et Sophocle; mais quand je compare les expositions, je me demande comment Euripide, ayant sous les yeux celle de Sophocle, si naturelle qu'on ne pense pas même

[1] Non en captive chargée de fers, comme l'ont supposé Crébillon et Voltaire, sans doute pour donner une grâce de plus à l'actrice qui jouait ce rôle. (Note de madame de C.)

que c'en soit une, a pu se contenter pour la sienne du long monologue de son cultivateur? »

« Quant à la reconnaissance, Euripide n'aurait pu imiter Sophocle lors même qu'il l'aurait voulu. On ne voit pas bien pourquoi, dans sa pièce, Oreste tarde à se découvrir à Électre. Il n'a pas répandu la nouvelle de sa mort, le succès de son entreprise ne dépend pas du secret qu'il se propose de garder, et Euripide n'avait pas imaginé, comme Voltaire, de lui faire ordonner ce secret par les dieux. »

« Oreste reconnu, on ne songe qu'à immoler le meurtrier d'Agamemnon et sa coupable épouse. Le sacrifice qu'Égisthe se prépare à offrir aux nymphes, est une circonstance dont on veut profiter, et Clytemnestre sera attirée dans le piége par une feinte adroitement concertée. La description du sacrifice n'est que trop attachante : elle fait oublier les crimes d'Égisthe : on le voit recevoir les deux étrangers avec autant de cordialité que de politesse. Il s'effraie à la vue des entrailles de la victime sans en devenir plus soupçonneux, et on est fâché de voir Oreste réaliser l'augure en lui enfonçant dans les reins un couteau qui lui avait été donné pour un autre usage. Pylade et lui sont obligés de se défendre un moment contre des esclaves; mais sitôt qu'il se nomme, tout se soumet. Cependant Électre et le chœur appellent cela une

glorieuse victoire, et lui-même l'appelle une grande victoire dont il renvoie l'honneur aux dieux. Remarquons en passant que joindre la ruse à la valeur, blesser son ennemi par derrière, n'avait rien qui choquât les anciens. Il y a une noblesse de procédés et une pompe de paroles qui sont de date plus récente; et la hauteur chevaleresque de Philoctète, dans l'*OEdipe* de Voltaire, n'est pas plus antique que son amour. »

« Égisthe mort est offert aux yeux satisfaits d'Électre, et après un peu de scrupule que son frère prend soin de lever, elle l'outrage par les discours les moins mesurés. Clytemnestre arrive. A peine Oreste l'aperçoit, que son cœur s'attendrit: « Qu'al-
» lons-nous faire, s'écrie-t-il!.... Égorgerons-nous
» une mère?... O Phébus! tu as prononcé un ora-
» cle insensé..... Tu m'ordonnes de tuer ma mère,
» tu me commandes un crime. » Avouons qu'ici Euripide surpasse Sophocle; et que s'il rend Électre odieuse, il rend Oreste bien intéressant et la situation bien théâtrale; mais Électre reste seule avec Clytemnestre, et Euripide prodigue de nouveau des beautés déplacées. Électre et sa mère agitent des questions tellement intéressantes, on apprend des anecdotes si curieuses qu'on en oublie le fil de la pièce: on oublie que Clytemnestre n'a été mandée que pour être immolée, ou si on se le rappelle, c'est pour la plaindre et pour détester le

sang-froid d'Électre, ses perfides égards et ses cruelles ironies. Elle devait craindre qu'Oreste, déjà ébranlé et laissé à lui-même pendant cette longue conversation, ne renonçât à sa vengeance, que la nature ne l'emportât sur un oracle qu'il avait déjà soupçonné d'imposture. Elle devait craindre qu'on ne vînt tirer Clytemnestre de sa sécurité en lui apprenant la mort du roi, mais elle ne craint rien, et rien aussi de ce qu'elle devait craindre n'arrive. La punition n'est pas plutôt consommée, que le chœur, qui n'avait cessé de la demander aux dieux, s'en indigne, et Électre même la condamne. On s'attendrit aux regrets d'Oreste, mais non à ceux de sa sœur. Elle n'excite aucune pitié. »

« L'arrivée des Dioscures n'ayant lieu qu'après le dénouement, ne sert qu'à éclaircir le sort des principaux personnages. Leurs longues prédictions et les touchans adieux du frère et de la sœur font oublier la mort de Clytemnestre, qui était pourtant le vrai sujet de la pièce, et elle finit laissant une impression peu tragique et une faible émotion. »

Quelque rigoureux que soit ce jugement, on ne peut s'empêcher d'y souscrire. Euripide est inférieur à Sophocle, dans la manière dont il a traité ce sujet. Il en a négligé les parties principales. Mais il a su l'embellir par d'intéressans épisodes,

et animer la scène par un spectacle nouveau. C'est loin des palais et au milieu des champs qu'il nous transporte, pour nous offrir le tableau des mœurs simples et pures de leurs paisibles habitans. Le cultivateur, le vieux gouverneur d'Agamemnon, Électre même, au milieu de leurs occupations rustiques, plaisent par leur simplicité et par les souvenirs que réveille toujours l'image de la vie champêtre. Le caractère de Clytemnestre a une teinte de douceur qui rend sa mort plus touchante. C'est une beauté que Voltaire a sentie et imitée. On trouve enfin dans quelques scènes de cette pièce des traits d'une sensibilité profonde, de beaux mouvemens, des sentimens nobles et heureusement exprimés; et, malgré de nombreux défauts, on y reconnaît encore l'auteur d'*Hippolyte* et d'*Iphigénie*.

FIN DE L'EXAMEN D'ÉLECTRE.

# NOTICE

*Des principales tragédies anciennes et modernes, composées sur le sujet d'*ÉLECTRE.

---

JE n'ai pas dessein de faire un extrait suivi des tragédies modernes composées sur le sujet d'*Électre;* mais seulement d'indiquer quelques imitations remarquables, et de les rapprocher de leurs modèles.

« Le sujet d'*Électre*, dit Voltaire [1], un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres et chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. Eschyle, Sophocle, Euripide, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet, Virgile le témoigne par ce vers:

Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes.

Ce qui donne à entendre que cette pièce était souvent représentée à Rome. Cicéron, dans le livre *de Finibus*, cite un fragment d'une tragédie d'*Oreste* fort applaudie de son temps. Suétone dit que Néron chanta le rôle d'Oreste parricide, et Juvé-

[1] Sous le nom de du Molard, dans la *Dissertation* citée ci-dessus.

nal parle d'un *Oreste* qui était d'une longueur rebutante, et auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main :

...Summi plenâ jam margine libri
Scriptus et in tergo, necdum finitus *Orestes*.

« Baïf est le premier qui ait traité ce sujet en notre langue. Son ouvrage n'est qu'une traduction de celle de Sophocle : il a eu le sort de toutes les pièces de théâtre de son siècle. L'*Électre* de M. de Longepierre, faite en 1700, ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle, M. de Crébillon donna sa tragédie d'*Électre*. Je ne connais que le titre de l'*Électre* du baron de Walef, qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin M. de Voltaire vient de nous donner une tragédie d'*Oreste* [1]. Erasmo di Valvasone a traduit en italien l'*Électre* de Sophocle, et Ruccellaï a fait une tragédie d'*Oreste* qui se trouve dans le premier théâtre Italien, donné par M. le marquis de Maffei, à Vérone, en 1723. »

L'*Électre* de M. de Rochefort a été publiée en 1782, et n'a jamais été représentée.

[1] L'*Oreste* de Voltaire a été représenté pour la première fois, le 12 Janvier 1750.

# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE DE CRÉBILLON.

Le plan de cette tragédie s'éloigne beaucoup de la simplicité des tragiques grecs; les endroits, ou l'auteur semble avoir imité ces grands modèles, sont en fort petit nombre.

La scène s'ouvre cependant à peu près comme dans Euripide, par une invocation à la Nuit :

ÉLECTRE seule.

Témoin du crime affreux que poursuit ma vengeance,
O Nuit! dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Insensible témoin de mes vives douleurs,
Électre ne vient plus te confier des pleurs.

Mais au lieu de se borner à des vœux et à des projets de vengeance, elle paraît plus occupée de l'amour du fils d'Égisthe que de la mémoire de son père. C'est peu, selon elle, qu'Agamemnon soit mort, que Clytemnestre soit parricide; c'est peu qu'Égisthe ait pris la place d'Agamemnon; c'est peu qu'Électre soit esclave d'Égisthe, il fallait encore que le fils d'Égisthe osât aimer la fille d'Agamemnon! C'est là ce qui lui paraît le coup

le plus rude et le plus accablant, et cependant elle-même a le cœur rempli d'amour pour ce fils d'Égisthe qu'elle devrait détester. Par un concours de circonstances rares la fille d'Égisthe aime aussi avec passion le fils d'Agamemnon et en est aimée. Tout cela est si éloigné de la tragédie grecque, que je ne dois point m'y arrêter.

Clytemnestre sort dès le matin, éveillée par un songe qu'elle décrit ainsi à Égisthe :

Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisième fois se livraient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles et funèbres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivais malgré moi de si lugubres cris;
Je ne sais quel remords agitait mes esprits;
Mille foudres grondaient dans un épais nuage,
Qui semblait cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert;
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron, la malheureuse Électre,
A grands pas, où j'étais semblait guider un spectre.
Je fuyais, il me suit. Ah! seigneur, à ce nom
Mon sang se glace : hélas, c'était Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit, d'une voix effroyable;
» Voici de tes forfaits le terme redoutable.
» Arrête, épouse indigne, et frémis de ce sang
» Que le cruel Égisthe a tiré de mon flanc. »
Ce sang, qui ruisselait d'une large blessure,
Semblait, en s'écoulant, pousser un long murmure.

A l'instant, j'ai cru voir aussi couler le mien :
Mais, malheureuse! à peine a-t-il touché le sien,
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx, frappé par ses mugissemens,
A long-temps répondu par des gémissemens;
Vous êtes accouru : mais le monstre en furie,
D'un seul coup, à mes pieds, vous a jeté sans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

Ce songe paraît trop clair et trop détaillé; et le sang de Clytemnestre qui coule sans blessure ne forme point une image vraie. Un serpent qui s'approche du sein de Clytemnestre et suce le sang avec le lait; l'ombre d'un roi qui plante son sceptre dans son palais; ce sceptre qui fleurit tout à coup et couvre Mycènes de son feuillage : ces visions d'Eschyle et de Sophocle ont plus de vérité et de magnificence tout à la fois; on y reconnaît mieux l'obscurité d'un oracle et la lugubre clarté d'un songe.

Un songe ne peut offrir que des souvenirs; leur bizarrerie consiste dans la manière libre et hardie dont l'esprit associe entr'eux les objets qui l'ont frappé pendant la veille; pour que ces souvenirs et cette association soient propres à la poésie, ils doivent offrir de grands traits, présenter une image claire et précise. Il n'est personne qui n'ait vu un

rameau planté en terre croître et fleurir ; mais un sceptre, planté par l'ombre d'un roi, dans le sein d'un palais, un rameau qui croît en un instant, qui ombrage une ville, voilà de ces associations qui caractérisent le songe. Il n'est aucun de ces traits qui ne fasse image, et aucune de ces images qui ne soit grande et même pompeuse. Il n'en est pas de même du mélange de deux sangs; jamais ce mélange n'a rien produit, et on ne voit dans cette supposition qu'une froide allusion à une métaphore qui, ramenée à son sens propre, présenterait une image très-ridicule et très-indécente. Un monstre, quand on ne le décrit point, n'offre absolument aucune image : en vain dit-on qu'il tue d'un seul coup, lorsqu'on ne sait point s'il frappe des dents ou de l'épée. Il ne suffit donc pas pour faire un songe poétique d'allier au hasard des idées incohérentes et bizarres, il faut tracer un vrai tableau qui ne diffère de ce qu'on voit éveillé que, par des associations étranges et hardies, jamais confuses et inconcevables.

Dans la tragédie de Crébillon, c'est Électre elle-même qui voit les offrandes qu'Oreste a faites sur le tombeau de son père : « Il est mort, » dit-elle :

Cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînait au tombeau de mon père,
Pleurer auprès de lui mes malheurs et mon frère :

Qu'ai-je vu? quel spectacle à mes yeux s'est offert?
Son tombeau de présens et de larmes couvert;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre tes ennemis?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils?
Ah! je le reconnais à sa noble colère,
Et c'est du moins ainsi qu'aurait juré mon frère.

Ce pressentiment amène la reconnaissance. Car Oreste, (qui vient lui-même d'apprendre qu'il est fils d'Agamemnon, et que Palamède lui a sauvé la vie; mais ne la lui a point donnée, comme il l'avait toujours cru jusqu'alors, Oreste, dis-je, se rend auprès d'Électre, et cherche en vain à lui cacher son vrai nom, elle le reconnaît « aux transports qu'il fait naître en son cœur. » C'est le moyen que l'auteur substitue à l'anneau, à la cicatrice, aux cheveux et autres indices employés par les tragiques grecs. Il est vrai qu'elle était prévenue par l'aspect des offrandes, comme elle le dit à Oreste, avant qu'il se soit découvert :

J'ai vu dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs;
Qui les aurait versés? Qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? Quel autre que mon frère
L'eût osé consacrer aux mânes de mon père?

Il est un de ces indices qui ne me paraît pas

assez certain, c'est celui des pleurs répandus, dont il ne peut être facile de distinguer clairement la trace. Les autres sont clairs et propres à faire impression sur Électre.

Tandis que le frère et la sœur sont encore occupés à exprimer leur tendresse, Palamède vient les animer à la vengeance. Il montre à Oreste le lieu où Agamemnon a été égorgé. Il lui répète le dernier mot de ce roi mourant :

« Va de ces inhumains sauver mon cher Oreste ;
» C'est à lui de venger une mort si funeste. »

Ce vieux gouverneur s'indigne avec raison de voir le fils et la fille d'Agamemnon que l'amour arrête l'un et l'autre au moment d'exécuter leur dessein.

Enfin Égisthe est tué par Oreste, tandis qu'il croyait célébrer l'hymen de son fils et d'Électre, et Clytemnestre périt en voulant le défendre. On apprend à Oreste que c'est lui-même qui a frappé sa mère sans le savoir. Il devient furieux.

Voilà les principaux traits par lesquels l'ouvrage de Crébillon se rapproche de ceux des anciens ; et je ne crois pas devoir rien dire de plus de cette tragédie, dont Voltaire, sous le nom de du Molard, a fait une critique juste, mais sévère.

FIN DE L'EXAMEN D'ÉLECTRE DE CRÉBILLON.

# ORESTE,

## TRAGÉDIE DE VOLTAIRE.

Je dois rappeler ici que je ne cherche qu'à rassembler quelques imitations, et non à donner l'analyse et le plan de cette tragédie qui s'écarte beaucoup du plan des tragédies grecques.

Il semble que la tragédie d'Euripide ait fait naître l'idée de choisir un jour de fête pour le temps de l'action. Mais la fête qu'Égisthe célèbre chez le poëte grec, est étrangère à son crime et à son supplice; le poëte français au contraire a eu soin de la lier à ces deux événemens : c'est l'anniversaire de la mort d'Agamemnon : on célèbre cette fête sur le tombeau de ce roi; un oracle a prédit que ce jour, que ce lieu serait fatal à ses meurtriers.

Voltaire a emprunté de Sophocle le personnage et le caractère d'Iphise, qui est le même que celui de Chrysothémis, avec cette différence, que comme l'Électre Française est plus douce, sa sœur paraît moins faible et moins timide, le contraste est moins prononcé. Dans Sophocle, Électre qui

n'est pas chargée de fers, mais fort maltraitée, dit à sa sœur : « Pour vous, qui vous vantez de haïr » les parricides, c'est de parole que vous les » haïssez ; et vous êtes en effet d'intelligence avec » eux. On aurait beau m'offrir ces dons précieux, » je n'aurais pas la bassesse de trahir mes senti- » mens.... Il suffit. Les honneurs dont vous êtes » comblée ne me flattent point... Allez, cruelle ; » vous méritez de passer pour une fille dénaturée, » puisque vous trahissez un père qui a dû vous » être si cher. » Dans Voltaire, elle s'exprime ainsi :

Je vous pardonne, hélas, cette douleur captive,
Ces faibles sentimens de votre ame craintive :
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave et d'opprobres nourrie.

Pammène, ministre du temple écarté où doit se célébrer la fête, est demeuré fidèle à Agamemnon et à ses enfans ; il relève les espérances d'Électre en lui rappelant l'oracle qui menace ses ennemis. Électre exprime sa confiance par ces vers qui rappellent ceux qu'Euripide met dans la bouche du même personnage [1].

[1] Ce sont les vers 583, 584 ; en voici la version littérale : » Je l'espère ; ou bien, il ne faut plus croire que les dieux existent, » si l'injustice triomphe de la justice ».

Hélas ! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels;
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Écrasait à loisir l'innocente faiblesse?
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.

« Le fond du rôle de Clytemnestre, dit l'auteur lui-même[1], est tiré de Sophocle, quoique tempéré par la Clytemnestre d'Euripide. On voit évidemment, dans les deux poëtes grecs, que Clytemnestre est souvent prête à s'attendrir. Elle se justifie devant Électre, elle entend ses reproches; et il est certain que si Électre lui répondait avec plus de circonspection et de douceur, il serait impossible qu'alors Clytemnestre ne fût pas émue et ne sentît pas des remords. Ainsi, puisque l'auteur d'*Oreste*, pour se conformer plus à nos mœurs, et pour nous toucher davantage, rend Électre moins féroce avec sa mère, il fallait bien qu'il rendît Clytemnestre moins farouche avec sa fille: l'un est la suite de l'autre. »

Voici deux pensées de Clytemnestre que l'auteur cite comme imitées d'Euripide :

Vous pleurez dans les fers et moi dans la grandeur.
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

[1] *Dissertation* citée par du Molard.

Il les rapproche de celles-ci, qui sont plutôt du même ton que du même sens. « Et crois-moi, ma » fille, tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour, n'est » pas un sujet de joie pour moi. Hélas, je gémis » du triste état où je te vois.... Malheureuse! à » quel excès ai-je donc porté la rigueur! etc ».

Il est deux circonstances de l'action d'*Oreste* qui semblent imitées de l'*Électre* de Crébillon; la tempête qui jette Oreste sur le rivage où se trouve le tombeau d'Agamemnon, et le fer qu'Oreste pose sur le tombeau. Mais Voltaire a eu soin de faire accompagner Oreste par Pylade, à l'imitation des anciens : celui-ci n'est pas muet, comme dans les tragiques grecs, et l'auteur observe quelque part que ce rôle et celui de Pammène ont été faits pour suppléer au chœur de Sophocle.

Pammène accueille les deux étrangers naufragés avec autant d'égards et de cordialité que le cultivateur Mycénien :

Je sers ici les dieux, j'implore leur justice;
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez, sous l'humble toît qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands rois la superbe richesse :
Venez : les malheureux me sont toujours sacrés.

La scène VII de l'acte II, est imitée de Sophocle. Électre, après un entretien avec Clytemnes-

tre, reste persuadée de la mort d'Oreste. Dans cet instant, sa sœur arrive auprès d'elle:

IPHISE.

Chère Électre, apaisez ces cris de la douleur.

ÉLECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joie.

ÉLECTRE.

Au comble du malheur,
Quelle funeste joie à nos cœurs étrangère!

IPHISE.

Espérons.

ÉLECTRE.

Non, pleurez; si j'en crois une mère,
Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah! si j'en crois mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.

Elle explique qu'elle a vu les deux étrangers; que l'un d'eux l'a frappée par son air de grandeur, qu'elle a trouvé des offrandes sur le tombeau:

Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;

Une épée, et c'est là ma plus ferme espérance,
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance.
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable ?
C'est Oreste, sans doute ; il en est seul capable ;
C'est lui, le ciel l'envoie ; il m'en daigne avertir ;
C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ÉLECTRE.

Je vous crois ; j'attends tout : mais n'est-ce point un piège
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilège ? etc.

Électre ne devait point répondre autrement, parce qu'elle n'avait point, ou ne croyait point avoir, comme dans Sophocle, une nouvelle certaine de la mort de son frère. Ce n'est qu'au commencement de l'acte III, qu'Oreste et Pylade l'annoncent et font porter l'urne dans le palais. Cette urne contient les cendres du fils d'Égisthe tué par Oreste; c'est une circonstance ajoutée à l'invention de Sophocle. Le feint récit de la mort d'Oreste, qui est fort long dans le poëte grec, n'occupe ici que peu de vers. Oreste inconnu qui fait ce récit, ne parle point d'un incident arrivé dans les jeux publics; il laisse entendre que c'est lui-même qui a fait périr Oreste pour satisfaire sa vengeance. Égisthe est trompé par ce récit : lorsqu'il s'éloigne, Oreste lui dit à peu près comme dans Euripide :

Va, tu verras Oreste à tes pompes cruelles;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

Électre qui ne voit dans Oreste que l'assassin de son frère, se préparait à le tuer, lorsqu'elle le reconnaît. L'auteur n'a employé aucune de ces marques extérieures que les tragiques grecs ont cru nécessaires pour fonder cette reconnaissance. La situation, un mouvement involontaire, quelques mots échappés lui ont paru suffire pour cela ; et ces moyens, lorsqu'ils sont bien ménagés, ont l'avantage de paraître moins romanesques, moins arbitraires, en partie peut-être, parce que les mœurs et les usages modernes se prêtent moins que ceux des Grecs aux suppositions qu'exigent les reconnaissances d'un autre genre.

Cependant Égisthe, instruit de la mort de son fils, conçoit des soupçons, et ferait mourir Oreste et Pylade, si Clytemnestre, touchée des prières d'Électre, ne le retenait quelque temps, et si lui-même enfin n'était prévenu par Oreste, qui profite des mouvemens du peuple en sa faveur pour recouvrer le pouvoir qui lui appartient. C'est ce que Pylade vient raconter à Électre. On trouve dans ce récit quelques traits qui le rapprochent de celui de la mort d'Égisthe, dans Euripide :

Oreste se tournant vers ses fiers satellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois :
L'osez-vous? A ces mots, au son de cette voix,

A ce front où brillait la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut; l'amitié persuade;
On respecte les nœuds d'Oreste et de Pylade.
Des soldats avançaient pour nous envelopper;
Ils ont levé le bras et n'ont osé frapper.
Nous sommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie:
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.
Égisthe avec les siens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, et voit son maître.

Oreste entraîne Égisthe sur le tombeau d'Agamemnon, pour l'y frapper du coup mortel : Pammène vient annoncer qu'il accomplit en cet instant même le sacrifice, quand tout-à-coup on entend les cris de Clytemnestre :

IPHISE.

Ah, ma sœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris?

ÉLECTRE.

C'est ma mère!

PAMMÈNE.

Elle même.

CLYTEMNESTRE derrière la scène.

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE derrière la scène.

Mon fils!

ÉLECTRE.

Il frappe Égisthe. Achève et sois inexorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud si coupable :
Immole entre ses bras cet infâme assassin.
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!.... j'expire de ta main.

PYLADE.

O destinée!

IPHISE.

O crime!

ÉLECTRE.

Ah! trop malheureux frère,
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!
Jour à jamais affreux!

C'est dans un transport de fureur qu'Oreste a commis ce parricide. Il paraît en s'écriant :

O terre! entr'ouvre-toi;
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi :
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourmens et de crimes.

ÉLECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu sauver....
Et les frappant tous deux.... Je ne puis achever.

ÉLECTRE.

Quoi! de la main d'un fils? Quoi! par ce coup funeste,
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi, non ce n'est pas Oreste.
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère.
Patrie, états, parens que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi.

Il est livré aux furies; il entend prononcer le nom de la Tauride; il y court; Électre veut en vain le retenir. Pylade se prépare à le suivre, et s'écrie :

Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels et du courroux des dieux.

FIN DE L'EXAMEN D'ÉLECTRE DE VOLTAIRE.

# NOTE.

Je n'ai pas recherché les imitations que l'*Électre* de Longepierre peut offrir. Cette pièce est tombée dans l'oubli, et je n'ai pas cru qu'elle pût intéresser la curiosité.

Une raison toute différente m'empêche de rapporter ici, comme j'aurais desiré de le faire, les imitations que fournit l'*Électre* de M. de Rochefort. L'auteur de cette tragédie ayant été éditeur de l'*Électre* de Sophocle dans cette collection, a cité quelques-unes de ces imitations. Il m'a paru que je ne devais point multiplier ces rapprochemens, ni rien ajouter aux notes de la première partie de cet ouvrage. C'eût été revenir sur un travail fait avec soin, et auquel je crois devoir renvoyer le lecteur.

# AVERTISSEMENT.

Outre les tragédies qu'on vient de lire [1], Euripide, comme je l'ai dit dans sa *Vie* [2], en avait composé plusieurs qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. La tragédie de *Danaé* est de ce nombre. Il n'en reste que le prologue, quelques vers qui le suivent immédiatement, et quelques passages cités par divers auteurs. Comme le fragment principal se trouve dans les éditions grecques, précédé d'une explication du sujet et d'une liste des personnages, j'ai cru devoir en placer ici la traduction sous la même forme, et y joindre celle des autres vers de cette même tragédie, que les éditeurs d'Euripide ont recueillis.

J'ai essayé de traduire ces fragmens, vers par vers, d'en faire une version absolument littérale. Les inversions, les inflexions, les tournures, en un mot le génie de la langue grecque, m'ont opposé quelquefois un obstacle invincible. Lors

[1] Et le *Cyclope*, qui fait partie de ce volume.

[2] Tome IV.

même qu'on réussirait toujours à calquer ainsi chaque vers, cette méthode qui ne peut convenir que pour traduire de courts fragmens, serait insupportable à la longue. Je ne l'ai préférée ici qu'à titre d'essai, et pour donner une idée plus juste de la longueur de chaque fragment. Peut-être cette variété ne sera-t-elle pas désagréable. D'ailleurs l'objet est de peu d'importance.

## SUJET

# DE DANAÉ[1].

---

Acrisius, roi d'Argos, était père de Danaé, princesse d'une rare beauté ; craignant de voir s'accomplir un oracle qui le menaçait, il tenait sa fille enfermée dans l'appartement des vierges, et la faisait garder avec soin. Jupiter en étant devenu amoureux, et n'ayant pu trouver aucun autre moyen de contenter sa passion, se métamorphosa en or, et pénétrant sous cette forme à travers le toit du palais, il se laissa tomber dans le sein de Danaé. Cette princesse devint enceinte, et donna le jour à Persée. Acrisius, instruit de cet événement, enferma le fils et la mère dans une cassette, qu'il fit jeter à la mer. Les Néréides l'ayant aperçue, et étant touchées du sort des deux victimes qu'elle renfermait, l'attachèrent au filet de quelques pêcheurs de Sériphe. C'est ainsi que la mère et l'enfant furent sauvés. Celui-ci ayant atteint l'âge d'homme, reçut le nom de Persée.

[1] Traduit de l'argument grec, placé à la tête de ce fragment, dans l'édition de Musgrave.

## PERSONNAGES.

MERCURE.
DANAÉ.
LA NOURRICE.
ACRISIUS.
UN MESSAGER.
LE CHOEUR, composé de jeunes Argiennes.
MINERVE.

La scène est à Argos, à l'entrée du palais d'Acrisius.

# DANAE,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE seul.

Ces palais et les remparts munis de tours qui protègent cet État,
N'ont pas été fondés par le faste qui se plaît à étaler l'or de toutes parts.
La souveraineté de cet État, et ce palais, ouvrage des dieux,
Appartiennent à Acrisius; il est roi de cette contrée.
Cette ville est appelée Argos par les Grecs.
Acrisius, possédé du désir d'avoir un enfant mâle,
Partit pour Pytho, et parla ainsi à Phébus :
« Comment pourrait-il naître, au sein de mon pa-
» lais, un fils de mon sang?
» Quel dieu ou quel mortel faudrait-il me rendre
» favorable? »
Le dieu prononça cet oracle difficile à pénétrer :

» Il naîtra, il naîtra un enfant mâle,
» Non de lui. Il faut d'abord qu'il devienne père
» d'une fille;
» Ensuite celle-ci, quelque jour,
» Connaissant et ne connaissant pas les nœuds d'un
» amour clandestin,
» Enfantera à son père un lion aîlé,
» Qui régnera sur cette contrée et sur beaucoup
» d'autres. »
Ayant ouï un tel oracle, prononcé par Loxias,
Il résolut de s'abstenir de tout commerce avec son épouse; mais, oubliant sa résolution, il devint père,
Vaincu par le desir présent.
Il appela cette fille *Danaé*, parce que
Un long-temps s'était écoulé avant qu'il eût des enfans.
Sur-le-champ il la confia, pour être gardée avec soin, dans l'appartement virginal qu'il avait fait construire exprès,
A des femmes (*filles*) Argiennes,
Prenant bien garde qu'elle ne fût exposée à la vue d'aucun homme.
Ensuite, lorsqu'un long temps écoulé eût fait croître Danaé,
Comme sa beauté surpassait celle de toutes les femmes de la Grèce,

Jupiter, le père des dieux, saisi par un philtre inévitable,
Forma le dessein de s'unir à elle en secret.
Mais ne pouvant l'y engager ouvertement, il eut recours
A cet artifice : il se métamorphosa en or pur,
Sachant que ce métal est l'objet des desirs des mortels,
Et il coula sous cette forme, à travers le toit, jusque dans les bras de la princesse.
Celle-ci donc ne connaissant pas la ruse cachée,
Reçut dans son sein le dieu qui s'y précipitait.
Enfin, s'étant vue enceinte,
Elle fut saisie d'étonnement et frappée de terreur, ne sachant
Comment elle était venue en cet état, et craignant les reproches.
Comme elle s'efforçait de s'y dérober par la fuite,
Son père, qui en eut connaissance, la fit enfermer dans son palais.
Outré de colère, il l'y tint ensevelie dans l'obscurité,
Afin d'apprendre par ses propres yeux la vérité.
Et, comme il a vu enfin que ce qu'il craignait était vrai et certain,
Il a résolu de précipiter à la fois dans la mer
Sa fille et le fruit qui doit naître d'elle. C'est pour cela que je suis envoyé,

Pour faire à Danaé un récit consolant,
De la part de Jupiter. Je vais lui déclarer tout sans délai.
Car un serviteur qui a du sens doit exécuter
Avec zèle les ordres dont il est chargé.

## SCÈNE II.

LE CHOEUR seul.

Quel est ce récit nouveau
Qui a frappé mon oreille?
A peine l'ai-je ouï que, pleine de zèle, je me suis hâtée
D'accourir, en proie à la perplexité, vers ce palais qu'habite notre roi.
Quels propos poursuivent dans la ville
Danaé, ma souveraine?
Plût au ciel que jamais il n'eût porté ces dicours dans mon oreille,
Celui qui le premier a osé les proférer, et publier
qu'on a découvert qu'elle était enceinte, qu'elle avait été souillée par le commerce
D'un hommme.... Cependant son père la tient enfermée
Dans l'appartement des vierges et la garde sous des portes scellées.....
Je veux savoir quelle est la vérité de ce récit.
Mais j'aperçois le roi de cette contrée

D'Argos, Acrisius, qui sort du palais.
Son cœur paraît irrité de la fuite de sa fille.

## SCÈNE III.

ACRISIUS, LE CHOEUR.

ACRISIUS.

Si tu avais de l'affection pour moi, au sein de mon palais,
Tu ne serais jamais venue à cet excès d'audace.

. . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . .

*La suite est perdue.*

## FRAGMENS

### DE LA MÊME TRAGÉDIE.

---

I.

Je n'hésite point à dire que rien n'est plus semblable aux destinées des mortels
Que ce qu'on nomme éther; en effet, voici ce qui est propre à celui-ci :
C'est lui qui fait luire la clarté brillante de l'été,
Et qui nourrit l'hiver, en assemblant d'épaisses nuées,
Qui fait fleurir et flétrir, vivre et mourir.
Il en est de même de la race des mortels. Les uns prospèrent
Dans un calme serein. Les autres sont couverts de sombres nuages,
Et vivent au sein des maux. Ceux-là, après avoir joui de l'opulence,
Périssent par des causes toutes semblables aux vicissitudes des saisons.

II.

Ah! comme toujours, chez les hommes bien nés,
Le caractère est excellent et se tourne vers la vaillance!

III.

Il n'est aucun homme que les richesses ne puissent vaincre ;

Ou s'il en est un, je ne le connais pas.

IV.

Celui qui jouit d'une maison bien pourvue de tout,

Et toutefois, trompant son ventre, se rend malheureux et souffrant,

Pourrait aussi, je pense, dépouiller les statues des dieux,

Et devenir l'ennemi de ceux qu'il doit chérir le plus.

V.

L'amour est oisif, et né pour d'oisifs amusemens.

Il aime les miroirs, l'art de colorer les cheveux ;

Il fuit les travaux. En voici une preuve certaine :

Aucun mortel, réduit à mendier son pain, n'a été enflammé d'amour ;

C'est au milieu des riches que ce jeune dieu se plaît.

VI.

Maintenant j'exhorte tous les hommes plus jeunes que moi

A ne point se marier près de la vieillesse,

A ne point devenir père trop tard. Le plaisir ne suit pas de tels nœuds;

Et un vieillard est pour sa femme un objet d'aversion.

Il vaut mieux se marier de bonne heure; car alors on peut donner à ses enfans une belle éducation;

Et il est agréable de voir un jeune fils croître auprès d'un jeune père.

VII.

Une femme qui sort de la maison paternelle,

N'appartient plus à ses parens, mais à son époux.

Mais un enfant mâle reste toujours dans la maison,

Pour défendre les dieux et les tombeaux de ses pères.

VIII.

Il est un proverbe qui dit que l'art est le partage

Des femmes, et que les hommes savent mieux frapper de la lance.

Si c'était à la ruse que la victoire fût décernée,

Nous aurions l'empire sur les hommes.

IX.

Je suis de ton avis. Nous sommes toujours et à tous égards inférieures

Aux hommes, toutes tant que nous sommes de femmes.

X.

Femme, la clarté de ce soleil est agréable;
Il est beau de voir la surface unie du paisible océan,
Et la terre qui fleurit au printemps, et les riches eaux qui la fécondent.
Il est encore bien d'autres objets dont je pourrais louer la beauté;
Mais il n'est rien de si brillant, rien de si beau à voir,
Que l'est pour un homme privé d'enfans et dévoré du desir d'être père,
Le flambeau d'un fils naissant, qui brille tout à coup dans sa maison.

XI.

Se jetant dans mes bras et sur mon sein,
Ce fils jouerait sans cesse autour de moi, en me couvrant de ses baisers;
Il s'emparerait de mon cœur : car, pour les mortels,
Le philtre le plus puissant, ô mon père! c'est l'habitude de vivre ensemble.

XII.

Les hommes ont coutume de regarder comme sages
Les discours des riches; et au contraire, lorsque quelque homme

Pauvre, et sorti d'une maison indigente, veut parler,

Ils ont coutume de rire. Pour moi, je vois souvent

Des hommes pauvres plus sages que les riches,

Et des mortels qui offrent aux dieux de petits dons, qu'ils apportent de leurs propres mains sur l'autel,

Et toutefois plus pieux que ceux qui sacrifient des hécatombes.

### XIII.

Il n'est point de rempart, point de trésor,

Rien enfin de si difficile à garder qu'une femme.

FIN DES FRAGMENS DE DANAÉ.

# FRAGMENS

# DE L'HIPPOLYTE VOILÉ,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

EURIPIDE avait composé une tragédie sous le nom d'*Hippolyte voilé* [1]. Cette pièce, dont il ne nous reste que peu de fragmens, paraît avoir été désignée de la sorte, parce qu'à la fin on voyait apporter le corps d'Hippolyte couvert des voiles mortuaires. Il y a apparence que c'est ce premier *Hippolyte* qui a servi de modèle à Sénèque.

Les fragmens dont j'offre ici la traduction, sont presque tous tirés de Stobée ou de Plutarque. Les éditeurs d'Euripide en ont recueilli dix-huit, mais quelques-uns ne sont qu'un seul mot, ou une phrase imparfaite. Je n'en ai trouvé que douze dont la traduction pût avoir quelqu'intérêt [2].

[1] Celle qui nous est parvenue entière, fut composée après celle-là, et porte le titre d'*Hippolyte couronné*. Voyez la note 1, pag. 3 du tom. VII.

[2] J'ai cru devoir placer ces fragmens de l'*Hippolyte voilé*, à la suite de ceux de *Danaé*, parce qu'ils n'offrent, comme ces derniers, que des pensées ou des sentences détachées. R.-B.

I.

« Pour moi je pense que, dans le danger, on ne » doit point respecter la loi plus que la nécessité.»

Ce mot paraît avoir été prononcé par la nourrice de Phèdre, pour déterminer celle-ci à suivre ses conseils.

II.

« O sainte Pudeur! plût au ciel que, devenue » la compagne de tous les humains, tu arrachasses » de leur cœur l'audace du crime! »

On peut attribuer ce mot à Hippolyte, ou peut-être à Thésée.

III.

« Car le sort des mortels ne dépend point de » leur piété. C'est par l'audace et par la *force* » qu'on parvient à tout, et qu'on s'empare de » tout. »

IV.

« Car ceux qui évitent Cypris avec trop de soin, » ne s'égarent pas moins, que ceux qui la pour- » suivent avec trop d'ardeur. »

On conjecture que cette sentence était mise dans la bouche du vieil officier d'Hippolyte.

V.

« J'ai un maître fécond en ressources, qui m'en- » seigne le courage et l'audace, Amour, le plus » invincible des dieux. »

On soupçonne que c'est ici Phèdre qui parle.

VI.

« Thésée, je t'exhorte à bien examiner quel est » le meilleur parti à prendre. Ne cède point à une » femme, même en supposant que tu viens d'en- » tendre un récit plein de vérité. »

Ces mots paraissent dits par le chœur.

VII.

« Dieux! pourquoi les actions des hommes ne » peuvent-elles élever la voix, et faire rentrer » dans le néant ces formidables orateurs? Mais » maintenant, libres de cette crainte, ils couvrent » la vérité des flots de leur éloquence, et perver- » tissent tous les jugemens des hommes. »

Il paraît que c'est Thésée qui témoigne son indignation contre Hippolyte.

VIII.

« La richesse enfante ou l'avarice ou l'inso- » lence. »

IX.

« Je vois que chez la plupart des hommes d'an- » ciennes prospérités enfantent l'insolence. »

X.

« O brillant éther, ô lumière pure du jour! » que votre vue a de douceur pour les mortels » heureux et pour les infortunés tels que moi! »

XI.

« Une amitié indiscrète ne diffère point de la » haine. »

XII.

« O Hippolyte ! divin héros ! quels honneurs » tu as acquis par ta chasteté ! Il n'est chez les » hommes aucun pouvoir plus grand que la vertu. » Tôt ou tard la piété obtient un prix glorieux. »

Il paraît que ces mots étaient prononcés par le chœur, et qu'ils terminaient la pièce. Ils sont écrits en vers lyriques.

FIN DES FRAGMENS DE L'HIPPOLYTE VOILÉ.

# DISCOURS
# SUR LE CYCLOPE
# D'EURIPIDE,
## ET
# SUR LE SPECTACLE SATYRIQUE.

RAISONS DE FAIRE CONNAITRE LE CYCLOPE, ET DE LE METTRE APRÈS LES COMÉDIES.

I. Je ne me suis résolu de donner le *Cyclope*, que vers la fin de l'impression de cet ouvrage. Heureusement, nulle place ne lui convenait mieux que celle où on le met ici (comme un hors-d'œuvre), à la suite d'Aristophane, ou bien il n'en devait point du tout avoir dans ce livre [1]. Après ce qu'on

[1] Le léger désordre que le P. Brumoy cherche à justifier, se trouve réparé dans cette édition. Voy. la note à la pag. 137 du tom. V, et la pag. 378 du tom. IX. Assurément c'est à la suite de la collection des tragédies d'Euripide, que ce drame d'Euripide se trouve placé de la manière la plus convenable, et le P. Brumoy aurait sans doute approuvé cette disposition, s'il eût refait une édition de son ouvrage, dans laquelle il eût rassemblé sous un même point de vue, comme on l'a fait dans celle-ci, les ouvrages de chacun des auteurs qu'il analyse.

a lu à son sujet, dans quelques endroits des deux premiers volumes, il serait inutile de vouloir déguiser au lecteur les raisons qui m'avaient porté à ne rien dire de cette pièce. Quoique je n'aie pas eu dessein de surprendre ceux qui ne la connaissent pas, j'avais appréhendé, je l'avoue, qu'un poème si extraordinaire pour nos idées n'effaçât d'un seul trait, dans l'esprit des personnes irrésolues sur l'estime due à l'antiquité théâtrale, l'impression qu'aurait pu faire sur elles le goût de la belle nature, si bien exprimé dans les tragédies. Je craignais, pour le dire en un mot, qu'un Polyphême grossier ne fît oublier une tendre Iphigénie, ou une Phèdre passionnée : non que je crusse qu'une même plume n'ait pu produire deux genres de spectacle d'un caractère si différent, sans se dégrader aux yeux du beau siècle d'Athènes. On a bien pardonné à Molière même ce que les honnêtes gens y trouvaient de trop approchant de la farce. Mais l'immense intervalle du siècle d'Euripide au nôtre, que j'avais pris tant de peine (peut-être inutilement) à rapprocher, par rapport au genre tragique, sans altérer mes auteurs, me paraissait croître à l'infini, et devenir insurmontable à l'égard du *Cyclope* et du

spectacle qu'on appelle *satyrique*. On a pu s'apercevoir, et je crois en avoir assez donné de preuves, que je n'ai pas prétendu que tout fût admirable dans Euripide et ses contemporains. S'il eût été question de les ajuster un peu à la française, aux dépens de la fidélité, j'aurais été beaucoup moins à l'étroit, et peut-être aurais-je plus réussi; mais il fallait exposer juste, et non pas simplement imiter. Des auteurs tels que Boileau et Racine, qui parlent par eux-mêmes à leur siècle, se contentent sagement de prendre le goût de l'antiquité, et ils en changent les mœurs. C'est l'adresse nécessaire de quiconque veut plaire à coup sûr, et ce serait celle d'Euripide, s'il revivait. Il serait aujourd'hui un Racine, comme Racine eût été autrefois un Euripide. Mais quand on se donne pour simple historien du théâtre ancien, il n'est permis ni d'embellir, ni d'enlaidir ses poëtes; il faut les rendre. Il est seulement permis de ne pas heurter de front nos manières, et de bien prévenir les lecteurs sur la difficulté de franchir, sans étourdissement de tête, plusieurs milliers d'années. Or, on a beau convaincre les personnes sensées que cela doit être, le saut est trop violent; on veut

bien se supposer Athénien, on croit l'être; et, dans un instant, on oublie qu'on l'a voulu, et l'on se retrouve Français avec tous les préjugés du temps. La raison parle, le préjugé agit. L'une n'est que lumière, l'autre est presque passé en instinct; c'est la plainte ordinaire : on ne se met jamais bien dans la place des personnes que l'on blâme.

Si cette expérience est sensible dans la lecture des tragédies anciennes, où l'on sent d'ailleurs tant de beautés du goût de tous les âges, que sera-ce si l'on voit une espèce presque indéfinissable de poème qui n'a tout au plus que quelques beautés de mode, jointes à des bouffonneries faites pour la dernière classe d'une populace républicaine et libertine? Ce qu'on aura un véritable droit de blâmer dans ce poème, ne fera-t-il point condamner par préjugé ce que l'on aura d'abord estimé par raison? Il ne faut qu'un travers pour ruiner la plus brillante réputation. L'on en a eu des exemples dans tous les siècles. Hé! comment se soutiendrait Euripide en ce qu'il a de bon, contre ce qu'on trouvera ici de mauvais?

Voilà au vrai ce que je me disais à moi-même,

et ce qui m'avait déterminé à supprimer le *Cyclope*. Je croyais être assez quitte envers la bonne foi due au public, en disant naïvement que cette pièce, à mon sens, ne méritait pas de lui être exposée en français. Comme je n'épouse nullement les intérêts de l'antiquité au point d'adorer tous ses débris, ce qui serait d'un goût faux, j'avais cru pouvoir trancher sur cet article aussi hardiment que sur d'autres défauts, sans préjudice de l'estime que j'ai marquée ouvertement pour les vraies beautés. Cela m'avait paru suffire pour montrer mon peu de partialité, et pour rendre justice à Euripide, sans le décréditer. L'exposition d'un ouvrage que je croyais peu digne de son génie, m'avait semblé trop chatouilleuse pour un siècle tel que le nôtre. Mon entreprise n'était déjà que trop hardie à ses yeux. Mais, toutes réflexions faites, ou plutôt sans beaucoup de réflexion, la témérité qui m'a fait entrependre le *Théâtre des Grecs*, m'a porté enfin à l'achever entièrement, au hasard de manquer mon but.

La singularité d'une pièce qui nous reste seule dans un genre qu'on ne saurait bien connaître que par elle, mérite bien qu'on franchisse le pas, sans

trop redouter les préjugés des ennemis de l'antiquité. Les juges équitables et désintéressés sauront séparer le vrai d'avec le faux, le bon d'avec le mauvais, sans conclure de celui-ci contre celui-là, et sans proscrire tout; effet trop ordinaire de la vivacité française. Quelques comédies faibles d'un Corneille lui ôteront-elles jamais le rang de supériorité qu'il mérite dans l'estime de la postérité judicieuse?

Après tout, quand je dis que le *Cyclope* ne me paraît pas digne d'Euripide, il est bon d'expliquer ce terme, pour ne pas donner dans Charybde, en tâchant d'éviter Scylla, et pour ne pas encourir la disgrâce des admirateurs du théâtre athénien, en ménageant la délicatesse de ses adversaires et de ceux qu'ils ont rendus indifférens. Je m'expliquerai donc; et pour le faire avec plus de netteté et précision, je commence par définir le genre du poème dont il s'agit, en développant son essence, sa matière, son origine, son but, ses rapports avec les autres spectacles, ses personnages, ses auteurs, et tout ce qui le concerne.

## *Idée du Spectacle Satyrique.*

II. Ce spectacle s'appelle *Satyrique*, nom tiré des *Satyres*, divinités champêtres, qui en faisaient toujours l'âme, et nullement de la *Satire*, sorte de poésie médisante qui ne ressemble en rien à celle-ci, et qui lui est fort postérieure. Elle n'en est pas même issue, car elle est toute romaine, dit Quintilien ; et l'autre est une invention purement grecque, peu mise en œuvre par les Romains. Le poème satyrique n'est ni tragédie, ni comédie ; mais il tient le milieu entre l'une et l'autre. Il participe de la première par la conduite, le dessein, la noblesse de quelques personnages, le sérieux, le pathétique, et le tour de quelques scènes. Il tient aussi un peu de la seconde par la gaieté libre, et souvent très-licencieuse de quelques jeux de théâtre, par la versification sautillante et vive, par l'issue toujours agréable et jamais tragique. Son but principal était de remettre les esprits dans une situation plus douce, après les impressions causées par la tragédie ; et sa matière ordinaire était Bacchus, soit parce qu'on jouait ces pièces dans la joie des fêtes bac-

chiques, soit pour ne paraître pas avoir entièrement oublié ce dieu, comme le fit la tragédie en s'ennoblissant; ce qui donna lieu au proverbe: » Que fait ceci à Bacchus? »

Je ne remonterai point ici jusqu'aux sources ténébreuses de l'origine de ce spectacle. Son nom seul fait assez connaître qu'il est né du même germe que la tragédie et la comédie informes, dans la liberté des fêtes célébrées par les paysans. Horace le fait de peu postérieur à l'une et à l'autre, quand il dit, que « celui qui [1] disputa le prix » du bouc dans le genre tragique, s'avisa bientôt » d'offrir aux spectateurs des Satyres nuds et grossiers; » mais c'est toujours même origine. Ainsi les vendanges [2], ou le bouc immolé [3], les quolibets des villages [4] et la licence paysanne assez conformes à celle des satyres [5], furent les trois sources des trois spectacles qui amusèrent si long-temps Athènes, à savoir le tragique, le comique et le

[1] Carmine qui Tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agrestes Satyros nudavit.

[2] Τρυγῳδία. Chanson de vendange.

[3] Τραγῳδία. Chanson du bouc.

[4] Κωμῳδία. Chant de village.

[5] Σατυρικὰ δράματα. Spectacles Satyriques.

satyrique, sans compter les *mimes* qui font le quatrième, et dont j'ai parlé [1].

Le savant Isaac Casaubon [2] va plus loin, et prétend trouver l'origine de tout cela dans la nature même. Il dit que comme elle est la mère de tous les arts, elle l'est aussi des fêtes; que les fêtes ont enfanté les danses et les bons mots; que de la danse est venue la musique, et que les bons mots ont produit tous les spectacles dont nous parlons. On ne saurait remonter plus haut. Mais de même que la tragédie et la comédie ne prirent leur forme qu'à peu près au temps et de la manière que je l'ai expliqué [3], de même aussi le poème satyrique n'a-t-il pris couleur que de cette manière et dans ce temps, c'est-à-dire au siècle d'Eschyle, et par ses soins. Des œuvres si semblables pour le plan doivent avoir eu le même père, et du même principe l'on doit tirer les mêmes conséquences. L'inventeur du dialogue est sans contredit l'inventeur de tous les spectacles de son siècle.

En effet, à en juger par le *Cyclope*, ( preuve parlante, plus précise que toutes les conjec-

[1] Dans le chap. VI de la conclusion générale.

[2] *De Satyricâ Poesi*, liv. I, chap. I.

[3] Tome I, *Discours* II.

tures du monde, preuve unique, et qui l'était même du temps d'Eustathe, le célèbre commentateur d'Homère, il y a environ cinq cents ans) à en juger, dis-je, par ce rare morceau, on doit reconnaître dans les spectacles satyriques, la marche de la tragédie et de la comédie en règle. Même évolution de sujet, même tour d'intrigue, même façon de dénouement, nul épisode, nul incident qui retarde l'action. Au contraire, comme cette pièce n'a guère plus de sept cents vérs, il paraît que les pièces du même genre étaient très-courtes; et si nous n'avions pas d'autres preuves, l'on serait bien fondé sur cette brièveté seule, à comparer ces poèmes aux petites pièces que l'on donne aujourd'hui en France à la suite des grands spectacles. L'on sait d'ailleurs que chaque poëte manquait peu à joindre une pareille pièce aux tragédies qu'il donnait pour disputer le prix, et qu'on la représentait après elles, pour tempérer l'émotion de tristesse qu'elles avaient dû causer. Pour achever la comparaison du genre tragique avec le satyrique, l'on verra que celui-ci avait une sorte de sérieux différent de la majesté qui règne dans celui-là, des sentences assez relevées, des discours étudiés,

d'assez beaux traits de morale ; mais rien d'extrêmement passionné.

Ce spectacle singulier (en mettant à part son plan) s'éloigne encore plus de la comédie ancienne que de la tragédie. Car on n'y verra, sur la scène, ni le gouvernement, ni les particuliers de la république athénienne, comme chez Aristophane. Le *plaisant*, bon ou mauvais, avait ses dégrés bien marqués dans l'antiquité. Celui de la comédie n'était pas celui des mimes, et le *plaisant* des mimes était beaucoup moins le *plaisant* des pièces satyriques. L'étude profonde du cœur humain et de l'aliment qu'il lui fallait pour le réjouir, avait sous-divisé cela d'une manière étonnante. C'étaient autant de classes de divertissemens, dont aucune n'osait anticiper sur les autres : bien éloignée en ceci de notre manie qui voudrait quelquefois réunir des choses inalliables, la tragédie, la comédie, l'opéra. C'est essayer de nouveaux assaisonnemens pour réveiller un spectateur dédaigneux et las des beautés naturelles. Les poëtes y sont bien embarrassés. Ils l'étaient déjà du temps de Phèdre dont j'ai rapporté la fable [1], du temps de

[1] Tome V, pag. 403.

La Fontaine qui l'a si agréablement appliquée aux censures qu'il avait sous les yeux, du temps même d'Eschyle. Mais quelqu'asservis que soient les poëtes de chaque siècle au goût, ou plutôt au caprice régnant, il ne tient qu'à eux de se tirer d'esclavage et de revenir au vrai goût qui, pour plaire efficacement, veut qu'on ne confonde pas des œuvres différentes par leur nature, renferme les talens dans les limites de la sage vraisemblance, ne souffre pas qu'on donne un roman pour une tragédie, exige enfin qu'il en soit de même s'il s'agit du comique, et de même aussi de quelque genre que l'on tente pour toucher ou pour amuser des personnes que l'on suppose raisonnables. C'est ce qu'avaient compris les anciens; et si nous les blâmons à juste titre d'avoir trop sous-divisé les espèces de spectacles, que le bon sens réduit à deux principales, du moins devons-nous leur savoir gré d'avoir conservé dans chaque ordre de divertissemens le caractère particulier qui leur convenait, à l'imitation de la nature, qui donne toujours à chaque être son espèce, ses propriétés et sa perfection spécifique.

C'est ce que firent les Athéniens par rapport

au spectacle dont je parle. Ils s'appliquèrent à le cultiver presque avec autant de soin que le plus noble, dont il n'était qu'un délassement. Il fit donc une classe particulière. Mais était-il de nature à durer toujours? Etait-ce un fonds solide qui méritât d'établir pour tous les siècles à venir un genre de spectacle à part? Le fait et l'usage contraire semblent d'abord décider que non; car avant que de dire ce qu'il est devenu et en quoi il s'est métamorphosé, je dois avouer que le bouffon y gâte le sérieux et le délicat; qu'il y a du bas comique pour divertir les *acheteurs de noix*, comme s'exprime Horace; et qu'enfin, à ne rien céler, ce fut le mauvais goût, l'inconstance et le caprice des spectateurs qui lui donnèrent lieu. On se lassa un peu du tragique qui faisait pleurer, et même du comique qui faisait rire. On voulut du merveilleux outré, du bizarre, et du nouveau, comme on en veut quelquefois de nos jours. Mais les poëtes, en secondant cette manie, ne firent pas tout à fait ce qu'on a tenté souvent en France. Loin de se perdre dans des idées nouvelles, ils ne firent que rajeunir les anciennes. Ils se ressouvinrent des *Satyres* qui avaient amusé le peuple dès le premier

âge de la tragédie informe. Ils les ajustèrent un peu à la mode et sur le goût de la tragédie formée, qui les avait exclus dès qu'elle avait songé à s'ennoblir. Elle souffrit que les satyres, devenus moins rustiques qu'autrefois, prissent un peu de son air pour divertir aussi régulièrement qu'elle, et moins sérieusement. C'est ce que dit Horace: « il fallait rappeler le spectateur par une agréable » nouveauté.» Les Romains même qui suppléèrent au vrai spectacle satyrique des Grecs, par leurs pièces Atellanes, où il n'entrait point de satyres, n'introduisirent ces farces, dit un vieux scholiaste de Juvénal, que pour mitiger un peu le sérieux triste du tragique. D'où il est aisé d'inférer que la poésie en question, considérée soit par son essence, soit par sa destination, ne devait pas former un spectacle immortel, comme le sont la tragédie et la comédie. Il en est de ce genre bisarre comme des mimes. C'étaient des avortons de spectacles. Ils devaient avoir le sort du faux goût, qui est de passer pour renaître, mais non pas de durer et de plaire toujours.

Toutefois l'œuvre satyrique, toute méprisable qu'elle paraît au premier coup-d'œil, mérite une

attention particulière en ce qu'elle a produit, par un changement imperceptible et fin, une sorte de spectacle qui a son mérite, sans contredit; c'est la pastorale. On substitua, quoique tard, des bergers gracieux à d'infâmes satyres; on mit l'idylle en action, et l'on prit un milieu entre le tragique et le comique, qui fit un spectacle imité de l'un et de l'autre, sans presque être aucun des deux, quoiqu'on le range, avec raison, dans l'ordre des comédies. C'est à l'Italie moderne, si je ne me trompe, que l'on doit cette ingénieuse invention, et je ne doute nullement que le spectacle satyrique n'en ait autant été le modèle que l'églogue: des satyres aux bergers le passage est très-naturel.

Les satyres et les silènes, personnages différens ou par leur âge, ou par quelqu'autre bisarrerie poétique, composaient le chœur des pièces satyriques. Ils lui donnèrent leur nom, et en caractérisèrent l'essence. C'étaient des divinités fabuleuses nées du pinceau des peintres et de l'imagination des poëtes. J'ai peine à me persuader que les anciens les aient jamais bien sérieusement regardés autrement que comme des divinités de la

fable, eux qui les produisaient sur la scène pour s'en moquer. La peinture qu'ils en faisaient est toute allégorique par rapport à Bacchus, dont ces demi-dieux étaient les suivans. Or, sur le pied d'allégorie, l'antiquité réalisait tout, pour frapper davantage les esprits, non pour leur persuader que tout cela fût réel et divin. Il est visible par la pièce du *Cyclope*, que les satyres et les silènes étaient les bouffons de la populace. Leur caractère cynique, mordant, pétulant et lâche, montre assez qu'on ne les mettait sur la scène que pour y servir de jouet : folie antique des poëtes, inventée et soutenue pour éterniser celle des spectateurs. Ces mêmes personnages ne laissaient pas de passer pour profonds dans les connaissances abstruses. Nous voyons que l'ivrogne Silène dit des choses fort relevées dans Virgile [1]. Cicéron [2] met des oracles dans la bouche de Silène pris par Midas. Platon [3] lui-même compare Socrate à ces figures de Silènes que faisaient les sculpteurs ou

[1] Eclog. VI.

[2] Tuscul. Lib. I.

[3] Dans son *Banquet* et dans le *Théætète;* mais c'est uniquement sous le rapport des traits et de la conformation du visage, que Platon compare Socrate aux figures de Silènes. R. R.

les peintres, et qui, en s'ouvrant ou se séparant, laissaient voir en dedans ou derrière elles, des représentations d'amours et de grâces, comme pour signifier qu'il ne fallait jamais s'arrêter à l'écorce, mais qu'on devait creuser plus avant; que, sous un masque difforme, l'on trouvait souvent une sagesse exquise; et qu'un sens profond pouvait être voilé par des bouffonneries.

Sur ces faits, et quantité d'autres que je supprime, on pourrait juger que les pièces satyriques étaient des allégories qui recélaient un sens plus fin que celui qui se présentait d'abord. Et véritablement cette idée n'est pas sans fondement : car Donat [1] dit « que la poésie satyrique à la vérité » ne nommait personne, mais qu'elle reprenait » les vices des citoyens d'une manière dure et » forte. » Il en prit mal au poëte Philoxène [2] d'avoir désigné, dans un poème satyrique, le tyran

[1] *Prolegom.* Terent.

[2] Ce Philoxène était de Cythère, poëte dithyrambique et parasite de profession; il avait été esclave. Denys le Tyran l'envoya aux carrières sur des soupçons qu'il eut du commerce de ce poëte, avec un joueuse de flûte entretenue par le roi. Philoxène y fit son *Cyclope*. C'était un débauché et un buveur achevé. C'est de lui qu'Athénée raconte tout ceci, et quantité d'histo-

par le Cyclope, la favorite du roi par Galatée, et lui-même par Ulysse. Les satyres étaient en effet mordans, et les Romains se servaient de ces personnages dans leurs triomphes pour lancer sur les triomphateurs des traits caustiques, dont il ne leur fût pas permis de se fâcher dans la chaleur d'une fête publique.

S'il est difficile, malgré ces autorités et ces exemples, de montrer que l'allégorie ait toujours été l'âme du poème satyrique, au moins prouve-t-on passablement qu'elle en a fait quelquefois l'agrément et le sel, aussi bien que la parodie. L'on

riettes et de bons mots, dont plusieurs ont été mis en vers ou en contes dans les *Ana;* entre autres ce mot qu'il dit étant près de mourir pour avoir trop mangé:

> M'y voilà tout résolu
> Et puis qu'il faut que je meure,
> Sans faire tant de façon,
> Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
> Le reste de mon poisson.
>
> La Fontaine, après le vieux comique Machon.

Et cette autre plaisanterie: Philoxène étant à la table de Denys, et voyant qu'on avait servi un très-petit poisson pour lui, et un monstre pour le roi, s'avisa d'approcher de son oreille le poisson fretin. Interrogé pourquoi cette momerie: « c'est, dit-il, que je » voulais savoir certaines nouvelles du temps de Nérée; mais ce » jeune hôte de la mer n'a pu me répondre. Le vôtre est plus » vieux, il saura sans doute ce que je demande. »

sait du moins[1] que Cratinus fit une parodie de l'*Odyssée* d'Homère. La question serait de savoir si c'est un spectacle satyrique à la lettre, ou si ce n'était pas plutôt une comédie dans les formes, comme celle des *Grenouilles* d'Aristophane. Certes, si l'on montrait bien que la parodie ou allégorie eussent été la base de la poésie satyrique, il y aurait de l'injustice à la regarder comme absolument mauvaise dans sa substance, quoique bouffonne. Mais, à dire le vrai, nous n'avons presque rien qui nous porte à le penser ainsi, particulièrement du *Cyclope*; non qu'il n'y ait des allusions assez délicates; mais ce n'est pas de quelques traits qu'il s'agit : il est question du fond. Or, j'avoue franchement que je n'y vois rien de pareil aux comédies d'Aristophane : car celles-ci sont véritablement allégoriques; et voilà ce qui en fait le prix, malgré les grossièretés qu'on y réprouve avec tant de raison. Personne même que je sache, ni des anciens, ni des modernes que j'ai consultés, ne s'est avisé de vouloir chercher dans la poésie satyrique en général, ou du moins dans le *Cyclope*

[1] Par Platonius.

en particulier, cette allégorie ou parodie que je souhaitais si fort d'y trouver.

Or, si ce sel n'y est pas, il faut convenir de bonne foi que cette extrême différence entre la comédie ancienne et cet autre genre de spectacle, rend ce dernier fort inférieur à la première. Car si je ne trouve pas un beau sens caché sous une enveloppe vile en apparence, cette enveloppe sera vile en effet, puisqu'elle cessera d'être enveloppe, pour devenir le fond et la réalité même du spectacle. Bien plus, si les bouffonneries, quelque sens fin qu'elles couvrent, ne peuvent jamais être, après tout, que des bouffonneries, que sera-ce si elles ne voilent rien de fin, et qu'elles ne *disent effectivement* que ce qu'elles veulent dire? Je crains fort que ce n'ait été là tout l'art de la poésie satyrique, et que les poëtes n'y aient entendu d'autre finesse, que celle de divertir le menu peuple par des nouveautés gigantesques et par des plaisanteries libertines. En ce cas-là, l'on ne saurait se tromper en prononçant que le *Cyclope* est peu digne d'une plume [1] qui a produit tant de belles

[1] Nous convenons que le genre est mauvais, que ces cyclopes et ces satyres sentent assez les ogres et les fées, qu'il s'y trouve

choses, et qu'à en juger par cette pièce, les autres de même genre étaient également indignes de leurs auteurs.

Thespis, contemporain de Solon vers la soixantième olympiade, fut, selon les apparences, le

des bouffonneries et quelquefois des obscénités qui choquent également et la pudeur et le bon goût ; qu'il y a même du plat et du bas qui n'est que pour la populace. Mais il faut dire aussi à la décharge d'Euripide : 1°. que ces cyclopes anthropophages n'étaient pas de l'invention du poëte, mais une tradition reçue, et comme un point d'histoire dans l'antiquité fabuleuse ; 2°. que l'expression relève bien des choses : dans Virgile, par exemple, le récit fait par Achéménides des repas monstrueux de ce même Polyphème, est, de l'aveu de tout le monde, un très-beau morceau ; 3°. que les caractères des principaux interlocuteurs, Polyphème, Ulysse et Silène, y sont parfaitement bien soutenus ; 4°. que s'il y a dans cette pièce des grossièretés, il s'y trouve aussi quantité de naïvetés et de plaisanteries vraiment comiques ; 5° que cette farce, si l'on veut l'appeler ainsi, ne laisse pas d'être intéressante et même attachante, par le péril d'un héros tel qu'Ulysse, l'adresse avec laquelle il s'en tire, et la juste punition d'un monstre aussi haïssable que Polyphème ; 6° que le chœur et sur-tout Ulysse y disent quelquefois les plus belles choses du monde.

Nous applaudirons donc au P. Brumoy, dont le discours sur cette matière nous paraît d'ailleurs un chef-d'œuvre, nous approuverons sincèrement la préférence qu'il donne au genre noble, aux images gracieuses ; mais nous ajouterons que le *Cyclope* d'Euripide, à quelques endroits près, ne nous a pas paru tout-à-fait si méprisable. Il nous avait réjouis et amusés à la première lecture : la seconde et la troisième ont produit le même effet : nous en avons conclu que les Athéniens, nourris de leurs fables, étaient encore plus à portée de s'y divertir.

( Note de l'ancien éditeur. )

premier de ces auteurs qui fit paraître des satyres dans son charriot. Horace semble le désigner, sans toutefois le nommer. Suidas veut que ce soit ce Pratinas, qui disputait le prix avec Eschyle et Chœrile. Certes, s'il s'agit d'un spectacle dialogué, l'on ne saurait en attribuer l'invention qu'à Eschyle [1], comme j'ai tâché de le faire voir. L'on cite cinq pièces satyriques de ce père des spectacles, entr'autres le *Protée*, sept ou huit de Sophocle, quatre d'un certain Achæus qui ne laissait pas d'avoir quelque célébrité, cinq d'Euripide, quelques-unes de Xénoclès, de Philoclès, de Morsimus, poëtes dont parle Aristophane; quelques-unes encore d'Astydamas le fils, d'Iophon, et même du philosophe Platon, qui les brûla aussi bien que ses tragédies sans les faire représenter. Voilà à peu près tous les auteurs du beau siècle cités : mais tous leurs poëmes satyriques ne le sont pas, et il est hors de doute qu'ils en ont fait un plus grand nombre que ceux dont on a conservé les noms : en général, il est vrai de dire que tout poëte tragique était en même temps poëte satyrique, puisque la petite pièce accompagnait presque

[1] *Discours sur l'origine de la tragédie*, Tome I.

toujours les *Trilogies* tragiques, pour en faire des *Tétralogies* complètes. De tous ces poèmes, nous n'avons d'entier que le *Cyclope*; qui est certainement d'Euripide. Ses fréquentes sentences, je ne sais quel air de philosophe répandu dans quelques endroits, son tour d'expression semblable à celui qui règne dans ses autres pièces, ne laisseraient pas lieu d'en douter, quand même on n'aurait pas le concert unanime des manuscrits, et le témoignage d'Athénée.

La scène est conforme à celle des spectacles de cette nature. Un rocher, un antre, des pâturages, des troupeaux. Les satyres se couvrent de peaux de chèvres. L'action elle-même est moitié sérieuse, moitié burlesque. L'issue en est heureuse pour Ulysse. Le sujet en est historique, comme ceux des tragédies. En un mot, tout annonce ici un spectacle satyrique, tel que je l'ai peint. Car, pour dire quelque chose de la scène, dont je n'ai encore rien dit, « il y en avait de trois sortes, dit Vi-» truve [1] : la scène tragique était décorée de » colonnes, de frontons élevés, de statues, et de » tout ce qui orne les palais des rois ; la comique

[1] Vitruve, liv. V, chap. 28.

» faisait voir des maisons particulières avec leurs
» balcons et leurs croisées en perspective, comme
» les rues ordinaires; la satyrique enfin était parée
» de bocages, de grottes, de montagnes, et d'or-
» nemens champêtres qu'on voit dans les paysa-
» ges. » Les satyres vieux et jeunes, les silènes plus ou moins âgés, étaient distingués par des masques grotesques, vraies têtes postiches ayant l'air de celles des chèvres. Ces espèces de casques les distinguaient par la coiffure à longs poils. Une peau de bête couvrait négligemment les satyres. Les silènes étaient ornés de fleurs artistement tissues. Les uns et les autres étaient quelquefois représentés par des pantomimes grimpés sur des échasses afin de mieux imiter leurs jambes gresles comme celles des boucs. Le fond du spectacle consistait, ainsi que les autres, dans les vers, le chant et la danse. Mais tout cela plus gai était dans le satyrique, sur-tout la danse qui avait été de tout temps affectée aux satyres. Leur danse particulière se nommait *sicinnis*, à cause ou d'un Sicinnus, son inventeur, ou d'un mot [1] qui signifie mouvement. Aussi était-elle très-vive, sans doute

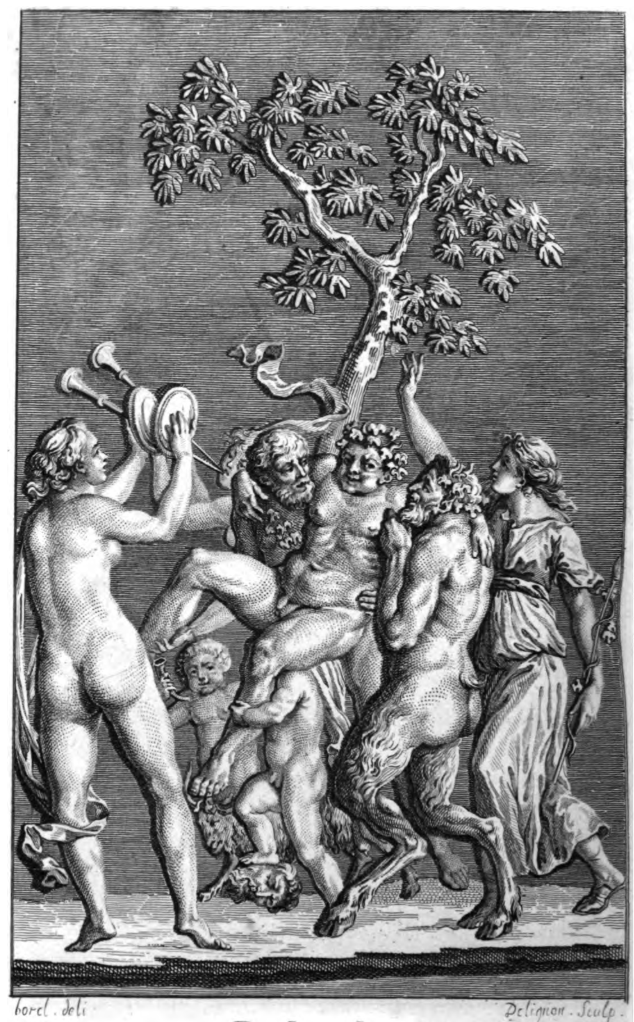
[1] κίνησις.

comme la musique, un peu villageoise, et nullement affectueuse, comme l'était celle des tragédies. Voilà en peu de mots ce qu'on peut dire du spectacle satyrique.

Pour orner la pièce qu'on va voir, on a cru pouvoir emprunter de Casaubon une gravure antique qu'il a publiée le premier. On lui a seulement donné une grandeur quadruple de sa véritable grandeur. C'est une véritable pierre gravée et fort ancienne qui représente une bacchanale. La pierre est un jaspe de couleur verte tirant sur le noir avec des taches rouges. Il y a huit personnages. Bacchus est le principal; il est soutenu en l'air, par un silène d'un côté, et par un satyre de l'autre. Un enfant qui a le pied sur un masque ancien, lui soutient une jambe. Un autre marche devant avec une corne d'abondance, et paraît tirer un bouc. Un arbre sert de dais à Bacchus. Il est couronné de pampre, et il tient d'une main des fleurs liées en forme de couronne, suivant l'usage des buveurs de l'antiquité. Sa coupe est renversée aux pieds du satyre. Trois bacchantes l'environnent; l'une avec le petit tambour qu'elle frappe, une autre jouant de la double flûte. La troisième

suit : de la main gauche elle semble cueillir un fruit de l'arbre, ou agiter quelque instrument pour divertir Bacchus. Sa main droite est occupée à tenir une baguette ornée de lierre et de pampre, mais un peu différente du thyrse, qui était plus long et armé par une extrémité, en forme de pique, ou même par les deux bouts. Quoique ce sujet ne soit pas celui du *Cyclope*, il y a assez de rapport pour le placer ici, puisque c'est une bacchanale et une bacchanale de théâtre ; ce que montre assez le masque renversé.

FIN DU DISCOURS SUR LE SPECTACLE SATYRIQUE.




Bachanales.

# LE CYCLOPE

## D'EURIPIDE.

## PERSONNAGES.

POLYPHÊME Cyclope.
SILÈNE.
CHOEUR des Satyres.
ULYSSE.

La scène est près d'une caverne du mont Etna.

# LE CYCLOPE
## D'EURIPIDE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

SILÈNE, seul.

HÉLAS, Bacchus, que je souffre, et que j'ai souffert pour toi dès ma tendre jeunesse! Rappellerai-je d'abord le temps où agité par les furies que t'envoya la jalouse [1] Junon, tu quittas les nymphes des montagnes qui t'avaient élevé? Rappellerai-je nos dangers dans la guerre des géans? Glorieux souvenir! Silène était à tes côtés. Tu le sais : Je signalai ma valeur, et sans vanité je perçai de ma lance Encelade, malgré son énorme bouclier.... *(Aux spectateurs.)* D'où vient cette surprise? serait-ce un songe? Non certes [2]; et je montrai moi-même les dépouilles à Bacchus.

[1] A cause de Sémélé, amante de Jupiter et mère de Bacchus.

[2] Silène fait ici le fanfaron pour faire rire; car rien de plus lâche que les silènes et les satyres.

Mais oublions les maux passés. Que sont-ils en comparaison des infortunes présentes? Ta dernière aventure m'a perdu. Junon, pour t'écarter loin d'elle, s'avise de te faire enlever par des pirates [1] Tyrrhéniens. Je vogue sur tes vestiges avec les satyres mes fils. Assis au gouvernail, je les encourage. La mer blanchit sous leurs rames. Nous cherchions Bacchus perdu pour nous. Vain projet! Peu loin de Malée [2], un vent contraire nous jette sur ce rocher d'Ætna, triste asile des hideux enfans de Neptune, de ces monstres avides [3] du sang humain, de ces habitans ténébreux des antres obscurs, en un mot des cruels Cyclopes. L'un d'eux nous surprend, et nous fait ses esclaves: c'est le barbare Polyphême. Quel changement de fortune! Nous paissons ses troupeaux, après avoir servi l'aimable Bacchus. Mes fils encore jeunes ont soin des jeunes agneaux. Mon emploi conforme à mon âge est de remplir de lait les vaisseaux, de tenir la grotte nette, et de servir d'horribles festins à mon abominable maître. Il est temps de songer à ce qui m'est prescrit et de nettoyer l'antre avec ce rateau de fer, pour recevoir bientôt le

[1] Voyez cette fable dans les *Métamorphoses* d'Ovide, liv. III, vers la fin.

[2] Promontoire de Laconie.

[3] Monstres qui n'ont qu'un œil au milieu du front.

Cyclope et ses brebis. Mais j'aperçois mes fils qui reviennent en dansant avec les troupeaux.... Holà, pourquoi ces danses légères? Croyez-vous donc aller au son des instrumens, comme autrefois, accompagner Bacchus, aux festins d'Althée [1]?

(L'on voit par le tour de ce prologue, moitié sérieux, moitié comique, quel était le goût des prologues ou des expositions de pareils spectacles; et que souvent ce pouvaient être de vraies parodies du style tragique, et de l'air dont marche la tragédie en débutant.)

## SCÈNE II.

SILÈNE, LE CHOEUR DE SATYRES.

SILÈNE.

Le chœur entre tumultuairement sur le théâtre et en dansant, comme on le voit. Cette troupe d'hommes *chèvre-pieds*, pour user du terme favori de Ronsard, devait faire un spectacle très-propre à remplir sa destination, je veux dire à exciter les huées du peuple qui voulait des spectacles monstrueux et tirés de ces fabuleuses idées.

[1] Bacchus avait aimé Althée, fille de Thestius et femme d'OEneus; l'on dit qu'il eut d'elle Déjanire. APOLLODORE, *biblioth.* liv. I, chap. 8.

Mais le moyen de traduire ce morceau de chœur? Ce sont des bergers qui apostrophent leurs troupeaux en fort beaux vers, et dans le goût de Théocrite, puisque ce poëte en a imité quelque chose dans une idylle. Mais tout considéré, ce ne sont que des cris de pasteurs qui s'adressent à des animaux : non qu'il n'y ait en ceci une sorte de naïveté, telle que l'a exprimée Euripide dans la tragédie même d'*Ion* [1], où ce jeune prince menace les oiseaux de les percer à coup de flèches. Mais ce goût antique est si fort anti-français, si j'ose ainsi parler, que j'encourrais également le blâme des amateurs et des ennemis de l'antiquité, en tâchant inutilement de le faire passer dans une traduction que je donnerais pour bonne. En voici une telle quelle, sans altération considérable, et que je ne hasarde qu'en faisant remarquer qu'il y a en ce morceau, malgré l'élégance attachée aux vers, une rudesse qui n'est plus de saison.

LE CHOEUR.

STROPHE.

Chef imprudent d'un troupeau choisi, où t'égares-tu [2] parmi ces rochers? Là nul souffle de zé-

[1] Voyez cette pièce dans le volume IX.

[2] Virgile a imité cela, dans l'églogue VII, v. 7.

Vir gregis ipse caper deerraverat.

« Le bélier du troupeau s'était égaré. »

phyre, point d'herbe tendre, point d'eau claire pour étancher ta soif; tu n'y entendras point les agneaux bêlans. C'est ici... Descends, viens... Si tu ne quittes cette hauteur, je te.... Rentre promtement dans l'antre du Cyclope.

ANTISTROPHE.

Approchez, ô brebis. Vos agneaux vous rappellent; les laisserez-vous languir? Ne quittez-vous point ces pâturages pour revenir dans les antres d'Ætna?.... Je sens mon malheur, comme elles. Hélas, Bacchus ne s'y trouve pas. Là, ni danses, ni bacchanales, ni bacchantes. Là l'on n'entend point le doux son des tambours bacchiques, ni les glouglous du jus de la treille. Il n'est plus pour nous de nymphes ni de Nyssa [1].

ÉPODE.

Vainement je chante ces airs pour notre dieu favori. Vainement je soupire après nos fêtes passées, et nos plaisirs évanouis. Où es-tu, chère divinité? Je me figure en vain tes blonds cheveux épars et flottans au gré des vents. Ton fidèle ministre est devenu l'esclave d'un Cyclope. Quel esclavage! Cette peau de chèvre, dont je me vois revêtu, me fait en vain soupirer après la liberté et ta compagnie que j'ai perdues pour toujours.

[1] Partie du mont Parnasse ou se célébraient les orgies.

Cela prépare le dénouement : et cet art des anciens, jusques dans leurs moindres pièces, mérite d'être observé.

## SCENE III.

LES MÊMES, SILÈNE.

SILÈNE, *interrompant les satyres.*

Paix, taisez-vous, mes fils : ordonnez qu'on renferme vos troupeaux. ( Les satyres les avaient rassemblés. )

LE CHOEUR, *aux valets.*

Obéissez, vous autres....... Mais, mon père, d'où vient cet empressement?

SILÈNE.

Paix, dis-je. J'aperçois sur le rivage un vaisseau. Je vois des rameurs et leur chef qui s'avancent vers la grotte. Ils portent des vases et des urnes vides. Le besoin les a contraints sans doute de descendre sur ces tristes bords. Malheureux étrangers, que je les plains ! Hélas, ils connaissent peu les souverains de ces climats, puisqu'ils viennent si imprudemment se jeter dans les bras d'un hôte qui dévore les humains. Mais taisez-vous, et laissons-les approcher, pour savoir d'eux le sujet de leur arrivée en ces lieux.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ULYSSE et ses Compagnons.

Ulysse en arrivant s'adresse aux satyres. « Me » diriez-vous, dit-il, d'où nous pourrions puiser » de l'eau pour étancher notre brûlante soif, et » s'il est ici des habitans qui veuillent vendre » des rafraîchissemens pour des voyageurs fati- » gués ? »

Ulysse, en disant ces mots, n'avait pas encore aperçu la figure de ceux à qui il s'adressait; mais voyant leurs pieds et leurs vêtemens : « Que vois- » je, dit-il! Nous sommes dans une ville consa- » crée à Bacchus. Je crois voir des satyres...... » vieillard, recevez le premier les honneurs que » je dois à votre âge et à votre qualité. » ( Il salue Silène. )

Silène lui rend politesse pour politesse, puis il lui demande son nom et sa patrie. Cet entretien est de vers à vers. Ulysse dit son nom et celui de ses États. « J'entends, reprend Silène ; je connais » ce Grec éloquent, ce rusé descendant de Si- » syphe »....... Ulysse qui se voit reconnu, et qui craint qu'on ne lui fasse tout son caractère, interrompt le vieillard. « Arrêtez, dit-il, c'est » moi-même, n'en dites pas davantage ».... Silène continue de l'interroger à la grecque ; « D'où il

» vient? — Du siège de Troie. — Ignorait-il le
» chemin de sa patrie? — Non, la tempête l'a
» écarté. — Hélas! dit le vieillard, nous éprou-
» vons vous et moi la même destinée. »

Cela donne lieu à Ulysse de questionner à son tour Silène, qui avoue que son mauvais destin l'a conduit au mont Ætna, tandis qu'il cherchait vainement Bacchus enlevé par des Pirates; que cette région de la Sicile ne connaît ni villes, ni habitans humains; que les Cyclopes en sont les maîtres; que ces monstres ignorent les douceurs de la vie civile et de la société; qu'ils mènent une vie errante sans reconnaître ni souverains ni lois : voilà les sauvages d'aujourd'hui; qu'ils sont tous bergers de profession; que sans user des dons de Cérès, ils vivent de lait, de fromage et de la chair de leurs troupeaux; qu'ils ignorent surtout la douce liqueur de Bacchus, que le sol ingrat est incapable de leur donner.

ULYSSE.

Connaissent-ils du moins l'hospitalité sacrée?

SILÈNE.

Certes, ils disent que les étrangers leur apportent des mets délicieux.

ULYSSE.

Que voulez-vous dire? Quoi, ils se nourriraient de sang humain?

SILÈNE.

Nul n'aborde ici qui ne soit incontinent dévoré.

ULYSSE.

Où est le Cyclope? Ne serait-il point dans son antre?

SILÈNE.

Non; il suit les bêtes à la piste sur le penchant de la montagne.

ULYSSE.

Que pourriez-vous faire pour nous tirer au plutôt de cette terre maudite?

SILÈNE.

Je n'en sais en vérité rien. Mais je ferais tout pour vous.

Ulysse le saisit par sa parole, et le prie de lui vendre des vivres. L'autre s'excuse sur ce qu'il n'a que des chairs d'animaux, des fromages et du lait. Mais Ulysse s'en contente, et presse la conclusion du marché. Silène demande de l'or. Mais Ulysse offre du vin, plus précieux pour le satyre que l'or. Ce vin même est du plus exquis. Il vient de Maron, fils d'Évanthée, petit-fils de Bacchus, et élève de Silène, qui le fait remarquer en pleurant de joie. Il s'agit d'un vin d'un terroir estimé dans la Thrace. Silène qui a perdu depuis longtemps le goût de cette liqueur chérie, presse com-

quement Ulysse de lui en faire voir. Celui-ci en montre aussitôt une outre, et commence par faire boire le vieillard qui fait son vrai personnage d'ivrogne à gages, avec toutes les grimaces qu'on peut imaginer : car cela dominait dans les pièces satyriques. Il savoure l'odeur qu'il trouve belle ; ce qui fait dire à Ulysse, « vous l'avez donc vue ? » Pure parodie de quelque poëte. Silène boit et fait des sauts de joie. « Car le vin, dit-il, s'est glissé » dans ses veines jusqu'à l'extrémité des ongles. »

Ulysse, sans compter le vin, lui promet de l'argent. « Serviteur à l'argent, dit Silène, donnez » seulement le vin. Soit, reprend le roi d'Ithaque; » livrez les fromages et les agneaux. »

SILÈNE, à part, en s'écartant un peu.

Oui, certes, je les livrerai. Que m'importe l'intérêt de mes maîtres? Je donnerais tous les troupeaux des Cyclopes, « et eux-mêmes[1] », pour une seule coupe de ce jus divin. Oui, je mettrais mon bonheur, dans une heureuse ivresse, à les précipiter tous, et moi-même après eux, de la cime de ce rocher dans la mer. Insensé, quiconque ne met pas sa joie dans Bacchus !.... lui seul fait oublier les maux. Buvons donc; caressons cette outre, et laissons pleurer le Cyclope. (*A Ulysse.*) Écou-

[1] Je crois que c'est là le vrai fin, quoique j'aie ajouté deux mots au texte.

tez, Ulysse, je veux un moment d'entretien avec vous.

ULYSSE.

Volontiers. Comptez sur un entretien d'ami avec ami.

SILÈNE, rêvant un peu.

Vous avez donc pris Troie et Hélène?

ULYSSE.

Et nous avons renversé de fond en comble la maison de Priam, etc.

Il est visible que c'est là un entretien digne d'un ivrogne, et d'un farceur mis sur la scène pour faire rire le peuple. Car Silène pousse sa pointe d'une manière indécente, et apparemment en bégayant et en chancelant à la manière des élèves de Bacchus. Après sept ou huit vers, il dit, en voyant les valets qu'il avait envoyé chercher des vivres [1] : « Prenez, Ulysse, voilà ce que vous demandez, » lait, fromage et agneaux. Allez, fuyez promptement : mais donnez en échange du vin. »

ULYSSE, apercevant de loin le Cyclope.

Ah Dieux! Nous sommes perdus. Voici Polyphême. Que ferons-nous? Où fuir?

[1] On verra dans la traduction une disposition de scène différente. Silène est entré lui-même dans la grotte, et c'est avec le chœur qu'Ulysse s'est entretenu en son absence.

SILÈNE.

Retirez-vous dans cette caverne. Vous y serez bien cachés.

ULYSSE.

Oui, belle ressource que celle de se jeter dans les filets?

SILÈNE.

Bon, il y a quantité de subterfuges.

ULYSSE *à part.*

Il n'en sera pas ainsi. Troie aurait trop à nous reprocher, si nous fuyions devant un homme seul. Avec ce bouclier, j'ai soutenu des milliers de Phrygiens, et je fuirais! S'il faut mourir, mourons en héros, ou plutôt vivons pour justifier notre renommée.

SILÈNE, *ivre.*

Allons, prenez et donnez. Quoi! qu'avez-vous, d'où vient cet embarras?

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LES MÊMES, LE CYCLOPE.

LE CYCLOPE.

Comme ces sortes de pièces, toutes destinées au bas peuple, consistaient plus en jeux de théâtre bouffons, qu'en paroles, l'on va voir que l'ivresse de Silène et des satyres, qui avaient aussi bu, selon les apparences, a dû occuper long-temps les yeux et donner lieu aux huées publiques. Car le Cyclope en entrant est étonné d'entendre un bruit de bacchanale, et de trouver le vieillard ivre dans le devoir, en se montrant avec sa taille gigantesque et son œil monstrueux.

« D'où vient [1], dit-il d'une voix terrible, d'où » vient, je vous prie, cette bacchanale? Vous » n'avez pourtant en ces lieux ni Bacchus, ni ses » crin-crins [2], ni ses tambours. Répondez : com-

[1] Ventres de bouc, qu'ai-je entendu là-bas?
M. Rousseau.

[2] Grec : κρόταλα χαλκοῦ.
Monsieur ce sont des masques
Qui portent des *crin-crins* et des tambours de basques.
Molière dans *les Facheux*, scène dernière.

» ment vont les petits renfermés dans mon antre?
» Leurs mères les allaitent-elles, ou les voit-on
» bondir à l'entour? Où sont les vases de jonc?
» Y a-t-il quantité de fromages? Hem! que dites-
» vous? Holà, veut-on répondre? Cette massue
» fera pleurer quelqu'un de vous. *(Il les menace*
» *le bâton haut, jeu de théâtre.)* Ça, ça, levez
» les yeux, qu'on m'écoute. *(Il prend par le*
» *menton Silène qui baisse la tête en valet de*
» *comédie.)*

SILÈNE, d'un air comiquement niais.

Voyez plutôt. J'ai les yeux levés jusqu'à Jupiter. Je vois les étoiles.

LE CYCLOPE.

Le dîné est-il prêt?

SILÈNE.

Oui, préparez votre appétit.

LE CYCLOPE.

Les vases sont-ils pleins de lait?

SILÈNE.

Si pleins que vous pouvez le boire à seaux.

LE CYCLOPE.

Est-ce lait de brebis, ou de vache, ou lait mélangé?

SILÈNE.

Tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne m'avaliez pas [1] d'un trait.

J'ai peine à présenter à des Français le bas comique de cette scène. C'était l'écume de l'esprit tragique qui se délassait à faire rire la populace. Puisqu'on souffre Villon et nos vieilles comédies, l'on peut bien faire grâce à Euripide. Sur ce principe si légitime, je poursuis sans crainte.

Le Cyclope répond à la plaisanterie qu'on vient de lire, si c'en est une, par une autre de même espèce. « Il craindrait d'avoir la colique, ou de » s'empoisonner, s'il avalait des satyres qui ne » font que sauter. »

En se retournant vers le Théâtre, où il marche à grands pas en vrai géant, il aperçoit Ulysse et ses compagnons. « Oh, oh, dit-il, qu'est-ce que » ceci ? Quelle troupe vois-je près de ma caverne? » Ils m'ont tout l'air d'être de vrais brigands, ou » des voleurs subtils qui ne viennent pas pour » rien dans cette terre. Justement, voilà des » agneaux liés avec l'osier, des vases remplis de » lait coagulé, et Silène lui-même avec plaies et » bosses. » Silène, comme l'on va voir, ne laisse pas tomber ce mot par terre. Il en profite pour se tirer d'intrigue.

[1] Il faut prendre ce dialogue pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire pour peu de chose, eu égard aux honnêtes-gens.

SILÈNE.

Ouf, j'ai la fièvre à force d'avoir été battu.

LE CYCLOPE.

Par qui ? Quelle main vous a si mal ajusté?

SILÈNE.

Ce sont ces coquins de ravisseurs, parce que je m'opposais à leur vol.

LE CYCLOPE.

Ouais. Ils ignorent donc que je suis dieu et de race divine. *( Allusion aux gentilshommes Athéniens batteurs de paysans. )*

SILÈNE.

C'est ce que je leur disais. Mais il n'en ont tenu compte. Ils ont gobé malgré moi maint fromage, et ils se mettaient en devoir d'enlever ces agneaux. Pour vous, ils se promettaient de vous lier à une poutre, de faire sortir vos entrailles par votre petit œil, de vous régaler de force coups d'étrivières, de vous transporter pieds et poings liés sur leur vaisseau, et de vous vendre au premier venu pour servir à transporter des pierres, ou à garder la porte. Voilà comme raisonnent les galans.

LE CYCLOPE.

Fort bien. Ça, cours vîte aiguiser mes glaives et allumer un bucher, que je les immole promp-

tement, et que je les fasse rôtir et bouillir pour appaiser ma faim; aussi suis-je las des mets ordinaires que fournit la chasse. J'ai assez dévoré de lions et de cerfs. Il y avait long-temps que je n'avais goûté de chair humaine.

Cela ressemble fort aux contes d'ogres et de fées, contes faits pour amuser les enfans, ou plutôt pour leur gâter l'esprit, en leur inspirant des craintes ridicules et un goût faux. Cette scène aurait dû réconcilier M. Perrault avec Euripide. Elle pouvait figurer avec la femme au nez de boudin.

SILÈNE.

Seigneur Cyclope, vous dites bien. La diversité réveille l'appétit. Il y avait en effet long-temps qu'il n'était arrivé d'étrangers en ces lieux.

ULYSSE, à Polyphême.

Écoutez-nous à notre tour. En sortant de notre vaisseau, nous sommes montés à votre antre à dessein d'acheter des vivres. Silène que voici, nous a vendu ces agneaux pour une coupe de vin. Il a bu, et nous a donné le tout au gré des deux parties. Nulle violence de part ni d'autre. Voilà le fait. Mais ce vieillard se voyant pris, a tissu cette fable pour se tirer d'un mauvais pas.

SILÈNE.

Moi ! Puissiez-vous!...

ULYSSE.

Oui, si je ne dis la vérité.

SILÈNE.

Il n'en est rien, seigneur Polyphême. J'en jure par Neptune votre père, par le plus grand des Tritons, par Nérée, par Calypso, par les sacrés flots, par tous les... et par tous les poissons de la mer [1]. O le plus beau des dieux, aimable Cyclope, mon cher petit maître, non, je vous le proteste, je n'ai point vendu votre bien. Puissent périr misérablement mes coquins de fils que voilà et que j'aime de toute mon âme, si je ne vous dis vrai!

Il me paraît évident que cela est inventé pour parodier Homère. Du reste le chœur, même en cette bouffonnerie, fait à-peu-près son office d'honnête homme que lui attribue Horace. Le beau, c'est que ce chœur dépose contre son père. Car voici comment les satyres parlent à Silène.

LE CHŒUR.

Holà, Silène, taisez-vous. Je suis témoin oculaire, et je vous ai vu vendre tout cela. Si mes paroles ne sont vraies, périsse mon père que voilà! Ne calomniez pas des étrangers.

[1] Cette tirade de sermens ridicules par les dieux, et qui se termine aux poissons, montre ce que pensait Euripide des dieux de la fable, et justifie de plus en plus les reproches que lui faisait Aristophane.

LE CYCLOPE, aux Satyres et à Ulysse.

Vous vous accordez tous à me tromper. J'en crois plus Silène que Rhadamanthe, et que vous. Il est plus juste que ce juge des enfers.

Euripide veut ici, sans doute, peindre ces maîtres aveugles qui, après avoir donné leur confiance à des misérables, en sont les dupes éternelles, jusqu'à ne plus rien voir que par leurs yeux, quand même on leur ferait toucher au doigt la vérité et leur duperie. Il y a beaucoup d'allégories et d'allusions en tout ceci. Mais je ne prétends pas m'en servir pour justifier le bas comique. Polyphême continue de cette manière sans interruption.

LE CYCLOPE.

Interrogeons nous-mêmes ces étrangers. D'où venez-vous, s'il vous plaît? D'où êtes-vous? Quelle ville vous a donné la naissance?

ULYSSE.

Nous sommes d'Ithaque. Nous venons de renverser Troie. Les vents nous ont poussés sur vos côtes.

LE CYCLOPE.

Etes-vous de ceux qui ont poursuivi jusques sur les rives du Scamandre cette furie d'Hélène?

ULYSSE.

Oui, Seigneur : et il nous en a coûté bien des travaux.

LE CYCLOPE.

Vous pouviez vous les épargner, et demeurer chez vous. Belle entreprise, que d'aller chez les Phrygiens pour une femme enlevée!

Euripide a toujours parlé le même langage au sujet d'Hélène, soit dans *Iphigénie en Aulide*, soit dans *Oreste*, soit en divers autres endroits. Il est en cela d'accord avec Hérodote, au commencement de *Clio*, ou du premier livre de son histoire. Car ce père de l'histoire ne fait pas difficulté de blâmer les Grecs, et de laisser entendre du moins qu'on avait raison de les haïr dans l'Asie, pour y avoir porté le fer et le feu en faveur d'une femme perdue d'honneur.

ULYSSE.

Les dieux l'ont ainsi voulu. Ne l'imputez pas aux mortels. Quant à nous, ô illustre fils du dieu de la mer! daignez nous regarder comme des supplians. Nous osons vous le dire avec la liberté que donnent l'innocence et la vertu, ne souillez pas la vôtre par un festin impie, et ne trahissez pas des Grecs amis qui ont eu la confiance de venir vers vous, et qui ont bâti des temples en l'honneur du dieu votre père. Toute la Grèce en est remplie.

Le port de Ténare [1], asile qu'on ne viole point, lui est particulièrement consacré. Les hauteurs de Malée, le riche rocher de Sunium, les retraites de Géreste sont à Neptune. Si nous avons porté la guerre aux Phrygiens, c'est que nous avons cru devoir laver dans leur sang le sanglant affront qu'ils avaient fait à la Grèce. Prenez part vous même à notre gloire. Hélas, vous êtes Grec, puisque vous habitez ce mont [2] enflammé qui nous appartient. Souffrez qu'on traite avec vous d'homme

[1] Ténare, cap du Péloponnèse, qui sépare le golfe de Messénie d'avec celui de Laconie. Il est éloigné de Malée, autre promontoire du Péloponnèse, de quatre-vingt quatre mille pas. Il y avait à Ténare des antres horribles, où l'on feint qu'Hercule avait tué le chien Cerbère. A l'égard de Sunium, voici ce qu'en dit Pausanias tout au commencement des *Attiques*. « Dans la partie du » continent de la Grèce, qui regarde les Cyclades et la mer Égée, » s'avance Sunium, cap de l'Attique. Au bas il y a un port, et sur » la hauteur un temple de Minerve. De là, il y a fort peu par » mer à Laurion, d'où les Athéniens tiraient des métaux d'ar- » gent. » Thucydide et Plutarque disent la même chose de ces mines, et Euripide est d'accord avec eux. Géreste est un promontoire de l'Eubée.

[2] Le mont Ætna vomissait donc des flammes du temps d'Euripide. A l'égard du Cyclope, il n'était certainement pas Grec. La Grèce ne s'avisa d'envoyer des colonies en Sicile que long temps après la guerre de Troie. C'est une anticipation qui n'est pas rare chez les poëtes Grecs.

L'anachronisme est d'autant plus remarquable, qu'Ulysse emploie une expression qui n'était pas même en usage au temps d'Homère : puisque, suivant l'observation de Thucydide, ce poëte n'appelle Hellènes, ou Grecs, que les soldats d'Achille

à homme. Recevez des supplians fatigués d'avoir erré sur tant de mers, donnez-leur les présens dûs à l'hospitalité sainte, des vivres et des vêtemens. Gardez-vous du moins de la réception barbare et des festins horribles dont vous nous menacez. Assez et trop, la terre de Priam a dévoré d'habitans de la Grèce. Assez le fer Phrygien a fait pleurer aux veuves leurs maris, leurs fils aux mères, et aux pères vieillis leur plus cher espoir. Quel asyle trouver désormais, si vous consumez par le feu et dans un festin abominable, les tristes restes que Mars a épargnés. Suivez de plus doux conseils, seigneur; réprimez cette avidité indigne de vous; préférez l'humanité à la barbarie, et songez qu'une illicite cupidité perd souvent ceux qui s'y abandonnent. (Préparation fine pour le dénouement.)

Voilà, comme on le sent, du pathétique et du grand, mêlé au bouffon et au trivial. C'est ce mélange inconcevable qui fait le caractère équivoque du drame satyrique.

SILÈNE, à Polyphème.

Croyez-moi à mon tour, seigneur. Engloutis-

originaires de la Phthiotide, les confédérés de la presqu'île n'ayant pas encore de son temps reçu de nom commun. Mais il serait facile, comme l'insinue le P. Brumoy, de justifier Euripide par des exemples et même par des raisons.

sez-moi cet orateur disert; n'en laissez rien perdre. Mangez surtout sa langue, et sur ma parole, vous deviendrez le Cyclope le plus éloquent et le plus beau diseur qui fut jamais.

LE CYCLOPE, à Ulysse.

Chétif mortel! apprends que Plutus est le dieu des sages. Le reste n'est que chimère et que vanité. Que m'importent à moi les promontoires dédiés à mon père? Que m'en revient-il? Prétendais-tu me fléchir par cette fadeur? Je ne crains pas même la foudre de Jupiter, et je ne crois pas après tout que ce dieu soit plus puissant que moi. Je le mépriserai désormais....

Il porte l'impiété du polythéisme au comble; car pour rendre raison de ses mépris, il dit que son antre le met à couvert des orages qu'excite Jupiter; qu'à l'abri de la pluie, dont il se rit, il se livre à la bonne chère; que les peaux de ses chèvres et son foyer le garantissent de la neige et des insultes de Borée; que la terre fournit des pâturages à ses troupeaux, qu'elle le veuille ou non; qu'il ne fait de sacrifices qu'à son ventre, la plus grande des divinités; que le Jupiter des sages est de boire, de manger et de vivre sans souci; qu'il se moque des législateurs et des lois : il plaisante même grossièrement, comme les valets d'Aristophane, au sujet du tonnerre. Enfin, il met le

comble à ses rodomontades impies, qu'on n'aurait pas souffertes au théâtre d'Athènes, même dans la bouche d'un Cyclope qui doit en être bientôt puni, si l'usage, comme je l'ai dit, n'avait abandonné aux poëtes la religion fabuleuse, fort différente de la réelle.

Le Cyclope conclut son discours en offrant à ses hôtes, avec dérision, pour gages d'hospitalité, le bassin hérité de ses pères [1], où il doit mettre les Grecs par morceaux, et le feu qui doit cuire leurs chairs.

LE CYCLOPE.

Entrez, entrez, chétifs humains, venez à ma table, et servez-moi un festin digne d'un dieu tel que Polyphême.

ULYSSE.

Hélas! c'est bien en vain que j'ai évité les dangers d'Ilion et ceux de la mer! Je trouve pour dernier écueil un cœur impie et plus dur qu'un rocher. Divine Pallas, c'est à présent que j'ai besoin de ton secours. Voici le moment d'un péril plus affreux que tous ceux que nous avons essuyés à Troie. Et vous, qui habitez le céleste lambris, puissant Jupiter, jetez un regard sur les gages d'hospitalité que l'on nous offre. Si vous ne voyez

[1] Marmite où il les fera bouillir.

pas cette exécrable impiété, vainement vous honorons-nous comme un dieu.

Tous entrent dans la caverne.

## SCÈNE II.

### DEUX DEMI-CHOEURS DE SATYRES.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Allez, vorace et avide monstre. Allez rassasier votre cruelle faim. Voici des mets dignes de vous. Coupez, déchirez, mettez en pièces ces malheureuses victimes; jetez dans le vase [1] de vos sacrifices, puis sur les charbons enflammés, leurs membres tremblans et encore pleins de sang et de vie.

Pour vous, chers amis (*à l'autre demi chœur*),

[1] Le Grec dit : « *dans la peau velue*, c'est-à-dire dans un vase » de peau. C'était l'usage des barbares, dit Barnès, de se servir » de bassins de peaux étendues sur le feu pour faire bouillir les » chairs. » Cela n'est pas aisé à comprendre. Mais Barnès prétend en avoir allégué un exemple mémorable dans son *histoire anglaise d'Édouard III*, au liv. I, chap. 1, p. 7, pag. 16. Quoi qu'il en dise, Polyphême avait des marmites d'airain, comme il paraît par le vers 591; ainsi il faut dire sans écouter Barnès, que les bassins de peaux servaient simplement à mettre les morceaux des victimes égorgées, et c'est uniquement ce que signifient les vers 358 et 359, dont il s'agit ici. Virgile semble avoir imité ce chœur en divers endroits de l'*Enéide*, ainsi qu'il a fait de toute l'aventure du Cyclope.

ne me trahissez pas. Emmenez la barque, et sauvons-nous seuls. Quittons cet antre fatal [1].

SECOND DEMI-CHŒUR.

Quittons ce maître inhumain qui se nourrit de la chair de ses hôtes. Renonçons à ses abominables sacrifices. Regardons comme exécrable quiconque massacre des hôtes supplians que le hasard amène sous son toit. Combien plus l'est celui qui les déchire impitoyablement comme des victimes, qui les roule sur un ardent brasier, et qui ronge à belles dents leurs brûlans cadavres!

[1] J'ai suivi un sens différent dans ma traduction, parce qu'il ne me paraît point que les Satyres songent à fuir dans le vaisseau d'Ulysse. J'avoue cependant que je ne trouve pas ce passage clair, ni les raisons qui me déterminent à m'écarter du *P. Brumoy*, très-fortes : c'est pour en faire juge le lecteur, que j'ai cru devoir mettre mon interprétation sous ses yeux, plutôt que par une préférence décidée.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, LE CHOEUR.

ULYSSE.

Ciel! que dire, et par où commencer! L'exécrable spectacle que je viens de voir! Est-ce le forfait d'un homme? N'est-ce point plutôt un de ces prodiges fabuleux qu'on ne croit point, et qui font frémir?

LE CHOEUR.

Qu'avez-vous, Ulysse? L'affamé Cyclope fait-il un festin des corps de vos chers compagnons?

ULYSSE.

Je l'ai vu [1] en choisir deux de nous, les examiner d'un regard curieux, les peser dans ses monstrueuses mains, et les trouvant à son goût... Ciel!

[1] Vidi egomet, duo de numero cùm corpora nostro,
Prensa manu magnâ, medio resupinus in antro,
Frangeret ad saxum, sanieque adspersa natarent
Limina :

VIRGILE. *Eneid.* liv. III, v. 623.

LE CHOEUR.

Ah malheureux étrangers! Eh! comment a-t-il fait ces horreurs?

Ulysse raconte que « lui et ses compagnons » étant entrés dans la caverne, Polyphême a com» mencé par animer le feu, et par construire un » vaste bûcher de troncs d'arbres entiers, ( far» deau que trois charriots auraient eu peine à » transporter ); que le monstre s'est étendu pro» che du foyer sur la terre jonchée de feuilles; » qu'il remplit aussitôt un vase [1] immense du lait » qu'il venait de tirer de son troupeau; qu'il prend » sa coupe de lierre d'une grandeur [2] démesurée; » qu'il met au foyer son énorme bassin d'airain; » qu'il prépare sur la flamme ses broches polies, » non avec le fer, mais par le moyen du pa» liure [3]; qu'il apprête en un mot tous ses ins» trumens de cuisine; qu'enfin ce cuisinier infer» nal vient aux compagnons d'Ulysse, qu'il en » emporte deux, et les tue, avec mesure et ré» flexion, comme un tyran; car il en égorge un

[1] C'était sa bouteille. Euripide dit qu'elle tenait dix amphores. L'amphore contenait quarante-huit sextiers, c'est-à-dire huit conges; le conge, dix livres d'eau.

[2] Le poëte rend le verre conforme à la bouteille. Car, selon lui, la coupe était large de trois brasses, et profonde de quatre.

[3] Paliurus, παλίουρος arbuste épineux : matière à discussions et à recherches.

» dans le fond du bassin écumant; et saisissant
» l'autre par un pied, il lui brise le crâne sur une
» pointe de rocher; fait ruisseler le sang mêlé
» avec le cerveau répandu, puis déchiquetant les
» chairs par le tranchant d'un effroyable couteau,
» il les fait griller tranquillement au feu, et jette
» le reste dans le vase d'airain. »

Je rougis d'exposer ces hideuses peintures, qui à force d'être gigantesques, dégénèrent en contes de *Peau d'âne.* Mais m'étant déterminé contre mon goût à donner *le Cyclope*, je n'ai voulu rien dissimuler, ni rien perdre, afin de faire connaître à fond l'espèce originale de ces sortes de spectacles, dont les traits étaient sans doute toujours outrés, comme ici, pour frapper plus vivement, j'ai presque dit plus rudement, les ressorts des cœurs du menu peuple, plus difficiles à émouvoir, ou par les railleries fines, ou par le jeu délicat des passions.

Ulyssse dit qu'à cette vue il versait des torrens de larmes, et ne laissait pas de servir le Cyclope pour le gagner, tandis que ses compagnons effrayés fuyaient çà et là dans les détours de la grotte, comme de timides oiseaux. Il ajoute, que voyant Polyphème rempli de chair humaine, et couché par terre, il lui est venu dans l'esprit un expédient qu'il appelle divin, à savoir de présenter au monstre du vin exquis. « Fils de Neptune, a-t-

» il dit, éprouvez ce fruit de la Grèce, précieux » don de Bacchus. Le monstre boit d'un seul trait; » il admire cette liqueur; il élève les mains au » ciel, et me remercie, non sans une amère déri» sion, d'un présent si rare, et si digne de l'ex» cellent repas qu'il a fait. » Ulysse le voyant en belle humeur, lui sert une autre coupe, à dessein de se servir de Bacchus pour hâter sa vengeance. Polyphême se met à chanter. Ulysse verse et redouble toujours. « Hélas, s'écrie-t-il, le Cyclope » fait retentir son antre de je ne sais quels airs » barbares, tandis que mes tristes compagnons » pleurent amèrement. Je saisis le moment heu» reux, et je sors à petit bruit : c'est pour vous » proposer votre salut et le mien. Il est entre vos » mains. Le voulez-vous, ou non, parlez. *Il s'agit de fuir une bête féroce, un ennemi de l'huma» nité, et de revoir Bacchus avec ses nymphes. » Votre père, qui est avec Polyphême, approuve » mon dessein; mais il est faible et irrésolu. » Semblable à un oiseau dont les aîles sont en» gluées, il est retenu par l'odeur du vin. Pour » vous que la jeunesse rend plus hardis, sauvez» vous, sauvez-moi, revenez à votre ami Bacchus, » si différent du cruel maître que vous servez. »

LE CHOEUR.

O cher Ulysse, que ne voyons-nous luire l'heu-

reux jour où nous puissions abandonner ce tyran! Hélas, qu'il y a long-temps que nous sommes privés de nos anciennes fêtes! Mais le moyen de sortir de ces lieux?

Ulysse ayant ainsi animé les satyres par le desir de Bacchus et par la haine du Cyclope, pique leur curiosité, vient au fait, et déclare le projet de son stratagème. C'est un artifice digne d'Ulysse, remarque-t-on. Polyphême égayé par le vin veut aller rendre visite aux Cyclopes ses frères, et leur en faire part dans un festin. Ulysse entreprend de le détourner de ce voyage, et de lui faire entendre qu'il doit se réserver à lui seul la connaissance et l'usage de la liqueur bacchique. Quand il sera endormi dans l'ivresse, le prince grec prendra un tronc d'olivier qu'il a remarqué dans la caverne; il le rendra pointu par le moyen de son glaive, il durcira la pointe au feu; et lorsqu'il la verra toute brûlante, il l'enfoncera avec effort dans l'œil du Cyclope, en la tournant avec rapidité. Voilà ce qui s'appelle prévenir le dénouement, ce que fait souvent Euripide.

Cette imagination paraît si merveilleuse au chœur, qu'il en saute d'allégresse. Il dit du moins qu'il en est fou. Ulysse de son côté promet aux satyres qu'après le succès de l'entreprise, il les conduira eux et Silène dans son vaisseau, et les écartera de ce rivage maudit, à force de rames. Les

satyres en reconnaissance s'offrent à servir Ulysse dans son projet. C'est le point où il voulait les amener. Il retourne donc à l'antre après s'être assuré d'eux, pour retrouver ses chers compagnons, sans lesquels il ne peut consentir à se sauver. Il aime mieux courir tous les risques d'une mort cruelle, que de profiter de son évasion et de fuir sans eux.

## SCÈNE II.

LE CHOEUR, partagé en deux bandes.

Les satyres se disputent la gloire d'aveugler le Cyclope. Un d'eux entend du bruit dans l'antre: Il impose silence pour écouter. C'est Polyphême qui chante d'impertinens airs sans prévoir le malheur qui le menace. Un satyre est d'avis *que pour* le flatter l'on applaudisse à ses chants, en lui donnant l'exemple. En effet, un demi-chœur chante une petite chanson à la manière d'Anacréon, et dont le sens est qu'heureux est celui qui jouit des divertissemens de Bacchus.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE CYCLOPE, SILÈNE, ULYSSE, LE CHOEUR.

Le Cyclope paraît en faisant apparemment des soubresauts et jettant des cris d'ivrogne : vraie scène de farce. Je ne laisserai pas d'en tirer exactement ce qui peut s'en tirer, sauf la décence des bonnes mœurs, sans rien perdre que ce qui mérite d'être perdu, ne fût-ce que par la grossièreté. Euripide et ses pareils n'avaient en ceci pour objet que de divertir la populace, même paysanne; car les spectacles étaient la manie universelle, et il fallait donner dans le bas. Mais l'on sent qu'Euripide y donne presque malgré lui, et moins tête baissée que le cynique Aristophane. J'en excepte un morceau infâme. « Où suis-je? Où vais-je? » dit d'abord Polyphême en bégayant. Puis ayant reconnu sa cour de satyres, il se glorifie de sa gloutonnerie en frappant sur son estomac, qu'il compare à un vaisseau richement chargé. Il déclare enfin le dessein qu'il a d'aller au régal prin-

tannier [1] de ses frères les Cyclopes ; et il ordonne à Ulysse d'apporter l'outre de vin qui est dans l'antre. Ulysse obéit et se retire.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, hors Ulysse.

Les satyres, suivant le projet formé entr'eux à la fin de l'acte précédent, se mettent à louer à perte de vue le hideux Polyphême sur sa beauté, sur son grand air, sur l'éclat qui brille dans toute sa personne. On le compare comiquement à une de ces charmantes nymphes qui résident dans les grottes. Le tout est aussi brièvement dit que je l'exprime.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, ULYSSE revenu.

ULYSSE, au Cyclope.

Seigneur, daignez m'écouter : car je connais mieux que personne ce dieu Bacchus, dont je vous ai fait connaître la liqueur.

LE CYCLOPE, éclatant de rire.

Bacchus un dieu ! et quelle espèce de dieu, s'il vous plaît ?

[1] Ce mot de *Printemps* semble marquer que cette pièce fut jouée aux Dionysiaques célébrées vers le printemps, et dans la ville même.

ULYSSE.

Ne vous en moquez pas. C'est le plus considérable dieu qu'il y ait au monde pour l'agrément de la vie.

Polyphême ne répond à cela que par une impertinence, qui marque moins l'impiété à l'égard du polythéisme, que le mépris constant qu'on avait alors des fables poétiques, ainsi que j'ai cru le prouver.

ULYSSE.

Pourquoi rejeter ce dieu? Il ne fait point de mal aux mortels.

LE CYCLOPE.

Mais, dites-moi, quel goût bizarre pour un dieu de se loger dans une outre?

ULYSSE.

C'est bien le plus docile et le plus benin petit dieu qui se puisse voir. Mettez-le où vous voudrez. Il s'y tient doux et coi.

LE CYCLOPE.

Mais sied-il à des divinités d'habiter dans des peaux?

ULYSSE.

Beau sujet de s'en offenser! Si l'hôte vous plaît, que vous importe son domicile?

LE CYCLOPE.

Il a parbleu raison. Cette peau me choque à la vérité : mais j'aime la liqueur qu'elle recèle.

ULYSSE.

Croyez-moi donc enfin. Demeurez ici ; buvez d'autant, et tenez-vous l'esprit libre.

LE CYCLOPE.

Mais pourquoi ne pas faire part de mon bonheur à mes frères?

ULYSSE.

Pourquoi? Ne le voyez-vous pas? Tant que vous serez seul heureux, vous en serez plus honoré. Rien n'est tel que le privilége exclusif.

LE CYCLOPE.

Mais si je partage ma félicité, j'en serai plus utile.

ULYSSE.

Ce n'est plus l'usage. Un bien partagé est sujet à dispute. Ignorez-vous que Comus [1] aime la discorde et les querelles?

LE CYCLOPE.

Que m'importe? Dussé-je m'enivrer, que m'ar-

[1] Dieu des festins.

riverait-il? Est-il un mortel assez hardi pour m'attaquer?

ULYSSE.

Le proverbe le dit; on doit se tenir chez soi quand on a bu.

LE CYCLOPE.

Autre proverbe plus sensé. Fou est le buveur qui n'aime pas Comus et les convives.

ULYSSE.

Fou [1]; passe pour le vôtre; mais le mien est sage.

LE CYCLOPE.

Çà, tenons conseil. Qu'en penses-tu, Silène? Faut-il demeurer ou non?

C'est toujours Silène que consulte Polyphême, vrai modèle d'un maître esclave d'un domestique, qui a pris la supériorité à force de se rendre nécessaire.

SILÈNE.

Demeurez, c'est mon avis. Quel besoin avez-vous de parasites?

LE CYCLOPE.

Le gazon fleuri où sont les Cyclopes m'invite, je l'avoue, à quitter ce rocher.

[1] Je n'ai pu rendre autrement l'équivoque gracieuse du texte.

SILÈNE.

Eh! n'est-il pas doux de boire au milieu des ardeurs du soleil? Croyez-moi, couchez-vous par terre, et buvez.

LE CYCLOPE, à Silène.

M'y voici. Pourquoi, s'il vous plaît, placer la coupe derrière moi?

SILÈNE.

De peur qu'on ne l'enlève à votre barbe.

LE CYCLOPE.

Je comprends. Tu veux boire en cachette. Mets-la sous mes yeux. (*à Ulysse.*) Çà vous, ô étranger! dites-moi votre nom.

ULYSSE.

Je m'appelle *Personne* [1]. Mais quel retour puis-je espérer de vous en faveur du vin?

LE CYCLOPE.

Va, je te croquerai le dernier.

ULYSSE.

Consolante faveur pour un hôte!

[1] Matière à une équivoque homérique, qu'on verra dans la suite.

LE CYCLOPE, à Silène.

Holà, ho, Silène, que fais-tu là? Tu bois, je pense, coquin, etc.

Jeu de théâtre qui sent la farce, mais qui n'est pas méprisable en ce genre. Il s'agit en général d'une petite scène, telle à-peu-près que celle de Scaramouche [1] qui escamote le vin de Pierrot. Silène, comme échanson de Polyphême, trouve le secret de boire cinq ou six rasades, tantôt en cachette, ainsi qu'on vient de le voir, tantôt sous prétexte de faire l'essai du vin, tantôt pour attendre que son maître ait pris une couronne de roses, suivant l'usage des buveurs, tantôt pour l'instruire à boire avec grâce et en buveur du bel air. Le Cyclope las de ces petits tours de passe-passe, veut qu'à la place du vieillard, Ulysse lui serve à boire.

LE CYCLOPE.

Etranger, prends l'outre, et sois mon échanson.

ULYSSE.

Vous faites bien. La vigne est accoutumée à ma main.

LE CYCLOPE.

Verse.

ULYSSE.

Prenez, taisez-vous seulement.

[1] Dans l'ancien Théâtre-italien.

LE CYCLOPE.

Chose difficile pour un buveur!

ULYSSE versant encore.

Allons; il n'en faut rien laisser. Un brave buveur doit boire jusqu'à perte d'haleine et de vin.

LE CYCLOPE.

Dieux! la sagesse voltige sur ce jus.

A peine Polyphême a-t-il encore redoublé, qu'il se trouble. Il s'imagine nager sur les flots de la mer; il voit le ciel confondu avec la terre; il voit Jupiter sur son trône entouré de la cour des dieux. Enfin le monstre, succombant à l'ivresse, comme, dans le *Lutrin*, la Mollesse à la fatigue d'avoir parlé :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

## SCÈNE IV.

ULYSSE, LE CHOEUR.

Ulysse profite du sommeil de Polyphême et de Silène, pour exhorter les Satyres à le seconder courageusement dans son entreprise. Le chœur promet tout. « Cessez d'être inquiet, dit-il, nous » aurons des cœurs de rocher et de diamant. Mais

» allez voir si le tison est préparé avant que mon » père se réveille. »

ULYSSE, en partant.

Vulcain, grand dieu d'Etna, aidez-moi à brûler l'œil de ce perfide monstre, et délivrez-nous d'un si pressant danger! Et toi, sommeil, fils de la nuit, répands tous tes pavots sur ce féroce géant. Dieux, ne souffrez pas que, pour prix de tant d'exploits, Ulysse et ses compagnons deviennent la proie d'un barbare qui ne respecte ni les hommes, ni vous; ou vous laisserez penser que la fortune est une vraie déesse dont le pouvoir est supérieur au vôtre.

## SCÈNE V.

LE CHOEUR seul.

En attendant Ulysse, les satyres finissent l'acte par un chant assez court de joie et de triomphe anticipé, dans l'espoir de voir bientôt le Cyclope aveuglé, de fuir à la suite du roi d'Ithaque, et de retrouver Bacchus avec ses couronnes de lierre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, LES SATYRES.

ULYSSE.

Taisez-vous, par les dieux, amis satyres. Gardez-vous de tousser, de respirer même. Pas le moindre geste. Craignons que son réveil ne prévienne notre projet.

LE CHOEUR.

Paix, retenons notre haleine. Hé bien?

ULYSSE.

Tout est prêt : le tison est ardent. Venez le transporter avec moi.

Les satyres s'entre-regardent les uns les autres, et se prient mutuellement de mettre la main à l'œuvre. Ils dévoilent bien leur caractère et leur lâcheté. Prêts d'abord à tout entreprendre, ils manquent de cœur quand il s'agit d'exécuter. Les uns s'excusent sur leur faiblesse, les autres sur une crampe qui leur prend tout à coup, quelques-uns sur un mal d'yeux subit; et tous se tirent d'intrigue.

ULYSSE.

Ah lâches!...

LE CHOEUR.

Il faut l'avouer, j'ai pitié de mes épaules, et la prudence l'emporte. Voulez-vous qu'on s'expose à être roué de coups, ou à se voir briser les dents? Mais ne vous embarrassez pas. Je sais un des chants merveilleux d'Orphée, un chant capable de charmer le tison, au point qu'il ira de lui-même percer le crâne du Cyclope, et lui brûler la cervelle.

ULYSSE.

Votre lâcheté me surprend peu. Je vous connaissais, et je vous connais mieux encore. Allons, servons-nous nous-mêmes. Pour vous, employez au moins la langue au défaut des bras. Animez mes compagnons du geste et de la voix.

*Il se retire.*

A cet égard, le chœur promet de faire merveille, puisqu'il n'est question que de parler. L'on voit aussitôt Ulysse et ses compagnons qui apportent avec effort la poutre embrasée par l'extrémité[1].

[1] On verra dans la traduction que cette action ne se passe pas sur la scène, mais dans l'intérieur de l'antre.

## SCÈNE II.

ULYSSE, SES COMPAGNONS, LE CHOEUR, etc,

LE CHOEUR.

Allons, ferme, courage, hâtez-vous, bon. Poussez, enfoncez, brûlez, tournez, pressez. A merveille. Prenez garde à vous.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, hors Ulysse et ses compagnons qui s'échappent après le coup.

LE CYCLOPE aveuglé et réveillé.

Ah! misérable! on m'a brûlé l'œil.

LE CHOEUR à part.

La charmante musique! Chante à présent, monstre.

LE CYCLOPE.

Ah quelle douleur! Quel outrage! (*à Ulysse et à ses compagnons.*) Mais vous n'échapperez pas de mon antre, troupe vile et méprisable. Plaçons-nous à l'entrée de la caverne. Vous passerez tous sous cette main.

Il marche en tâtonnant.

LE CHOEUR au Cyclope, avec affectation.

Hélas! qu'avez-vous, pourquoi ces cris?

LE CYCLOPE.

Je suis perdu.

LE CHOEUR.

Ah! que vous êtes défiguré!

LE CYCLOPE.

Et que je suis malheureux!

LE CHOEUR.

L'ivresse vous a-t-elle fait tomber dans le brasier? Qui vous a donc si cruellement traité?

LE CYCLOPE.

*Person ne.*

LE CHOEUR.

Quoi, personne? Eh! de qui donc vous plaignez-vous?

LE CYCLOPE.

De *Personne.*

LE CHOEUR.

Vous avez donc tort de vous plaindre, et vous n'êtes pas aveuglé.

LE CYCLOPE.

Le puissiez-vous être de même, scélérats.

LE CHOEUR.

Je ne comprends rien à cette énigme. Comment ce qui n'existe pas a-t-il pu vous nuire?

LE CYCLOPE.

Vous m'insultez, misérables? Répondez : Où est-il?

LE CHOEUR.

Qui?

LE CYCLOPE.

*Personne.*

LE CHOEUR.

Nulle part.

LE CYCLOPE.

C'est cet étranger.... là.... m'entendez-vous à présent? Où est ce maudit étranger qui m'a perdu? Don fatal! Il m'offre du vin et me trahit. Ah! perfide Bacchus!... Mais, parlez, vous autres: Sont-ils échappés? Sont-ils dans l'antre?

LE CHOEUR.

Ils sont rassemblés en un peloton dans le creux de cette pierre. Ils n'osent souffler.

LE CYCLOPE.

De quel côté sont-ils?

LE CHOEUR.

A droite.

LE CYCLOPE.

Où?

LE CHOEUR.

Près de cette pointe. Vous y voici.

LE CYCLOPE, après s'être rudement heurté.

Ah, malheur sur malheur! Je me suis brisé la tête contre le rocher.

LE CHOEUR.

Les voilà qui fuient.

LE CYCLOPE.

Ils n'étaient donc pas *ici*, comme vous le disiez?

LE CHOEUR.

Je ne disais pas *ici*.

LE CYCLOPE.

Où sont-il donc?

LE CHOEUR.

Ils tournent autour de vous à gauche.

LE CYCLOPE.

Ah, Malheureux! Je suis joué. Perfides, vous m'outragez dans le malheur.

LE CHOEUR.

Non, je parle sérieusement: voici l'étranger ici devant vous.

LE CYCLOPE.

Traître étranger, où es-tu?

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ULYSSE.

ULYSSE.

Me voici : mais bien loin de toi. Reconnais Ulysse.

LE CYCLOPE.

Ulysse! D'où vient ce changement de nom?

ULYSSE.

Sors d'erreur. Je suis le véritable Ulysse. Tu devais être puni de ta barbarie par mes mains. Vainement me serais-je glorifié d'avoir réduit Troie en cendres, si je n'eusse vengé mes compagnons si inhumainement immolés.

LE CYCLOPE étonné.

Hélas, l'oracle[1] est accompli! Je me le rappelle avec horreur. Il m'avait trop véritablement prédit que ton retour de Troie me serait funeste, et que je serais aveuglé par ton cruel stratagème. Mais

[1] Telemus Eurymedes, quem nulla fefellerat ales,
Terribilem Polyphemon adit, lumenque quod unum
Fronte geris mediâ, rapiet tibi (dixit.) Ulysses.

« Télème, fils d'Eurimus, augure que nul oiseau n'avait » trompé, va trouver l'effrayant Polyphême. Ulysse, lui dit-il, » vous arrachera l'œil unique que vous avez au milieu du front. » Ovid. *Métam.* liv. XIII.

tremble à ton tour. Le même oracle me venge. Il t'annonce de longues erreurs sur les flots.

ULYSSE.

Je me ris de tes prédictions; tu es aveugle, et je vois. Adieu, je vole au rivage. Je me jette dans mon vaisseau. Je vogue sur la mer de Sicile, et je rentre dans ma patrie.

LE CYCLOPE.

Il n'en ira pas ainsi. Vois ce rocher que j'arrache; je vais t'écraser avec tes compagnons. Je saurai me traîner sur la hauteur, tout aveugle que je suis.

LE CHOEUR.

Allons, nous autres, suivons Ulysse, et servons désormais Bacchus.

FIN DU CYCLOPE.

## PERSONNAGES.

POLYPHÊME.

ULYSSE.

LES COMPAGNONS D'ULYSSE, personnages muets.

SILÈNE.

CHOEUR DE SATYRES, enfans de Silène.

La scène est à l'entrée de la caverne de Polyphème, au pied du mont Etna.

# LE CYCLOPE,

## DRAME SATYRIQUE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

SILÈNE seul.

O Bacchus! je souffre pour toi mille peines et j'ai supporté mille travaux pour toi au temps de ma florissante jeunesse. D'abord, à quels dangers ne m'exposai-je point, lorsqu'agité des fureurs de Junon, tu quittas tes nourrices, les nymphes des montagnes, pour t'enfuir au hasard? Ensuite, au combat des Géans, devenu ton compagnon d'armes, je ne quittai point ton pied droit et je perçai même Encelade de ma lance, en dirigeant mon coup droit au milieu de son bouclier. — Mais non, voyons. — N'est-ce point en songe que j'aurais vu ce que je dis là? — Non, de par Jupiter; car je montrai même les dépouilles à Bacchus... Maintenant, j'accomplis un travail plus grand et plus pénible encore. Junon avait envoyé contre

toi des pirates Tyrrhéniens pour te transporter dans des régions lointaines : j'eus connaissance de ses desseins, et je mis aussitôt à la voile avec mes enfans pour te chercher en tous lieux. Moi-même, du haut de la pouppe, tenant en main le gouvernail, je dirigeais le vaisseau d'un et d'autre côté par les rames. Mes enfans, assis sur les bancs et blanchissant d'écume la mer azurée, tâchaient de découvrir le lieu de ta retraite. Déjà nous atteignions le promontoire de Malée, lorsque le vent d'Orient redoublant de violence nous jeta sur les rochers de l'Etna, dont les antres sauvages servent de retraite aux fils de Neptune, aux Cyclopes qui n'ont qu'un œil et sont avides de sang humain. Devenus la proie de l'un d'eux, nous sommes esclaves dans sa maison. On le *nomme* Polyphême. Au lieu des chansons et des plaisirs de Bacchus, nous sommes réduits à paître les troupeaux de cet impie Cyclope. Mes fils, jeunes encore, conduisent les troupeaux sur les côteaux les plus éloignés; et moi, je suis chargé du soin de remplir les abreuvoirs, de balayer cet antre, de servir d'horribles festins à mon abominable maître... Allons, il faut m'acquitter de la tâche qui m'est imposée, et nettoyer la grotte avec mon rateau de fer, afin que quand le Cyclope rentrera, il trouve son antre propre et prêt à le recevoir lui et ses brebis. Déjà je vois mes fils qui ramènent

les troupeaux.... Qu'est ceci? Dansez-vous donc des sicinnides [1], comme si vous alliez à la maison d'Althée [2] accompagner Bacchus dans ses expéditions amoureuses, et que vous n'eussiez rien à faire qu'à chanter et jouer du luth?

## SCÈNE II.

SILÈNE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Où [3] cours-tu, ô toi qui descends de nobles aïeux! Pourquoi grimper ainsi sur la cîme des rochers? Ce n'est pas là que souffle la douce haleine des zéphirs, ce n'est pas là que tu trouveras du gazon fleuri, ni cette eau pure de la rivière dont est rempli ton abreuvoir, auprès de l'antre du Cyclope. Ce n'est pas là que tes petits t'appellent par leurs bêlemens.

Psytta [4].... là...., viens, viens, te dis-je. Sur ce côteau couvert de rosée. — O hé!... Je vais te lancer une pierre. Reviens, reviens, animal aux

[1] Danse propre aux Satyres.

[2] Althée, maîtresse de Bacchus, de laquelle ce dieu eut Déjanire.

[3] Ceci est divisé en strophes et antistrophes ; le chœur chante, et c'est à quoi font allusion les derniers mots de Silène.

[4] Cri des anciens bergers de Sicile. On le retrouve dans Théocrite.

longues cornes, rentre dans la grotte solitaire du Cyclope sauvage.

Et toi, laisse presser tes mamelles gonflées de lait, donne-les à tes jeunes agneaux que tu abandonnes dans leur couchette. Ces petits animaux, qui dorment tout le jour, te rappellent par leurs doux bêlemens. Ne quitteras-tu point les pâturages herbeux, pour revenir dans ton étable à l'ombre des rochers de l'Etna?

Bacchus n'est point en ces lieux, ni les danses, ni les bacchantes armées du thyrse, ni le bruit des tambours frappés au bord d'une onde pure, ni les gouttes précieuses de la liqueur vermeille. Je ne suis point avec les nymphes sur les sommets de Nyssa [1], occupé à chanter un hymne bacchique à Vénus, à la poursuivre avec les bacchantes aux pieds agiles et brillans. Bacchus, dieu cher et propice, où vis-tu solitaire? En quels lieux erres-tu avec ta blonde chevelure que tu agites sur tes épaules? tandis que moi, ton serviteur fidèle, je suis esclave du Cyclope au front percé d'un œil hideux, et que vêtu de cette peau de bouc, j'erre tristement loin de toi, sans jouir de ton amitié.

SILÈNE.

Taisez-vous, mes enfans, et dites aux valets de

[1] Partie du mont Parnasse. Dans ce passage j'ai suivi Musgrave.

rassembler les troupeaux vers l'antre creusé dans le roc.

LE CHOEUR aux valets.

Allez. *(à Silène)* Mais, mon père, d'où vient cet empressement?

SILÈNE.

J'aperçois un vaisseau grec sur le rivage, des rameurs avec un chef à leur tête, qui s'avancent vers cet antre; ils portent des vases vides sur leurs têtes, manquant sans doute de vivres, et sont aussi chargés d'urnes propres à puiser de l'eau. Étrangers malheureux! Qui sont-ils? Ils ignorent quel est le caractère de notre maître Polyphême, puisqu'ils abordent sur ce rivage inhospitalier, et qu'ils viennent se mettre sous la dent de l'anthropophage Cyclope. Mais restez tranquilles, afin que je puisse apprendre d'eux d'où ils sont partis, pour venir en Sicile au pied du mont Etna.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, ULYSSE et ses compagnons.

ULYSSE.

Étrangers, pourriez-vous nous dire s'il est quelque fleuve en ces lieux où nous puissions puiser de l'eau pour étancher notre soif, et si quelqu'un veut vendre des vivres à des nautonniers qui en

ont un pressant besoin ?..... Mais que vois-je? Sommes-nous dans un lieu consacré à Bacchus? Que signifie cette troupe de satyres à l'entrée de cette grotte? J'adresse au plus âgé mes premières salutations.

SILÈNE.

Je te salue, ô étranger! mais, dis-moi qui tu es, et quelle est ta patrie?

ULYSSE.

Ulysse, né à Ithaque, et roi des Céphalléniens.

SILÈNE.

Je connais Ulysse et ses beaux discours, je connais le fils rusé de Sisyphe [1].

ULYSSE.

C'est moi-même, ne m'insulte pas.

SILÈNE.

De quel lieu es-tu parti pour venir en Sicile?

ULYSSE.

D'Ilion; je viens de cette ville célèbre par tant de travaux.

[1] Il y a deux mots ironiques dans cette phrase, celui de *beaux discours* et celui de *fils de Sisyphe*. Sisyphe était l'amant de la mère d'Ulysse, et non son mari.

SILÈNE.

Quoi, tu ne savais donc pas le chemin de ta patrie?

ULYSSE.

Les tempêtes m'ont jeté malgré moi sur ce rivage.

SILÈNE.

Ah! tu as éprouvé le même sort que moi.

ULYSSE.

Est-ce donc malgré toi que tu es venu en ces lieux?

SILÈNE.

Oui, je poursuivais les pirates qui ont enlevé Bacchus.

ULYSSE.

Quelle est cette contrée, et qui sont ceux qui l'habitent?

SILÈNE.

Ce sont ici les côteaux de l'Etna, le lieu le plus élevé de la Sicile.

ULYSSE.

Où sont les murs et les remparts élevés par ses habitans?

SILÈNE.

Il n'y en a point. O étranger! ces monts ne sont pas habités par des hommes.

ULYSSE.

A qui donc servent-ils de retraite? Est-ce aux bêtes sauvages?

SILÈNE.

Aux Cyclopes. Ils vivent dans des antres et n'ont point de maisons.

ULYSSE.

A quel maître obéissent-ils? Le pouvoir chez eux est-il confié à tout le peuple?

SILÈNE.

Ce sont des bergers errans de lieux en lieux. Aucun n'est soumis aux autres à aucun égard.

ULYSSE.

Ils cultivent sans doute la plante de *Cérès? Si*non, de quoi se nourrissent-ils?

SILÈNE.

De lait, de fromage, de la chair des moutons choisis dans leurs troupeaux.

ULYSSE.

Ont-ils la liqueur de la vigne et boivent-ils dans la coupe de Bacchus?

SILÈNE.

Non, privés de ce bien, ils habitent une terre ingrate.

ULYSSE.

Sont-ils amis des étrangers, et respectent-ils les droits sacrés de l'hospitalité?

SILÈNE.

Le plus agréable repas est, selon eux, la chair de leurs hôtes.

ULYSSE.

Que dis-tu? La chair humaine est un festin pour eux?

SILÈNE.

Personne n'arrive en ces lieux qu'il ne soit promptement égorgé.

ULYSSE.

Où est le Cyclope que tu sers? Est-il dans cette caverne?

SILÈNE.

Il est absent et poursuit avec ses chiens les bêtes sauvages sur l'Etna.

ULYSSE.

Sais-tu ce qu'il faut que tu fasses afin de hâter notre départ?

SILÈNE.

Je ne le sais pas, Ulysse; mais il n'est rien que je ne fasse pour toi.

ULYSSE.

Vends-nous les vivres qui nous manquent.

SILÈNE.

Je ne puis t'offrir, comme je te l'ai déjà dit, que la chair de ces animaux.

ULYSSE.

C'en est assez pour appaiser agréablement la faim.

SILÈNE.

J'ai aussi du fromage fait de lait caillé et du lait de vache.

ULYSSE.

Apportez ces vivres ici. C'est à la *clarté* du jour qu'on achète sans fraude et sans péril.

SILÈNE.

Et toi, dis-moi, combien d'or me donneras-tu en échange?

ULYSSE.

Je ne t'offre pas de l'or, mais la liqueur de Bacchus.

SILÈNE.

O doux propos!.... La liqueur dont nous sommes privés depuis un si long temps!

ULYSSE.

C'est même un vin que Maron m'a donné, Maron le fils du dieu [1].

SILÈNE.

Quoi! Maron que j'ai élevé et que j'ai porté tout jeune entre mes bras?

ULYSSE.

Lui-même, le fils de Bacchus, afin qu'il ne te reste aucun doute.

SILÈNE.

Ce vin est-il resté dans le magasin du navire, ou bien l'aurais-tu pris avec toi?

ULYSSE.

C'est cette outre que tu vois, ô vieillard! qui le contient.

SILÈNE.

Eh! il n'y en a pas là de quoi remplir ma bouche.

ULYSSE.

J'en ai encore deux fois autant qu'il en coulera de cette outre.

[1] Maron était fils d'Évanthée, selon Homère; selon d'autres, de Silène lui-même. Évanthée était fils de Bacchus et d'Ariane: quelques auteurs le confondent avec Bacchus. Il y avait en Thrace une ville appelée Maronée, qui produisait d'excellent vin.

SILÈNE.

La belle source que tu m'offres, qu'elle me réjouit le cœur !

ULYSSE.

Veux-tu que je te fasse d'abord goûter un peu de ce vin pur?

SILÈNE.

Tu as raison. Ce premier goût fait acheter avec plaisir.

ULYSSE.

J'ai apporté fort à propos une coupe avec mon outre.

SILÈNE.

Allons, verse à grands flots, afin qu'après avoir bu j'en conserve le goût.

ULYSSE.

Tiens.

SILÈNE.

Papéax[1] !.... la belle odeur !

ULYSSE.

Tu l'as donc vue?

SILÈNE.

Non, par Jupiter ; mais je la sens.

[1] Cri de joie.

ULYSSE.

A présent goûte-le, afin de ne pas louer seulement en paroles.

SILÈNE.

Babé[1].... Bacchus m'invite à danser. — Ha, ha, ha!

ULYSSE.

A-t-il arrosé ton gosier comme il faut?

SILÈNE.

Je le sens jusqu'au bout des ongles.

ULYSSE.

J'ajouterai cependant à cela de l'argent monnoyé.

SILÈNE.

Laisse-là ton or, et donne-moi seulement l'outre.

ULYSSE.

Apportez à présent vos fromages et vos moutons.

SILÈNE.

Oui, je te les apporterai sans me soucier de mon maître, car pour boire un seul coup, je donnerais de bon cœur tous les troupeaux des Cyclopes; et je consens qu'on me précipite dans la mer

[1] Exclamation de surprise, avec l'inflexion molle d'un homme qui a la bouche pleine et une sorte de demi-ivresse.

du haut du rocher de Leucade[1], pourvu qu'auparavant on me laisse m'enivrer à mon aise, et que je sente s'élever un doux nuage sur mes yeux. Oh! qu'il faut être fou pour ne pas se trouver heureux quand on boit, lorsqu'échauffé par ces doux feux on se livre à l'amour[2], à la danse, à l'oubli des maux! Après cela, je n'acheterais pas un si bon vin! Je ne laisserais pas pleurer à son aise notre Cyclope et son gros œil!

Il entre dans la grotte pour chercher le fromage et les moutons.

## SCÈNE IV.

### ULYSSE, LE CHŒUR[3].

LE CHŒUR.

Écoute, Ulysse; en attendant, nous *nous entre*tiendrons un peu avec toi.

[1] Peut-être est-ce les troupeaux que Silène permet de précipiter.

[2] En latin et mot à mot :

In quo est hocce erectum excitare;
Mammarumque contrectatio, et paratum
Tangere manibus pratum, etc.

Le mot λειμὼν, *pratum*, a ici le même sens que κῆπος, *hortus*, à quelquefois, et que M. de la Monnaie a expliqué dans une épigramme grecque rapportée par M. Brunck, *Analect.* t. III, vers la fin.

[3] C'est M. Tyrwhitt qui a rendu au chœur le rôle qu'il joue dans cette scène. Les éditions substituent Silène à ce personnage.

ULYSSE.

Je vois en vous des amis, et c'est à un ami que vous vous adressez.

LE CHOEUR.

Vous avez donc pris Troie? La belle Hélène est devenue votre captive?

ULYSSE.

Il est vrai, et nous avons détruit la maison de Priam.

LE CHOEUR.

Sans doute qu'après avoir pris cette jeune princesse, vous lui offrîtes vos cœurs tour à tour, car elle aime à changer de maris;... la perfide, qui, pour avoir vu la chaussure élégante et le riche collier de Pâris, fut si troublée de plaisir, qu'elle quitta le bon Ménélas, l'excellent petit Ménélas. Ah! plût à Dieu que jamais les femmes n'eussent existé.... que pour moi seul!

## SCÈNE V.

LES MÊMES, SILÈNE.

SILÈNE.

O roi Ulysse! voici des moutons, du lait de brebis, et une abondante provision de fromage de lait caillé; prenez, éloignez-vous au plutôt de la

caverne, et donnez-moi en échange la liqueur de Bacchus que vous m'avez promise.

ULYSSE.

Dieux! le Cyclope s'avance. Que faire? O vieillard! nous sommes perdus. Où fuir?

SILÈNE.

Dans ce rocher, où vous pourrez rester cachés.

ULYSSE.

Tu me donnes un conseil étrange, de me jeter dans ses filets.

SILÈNE.

Étrange? Nullement. Il y a plusieurs retraites secrètes dans ce rocher.

ULYSSE.

Il n'en sera pas ainsi. Troie aurait trop à gémir, si nous fuyions devant un seul homme. Plus d'une fois mon bouclier a repoussé des milliers de Phrygiens. S'il faut mourir, mourons en gens de cœur; ou bien, en sauvant nos vies, sauvons aussi notre gloire.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CYCLOPE

LE CYCLOPE [1], sans apercevoir les Grecs retirés au fond du théâtre, et s'adressant au chœur des satyres qui dansent.

Retire-toi, range-toi. Que signifient ces jeux? Pourquoi ces bacchanales? Vous n'avez ici ni Bacchus, ni les grelots d'airain, ni le bruit des tymbales. Retrouverai-je en bon état les jeunes agneaux renfermés dans mon antre? Sont-ils pendans à la mammelle de leur mère? Se jouent-ils à ses côtés? A-t-on exprimé dans des vases de jonc une grande quantité de fromage? Que dites-vous? Répondez-vous? Ce bâton va faire verser des larmes. Levez les yeux, et ne les baissez pas vers la terre.

LE CHOEUR.

Tu le vois. Nous levons les yeux jusqu'à Jupiter; je vois les astres et Orion.

LE CYCLOPE.

Mon dîner est-il prêt?

LE CHOEUR.

Oui, que ton gozier soit seulement prêt à l'avaler.

[1] Je suis encore ici la distribution indiquée par M. Tyrwhitt et adoptée par Musgrave.

LE CYCLOPE.

Et les coupes sont-elles pleines de lait?

LE CHOEUR.

Si pleines, qu'il ne tient qu'à toi d'en boire un plein tonneau.

LE CYCLOPE.

Est-ce du lait de brebis, ou de vache, ou mêlé?

LE CHOEUR.

Tu en as à choisir, pourvu seulement que tu ne m'avales pas en le buvant.

LE CYCLOPE.

Je m'en garderai bien; car en sautillant dans mon ventre, vous me feriez périr à force de remuer. (*Apercevant tout à coup les Grecs et Silène qui feint de les repousser.*) Oh! oh! Qui sont ces hommes que j'aperçois vers ma demeure? Ce sont des pirates ou des filous qui sont venus sur ce rivage. Je vois des agneaux sortis de l'antre qu'on a attachés avec des liens d'ozier, des vases remplis de fromage, et ce vieillard dont la tête chauve est toute enflée des coups qu'il a reçus.

SILÈNE.

Ah! malheureux que je suis! J'ai la fièvre à force d'avoir été battu.

LE CYCLOPE.

Par qui ? Quel est celui qui t'a frappé si fort, vieillard ?

SILÈNE.

Ce sont ces gens-là, Cyclope ; et cela parce que je ne voulais pas permettre qu'on vînt ravir ton bien.

LE CYCLOPE.

Ils ne savent donc pas que je suis dieu et fils de dieu ?

SILÈNE.

Je le leur ai bien dit : mais ils n'emportaient pas moins tes trésors. Ils mangeaient ton fromage malgré moi, ils emmenaient tes agneaux, ils disaient qu'ils t'attacheraient toi-même à un carcan de trois coudées ; qu'à ta vue et sous ton œil monstrueux ils t'arracheraient les entrailles ; qu'ils te déchireraient le dos à coups de fouet ; qu'ensuite ils te lieraient, te jeteraient sous les bancs de leur vaisseau, et te vendraient au premier venu pour travailler dans les carrières ou pour faire aller le moulin [1].

LE CYCLOPE.

En vérité ? Allons, cours vîte ; aiguise mon sa-

[1] Ceci suppose une correction de Musgrave. Suivant la leçon vulgaire, il faut traduire : *ou pour garder une porte.*

bre tranchant, entasse des monceaux de bois, mets-y le feu; car je veux les égorger sur le champ et m'en rassasier à loisir: les uns, je les ferai rôtir sur le charbon brûlant, les autres seront bouillis à grand feu. Aussi bien, suis-je las de ma nourriture sauvage: j'ai assez mangé de lions et de cerfs, et voici déjà long-temps que je suis privé de chair humaine.

SILÈNE.

Un mets nouveau flatte toujours l'appétit, et depuis assez long-temps il n'est point arrivé d'étrangers dans cette caverne.

ULYSSE.

Cyclope, écoute nous à notre tour. C'est pour acheter des vivres que nous sommes sortis de notre vaisseau et venus vers ton antre. Ce vieillard nous a vendu des agneaux pour une coupe de vin; il a bu et nous a livré sa marchandise de gré à gré. Dans tout cela, il n'y a point eu la moindre violence. Mais à présent, le malheureux ne dit que des faussetés, parce qu'il a été surpris dans le temps qu'il vendait en cachette un bien qui t'appartient.

SILÈNE.

Moi?... Puisses-tu périr mille fois;...

ULYSSE.

Oui, si je ne dis pas la vérité.

SILÈNE.

Par Neptune ton père, ô Cyclope! par le grand Triton, par Nérée, par Calypso, par les filles de Nérée, par les flots sacrés, par toute la race des poissons, je te le jure, ô mon charmant, mon petit Cyclope[1], mon cher petit maître, je n'ai point vendu tes richesses à ces étrangers. Si je mens, puissent périr misérablement ces beaux[2] enfans dont je suis père, et que j'aime si tendrement!

LE CHOEUR.

Garde tes imprécations pour toi. Je t'ai vu de mes propres yeux vendre des vivres à ces étrangers. Si je ne dis pas vrai, je veux que mon père périsse. Ne sois pas injuste envers ces malheureux étrangers.

LE CYCLOPE, aux Satyres.

Vous mentez : (*montrant Silène* :) je me fie à ce juge-là, beaucoup plus qu'à Rhadamante, et je soutiens qu'il est plus juste et plus équitable que lui. Mais je veux moi-même interroger le criminel. D'où venez-vous, étrangers? D'où êtes-vous? Quelle ville a pris soin de vos jeunes ans?

[1] Cyclopillon.

[2] C'est un mot rétabli par Musgrave. En suivant la leçon vulgaire, il faudrait traduire : *ces méchans enfans*.

ULYSSE.

Nous sommes citoyens d'Ithaque. Nous venons d'Ilion, que nous avons détruit; et poussés par les vents qui règnent sur les mers, nous avons été jetés dans tes États, ô Cyclope.

LE CYCLOPE.

Est-ce vous qui, pour enlever la perfide Hélène des mains de son ravisseur, avez été jusqu'à Troie, aux bords du Scamandre?

ULYSSE.

C'est nous-mêmes; et nous avons supporté pour cela de rudes travaux.

LE CYCLOPE.

Voilà certes une honteuse expédition: pour une seule femme, naviguer jusqu'aux rivages phrygiens!

ULYSSE.

C'est l'ouvrage des dieux; n'accuse aucun des mortels. Mais, ô généreux fils du dieu des mers, reçois favorablement nos supplications: nous te parlons en hommes libres: n'attente pas sur les jours des infortunés qui viennent vers ton antre avec des sentimens de paix et d'amitié; ne souille pas tes lèvres d'un mets abominable. O roi, épargne des Grecs, qui, dans leur patrie, ont élevé des

temples à ton père. Le port sacré de Ténare demeure à jamais inviolable. Les retraites de Malée, le rocher de Sunium, où Minerve a un temple, et qui recèle de l'argent dans son sein, le promontoire de Géreste, qui offre un refuge assuré, tous ces lieux sont consacrés à Neptune. Nous n'avons pu pardonner aux Phrygiens un outrage difficile à supporter. Tu dois prendre part à notre gloire. Tu habites une terre grecque, puisque ta demeure est aux pieds de ce mont qui vomit la flamme. Docile à la loi commune des mortels, prête l'oreille à nos prières, reçois des supplians, des infortunés échappés du naufrage; accorde-leur les dons de l'hospitalité, donne-leur des vivres et des vêtemens, et ne forme pas l'odieux dessein d'enfoncer dans leurs membres déchirés le fer destiné pour la chair des animaux, de remplir ton corps et ta bouche de ces lambeaux ensanglantés. Hélas! assez de héros ont été enlevés à la Grèce dans les champs troyens; assez long-temps la terre de Priam s'est abreuvée du sang de tant de mortels illustres; assez long-temps le fer cruel a plongé dans le deuil les mères, et les épouses, et les pères courbés sous le poids des ans. Que sera-ce si tu livres aux flammes les malheureux restes de ces guerriers pour en faire un cruel repas? Non, Cyclope, cède à ma prière; n'obéis pas à l'aveugle instinct de ta gourmandise; préfère l'humanité sainte à la bar-

bare impiété. Les biens que le crime procure sont souvent suivis de peines et de repentirs.

SILÈNE.

Écoute, Cyclope; je veux te donner un conseil. Ne laisse pas le plus petit morceau de la chair de cet homme-là. Quand tu auras mangé sa langue, tu deviendras éloquent et babillard comme lui.

LE CYCLOPE.

Les richesses, mortel chétif[1], voilà le dieu des sages. Tout le reste n'est que vanité et belles paroles. Que m'importent à moi les promontoires consacrés à mon père? et pourquoi m'en fais-tu un si pompeux étalage? Étranger, la foudre de Jupiter ne me fait point trembler; je ne crois point que Jupiter soit un dieu plus puissant que *moi : en* un mot, je ne m'en soucie guères. Et ce qui fait que je ne m'en soucie pas, le voici : si ce dieu verse du ciel des torrens de pluie, j'ai sous ce rocher une demeure solide et couverte. Retiré dans cet asile, j'y mange un veau rôti ou quelque bête sauvage; je remplis mon ventre de leur chair. Puis vidant une outre pleine de lait, je frappe sur sa peau tendue, et je défie par ce bruit le tonnerre de Jupiter; et lorsque l'aquilon de Thrace verse la neige à grands flots, je couvre mon corps

[1] Hommelet.

de peaux de bêtes; je fais grand feu, et je me ris de la neige. La terre, de gré ou de force, fait naître de l'herbe dont je nourris mes bestiaux. Je me garde bien de les immoler à quelqu'autre dieu qu'à moi-même et à mon ventre, le plus grand de mes dieux. Boire, manger, et vivre sans souci, voilà le Jupiter des sages. Que ceux qui ont établi des lois et embarrassé la vie humaine de mille soins inutiles, soient maudits mille fois et pleurent à leur aise. Je ne cesserai point, pour leur plaire, de me réjouir le cœur, et je ne t'en croquerai pas moins. Voici donc les présens de l'hospitalité que je t'offre, afin d'être avec toi sans reproches. Un bon feu, et une marmite de la maison de mes pères, qui te fera bouillir à merveille et te vêtira chaudement. Allons, marchez là-dedans; allez à l'autel du dieu de cette caverne, et préparez-moi un beau festin.

ULYSSE.

Hélas! j'ai échappé aux dangers d'Ilion et à ceux de la mer, et maintenant j'échoue contre le cœur d'un homme impie, contre un rocher inabordable! O Pallas! fille de Jupiter, déesse, ma protectrice, c'est en cet instant que j'ai besoin de ton secours. Ce sont là des travaux plus difficiles que ceux d'Ilion et des périls plus menaçans. Et toi, qui habites le palais des astres brillans, Jupiter hospitalier, vois le traitement que je souffre! Si

tes yeux n'en sont frappés, sans doute tu n'es point; et c'est en vain, ô Jupiter! que l'on t'adore comme un dieu.

Ils entrent dans la caverne.

## SCÈNE VII.

LE CHOEUR seul [1].

Ouvre, Cyclope, les lèvres qui ferment l'entrée de ton large gosier; car on t'a préparé des viandes bouillies et rôties que tu peux ôter de dessus les charbons ardens, mâcher et dévorer; tu peux disséquer les membres de tes hôtes, préparés dans des peaux velues [2]. Ne me fais point participer à ce repas. Garde pour toi tout le vaisseau que tu

[1] Il est indiqué dans Musgrave. Dans les autres éditions, ce chœur est partagé en deux demi-chœurs.

[2] L'usage de couper la chair sur des peaux, comme sur une table de boucherie, a été pratiqué dans l'antiquité. Voy. Pollux, *Onomast.* lib. X, Segm. 181. Ainsi le mot κχινόμενας, peut signifier que ces chairs étaient coupées sur des peaux. Mais comme ce mot grec signifie proprement *égorgées*, on devrait peut-être admettre ici une légère correction, et lire καιόμενας, *brûlées, cuites*. On voit dans Hérodote, IV, 61, que l'usage de faire cuire la viande dans des peaux de bœufs a été pratiqué par quelques anciens peuples. Barnès et Musgrave font remarquer que les anciens Écossais avaient aussi une coutume semblable. Ce que dit le P. Brumoy, dans une note sur ce passage, que cet usage n'est pas aisé à comprendre, n'arrêtera pas ceux qui voudront bien en faire l'expérience. Ils s'assureront que l'eau contenue

charges de cet horrible mets. Je dis adieu à cet antre; oui, je veux fuir les sacrifices du Cyclope impie de l'Etna, qui se réjouit de manger la chair de ses hôtes. Quelle est donc la barbarie de celui qui ose immoler sur son foyer de malheureux supplians, réfugiés dans sa maison! qui les coupe, qui les mange, qui fait craquer leurs membres sous ses dents sacrilèges; qui fait bouillir des chairs humaines, ou les retire de dessus les charbons toutes fumantes pour s'en nourrir!

dans une outre peut bouillir sur le feu, sans que l'outre soit endommagée. Mais ce qu'ajoute le P. Brumoy, que le poëte parle ensuite deux ou trois fois des marmites d'airain de Polyphème, est une objection plus forte, quoique peut-être elle ne soit pas sans réponse.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, LE CHOEUR.

ULYSSE.

O Jupiter! que dirai-je de l'affreux spectacle que cet antre vient de m'offrir? Spectacle incroyable, semblable aux récits fabuleux et non aux actions des hommes!

LE CHOEUR.

Qu'est-il arrivé, Ulysse? l'impie Cyclope a-t-il fait un festin de tes chers compagnons?

ULYSSE.

Il en a mangé deux, après les avoir mesurés des yeux et tâtés des mains, pour choisir le corps le plus gras et la chair la mieux fournie.

LE CHOEUR.

Infortunés!... Comment leur a-t-il fait subir ce cruel supplice?

ULYSSE.

Aussitôt que nous sommes entrés dans la caverne, le Cyclope a commencé par allumer du feu, en jetant sur son large foyer les branches d'un grand chêne, qui aurait fait la charge de trois chars; ensuite il s'est fait près du feu un lit de feuilles de sapin. Il a pris une coupe d'environ dix mesures [1], et s'étant mis à traire ses vaches, il l'a remplie de lait. Il a posé à côté un gobelet de bois de lierre, qui paraissait avoir trois coudées en largeur et quatre en profondeur. Après cela, il a approché du feu une marmite d'airain pour y faire bouillir les mets dont il voulait faire son repas; il a pris des broches de bois d'épine grossièrement taillées avec la serpe et dont l'extrémité avait été durcie au feu, et a préparé en même temps des vases pareils à ceux où l'on reçoit le sang des victimes, mais dont la hache avait seule arrondi les contours. Lorsque tout a été prêt pour l'infernal festin [2], il a saisi les deux infortunés et les a égorgés avec précaution; l'un a été jeté dans la marmite d'airain : il a pris l'autre par l'extrémité du talon, et lui brisant la tête contre la pointe d'un rocher, il a fait ruisseler les cervelles; ensuite enlevant les chairs avec son large coutelas, il

[1] Dix amphores.

[2] Pour le détestable cuisinier de Pluton.

les a fait rôtir au feu, et a jeté dans la marmite les autres membres pour les faire bouillir. Pour moi, pénétré de douleur, et les yeux baignés de larmes, je m'approchais du Cyclope, et je le servais. Les autres, comme des oiseaux tremblans, se retiraient frappés de terreur dans les recoins obscurs de la caverne; le sang se glaçait dans leurs veines. Enfin, rassasié de la chair de mes compagnons, le Cyclope s'est couché, et son gosier entrouvert infectait l'air de l'odeur de son haleine impure. Alors les dieux m'inspirent une heureuse pensée. Je remplis une coupe de vin de Maron pur; je l'offre à boire au Cyclope, et lui dis : « Cyclope, fils du dieu des mers, vois quelle boisson divine la Grèce exprime de ses vignes, goûte cette liqueur de Bacchus. » Gorgé de ces mets détestables, il prend la coupe avec plaisir, et l'approchant de ses lèvres, il l'avale d'un trait : puis il en fait l'éloge; et levant les mains, il s'écrie : « O le plus cher des étrangers! tu me fais boire une liqueur exquise après un repas exquis. » Le voyant ainsi réjoui, je lui remplis une seconde coupe, sûr que le vin ne manquerait pas de l'abattre et servirait notre vengeance. Bientôt il en vient aux chansons. Et moi, versant coup sur coup, j'échauffe ses entrailles d'un nouveau feu. Il mêle ses chants discors aux pleurs de mes compagnons; tout l'antre en retentit. Moi, je me dérobe en se-

cret, prêt à vous sauver avec moi, si vous voulez me seconder. Dites-moi donc si vous desirez ou si vous ne desirez pas de fuir un monstre insociable, pour aller habiter le palais de Bacchus avec les jeunes Naïades. Ton père, qui est dans l'antre, m'a déjà témoigné ce désir : mais il est faible et ne songe qu'à boire; comme un oiseau pris à la glue et qui agite vainemént ses aîles, il ne peut se détacher de la coupe qu'on lui présente. Toi, qui es jeune, échappe au danger avec moi, retourne à ton ancien ami Bacchus, auquel le Cyclope ressemble si peu.

LE CHOEUR.

Mortel chéri! plût au ciel que nous voyions luire l'heureux jour qui nous délivrera du joug de l'affreux Cyclope! Depuis combien de temps sommes-nous privés du plaisir de voir le vin couler dans l'entonnoir, sans pouvoir nous dérober au joug du tyran [1] !

ULYSSE.

Écoute, et sache le moyen que je veux employer pour nous venger de ce monstre sauvage, et pour te délivrer de la servitude.

LE CHOEUR.

Parle, et sois sûr que les doux sons du luth asia-

[1] Musgrave propose une correction qui produit un sens assez vraisemblable, mais fort obscène.

tique[1] ne sont pas plus agréables à mes oreilles que ceux de ta voix, si tu viens annoncer que le Cyclope est mort.

ULYSSE.

Dans la gaîté que le vin lui inspire, il a dessein d'aller faire un festin avec les Cyclopes ses frères.

LE CHŒUR.

Je comprends, tu veux le surprendre dans la solitude et le tuer, en te cachant avec soin, ou le précipiter[2] du haut d'un rocher?

ULYSSE.

Rien de tel; j'ai des projets plus cachés.

LE CHŒUR.

Quels sont-ils? Nous avons dès long-temps ouï parler de ta prudence.

ULYSSE.

Je le détournerai du festin où il veut aller, en lui disant qu'il ne faut pas donner ainsi son vin à tous les Cyclopes; mais qu'il doit le garder pour lui seul, et ne songer qu'à ses plaisirs. Ensuite, lorsqu'il dormira vaincu par Bacchus, je prendrai un long rameau d'olivier qui est dans la grotte, je

[1] Particulièrement consacré à Bacchus.

[2] Le stratagème n'est pas fin; il est digne de ceux qui le proposent.

l'aiguiserai avec mon épée et le mettrai quelques instans au feu : puis quand je le verrai rougir, je l'en retirerai brûlant et l'enfoncerai dans l'œil du Cyclope, qui sera bientôt consumé. En même-temps, semblable à un homme occupé de la construction d'un navire, et qui par le moyen de deux courroies fait mouvoir rapidement sa tarière [1], je tournerai le tison dans l'orbite où l'œil est renfermé, et je dessécherai cet organe sensible aux impressions de la lumière.

LE CHOEUR.

Oh! quel plaisir! Je suis transporté de cette invention.

ULYSSE.

Après cela, je t'embarquerai avec nos amis et ton père dans un vaisseau prêt à nous recevoir; et agitant les rames des deux bords, nous fuirons loin de cette terre.

LE CHOEUR.

Nous sera-t-il permis, comme t'ayant prêté le serment de fidélité [2], de tenir aussi le tison qui doit crever l'œil du Cyclope? Je veux absolument contribuer à son supplice.

[1] Comparaison empruntée d'Homère.

[2] Comme par des libations du dieu. On faisait des libations en prêtant serment.

ULYSSE.

Il le faut bien. Le tison est grand, nous aurons besoin que tu nous aides à le porter.

LE CHOEUR.

Ah! je porterai, s'il le faut, le poids de cent chariots, pour avoir le plaisir de broyer l'œil du Cyclope, comme un essaim d'abeilles, et de le faire périr dans les tourmens.

ULYSSE.

Taisez-vous maintenant. Vous savez tous mes projets. Lorsque je vous le dirai, soyez docile à ma voix; c'est moi qui dirigerai l'entreprise : car j'ai des amis dans cet antre que je n'abandonnerai point, pour me dérober seul au danger : *je pourrais fuir en cet instant, puisque je suis sorti* de l'antre; mais il n'est pas juste de laisser en ces lieux ceux qui m'y ont accompagné et de ne songer qu'à moi seul.

Il rentre dans la grotte.

## SCENE II.

LE CHOEUR.

Allons. Qui sera le premier qui le suivra, pour porter le tison qu'il faut remuer avec vigueur? Qui l'enfoncera dans les paupières du Cyclope, pour percer l'œil qui l'éclaire?

(DES CHANTS AU DEDANS [1].)

DEMI-CHOEUR.

Paix, paix. Échauffé des vapeurs du vin, ce beau [2] chanteur qui bientôt pleurera, sort de l'antre en poussant des cris désavoués des Grâces; allons, donnons à ce sauvage grossier des leçons au milieu des plaisirs. Bientôt il sera plongé dans une nuit profonde.

DEMI-CHOEUR.

Heureux celui qui s'enivre de la liqueur chérie de Bacchus, qui, couché dans un festin, presse dans ses bras un homme qu'il aime, et joue avec les cheveux blonds de sa maîtresse, en respirant de doux parfums. C'est alors qu'on chante avec transport : « Qui m'ouvrira la porte [3] ? »

[1] On conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que ces mots ne font pas partie du discours du chœur, mais qu'ils indiquent seulement que ce personnage est interrompu par les chants de Polyphême. C'est un monument curieux des indications données par le poëte lui-même, touchant le jeu de la scène.

[2] Littéralement : *gauche*. J'ai remplacé par l'ironie ce mot difficile à exprimer.

[3] M. Musgrave conjecture que ces mots étaient le commencement d'une chanson, connue que le chœur se contente de rappeler aux spectateurs. Ce morceau est écrit en vers anacréontiques.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

LE CYCLOPE, ULYSSE, SILÈNE, LE CHOEUR.

LE CYCLOPE.

HA, ha, ha.... je suis tout plein de vin. O le joyeux festin! Mon estomac, comme un vaisseau chargé, est rempli jusqu'aux bords. Ce beau gazon m'invite à célébrer la fête du printemps avec mes frères les Cyclopes. Allons, mon cher hôte, apporte-moi cette outre; donne, te dis-je.

LE CHOEUR.

Avec quelle grâce il sort du palais! On allume un flambeau pour lui, ainsi que pour une tendre épouse, dans l'intérieur de cet antre frais. Bientôt on verra son front orné d'une guirlande de couleurs variées[1].

ULYSSE.

Écoute-moi, Cyclope; car je connais dès longtemps ce Bacchus, que je t'ai fait boire.

LE CYCLOPE.

Et ce Bacchus passe donc pour un dieu?

[1] Double sens. Il a en vue le supplice du Cyclope.

ULYSSE.

Sans doute; et même pour un très-grand dieu, qui procure aux hommes de doux plaisirs.

LE CYCLOPE.

En cet instant, je le rejette avec plaisir.

ULYSSE.

Telle est cette divinité bienfaisante. Elle ne nuit à aucun des mortels.

LE CYCLOPE.

Mais comment un dieu peut-il se plaire à demeurer dans une outre?

ULYSSE.

En quelque lieu qu'on le place, il y reste avec plaisir.

LE CYCLOPE.

Il n'est pas convenable pourtant que les dieux s'enferment dans une peau.

ULYSSE.

Eh! quoi, si le dieu te réjouit, la peau doit-elle te choquer si fort?

LE CYCLOPE.

Je n'aime pas cette outre: mais j'aime bien ce qu'elle contient.

ULYSSE.

Reste donc là, Cyclope, à boire et te divertir.

LE CYCLOPE.

Ne faut-il pas que j'aille donner à mes frères un peu de cette liqueur?

ULYSSE.

En la gardant pour toi, tu seras plus grand à leurs yeux.

LE CYCLOPE.

En leur en faisant part, je leur serai plus utile.

ULYSSE.

Les festins nombreux entraînent des querelles et des coups.

LE CYCLOPE.

Lors même que je m'enivrerai, personne n'osera me toucher.

ULYSSE.

Mon cher ami, quand on a bu, il faut rester chez soi.

LE CYCLOPE.

Il faut être bien sot, pour n'aimer pas les festins quand on boit.

ULYSSE.

Rester chez soi quand on s'enivre, est au contraire bien sage.

LE CYCLOPE.

Eh bien! Silène, qu'en dis-tu? Resterons-nous?

SILÈNE.

Sans doute, Cyclope : et qu'avons-nous à faire d'autres buveurs?

LE CYCLOPE.

En effet, voilà un siége de gazon fleuri.

SILÈNE.

Et puis il est si doux de boire à la chaleur du soleil! Allons, allons, repose-toi; assieds-toi là sur l'herbe.

LE CYCLOPE.

Soit... Mais pourquoi mets-tu la coupe derrière moi?

SILÈNE.

De peur que quelque voleur ne vienne l'enlever devant toi.

LE CYCLOPE.

Ah! ah! tu veux boire à la dérobée. Allons, allons, pose-la au milieu. — Et toi, mon hôte, avant tout, dis-moi ton nom.

ULYSSE.

*Personne* [1]. Quelle grâce puis-je espérer de toi, en récompense de mes services?

[1] Cette ruse, qui donne lieu à une équivoque, est empruntée d'Homère.

LE CYCLOPE.

Je te mangerai le dernier de tous tes compagnons.

ULYSSE.

Cyclope, tu accordes-là à ton hôte une rare faveur.

LE CYCLOPE, à Silène.

Holà, que fais-tu là? Tu bois mon vin en cachette?

SILÈNE.

Non, non; c'est Bacchus qui m'a voulu ravir un baiser : il me prenait pour une jeune beauté.

LE CYCLOPE.

Il t'en coûtera cher, si tu continues : va, va, tu l'aimes plus qu'il ne t'aime.

SILÈNE.

Non, de par Jupiter. Je suis assez beau pour qu'on puisse s'y méprendre.

LE CYCLOPE.

Verse, verse seulement, et donne-moi la coupe pleine.

SILÈNE.

Voyons un peu, comment elle est travaillée.

LE CYCLOPE.

Tu me fais mourir. Donne-la telle qu'elle est.

SILÈNE.

Non, de par Jupiter; il faut auparavant que je t'aie vu prendre la couronne des buveurs, et que j'aie goûté le vin.

LE CYCLOPE.

O l'échanson maudit!

SILÈNE.

Oui, de par Jupiter, il est doux. Mais avant tout, il faut que tu te mouches, si tu veux recevoir la coupe.

LE CYCLOPE.

Eh! bien, voilà qui est fait; mes lèvres et ma barbe sont nettes.

SILÈNE.

Range donc ton coude comme il faut, et puis bois précisément comme tu vois que je vais faire; là....

LE CYCLOPE.

Holà, holà.... que fais-tu?

SILÈNE.

Quel plaisir de boire d'un trait!

LE CYCLOPE.

Prends la coupe, étranger, prends, te dis-je, et sois toi-même mon échanson.

ULYSSE.

Oui, oui, la vigne connaît ma main

LE CYCLOPE.

Verse, verse.

ULYSSE.

Prends, prends, et bois en silence.

LE CYCLOPE.

Ce que tu demandes-là est difficile, lorsqu'on a beaucoup bu.

ULYSSE.

Bois, te dis-je, n'en laisse rien. Il faut sucer la coupe en mourant de plaisir.

LE CYCLOPE.

Ah! que la vigne est un bois admirable!

ULYSSE.

Si après un bon repas, tu bois beaucoup de cette liqueur, même sans avoir soif, elle te jettera dans un doux sommeil. Mais si tu laisses quelque chose, Bacchus te fera sécher.

LE CYCLOPE.

Ho! ho! Quel plaisir! Je m'échappe à peine à la nage.... Je vois le ciel et la terre tourner tout à la fois. Je vois le trône de Jupiter et la troupe sacrée des dieux. Les Grâces me font des agaceries... Non, non, je ne veux pas de vous... Je suis fidèle à une jeune beauté.....

SILÈNE.

C'est de moi, sans doute, qu'il veut parler [1] ?

LE CYCLOPE.

Oui, de toi-même; viens-ça que je t'embrasse.

SILÈNE.

Au secours, il va m'étouffer.

(Ils rentrent dans la caverne.)

[1] En latin et mot à mot, suivant Musgrave :

Non osculabor : procantur me Charites.
Quiescam, contentus isto Ganymede,
Rectissimè, per Gratias. Delector autem quodammodo
Puerorum amoribus magis, quam mulieribus.

SILENUS.

Ego enim sum Jovis Ganymedes, Cyclops ?

CYCLOPS.

Ita per Jovem, quem ego rapio ex Dardano.

SILENUS.

Perii, ô filii, impia patiar mala.

CYCLOPS.

Reprehendis amatorem, fastuosè te geris et in potum ?

SILENUS.

Hei mihi, acerbissimum fastum; videbo citò.

Lucien décrit Silène comme un petit vieillard, épais, ayant un gros ventre, un nez épaté, et de longues oreilles droites.

## SCÈNE II.

ULYSSE, LE CHOEUR.

ULYSSE.

Courage, fils de Bacchus, enfans généreux. Le Cyclope est retourné dans la caverne. Bientôt vaincu par le sommeil, il rejettera de son gozier infâme les chairs dont il s'est repu. Le tison est aussi dans l'antre et commence à fumer au feu. Il ne reste plus qu'à exécuter nos projets. Fais voir que tu es un homme de cœur.

LE CHOEUR.

Nous aurons un cœur de rocher et de diamant. Va, rentre seulement et délivre mon *père*. De notre côté, tout ira au gré de tes vœux.

ULYSSE.

Vulcain, roi de l'Etna, consume l'œil qui sert de guide à cet homme odieux qui est voisin de toi; délivre-toi enfin de ses regards. Et toi sommeil, fils [1] de la sombre nuit, répands tous tes pavots sur ce monstre haï des dieux. Ne souffrez pas qu'au sortir des travaux d'Ilion, Ulysse et ses compagnons périssent de la main d'un homme qui ne respecte ni les dieux, ni les mortels. Sinon il

[1] Littéralement : Élève.

faudra penser que le hasard est dieu, et que les dieux suprêmes sont moins puissans que la fortune.

(Il rentre dans la caverne.)

## SCÈNE III.

LE CHOEUR seul.

Les tenailles de la douleur vont saisir le col du barbare, qui dévore ses hôtes. Bientôt, bientôt le feu va consumer l'œil qui l'éclaire. Déjà le tison ardent est caché sous la cendre..... Précieux vin de Maronée, va troubler sa raison, arrache-lui l'œil du front, fais qu'il t'ait bu sous de sinistres auspices. Je vais enfin revoir Bacchus couronné de lierre, après lequel j'ai tant soupiré, et quitter ce désert où je vis avec le Cyclope! Dois-je espérer un tel bonheur?

## ACTE IV.

ULYSSE, LE CHOEUR.

ULYSSE.

TAISEZ-VOUS, au nom des dieux, Satyres, soyez tranquilles et n'ouvrez pas la bouche. Je vous défends de souffler, de cligner, de cracher, de peur d'éveiller le monstre avant que son œil ait été détruit par le feu.

LE CHŒUR.

Nous nous taisons, et retenons notre haleine [1].

ULYSSE.

Entrez; venez enfoncer le tison de vos propres mains. Il est tout prêt, tout enflammé.

LE CHOEUR.

Dis-nous toi-même qui sont ceux qui doivent passer les premiers pour porter la lourde machine et l'enfoncer dans l'œil du Cyclope, afin de prendre part à tes dangers et à ta fortune.

[1] Littéralement : Avalant l'air dans nos mâchoires.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Pour nous, nous sommes trop loin de la porte. Nous ne pouvons nous charger de l'entreprise.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Et nous tout à coup nous sommes devenus boîteux.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Vous avez donc éprouvé le même sort que moi; car tandis que je reste debout, mes pieds tout à coup entrent en convulsion sans que je sache pourquoi.

ULYSSE.

Debout en convulsion ?

LE CHOEUR.

Et nos yeux sont pleins de poussière et de cendre, qui s'élèvent je ne sais d'où.

ULYSSE.

Lâches !.... amis inutiles !....

LE CHOEUR.

C'est que nous avons pitié de notre dos et de nos épaules. Je ne me soucie pas de voir sauter les dents de ma mâchoire, voilà quelle est ma lâcheté. Mais je sais une chanson magique d'Orphée, merveilleuse tout à fait, par laquelle je ferai aller le tison de lui-même pour percer le crâne du Cyclope et lui brûler la cervelle.

ULYSSE.

Dès long-temps je connaissais ta faiblesse : maintenant je la connais mieux encore. Mes compagnons sont donc les seuls dont je puisse emprunter le secours. Du moins, puisque ta main ne peut nous servir, aide-moi à leur inspirer du courage, et anime-les du geste et de la voix.

LE CHOEUR.

Je ferai ce que tu desires. En prudent général, je n'expose que de vils soldats [1]. Mais à force d'exhortations, j'arracherai l'œil du Cyclope.

(Ulysse rentre dans la caverne. [2])

[1] Littéralement : « Nous courons des dangers dans le Carien. » C'est un proverbe. Les Cariens, au rapport d'Élien, ont *été les* premières troupes mercenaires. Cariens et mercenaires *devinrent* des mots synonymes. Et l'on dit « courir des dangers dans le Carien, pour dire exposer un mercenaire à sa place. » Hésychius nous apprend que ce proverbe s'applique plus particulièrement à ceux qui exposent à leur place des hommes vils et dont la perte n'est pas d'une grande conséquence. Il est donc assez plaisant d'entendre le chœur se servir de cette expression, comme si lui même était un général fort précieux à ses troupes, et qu'Ulysse et ses compagnons ne fussent que des enfans perdus que l'on expose sans regret.

[2] Je pense que toute cette exécution se passe derrière la scène, et je ne crois pas que le P. Brumoy ait raison de supposer le contraire. Au vers 589, Silène et le Cyclope rentrent certainement, et il n'était même guère possible qu'ils restassent en scène. Au vers 591, Ulysse dit positivement que *son homme est dans l'antre*. Et les vomissemens dont il parle au vers suivant auraient été absolument insupportables sur la scène, malgré la

## SCENE II.

LE CHŒUR seul.

Courage, frappez, hâtez-vous : consumez l'œil de cette bête farouche qui mange la chair de ses hôtes. Allumez, consumez. Percez le front du berger de l'Etna, et fuyez [1] de peur que dans l'excès de la souffrance, il ne vous fasse sentir sa fureur.

## SCÈNE III.

LE CYCLOPE, ULYSSE, LE CHOEUR.

Le Cyclope sort de l'antre, Ulysse et ses compagnons le suivent en l'évitant.

LE CYCLOPE, en s'avançant pour sortir de l'antre, mais sans paraître encore aux yeux des Satyres.

Ah, misérable! on m'a brûlé l'œil.

LE CHOEUR.

O le bel hymne que j'entends-là!.... Chante-le moi encore une fois, Cyclope.

licence de ce spectacle. Au vers 597, le chœur presse Ulysse de rentrer pour délivrer Silène des mains du Cyclope. Au vers 608, le chœur chante sans crainte d'être entendu du géant. Au vers 669, le chœur s'adresse au Cyclope comme s'il l'apercevait sortant d'un lieu d'où, jusqu'à ce moment, il n'avait pu l'entendre clairement. Et en effet, il n'est pas vraisemblable qu'on mit sur la scène une action aussi révoltante.

[1] Littéralement, tirez; c'est-à-dire, tirez le pied. Cependant M. Musgrave change ce mot.

LE CYCLOPE, hors de l'antre.

Malheureux ! comme ils m'ont outragé ! Comme ils m'ont fait périr ! *(aux Grecs.)* Mais n'espérez pas, perfides, vous échapper de cet antre sains et saufs. Je vais me mettre à l'entrée et la couvrir de mes mains.

LE CHOEUR.

Pourquoi pousses-tu des cris, ô Cyclope [1] ?

LE CYCLOPE.

Je suis mort.

LE CHOEUR.

Tu me sembles défiguré.

LE CYCLOPE.

Je suis encore plus malheureux !

LE CHOEUR.

Sans doute que dans l'ivresse tu t'es laissé tomber au milieu du feu : ou bien qui t'a traité si cruellement ?

LE CYCLOPE.

*Personne.*

LE CHOEUR.

Ainsi, l'on ne t'a point fait d'outrage ?

LE CYCLOPE.

Hélas, on m'a arraché l'œil.

[1] C'est le premier moment où le Cyclope paraît, et où le chœur peut lui parler et être entendu de lui.

LE CHOEUR.

Et qui donc?

LE CYCLOPE.

*Personne*, vous dis-je[1].

LE CHOEUR.

Tu n'es donc point aveuglé?

LE CYCLOPE.

Puisses-tu l'être autant que moi!

LE CHOEUR.

Et comment le serais-tu si personne ne t'a aveuglé?

LE CYCLOPE.

Tu ris de mon malheur..... Répondez..... Où est-il?

LE CHOEUR.

Qui?

LE CYCLOPE.

*Personne*.

LE CHOEUR.

Nulle part, Cyclope.

LE CYCLOPE.

Celui qui m'a perdu, c'est mon hôte, afin que tu le saches; cet hôte exécrable qui m'a fait boire afin de m'abattre et de triompher de moi.

[1] Il a fallu ici et plus bas ajouter deux mots pour rendre l'équivoque sensible.

LE CHOEUR.

Le vin est un dangereux lutteur.

LE CYCLOPE.

Au nom des dieux, ont-ils échappé, ou sont-ils encore dans l'antre?

LE CHOEUR.

Ils sont là qui se tiennent à couvert sous le rocher, sans oser ouvrir la bouche.

LE CYCLOPE.

De quel côté?

LE CHOEUR.

A main droite.

LE CYCLOPE.

Où, où?

LE CHOEUR.

Vers le rocher.... là.... les tiens-tu?[1]

LE CYCLOPE.

Ah! malheur sur malheur! je me suis brisé la tête contre le rocher.

LE CHOEUR.

Les voilà qui fuient.

LE CYCLOPE.

Ce n'était donc pas là qu'ils étaient, comme tu me le disais?

[1] On voit que c'est une malice du chœur, qui dirige Polyphème de manière à le faire heurter contre le roc.

LE CHOEUR.

Je ne dis pas là non plus.

LE CYCLOPE.

Où donc?

LE CHOEUR.

Ils tournent autour de toi à main gauche.

LE CYCLOPE.

Ah, malheureux! je suis joué. Perfides, vous m'outragez dans le malheur.

LE CHOEUR.

Non, sérieusement; sais-tu qui est devant toi?... *Personne*.

LE CYCLOPE.

Scélérat!... où est-il?

ULYSSE.

Loin de toi; oui, loin de toi. Ulysse est à couvert de tes fureurs.

LE CYCLOPE.

Qu'entends-je? Quel nom nouveau viens-tu de prononcer?

ULYSSE.

Ulysse. C'est le nom que je tiens de mon père. C'était moi qui devais te faire repentir de tes affreux repas. Vainement me serais-je glorifié d'avoir réduit Troie en cendres, si je n'eusse vengé mes compagnons si inhumainement égorgés par toi.

LE CYCLOPE.

Malheureux !... l'oracle antique est accompli. Il m'avait annoncé que je serais privé de la vue par toi à ton retour de Troie. Mais il annonçait en même temps que je serais vengé, et que tu errerais long-temps sur les mers.

ULYSSE.

Pleure, gémis. Je t'en ai donné d'assez justes sujets. Pour moi, je vole au rivage. Je me jette dans mon vaisseau, et je traverse la mer de Sicile pour me rendre dans ma patrie.

LE CYCLOPE.

Non, ce rocher détaché de l'Etna va *t'écraser* avec tes compagnons. Je vais monter sur la hauteur, tout aveugle que je suis, et traverser, pour t'atteindre, cette grotte ouverte des deux côtés[1].

LE CHOEUR.

Pour nous, devenus marins et compagnons d'U-

[1] Je pense qu'en disant ces mots, le Cyclope prenait un chemin tout opposé à celui qu'il aurait dû prendre pour atteindre Ulysse et ses compagnons. Il y avait sans doute ici un jeu de théâtre qui n'est point exprimé dans la pièce et qu'il est aisé de suppléer. Du reste, ce drame ne peut pas être soumis à un examen sérieux. Cette traduction, jointe aux remarques du P. Brumoy, suffit pour faire apprécier l'ouvrage et le genre.

lyssse, allons nous consacrer de nouveau et pour toujours au service de Bacchus[1].

[1] C'est ici la fin de la traduction d'Euripide. Mon travail, dans cette édition, comprend tout ce qui se rapporte à cet auteur : c'est-à-dire, la fin du tome V depuis la page 129, les tomes VI, VII, VIII, IX, X, et le commencement du tome XI, jusqu'à cette page 321 inclusivement. J'ai jugé cette note nécessaire pour prévenir toute équivoque, et pour qu'on n'impute point à d'autres les erreurs ou les négligences que je puis avoir commises dans le cours d'un travail assez long peut-être pour mériter quelqu'indulgence. (Note de M. Prévost.)

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

# THÉATRE

# DES GRECS.

## TROISIÈME PARTIE.

# AVIS AU LECTEUR.

On offre, dans ce qui suit, la troisième partie du *Théâtre des Grecs*, d'après la division faite par le P. Brumoy ( tom. I, pag. 33). La première partie renferme les discours relatifs à la connaissance historique et théorique de ce théâtre, et se termine à la page 308 du premier volume : la seconde est complétée par la traduction entière de tous les poëtes tragiques grecs. L'histoire et l'art de la comédie chez les Grecs, va former la troisième et dernière partie de cette collection, qui, comme on l'a déjà observé, par l'enchaînement suivi de traductions, de *critiques*, de raisonnemens et de comparaisons de goût, compose une sorte d'histoire du génie théâtral des anciens, et une nouvelle espèce de poétique par les faits. Enfin, nous réunirons, à la fin du dernier volume de cette collection, un *choix de fragmens de poëtes tragiques et comiques*, qui nous auront paru les plus propres à donner une idée du génie et du goût particulier des auteurs dont les ouvrages n'existent plus en totalité.

# AVERTISSEMENT.

## DU P. BRUMOY.

Je termine cet ouvrage, comme je l'ai promis, par le *Théâtre comique*, et je prie le lecteur, soit favorable, soit contraire à l'antiquité théâtrale, de ne juger ni les anciens ni moi, sans avoir lu de suite tout cet ouvrage. Quoiqu'il soit un composé de pièces toutes séparées, et indépendantes en apparence de celles qui précèdent, ou qui suivent, il forme cependant un tout dont les parties ne sauraient se passer les unes des autres. Le moyen de connaître les spectacles antiques, si l'on ne compare tout ce qui nous en reste? C'est cette comparaison précieuse et nécessaire qui m'avait fait juger qu'il fallait tout publier, ou ne publier rien. D'ailleurs, les réflexions qui m'ont paru importantes sur chaque pièce et sur le goût général de l'antiquité, ont une sorte de gradation imperceptible que j'ai taché de ménager avec soin, et dont le fil se perd, quand on ne fait que parcourir légèrement tantôt un morceau, tantôt un autre. C'est un édifice que j'ai essayé de rendre le moins irrégulier qu'il m'a été pos-

sible de le faire, et qui veut être vu en son entier et par ordre. Enfin, un lecteur qui ne ferait que voltiger çà et là dans ce livre, pourrait faire cent objections qui se trouveraient ou prévenues, ou résolues dans ce qu'il aurait omis de voir. J'ai même tellement compté sur la liaison des parties de cet ouvrage, que loin d'épuiser la matière, j'ai supprimé quantité de mes idées, pour laisser au lecteur judicieux le plaisir de conclure ce que je jugeais qu'il verrait beaucoup mieux que moi. Au reste, ce n'est point ici une apologie anticipée des anciens, ou de ma manière. Je n'ai ni prétendu contraindre personne à déterminer à mon point le degré d'estime que je crois dû aux auteurs de la scène Athénienne, ni cru que leur renommée, dans notre siècle, dût dépendre de ma façon de penser ou de m'exprimer, que j'abandonne au jugement du public.

# SOMMAIRE.

## DU DISCOURS

### SUR LA COMÉDIE GRECQUE.

I. *Raisons d'exposer Aristophane sans le traduire entièrement.* II. *Points capitaux de ce discours.* III. *Histoire de la comédie.* IV. *Quel est l'auteur de la comédie.* V. *Comédie ancienne, moyenne et nouvelle.* VI. *La comédie latine.* VII. *La comédie grecque réduite au seul Aristophane.* VIII. *Censures et éloges d'Aristophane.* IX. *Sentiment de Plutarque sur Aristophane et Ménandre.* X. *Justification d'Aristophane.* XI. *Différence remarquable entre le goût de la comédie et les autres ouvrages d'esprit, quant à la durée.* XII. *La tragédie plus uniforme que la comédie.* XIII. *Régles générales de la comédie.* XIV. *Trois classes de comédie.* XV. *Si la tragédie est plus difficile à composer que la comédie.*

# DISCOURS

## SUR

# LA COMÉDIE GRECQUE.

I. J'ai balancé long-temps si je toucherais l'article de la comédie des Grecs, tant à cause du petit nombre de pièces qui nous en reste, qu'à cause de la licence effrénée d'Aristophane leur auteur, et de la difficulté d'établir une *idée sûre* de la comédie grecque sur les œuvres *d'un* seul poëte. D'ailleurs, la tragédie m'avait paru mériter toute l'attention dont j'étais capable, pour la bien peindre, comme le morceau le plus estimé des Athéniens et des Grecs sensés [1], particulièrement de Socrate, qui n'estimait ni les comédiens ni les comédies. Mais le seul nom d'un ouvrage de théâtre qui dans les beaux siècles, et beaucoup plus dans le nôtre, a fait tant de progrès,

[1] Il y avait une loi qui défendait à tout juge de l'Aréopage de faire des comédies.

qu'il est devenu égal, pour ne pas dire préférable, au tragique même, m'a fait juger qu'on pourrait peut-être me reprocher de n'avoir pas rendu mon ouvrage complet, si, après avoir approfondi, autant qu'il m'a été possible, ce qui regarde le tragique des Grecs, je n'ébauchais au moins le caractère de leur comique.

J'ai donc fait réflexion qu'il n'était pas entièrement impossible de vaincre en partie les obstacles qui m'avaient arrêté, ni d'aller un peu plus loin que les savans auteurs [1] qui nous ont donné en français quelques pièces séparées d'Aristophane. Non pas que je prétende beaucoup traduire. Les mêmes raisons qui m'ont retenu dans la plus noble partie du Théâtre grec, croissent de moitié, quand il est question de toucher à celle-ci. Quoique le ridicule qui en est l'objet, soit aussi bien le même en tout temps que les passions qui sont les objets de la tragédie, cependant si la différence des mœurs rend quelquefois les passions méconnaissables, combien plus altère-t-elle les plaisanteries! C'est peu dire qu'altérer; elle les déguise si fort, que le plaisant qui peint le ridicule

[1] Madame Dacier, M. Boivin.

devient fade ou bas bien plus aisément, que ce qui est passionné ne dégénère en chose risible, à force de vieillir.

Ce qu'on appelle plaisant et comique, n'est qu'un tour, un rien qui veut être senti dans son point précis. Pour peu qu'on s'éloigne de ce point, la plaisanterie disparaît et ne laisse en sa place que la fadeur. Tel bon mot, qui aura réjoui une compagnie, ne vaudra rien du tout, étant exposé au public, parce qu'il est isolé et séparé des circonstances qui le rendaient piquant. Il en est à peu près de même de plusieurs railleries anciennes; leur sel le plus subtil s'évapore à la longue; et ce qu'il en reste s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant dont la pointe ne s'émousse jamais.

Mais outre cet obstacle qui s'oppose, selon moi, à la traduction complète d'Aristophane, outre quantité d'allusions perdues par l'intervalle des temps, les mots licencieux qu'il prodigue à la populace, pour en tirer des risées coupables, sont indignes de la curiosité des honnêtes gens, et méritent de rester éternellement dans l'obscurité qui leur convient. Enfin tout n'est pas excellent dans ces commencemens de la comédie, ou du moins ne saurait-

il paraître tel dans des temps si éloignés, à l'aspect de ce que nous avons en ce genre sous les yeux; et cette raison suffirait seule pour épargner bien de la peine au traducteur, et encore plus d'ennui aux lecteurs quels qu'ils soient; car le petit nombre des savans qui aiment les délices attiques, pour parler ici leur langage, s'embarrasse assez peu des traductions, si ce n'est pour les critiquer; et le grand nombre des gens du monde ou, ce qui est la même chose, le public veut des comédies qui lui plaisent sans beaucoup de gêne; et il n'est pas disposé à trouver beau tout ce qui a besoin de preuves un peu longues pour être trouvé beau. S'il eût fallu prouver aux Grecs et aux Troyens qu'Hélène était belle, il n'y aurait point eu de guerre de Troie.

D'un autre côté, Aristophane est un morceau plus considérable qu'on ne peut croire. L'histoire grecque ne saurait presque s'en passer pour ce qui concerne la connaissance des Athéniens en particulier. Cela seul le rendrait respectable, quand on ne le considérerait pas comme poëte comique; mais si l'on a égard encore à cette qualité, il est l'unique dont on puisse tirer l'idée de la comédie de

son temps; et de plus on voit que dans ses pièces, il en veut souvent aux poëtes tragiques, surtout aux trois fameux dont nous avons examiné les précieux restes, et qui pis est, à l'État et aux dieux mêmes.

II. Ce sont ces considérations qui m'ont engagé à suivre dans la peinture de ce poëte à peu près la même méthode que j'ai suivie pour plusieurs pièces des tragiques, c'est-à-dire, à en donner des analyses exactes autant que les sujets le permettent, pour en déduire quatre systèmes essentiels. 1° Sur le caractère de la comédie de son temps, sans omettre celle de Ménandre [1]. 2° Sur le gouvernement et les vices des Athéniens. 3° Sur ce

[1] Ménandre, Athénien, fils de Diopithe et d'Hégésistrate, fut sans contredit le plus distingué des poëtes de la nouvelle comédie. Il avait été disciple de Théophraste. Sa passion pour les femmes le déshonora. Il était louche et fort spirituel. Des cent quatre-vingts, ou pour parler plus juste avec Suidas, des quatre-vingts comédies qu'il composa, et qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que très-peu de fragmens. Il florissait vers la 115 olympiade l'an du monde 3645, et 318 ans avant Jésus-Christ. Il se noya dans le port de Pirée où il se baignait. Nous avons rapporté ailleurs ce qu'il dit à un certain Philémon son antagoniste, moins poëte que lui, mais quelquefois vainqueur. Ce Philémon, plus ancien que lui, était en vogue du temps d'Alexandre-le-Grand. Il avait exprimé tous ses vœux en deux vers : « La santé d'abord, puis la fortune; ensuite la joie; » enfin, ne devoir rien à personne : voilà tous mes souhaits. » Il était extrêmement avare. On le représentait avec des doigts cro-

qu'on peut penser des sentimens d'Aristophane touchant Eschyle, Sophocle et Euripide. 4° Sur les railleries qu'il fait des dieux. Ces choses ne seront point traitées par ordre, comme elles sembleraient devoir l'être dans un discours suivi; mais elles naîtront tantôt séparément, tantôt ensemble, de l'exposé de chacune des comédies, et des réflexions que permet la liberté de la méthode que je suis. Un précis de tout, à la fin, achévera peut-être le dessein que je me suis proposé.

III. Je ne répéterai point ici ce que madame Dacier et tant d'autres avant elle ont recueilli de ce qu'on a pu savoir sur l'histoire de la comédie. Ces commencemens sont aussi obscurs que ceux de la tragédie même, et il y a grande apparence que si l'on prend ces deux choses dans un sens fort

chus : aussi se faisait-il chèrement payer ses comédies. Il vécut environ cent ans; d'autres disent cent un. On rapporte diverses historiettes de sa mort : entre autres, Valère Maxime dit qu'il mourut à force de rire d'une petite aventure. Voyant un âne manger des figues, il ordonna à son valet d'aller l'écarter. Celui-ci ne se pressant pas, l'âne mangea tout. « Eh! bien, lui » dit Philémon, donne-lui du vin maintenant. » Apulée et Quintilien mettent ce comique fort au-dessous de Ménandre; mais en récompense, ils lui accordent la seconde place.

Nos lecteurs trouveront, dans le dernier volume de cette collection, au devant des *fragmens de Ménandre*, une vie de ce poëte. R. R.

étendu, elles sont nées dans le même berceau, je veux dire parmi le divertissement des vendanges; que l'une ne se distingua de l'autre que par les chœurs, tantôt sérieux, tantôt bouffons, qui en faisaient toute l'ame et tout le corps. Mais à prendre ces deux mots dans une signification plus étroite, suivant l'idée qu'on en a depuis quelles ont pris forme, la comédie est postérieure à la tragédie; et comme celle-ci est uniquement l'ouvrage d'Eschyle, celle-là doit passer pour en être une suite et une imitation à beaucoup d'égards. Ce n'est en effet qu'une action mise en spectacle avec le même artifice. L'objet seul est différent, et n'est autre que le ridicule. Cette origine *de la* vraie comédie ne souffre pas de difficulté, si l'on s'en rapporte à Horace, qui devait mieux savoir que nous l'époque véritable des œuvres de théâtre. Ce poëte justifie tellement le système que j'ai tâché d'établir dans le second discours [1], qu'il me paraît démontré.

Horace parle ainsi : « On dit que Thespis s'a-
» visa le premier d'une espèce de tragédie, où il

[1] Dans le discours sur l'origine de la tragédie, première partie et premier volume.

» promenait ses acteurs barbouillés de lie, dont » les uns chantaient et les autres déclamaient [1]. » Voilà l'ébauche de la tragédie et de la comédie. Car Thespis n'avait qu'un seul acteur qui parlât, sans nulle ombre de dialogue ni d'interlocuteurs. « Eschyle les fit paraître ensuite avec plus de di- » gnité. Il les plaça sur un théâtre médiocrement » exhaussé, leur donna des masques, et les habilla » de robes traînantes, leur chaussa le cothurne, » et leur fit prendre un style plus relevé. » Horace omet l'invention des interlocuteurs; mais on l'apprend d'Aristote [2]. Le poëte le dit assez lui-même par les termes suivans. « Après que la tra- » gédie eut ainsi pris toute sa forme, (c'est dans l'article d'Eschyle qu'on parle de cette forme; c'est donc à Eschyle qu'elle la doit) « parut la vieille » comédie; et ses commencemens eurent de grands » succès. »

IV. Voilà la comédie grecque née après la tragédie, et par conséquent de la tragédie même, et de l'imitation d'Eschyle, inventeur de celle-ci, ou pour remonter plus haut, née d'Homère, qui

[1] Horace, *Poët.* v. 275.

[2] Arist. *Poët.* ch. 4.

avait servi de guide à Eschyle : car, à en croire Aristote [1], le *Margitès*, poëme satyrique d'Homère, a donné lieu à la comédie, comme l'Iliade et l'Odyssée à la tragédie : c'est-à-dire, que l'objet et l'art de l'œuvre comique ont été puisés dans Homère et dans Eschyle. Cela doit paraître d'autant moins surprenant, que les idées de l'esprit humain sont toujours successives, et que les arts ne s'inventent guère que par imitation. Une première idée renferme le germe d'une seconde, et celle-ci, en se développant, donne la naissance à une troisième; et ainsi de suite. Telle est l'allure de l'esprit des hommes, il n'avance que *par degrés* dans ses productions : semblable *à la nature* qui fait et multiplie les siennes en s'imitant et en se répétant elle-même, lorsqu'elle paraît le plus se varier. C'est ainsi que la comédie a reçu sa naissance, ses accroissemens, sa perfection et sa variété.

Mais la question est de savoir quel est l'heureux auteur de cette imitation et de ce spectacle; si c'en est un seul, comme Eschyle le fut du tra-

[1] *Poët.* chap. 4.

gique, ou si ce sont plusieurs. Horace [1] n'en dit rien, ni personne avant lui [2]. Ce poëte nous cite seulement trois écrivains estimés dans le genre de la vieille comédie, à savoir Eupolis [3], Cratinus [4],

[1] Sat. 4, l. I.

[2] « Les changemens qui sont arrivés à la tragédie ont été sen- » sibles, et on en a connu les auteurs; mais la comédie a été in- » connue, parce qu'elle n'a pas été cultivée dès le commence- » ment, comme la tragédie; car le magistrat ne commença que » fort tard à donner des chœurs comiques. Ceux qui jouaient » alors étaient des acteurs libres et volontaires, qui jouaient pour » eux et sans ordre du magistrat. Depuis que la comédie eut » commencé à prendre quelque forme, on sait les poëtes qui y » ont travaillé; mais on ignore ceux qui y ont employé les pre- » miers des masques, fait des prologues, augmenté le nombre » des acteurs, et ajouté toutes les autres choses que nous y voyons » aujourd'hui. Epicharmus et Phormys s'avisèrent les premiers » de former des sujets, et par conséquent cette manière vint de » Sicile. Cratès fut le premier des Athéniens qui la suivit en re- » nonçant aux railleries grossières qui régnaient auparavant. » Aristote, *Poët.* chap. 5, traduction de Mad. Dacier. Cratès florissait dans la 82e olympiade, 450 ans avant notre ère, douze ou treize ans avant Aristophane.

[3] Eupolis était Athénien. Sa mort, dont nous parlerons bientôt, est rapportée diversement par les auteurs. Presque tous conviennent qu'il fut noyé. Élien ajoute un trait qui mérite d'avoir ici place. Il dit, liv. X de son *Histoire des animaux*, qu'un certain Augéas d'Éleusis, fit présent à ce poëte d'un fort beau chien molosse, qui s'attacha à son maître au point de tuer un esclave qui emportait quelques comédies d'Eupolis. Il ajoute que le poëte étant mort à Égine, son chien se laissa mourir de faim et de regret sur son tombeau.

[4] Cratinus d'Athènes, fils de Callimède, mourut âgé de 97

Aristophane, et il dit : « qu'eux et les autres qui » travaillèrent dans leur goût, reprenaient les » vices personnels avec une extrême liberté. » Ce sont là apparemment les poëtes les plus distingués dans ce genre, quoiqu'ils ne soient pas les premiers, et qu'on trouve ailleurs les noms de beaucoup d'autres [1]. Parmi ces trois, on peut assurer qu'Aristophane était le plus célèbre, puisque non seulement le roi de Perse [2] en témoigna une haute estime aux députés Grecs, comme d'un homme infiniment utile à sa patrie; et que Platon [3] en faisait un cas si particulier, qu'il disait que les grâces avaient choisi pour demeure le sein d'Aristophane; mais encore puisqu'il *est le seul* dont quelques comédies ayent *pénétré le* chaos des temps pour parvenir jusqu'à nous. A la vérité, ce ne sont pas là des preuves qu'il soit l'inventeur de la comédie proprement dite; d'autant plus qu'il avait des prédécesseurs ou plutôt des con-

ans. Il avait composé vingt et une comédies, dont neuf furent couronnées. Il était aussi timide guerrier que hardi comédien.

[1] Hertelius a recueilli les sentences de cinquante poëtes Grecs des trois âges de la comédie.

[2] Intermède du second acte de la comédie intitulée *les Acharniens*.

[3] Epigramme attribuée à Platon.

temporains qui couraient la même lice. Mais cela marque du moins qu'il avait contribué plus qu'un autre à porter la comédie à la perfection où il nous l'a laissée. C'est pourquoi, sans rechercher davantage si la comédie en règle est l'ouvrage d'un seul génie, ce qui ne paraît pas être bien décidé, ou de plusieurs contemporains, tels que les trois que cite Horace, il faut distinguer trois formes que prit la comédie, tant par le génie des poëtes, que par les lois des magistrats, et le changement du gouvernement populaire en celui du petit nombre.

V. La comédie qu'Horace appelle la vieille [1], et qu'il dit avoir été postérieure à Eschyle, tenait quelque chose de sa première origine et de la liberté qu'elle s'était donnée, étant encore informe, de dire des bouffonneries et des injures aux passans du haut du charriot de Thespis. Quoique devenue régulière dans son plan, digne d'un grand théâtre, d'un cirque rempli de nombreux spectateurs et du nom de comédie en forme, elle n'en était pas plus réservée. Elle représentait des faits véritables, les habits, les gestes et les airs

[1] Cette histoire des trois âges du spectacle comique et de leur différence, est tirée en partie d'un fragment précieux de Platonius.

en masques, de quiconque il lui plaisait de sacrifier aux huées publiques. Nul n'était épargné, dans une ville aussi libre, disons mieux, aussi licencieuse que l'était alors Athènes, pas même les premiers magistrats, ni les juges qui devaient donner leur voix pour autoriser ou proscrire les comédies. Insolente jusqu'à l'impiété déclarée, elle se jouait presque également des hommes et des dieux [1]. On la reconnaîtra à ces traits dans la plupart des pièces d'Aristophane; surtout l'on n'y trouvera nulle ombre de louange, et bien moins des traces de fadeur et d'adulation.

Cette licence des poëtes, dont Socrate devint en quelque façon la victime, fut *enfin réfrénée* par une loi, lorsque le gouvernement, partagé auparavant entre tout le monde, fut restreint à un nombre déterminé de citoyens. On défendit de nommer personne sur le théâtre; mais la malignité poëtique trouva bientôt le secret d'éluder l'esprit de la loi, et de se dédommager de la gêne où mettait les auteurs la nécessité de supposer des noms feints. Elle se mit à tracer des caractères vrais et reconnaissables : de sorte qu'elle gagna

[1] On expliquera en quel sens et comment cela était toléré.

l'avantage de satisfaire plus finement la vanité des poëtes et la malice des spectateurs. Elle procura aux uns le plaisir délicat de se faire deviner, et aux autres celui de deviner juste en nommant les masques. Quand les portraits sont si ressemblans, qu'il n'y manque autre chose que le nom, on ne s'avise guère de l'y afficher. La loi ne fit donc que retrancher une grossiéreté, pour y substituer une finesse; et l'art qu'elle crut renfermer dans les bornes du devoir, n'en devint que plus ingénieux à en sortir. Aristophane qui fut compris dans la loi, en est un bon exemple dans quelques-uns de ses poëmes. Telle fut la comédie qu'on appela depuis moyenne.

La nouvelle qui la suivit, fut encore un raffinement exquis que l'on dût aux magistrats : car comme ils avaient défendu d'abord les vrais noms, ils défendirent ensuite les sujets véritables, et l'attirail d'un chœur trop médisant[1]; de manière que les poëtes se virent réduits à la nécessité de produire sur la scène des sujets et des noms de pure invention : ce qui purgea le théâtre comique et l'en-

[1] Peut-être le chœur était-il déjà interdit dans le moyen âge de la comédie. Platonius semble le dire.

richit ; car alors la comédie plus sage, cessa d'être une mégère armée de torches, et devint un miroir agréable et innocent à la vie humaine :

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y pas voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé[1].

C'est-là proprement la belle comédie, la comédie de Ménandre et celle de Térence. Je ne rappelle tout ceci d'après tant d'auteurs, que pour en rafraîchir le souvenir, et pour ajouter à ce qu'ils ont dit, un effet singulier des *édits publics*, qu'ils ont omis d'observer ; c'est le progrès successif de l'art. Une histoire nue de la poésie et des poëtes, telle qu'on l'a faite souvent, n'est qu'un corps sans âme, si l'on n'y joint ce qui en fait la vie, à savoir la naissance, le progrès, la perfection de l'art, et les causes qui y ont contribué.

VI. Pour ne rien omettre d'essentiel sur ce qui concerne cette partie, disons un mot de la comédie

[1] Despréaux, *Art. poét.* chant. IV.

latine. La comédie eut son tour comme les autres arts, et passa avec eux de Grèce à Rome; mais les Romains ne s'attachèrent guère qu'à la nouvelle, sans médisances personnelles et sans chœurs, quoiqu'ils ayent pu jouer quelques pièces traduites de la vieille ou de la moyenne comédie; ainsi que Pline le dit d'une qui fut représentée de son temps. Mais la comédie romaine, bien que modelée sur la nouvelle grecque, ne laisse pas de compter aussi ses divers âges tirés de la rudesse ou de la politesse des plumes qui la traitèrent. Les pièces de Livius Andronicus, plus ancien [1] et moins poli que ceux à qui il montra l'art de la scène, forment le premier âge, et ce qu'on peut nommer la vieille comédie et tragédie romaine. Il faut y comprendre Névius son contemporain, et même Ennius, qui parut plusieurs années après eux. Le second âge se borne à Pacuvius, Cécilius, Accius et même Plaute, si l'on n'aime mieux mettre ce dernier avec Térence, pour faire le troisième et le bel âge de la comédie latine, qu'on peut nommer la nouvelle, sur-tout si l'on a égard à

[1] An de Rome 514, la première année de la cent trente-cinquième olympiade.

celle de Térence, le fidèle copiste de Ménandre et l'ami de Lélius.

Mais les Romains, sans s'arrêter à cette généalogie, distinguaient communément les comédies par les habits des acteurs [1]. La robe nommée *Prætexta*, à larges bandes de pourpre, étant l'ornement des magistrats en dignité et en exercice, les acteurs qui en étaient revêtus donnaient à la comédie un nom qui en était tiré. C'était l'espèce la plus noble. Il n'en faut pas séparer celle qu'on appelait *Trabeata* [2], du mot *Trabea*, ornement des consuls en paix et des généraux triomphans après la guerre. La seconde espèce introduisait des sénateurs, non pas dans les grandes charges, mais hommes privés, dont les habits nommés *Toges* la firent nommer *Togata*. L'habit commun du peuple, ou la tunique, ou plutôt les maisons basses dont on formait les décorations de la scène, donnèrent à la dernière espèce le nom de *Tabernaria*. On ne parle ici ni des pièces Atellannes qui tiraient leur

[1] Prætextatæ, togatæ, tabernariæ.

[2] Suet. *de Claris grammat*, dit que C. Gelissus, bibliothécaire d'Auguste, en fut l'auteur.

nom et leur origine de la ville d'*Atella* [1], parce qu'elles ne différaient de la dernière espèce, que par une plus grande liberté : ni de celles qu'on nommait *Palliatæ*, à l'occasion du manteau grec dont on revêtait les personnages de la Grèce sur la scène latine, parce que cet habit ne marquait que la nation, et ne caractérisait pas la dignité et la condition, ainsi que les autres dont nous avons parlé. A dire vrai, ces distinctions sont frivoles; c'est par le caractère des sujets généraux, qu'on peut plus utilement et plus judicieusement diviser la comédie, comme nous le verrons dans la suite. A l'égard des Romains, qu'ils ayent eu raison ou non d'en user autrement, ils ont laissé si peu de chose en cette matière qui soit venu jusqu'à nous, qu'il n'est pas nécessaire de nous embarrasser dans une division qui ne nous apprend presque rien de solide. Les seuls Plaute et Térence, que nous en avons hérités, nous instruisent mieux du vrai caractère de leur comédie, au moins pour leur temps, que ne font des noms et des termes dont nous n'avons plus d'exemples sensibles.

VII. Pour ne nous pas trop écarter, revenons

[1] Atella, ville ancienne d'Italie, dans la Campanie.

à Aristophane, poëte unique, où nous puissions voir ce que c'est que la comédie grecque. Il est en effet le seul que les injures des ans ayent épargné en partie, après avoir enveloppé dans les ténèbres et presque dans l'oubli, tant de grands hommes dont il ne nous est vênu que les noms et quelques fragmens, avec un léger souvenir peu capable de les défendre contre les ennemis de la belle antiquité, souvenir semblable à ces ombres du soleil couchant, qui laissent à peine discerner une faible lumière. Toutefois de cette lueur même, il faut tâcher de recueillir des rayons assez forts, pour former un portrait de *la* comédie grecque le plus approchánt de *la vérité* qu'il sera possible.

L'on sait peu de chose de la personne d'Aristophane, encore est-ce beaucoup plus par ses comédies que par autrui. On peut même à peine assurer au vrai qu'elle fut sa patrie : du moins les ennemis qu'il s'était faits par ses médisances cruelles lui disputèrent-ils assez vivement sa qualité de citoyen, pour la rendre douteuse. Les uns voulaient qu'il fût Rhodien, d'autres Éginète [1] et tous

[1] Égine, petite île, voisine du Péloponnèse.

étranger. Pour lui, il se disait fils d'un Philippe, et du bourg Cydathénien; mais il convenait qu'il avait du bien dans Égine, dont apparemment il était originaire. Il fut toutefois déclaré citoyen d'Athènes, malgré ses ennemis, sur ses preuves bonnes ou mauvaises, par un jugement décisif; et cela pour avoir réjoui ses juges en disant un bon mot : il consiste en deux vers fort naïfs de Télémaque [1], qu'il s'appliqua fort plaisamment.

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère :
Pour moi je n'en sais rien. Qui sait quel est son père ?

Cette plaisanterie valut pour lui la harangue de Cicéron [2], qui disait, en faveur d'Archias, que ce poëte était citoyen romain; mais que quand même il ne l'eût pas été par sa naissance, il aurait mérité de l'être par ses talens.

Aristophane florissait dans le siècle des grands hommes de la Grèce [3], particulièrement de Socrate et d'Euripide, auxquels il survécut. Ce fut surtout durant la guerre du Péloponnèse qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un comédien

[1] Homère, *Odyssée*, I, 216.

[2] Cicer. *orat. pro Archiâ poetâ.*

[3] An de la quatre-vingt-cinquième olympiade, 437 avant notre ère, et de la fondation de Rome, 317.

propre à amuser le peuple, que comme le censeur du gouvernement, l'homme gagé par l'État pour le réformer, et presque l'arbitre de la patrie. C'est par le détail de ses comédies que *nous* connaîtrons mieux et les traits personnels qui le regardent comme poëte, et le caractère de son génie, qui est la partie la plus intéressante. Il ne sera pourtant pas mal de prévenir les lecteurs par les divers jugemens qu'en ont porté les critiques de nos jours, tels que le P. Rapin et madame Dacier, sans oublier un ancien aussi respectable que l'est Plutarque. On verra par le détail du petit nombre des pièces, si et jusqu'où ils peuvent avoir tort ou raison.

VIII. « Aristophane, dit le P. Rapin, n'est » point exact dans l'ordonnance de ses fables; ses » fictions ne sont pas vraisemblables; il joue les » gens grossièrement et trop à découvert. Socrate » qu'il raille si fort dans ses comédies, avait un » air de raillerie plus délicat que lui, et il n'était » pas si effronté. Il est vrai qu'Aristophane écri- » vait encore dans le désordre et dans la licence » de la vieille comédie, et qu'il avait reconnu » l'humeur du peuple d'Athènes, qui se choquait

» aisément du mérite des gens extraordinaires,
» dont il plaisantait. Mais la trop grande envie
» qu'il avait de plaire à ce peuple en jouant les
» honnêtes-gens, le rendit lui-même mal-hon-
» nête homme, et gâta un peu le génie qu'il avait
» de railler, par ses manières rudes et outrées.
» Après tout, il ne faisait souvent le plaisant que
» par des goinfreries. Ce ragout composé de soi-
» xante et seize syllabes dans la dernière scène de
» la comédie des Harangueuses, ne serait pas au
» goût de notre siècle. Son langage est quelque-
» fois obscur, embarassé, bas, trivial, et ses allu-
» sions fréquentes de mots, ses contradictions de
» termes opposés les uns aux autres, ses mélanges
» de stile, du tragique et du comique, du sérieux
» et du bouffon, du grave et du familier sont fades; et
» ses plaisanteries, à les examiner de près, sont sou-
» vent fausses. Ménandre est plaisant d'une ma-
» nière plus honnête; son stile est pur, net, élevé,
» naturel; il persuade en orateur, et il instruit
» en philosophe : et si l'on peut former un juge-
» ment juste sur les fragmens qui nous restent
» de cet auteur, on trouvera qu'il fait des por-
» traits agréables de la vie civile; qu'il fait parler

» les gens dans leur caractère; qu'on se reconnaît » dans les peintures qu'il fait des mœurs, parce » qu'il s'attache à la nature, et qu'il entre dans » les sentimens des personnes, qu'il fait parler. » Enfin, Plutarque dans la comparaison qu'il a » faite de ces deux auteurs, dit que la muse d'A- » ristophane ressemble à une femme effrontée, et » que celle de Ménandre ressemble à une hon- » nête femme. »

On verra bien que tout ce caractère est pris de Plutarque. Poursuivons cette réflexion du P. Rapin, puisque nous avons parlé de la comédie latine, dont il fait aussi le caractère.

« Pour les deux poëtes comiques latins, *Plaute* » est ingénieux dans ses desseins, heureux dans » ses imaginations, fertile dans l'invention. Il ne » laisse pas d'avoir de méchantes plaisanteries, au » jugement d'Horace[1], et ses bons mots qui faisaient » rire le peuple, faisaient quelquefois pitié aux

[1] Si l'on en croit de bons critiques, Horace ne traite pas tout-à-fait de méchantes les plaisanteries de Plaute; car au lieu de dire dans *l'Art poétique*, ce que disent les leçons ordinaires :

At nostri proavi Plautinos et numeros et
Laudavêre sales, nimiùm patienter utrumque,
Ne dicam stultè.....

» honnêtes gens. Il est vrai qu'il en dit les meil-
» leurs du monde; mais il en dit souvent de fort
» méchans. C'est à quoi on est sujet quand on
» veut trop faire le plaisant : on tâche à faire rire
» par des hyperboles, quand on ne peut pas réus-
» sir à faire rire par les choses. Plaute n'est pas
» tout à fait si régulier dans l'ordonnance de ses
» pièces, ni dans la distribution de ses actes que
» Térence, mais il est aussi plus simple dans ses
» sujets; car les fables de Térence sont d'ordinaire
» composées, comme on le voit dans l'Andrienne,
» qui contient deux amours. C'est ce qu'on repro-
» chait à Térence, qu'il faisait une comédie la-
» tine de deux grecques, pour animer davantage
» son théâtre; mais aussi les dénouemens de Té-
» rence sont plus naturels que ceux de Plaute,
» comme ceux de Plaute sont plus naturels que
» ceux d'Aristophane. Et quoique César appelle
» Térence un demi-Ménandre, *dimidiate Menan-*
» *der* parce qu'il n'a que de la douceur et de la dé-
» licatesse, et qu'il n'a pas de force et de vigueur,

Ces critiques lui font dire :
Non dicam stultè.

Voyez la traduction du P. Sanadon,

» écrit d'une manière si naturelle et si judi-
» cieuse, que de copie qu'il était, il est devenu
» original; jamais auteur n'a eu un goût plus pur
» de la nature. Je ne dirai rien de Cécilius, dont
» il ne nous est resté que des fragmens. On sait
» de lui tout au plus ce qu'en dit Varron, qu'il
» était heureux dans les sujets qu'il prenait. »

Le P. Rapin en omet beaucoup d'autres, par la même raison qu'il nous en est venu trop peu de chose pour en juger. Tandis que nous y sommes, l'on ne sera peut-être pas faché de revoir ici ce qu'il pense de Lopes de Vega et de Molière. On va voir qu'à l'égard du premier, il outre un peu trop l'éloge, et qu'il ne le porte pas *plus loin* qu'il ne le faut, quant au second : *en tout cas*, ces morceaux ne seront pas inutiles à notre dessein, quand nous examinerons à fond ce qui doit caractériser la comédie.

» Jamais personne n'a eu un génie plus grand
» pour la comédie que Lopes de Vega, Espagnol.
» Il avait une fertilité d'esprit jointe à une grande
» beauté de naturel et à une facilité admirable;
» car il a composé plus de trois cents comédies.
» Son nom seul faisait l'éloge de ses pièces, tant
» sa réputation était établie; et c'était assez qu'un

» ouvrage sortît de ses mains pour mériter l'ap-
» probation publique. Il avait l'esprit trop vaste
» pour l'assujettir à des règles, et pour lui don-
» ner des bornes. Ce fut ce qui l'obligea de s'a-
» bandonner à son génie, parce qu'il en était tou-
» jours sûr. Il ne consultait point d'autre com-
» mentaire quand il composait, que le goût de
» ses auditeurs ; et il se réglait plus sur le succès
» de ses pièces, que sur la raison. Ainsi il se défit
» de tous les scrupules de l'unité et des supersti-
» tions de la vraisemblance. » ( Cela n'est pas dit en forme d'éloge, sans doute, et il faut le joindre à ce qui suit immédiatement. ) « Mais comme il
» veut d'ordinaire raffiner sur le ridi[illegible] des c[illegible] et être
» trop plaisant, ses imaginations sont souvent
» plus heureuses qu'elles ne sont justes, et elles
» sont plus folles qu'elles ne sont naturelles : car
» par trop de subtilité sur la plaisanterie, son en-
» jouement devient faux, à force d'être trop dé-
» licat; et ses grâces deviennent froides, pour
» être trop fines. »

» Personne n'a aussi porté le ridicule de la
» comédie plus loin parmi nous que Molière ; car
» les anciens poëtes comiques n'ont que des valets

23..

» pour les plaisans de leur théâtre ; et les plaisans » du théâtre de Molière, sont les marquis et les » gens de qualité. Les autres n'ont joué dans la » comédie que la vie bourgeoise, et Molière a *joué* » tout Paris et la Cour. Il est le seul parmi nous » qui ait découvert ces traits de la nature qui la » distinguent et qui la font connaître. Les beau- » tés des portraits qu'il fait, sont si naturelles » qu'elles se font sentir aux personnes les plus » grossières : et le talent qu'il avait à plaisanter, » s'était renforcé de la moitié par celui qu'il avait » de contrefaire. Son Misanthrope est, à mon sens, » le caractère le plus achevé, et ensemble le » plus [illegible]ulier qui ait jamais paru sur *le théâtre;* » ma[illegible]onnance de ses comédies est toujours » défectueuse en quelque chose, et ses dénoue- » mens ne sont point heureux : c'est tout ce qu'on » peut observer en général sur la comédie. » Telles sont les pensées d'un des plus fins connaisseurs en ouvrages d'esprit. Quoiqu'elles ne soient pas toutes des oracles, on en peut tirer avantage, et elles approchent beaucoup plus de la vérité que les jugemens de Baillet, dont le goût un peu Béotien était plus propre à compiler qu'à juger.

» Jamais homme (s'écrie madame Dacier éprise » du mérite d'Aristophane[1]) n'a eu plus de finesse que lui pour trouver le ridicule, ni » un tour plus ingénieux pour le faire paraître. » Sa critique est naturelle et aisée; et, ce qui se » trouve fort rarement, il conserve beaucoup de » délicatesse dans une grande fertilité. En un mot, » l'esprit attique que les anciens ont tant vanté, » paraît plus dans Aristophane que dans aucun » autre auteur que je connaisse de l'antiquité. » Mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'est » qu'il est toujours si bien le maître des matières » qu'il traite, que sans se gêner, il trouve le » moyen de faire venir naturellement des choses » qui auraient paru d'abord les plus éloignées de » son sujet; et que ses caprices, même les plus » vifs et les moins attendus, paraissent comme » des suites nécessaires des incidens qu'il a préparés. C'est cet art qui rend inimitables les dialogues de Platon, qu'on doit regarder comme autant de pièces de théâtre, qui ne divertissent pas » moins par l'action que par le discours. Le style

[1] Préface du *Plutus* de mademoiselle Le Fèbvre, depuis Madame Dacier. Paris, 1684.

» d'Aristophane est aussi agréable que son esprit; » outre la pureté, la netteté, la force et la douceur, » il a une certaine harmonie qui flatte si agréa» blement l'oreille, qu'il n'y a rien de compara» ble au plaisir qu'on prend à le lire. Quand il » s'attache au style médiocre et commun, il le » fait sans bassesse; quand il vient au style su» blime, il s'élève sans obscurité; et jamais per» sonne n'a su faire un mélange si agréable de tous » les différens genres d'écrire. Que l'on ait étudié » ce qui nous reste de l'ancienne Grèce, si l'on » n'a pas lu Aristophane, on ne connaît pas encore » tous les charmes et toutes les beautés du Grec.»

IX. Voilà un magnifique éloge; *mais suspendons* notre jugement, et daignons écouter Plutarque : l'ancien mérite bien audience, au moins après les modernes. Voici le précis de son jugement sur Aristophane et Ménandre [1]. Il élève extrêmement ce dernier au-dessus de l'autre. Il reproche au premier d'outrer la nature, de parler à la populace plus qu'aux honnêtes gens, d'affecter un style obscur et licencieux, tragique, sublime et bas, sérieux et badin jusqu'à la puéri-

[1] Voyez cette comparaison dans les opuscules.

lité, en un mot un style inégal ; de ne pas faire parler ses personnages suivant leurs caractères; de sorte qu'on ne peut distinguer chez lui le fils du père, le citoyen du paysan, le héros du bourgeois, et le dieu du valet : au lieu que la diction de Ménandre, qui est d'ailleurs uniforme et pure, a l'adresse de s'ajuster aux différens rôles, sans négliger le comique un peu fort, quand il est nécessaire ; mais aussi sans l'outrer, ni perdre la nature de vue : en quoi Ménandre, continue Plutarque, a atteint une perfection où nul artisan ne saurait parvenir. Car quel homme trouva jamais l'art de faire un masque qui convînt également aux enfans et aux femmes, aux jeunes et aux vieux, aux divinités et aux héros ? Or, Ménandre a trouvé cet heureux secret dans l'égalité et la souplesse de son expression, qui, sans cesser d'être la même, est toutefois différente selon le besoin ; semblable à l'eau ( pour exprimer de plus en plus la pensée de Plutarque ) semblable, dis-je, en cela à une eau pure, qui coulant le long de différens rivages tortueux, en prend les formes, les détours et les retours, et sans altérer en rien sa nature et sa pureté. Plutarque fait en-

core un mérite à Ménandre d'avoir commencé fort jeune et fini à la force de l'âge, tout prêt à enfanter de plus grands prodiges, si la mort ne l'eût interrompu : ce qui, joint à la réflexion qu'il fait en retombant sur Aristophane, montre que ce dernier continua trop long-temps à faire valoir son talent : car, dit-il, sa poésie est une courtisanne qui affecte quelquefois des airs de prude, mais dont l'impudence ne peut être pardonnée par le peuple, ni les faux airs supportés des personnes graves. Ménandre au contraire ne se produit jamais qu'en homme agréable et spirituel, recherché au théâtre, à table, et dans les compagnies, véritable assemblage de tous les *trésors-nés* de la Grèce, digne d'être toujours lu, représenté, appris par mémoire, et toujours digne de plaire. Son art inimitable de persuader, et la réputation qu'il a eu d'être le plus beau parleur de la Grèce, font assez voir quelle est l'aménité de son style. Plutarque ne saurait finir sur l'article de Ménandre : il dit qu'il fait les délices des philosophes fatigués de leurs méditations; qu'il est à leur égard comme une prairie émaillée de fleurs où l'on aime à respirer un air pur : que malgré les

talens des poëtes comiques d'Athènes, Ménandre a toujours un sel consacré, en quelque sorte, pour être sorti de la même mer qui donna naissance à Vénus : que le sel d'Aristophane, au contraire, est un sel amer, âcre, cuisant et ulcérant; qu'on ne sait si la dextérité tant vantée de celui-ci consiste plus dans les rôles que dans les mots : car il lui reproche beaucoup les jeux de mots, et les allusions antithétiques; qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature; que chez lui la ruse est malignité, la naïveté bêtise, les railleries moins capables de faire rire que d'être sifflées, et les amours moins égayés qu'effrontés; qu'enfin c'est moins pour des personnes sensées qu'il a écrit, que pour des hommes perdus d'envie, de noirceurs et de débauches.

X. Après un tel caractère, il semble qu'il ne faudrait pas aller plus loin, et qu'il vaudrait mieux contribuer à ensevelir pour jamais, s'il était possible, la mémoire d'un poëte odieux, qui nous dédommage si mal de Ménandre qu'on ne peut ressusciter. Mais sans faire aucune grâce à Aristophane de ses libertés en paroles, soit déshonnêtes, soit médisantes, non plus qu'à Plaute son

imitateur, ou du moins l'héritier de son génie, ne serait-il point permis de faire à leur égard ce qu'on dit que faisait Lucrèce, si je ne me trompe, par rapport à Ennius, dont il tirait des pierreries cachées dans ses vers bourbeux; *Enni de stercore gemmas?*

De plus, il ne faut pas croire que Plutarque, qui vivait plus de quatre siècles après Ménandre, et plus de cinq après Aristophane [1], ait jugé si exactement de l'un et de l'autre, que son jugement ne soit pas un peu sujet à révision. Platon, contemporain d'Aristophane, en jugeait bien différemment, au moins quant au génie, lui qui dans son *Banquet* donne à ce poëte comique une place distinguée où il le fait parler suivant son caractère, et même avec Socrate : par où il est visible, pour le dire en passant, que ce dialogue de Platon était fait avant qu'Aristophane eût composé ses *Nuées* contre Socrate. On rapporte que le même Platon envoya à Denys le Tyran un exemplaire d'Aristophane en l'exhortant à le lire avec attention, s'il voulait connaître à fond l'état de la république d'Athènes.

[1] Plutarque, l'an de J. C. 119; Ménandre, 341 avant J. C., et Aristophane, 437.

Enfin, plusieurs savans ont cru pouvoir n'être pas tout à fait du sentiment de Plutarque. Frischlinus [1], par exemple, quoiqu'avec raison plus favorable au goût de Ménandre, qu'à celui d'Aristophane, a entrepris la défense de ce dernier contre la critique outrée de l'ancien censeur. 1° Il passe d'abord condamnation sur les obscénités et les bouffonneries. Mais cette partie si méprisable et composée uniquement pour le menu peuple, comme le remarque M. Boivin [2], quelqu'inexcusable qu'elle soit, n'est pas après tout le principal fonds de ce que nous avons d'Aristophane. Je ne dirai point avec Frischlinus que Plutarque lui-même semble se contredire en ceci, et faire l'éloge du poëte, lorsqu'il l'accuse d'avoir rendu sa diction conforme à la scène : il entendait par la scène la *farce* ou le théâtre ignoble sur lequel se joue le bas-comique. C'est donc une pure chicane; et quand même le poëte aurait attrapé son but, qui était en partie de divertir une populace corrompue, il n'en serait ni moins malhonnête homme, ni plus poëte, malgré la pré-

[1] Un des interprètes d'Aristophane.

[2] Préface sur *les Oiseaux* d'Aristophane.

tention de son défenseur. On n'est point poëte pour savoir précisément divertir des sots ou des libertins. Ce n'est donc pas par cet endroit qu'il faut excuser le talent d'Aristophane. Le goût dépravé du petit peuple, qui chassa une fois Cratinus et sa troupe, parce que la scène n'était pas assez bassement comique à son gré, ne justifie nullement Aristophane, puisque Ménandre trouva bien le secret de changer ce goût en donnant une sorte de comédie, non pas à la vérité aussi modeste que paraît le dire Plutarque, mais beaucoup moins libre qu'auparavant. Aristophane n'est pas non plus justifié par le motif qu'il allègue lui-même, quand il dit qu'il peint *les débauches* sur le théâtre, non pour corrompre les mœurs, mais pour les corriger. La vue des vices grossiers est plutôt un poison qu'un remède.

L'apologiste a oublié une raison qui me paraît essentielle pour fonder le déchaînement de Plutarque contre Aristophane. C'est que selon les apparences, Plutarque ayant entre les mains toutes les pièces de ce poëte, qui montaient au moins à cinquante, en voyait beaucoup plus de libertines que nous n'en avons, quoique celles

qui nous restent au nombre de onze, le soient encore beaucoup plus qu'il ne serait à souhaiter.

2° Le second reproche de Plutarque roule sur quelques jeux de mots dont il apporte des exemples, et que Frischlinus défend tantôt plus, tantôt moins heureusement. Il est impossible de les exposer en français. Mais après tout, cette partie est si peu de chose, qu'elle ne mériterait pas d'être si sévèrement reprise, d'autant plus qu'entre ces bons mots il y en a de si malins, qu'assurément ils devaient passer en proverbe, du moins par le sel de la malignité, sinon par la finesse de l'esprit. Un seul exemple suffira : il s'agit des questeurs ou trésoriers d'Athènes. Aristophane les noye tout net, *non quod essent* ταμίαι *sed* λαμίαι[1]. Si un mot pareil qu'on ne peut rendre en notre langue, eût été dit en France dans un cas semblable, il aurait autant fait fortune que quantité de nos bons mots, qui ne sont que trop bien reçus et trop durables. Le bon de l'affaire, c'est que Plutarque même convient que ce mot était extrêmement loué. Nous en verrons quelques autres dans la suite

[1] Le mot *Lamiæ*, c'est-à-dire larves ou esprits qui, dans l'idée populaire, dévoraient les hommes, fait tout le sel de la plaisanterie contre ces trésoriers.

des comédies, autant qu'il sera possible de les rendre.

3° Le mélange du comique et du tragique, troisième accusation. Véritablement elle est fondée, puisqu'en effet Aristophane monte souvent sur le cothurne; mais il reste à examiner comment. Le fait-il en poëte tragique? Non, mais comme il avait remarqué que la parodie lui réussissait, chez un peuple qui voulait rire des mêmes choses qui lui avaient arraché des pleurs, il y revient éternellement; et il n'y a guères de tragédies ou de ces morceaux frappans que les Athéniens savaient par cœur, qu'il ne tourne en plaisanterie, en y jetant une couche de ridicule ou de burlesque, tantôt par des changemens ou transpositions de mots, tantôt par l'application imprévue qu'il en fait. Ce sont des guipures tragiques dont il revêt sa muse comique, pour la rendre plus comique encore. Cratinus en avait usé de même, et nous savons qu'il fit une comédie intitulée *Ulysse*, pour travestir Homère et son *Odyssée* : ce qui montre que les beaux-esprits et les poëtes sont, à l'égard les uns des autres, à peu près les mêmes dans tous les temps; et qu'on peut

dire à cet égard d'Athènes, *c'est tout comme ici.* Je prouverai ce systême par les faits, surtout par rapport aux railleries d'Aristophane, sur nos trois célèbres tragiques. Or, cela étant ainsi, ce mélange tant reproché à Aristophane ne passera pas pour être aussi répréhensible que le veut Plutarque. Nous n'avons besoin ni du *Virgile travesti*, ni des parodies de nos jours, ni du *Lutrin*, pour montrer que cette bigarrure peut avoir souvent son mérite selon les conjonctures.

4° Il faut dire la même chose en général de l'obscurité, de la bassesse, de l'enflure, en un mot de l'inégalité prétendue de style qui met Plutarque en colère. Ces reproches ne conviennent en aucune manière à un poëte dont le style a toujours passé pour être extrêmement attique, mais d'un atticisme qui le rendait infiniment cher aux amateurs du goût d'Athènes. Plutarque en ceci a peut-être blâmé les chœurs, dont le langage tantôt élevé, tantôt burlesque, et toujours fort poétique, paraît peu convenable à la comédie. Mais ces chœurs, qu'elle avait empruntés de la tragédie en naissant, étaient alors à la mode, principalement pour médire, et Aristophane les ad-

mit comme les poëtes de son temps, du moins dans la vieille comédie et peut-être dans la moyenne; au lieu que Ménandre les supprima moins par goût que par décret public. Ce n'est donc pas sur cet assemblage de sérieux et de comique qu'il faut condamner Aristophane pour élever Ménandre.

5° Un cinquième reproche, c'est de n'avoir pas observé les caractères; d'avoir, par exemple, fait parler les femmes en orateurs, et les orateurs en esclaves : mais on verra bien par les personnages critiqués, que cette objection tombe d'elle-même; et il suffit de dire ici qu'un poëte qui peignait non pas seulement des personnages en l'*air*, *mais* des personnes réelles, des hommes connus, des citoyens qu'il nommait par leur nom, qu'il jouait sous leur masque et sous leurs habits, qu'il marquait enfin d'un fer brûlant, si j'ose user de cette comparaison, à la vue de tout un peuple extrêmement fier et moqueur, il suffit encore une fois de dire qu'un tel poëte ne manquait pas assurément ses caractères. Sa licence applaudie ne le justifie que trop de ce côté-là. Il s'exposait pourtant, s'il eût déplu, au sort d'Eupolis, qui sur

une comédie des *Noyés* [1], où il déchirait imprudemment des particuliers plus puissans que lui, fut pris et noyé plus effectivement que ceux qu'il avait noyés en plein théâtre.

6° La critique qui condamne le sel d'Aristophane comme trop acrimonieux, est plus solide. Tel était le goût d'une comédie licencieuse qui se permettait tout, parce qu'on riait de tout, parmi une nation jalouse de son excessive liberté, et ennemie de tout air de supériorité et de domination; car le génie d'indépendance produit naturellement un goût de raillerie plus mordante que délicate : ce qu'il est aisé de reconnaître dans la plupart des peuples insulaires. Si nous ne disons pas, avec Longin [2], que le gouvernement populaire anime l'éloquence et que le joug d'une domination légitime l'étouffe, au moins est-il aisé de juger par l'événement, que l'éloquence prend différentes formes selon les gouvernemens différens. Plus vive et plus emportée dans une république, elle est plus douce et plus insinuante dans une monarchie. On peut dire la même chose de

[1] Fragmens de Platonius et Hertellius.

[2] *Traité du sublime*, chap. dernier.

la raillerie. Elle suit le tour des esprits, et les esprits suivent celui du gouvernement. Ainsi la raillerie républicaine, surtout celle du siècle dont nous parlons, devait être bien plus forte que dans le siècle qui suivit, par la même raison que celle d'Horace était plus fine, et celle de Lucilius plus épicée, si j'ose user de ce terme. En effet, le ragoût de la médisance fut toujours un mets délicieux pour la malice humaine; mais l'assaisonnement de ce mets s'est toujours diversifié suivant les mœurs plus ou moins polies ; et il faut entendre par politesse, ce savoir vivre, cet art de se gêner, de contraindre ses sentimens et ses airs, qui est le fruit de la dépendance. S'il s'agissait de prononcer sur ces deux espèces de plaisanterie, quoique l'une et l'autre ait son prix, il n'y aurait pas à balancer; tous les suffrages se réuniraient en faveur de la seconde, sans mépriser pourtant la première. Aussi préférera-t on Ménandre; mais on ne dédaignera pas Aristophane : d'autant plus qu'il fut le premier à quitter cette étrange méthode de mordre impunément à droit ou à tort, et que, par une comédie d'un autre goût, il donna lieu à la manière plus agréable et moins dange-

reuse de Ménandre. Sur quoi il y aurait encore une distinction à faire entre l'acrimonie de l'un et la douceur de l'autre : c'est que cette acrimonie et cette douceur ne se trouvent répandues dans leurs ouvrages, que parce que l'un employait des traits personnels, et l'autre des traits généraux ; ce qui laisse toujours la liberté d'examiner s'il ne peut pas y avoir une égale délicatesse dans les deux manières. Nous le verrons par le détail : disons ici seulement que l'esprit régnant, ou l'amour des peintures parlantes et des fortes touches de pinceau, justifiaient encore Aristophane d'avoir tourné, comme le prétend Plutarque, la ruse en malignité, la naïveté en bêtise, les ris en farce, et les amours en effronterie, si dans quelque siècle que ce puisse être, un poëte pouvait être excucusable de peindre les ridicules et les scélérats publics tels qu'ils sont.

7°. Enfin, c'est par un pur motif d'intérêt secret qu'Ælien, Plutarque, et plusieurs autres, condamnent ce poëte sans appel. Socrate qu'il perdit, dit-on [1], à l'instigation de deux miséra-

[1] Il n'est pas certain qu'Aristophane ait été cause de la mort de Socrate. Il n'en fut pas moins coupable pour l'avoir accusé

24..

bles et par une vengeance poétique, c'est-à-dire, plus que vatinienne, tient trop au cœur des honnêtes gens, pour lui pardonner un crime si horrible. C'est ce qui leur a inspiré une haine implacable contre Aristophane. L'esprit philosophique s'en est mêlé; et cet esprit, quand il s'y met, est plus dangereux qu'aucun autre. Un ennemi ordinaire peut avouer quelques bonnes qualités dans son ennemi; mais un ennemi philosophe et sophiste, veut détruire entièrement celui qui l'a blessé dans la partie la plus sensible du cœur, je veux dire, dans son attachement à quelque amorceur d'esprit, tel qu'était Socrate. L'esprit est ce qu'il y a de plus libre et de plus délicat *sur la liberté*, dans l'homme. On peut tout sur ses biens, sur sa vie, sur sa réputation; mais rien sur ses jugemens. Or, si quelqu'un a été assez insinuant pour se concilier les esprits et faire secte dans une république, l'on se sacrifiera pour lui, et l'on ne pardonnera pas à quiconque aura osé l'attaquer justement ou injustement, parce qu'on s'est érigé en idole cette vérité réelle ou imagi-

publiquement d'impiété, comme il le fit dans ses *Nuées*. Voyez l'article qui précédera ce que nous dirons de cette comédie.

naire qu'il soutenait. Cette haine même loin de s'éteindre, ne fera que se perpétuer de siécle en siècle; et de-là naît cette étonnante diversité qui se manifeste dans les jugemens sur les hommes. Aristophane obtiendra-t-il jamais grâce des disciples de Platon, qui fait de Socrate son héros? Il ne faut pas l'espérer. Tout autre avouera qu'Aristophane peut avoir été un méchant homme en une occasion, et du reste un bon poëte; mais ce discernement ne convient pas à la passion et au préjugé : et c'est pourtant l'une et l'autre qui font les réputations en bien ou en mal.

8o. Comme je joins ici mes raisons, bonnes ou mauvaises, pour et contre Aristophane, à celles, de Frischlinus son défenseur, je ne dois pas omettre une chose qu'il a oubliée, et qui peut-être a mis Plutarque de mauvaise humeur, sans compter le reste : c'est la mascarade éternelle, qui règne dans les comédies d'Aristophane, comme les arlequinades sur le théâtre des Italiens. Des nuées, des grenouilles, des guêpes, des oiseaux : quels personnages! Ils ont dû paraître bien bizarres à Plutarque, accoutumé à une toute autre espèce de spectacle comique; et combien plus doi-

vent-ils nous le paraître à nous, qui avons une espèce de comédie toute nouvelle, et peu connue des Grecs et des Romains! Voilà le vrai et solide reproche qu'on peut faire à notre poëte; il renferme tous les autres. Prétendrais-je le justifier? Non : vainement dirais-je qu'Aristophane écrivait pour un siècle qui voulait du spectacle, du saillant et du grotesque dans les peintures satyriques; que les brouhaha des spectateurs refusés quelquefois à Cratinus et prodigués à Aristophane l'obligeaient de plus en plus à suivre ce goût dominant, pour ne pas échouer par des peintures plus fines et moins frappantes; que dans un État où la politique allait à démasquer tout *ce qui avait* l'air d'ambition, de singularité, ou de friponnerie, la comédie s'était érigée en harangueuse, en réformatrice, en donneuse d'avis propres à émouvoir le peuple sur ses plus chers intérêts; qu'enfin cette même comédie, dans le dessein de gourmander le peuple et de lui plaire, s'arrogeait tous les droits de l'éloquence, dont les traits n'étaient que trop forts, en se réservant des touches de pinceau plus marquées encore. Toutes ces raisons et beaucoup d'autres ne feraient que blanchir, et

l'on me fermerait la bouche d'un seul mot qui serait applaudi : c'est qu'un tel siècle était digne de compassion ; et de ce siècle passant successivement aux suivans jusqu'au nôtre, on conclurait tout bas que nous seuls avons le sens commun en partage : conclusion flatteuse trop reprochée aux Français, mais qui renverse imperceptiblement le prétendu préjugé en faveur de l'antiquité. A la vue de quantité d'heureux traits, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans Aristophane, peut-être plaindrait-on encore par pitié un tel génie d'avoir eu affaire à des sots. Mais dans quel siècle n'y en a-t-il pas? Et ne craignons-nous point nous-mêmes que la postérité ne juge de Molière et de son siècle, comme on veut aujourd'hui juger d'Aristophane? Ménandre changea de goût et fut applaudi dans Athènes, mais dans Athènes changée. Térence l'imita à Rome, et mérita d'être préféré à Plaute, quoique César ne l'appelât qu'un demi-Ménandre, parce qu'il paraissait manquer de cette vivacité et de cette force qu'il nomme *vis comica*. On s'est lassé depuis du goût de Ménandre et de Térence, à la vue de Molière, qui a paru comme un nouvel astre en ou-

vrant une nouvelle carrière. Eh! qui peut répondre qu'en supposant les mêmes intervalles de temps qui se trouvent entre ces quatre génies, il n'en naîtra pas quelque autre, ou plutôt quelque goût différent, qui fera tomber Molière à son tour? Sans aller plus loin, les Anglais nos voisins ne le trouvent-ils pas un peu froid? Qu'ils aient raison ou non, c'est une question à part. Tout ce que je prétends, c'est qu'on devrait conclure ce que je dis; à savoir que les auteurs comiques doivent vieillir comme les modes, si l'on prend uniquement chaque siècle et chaque climat pour la règle souveraine du goût. Mais parlons plus précisément, et, par une *analyse exacte*, tâchons de discerner dans la comédie même, soit d'Aristophane et de Plaute, soit de Ménandre et de Térence, soit de Molière et de ses concurrens, s'il en a, ce qui ne vieillit point, ce qui doit plaire dans tous les siècles, et chez toutes les nations.

XI. Je dis dans la comédie même : ce qu'il faut bien observer; car il y a entre elle et les autres œuvres de littérature, surtout la tragédie, une différence essentielle que les ennemis de l'an-

tiquité ne veulent pas apercevoir, et que je vais tâcher de rendre palpable.

Tous les ouvrages se sentent du siècle où ils sont nés. Ils en portent l'empreinte. Les mœurs et les temps y sont marqués par des traits ineffaçables. Si l'on accorde que les plus beaux siècles passés sont grossiers en comparaison et au gré du nôtre, le procès des anciens est fait; et il faudra convenir de la rudesse tant reprochée de nos jours à leurs ouvrages. L'histoire seule semble être à couvert de ce reproche. On n'ose s'aviser de dire au sujet d'Hérodote et de Thucydide, de Tite-Live et de Tacite, ce qu'on a dit sans façon d'Homère et des poëtes grecs ou latins. Pourquoi cela? C'est que l'histoire va droit à son but en racontant les manières et les mœurs des peuples, quelles qu'elles puissent être. Elle est indépendante de sa matière; il ne reste qu'à examiner son art. L'histoire de la Chine bien écrite pourrait plaire autant aux Français que celle de France. Il n'en est pas de même des autres ouvrages d'esprit : ils dépendent de leurs sujets, et par conséquent des mœurs et des manières du temps où ils ont été composés : du moins c'est par là qu'on veut les

envisager. Chose injuste; car, comme nous l'avons dit bien des fois, tous les écrivains, par exemple, les orateurs, et surtout les poëtes, sont peintres et rien de plus. Ils peignent la nature telle qu'ils la voyent, avec l'apanage de l'éducation qui la varie dans tous les temps et tous les climats, sans la changer entièrement. Mais on veut que leur succès dépende en partie de leur matière, c'est-à-dire, de cet accessoire qu'on mesure sur l'accessoire d'aujourd'hui. Suivant ce préjugé, les orateurs sont plus dépendans de leur matière que les historiens, et les poëtes plus que les orateurs : aussi fait-on plus de grâce de nos jours à Hérodote ou à Suétone, qu'à *Démosthène* ou à Cicéron, et plus aux uns et aux autres, qu'à Homère ou à Virgile. Cela va par degré; et pour revenir au point dont nous sommes partis, on fait, par la même raison imperceptible, beaucoup moins grâce ou justice aux poëtes tragiques, qu'à tous les autres. D'où vient? C'est que leurs peintures sont plus examinées du côté de la matière que de l'art. Ainsi l'on sifflera l'*Achille* et l'*Hippolyte* d'Euripide, auprès de ceux de Racine, sans considérer que ceux-ci seront peut-être sifflés

à leur tour dans un siècle plus reculé, si l'on suit la même règle de juger en mesurant tout au siècle où l'on vit.

Mais après tout, la tragédie n'ayant pour objet que les passions, est beaucoup moins exposée à la bizarrerie de notre goût, qui veut tout régler sur nos manières. Car quoique les passions grecques soient souvent revêtues de modes et d'usages qui nous choquent, elles percent pourtant à travers ce voile, quand elles sont bien touchées, comme on ne peut nier qu'elles ne le soient dans Eschyle, Sophocle et Euripide. Le principal l'emporte donc sur l'accessoire. L'accessoire consiste dans les mœurs, et les passions sont le principal. Grecques ou Françaises, il n'importe, les passions se ressemblent plus par ce qu'elles ont de commun dans tous les temps, qu'elles ne diffèrent par ce qu'elles contractent de particulier dans chaque siècle. Nos trois poëtes tragiques en sont donc quittes pour quelques railleries, qui retombent à plomb sur leur siècle; mais leur siècle et eux se trouvent bien dédommagés par l'admiration qu'on ne saurait refuser à leur art.

La comédie est beaucoup plus à plaindre; non-

seulement son objet est le ridicule, qui, par sa dépendance des manières, change dans tous les temps et chez toutes les nations, quoique pour le fonds il soit le même; mais l'art comique consiste encore à attraper ce ridicule au gré des spectateurs présens et non à venir. La comédie a beau atteindre son but et divertir le parterre pour qui elle est faite; si elle passe à la postérité, comme dans un monde nouveau, on ne la reconnaît plus: elle y devient étrangère, parce qu'elle n'y trouve ni les mêmes originaux, ni le même ridicule, ni les mêmes spectateurs, mais des lecteurs impitoyables qui lui font un procès de les ennuyer après avoir réjoui Athènes, Rome ou Paris: car la thèse est générale, et enveloppe tous les poëtes et tous les âges. En un mot, la comédie est l'esclave de sa matière et du goût régnant, servitude que n'éprouve pas la tragédie au même degré, par la diversité bien comprise des objets de l'une et de l'autre. C'est pour cela qu'en supposant dans tous les siècles, des critiques, comme il y en eut toujours, qui mesurent tout au même compas, la comédie d'Aristophane a vieilli pour eux; celle de Ménandre a fait quelque temps leurs délices, et

quoique rajeunie à Rome, elle a enfin éprouvé l'injure des ans; la muse de Molière a presque fait oublier l'une et l'autre, et se tiendrait encore sur ses brodequins, comme dit Boileau, si l'avidité des choses nouvelles ne rendait à la fin ennuyeux sur le théâtre ce qu'on y a trop souvent admiré.

Ceux qui ont tâché de rendre leur jugement indépendant des mœurs et des usages, et il y en eut aussi toujours, n'ont pas jugé si rigoureusement ni les auteurs ni les siècles. Ils ont senti que tous les siècles polis se ressemblait à certains égards essentiels, ne différaient que par certaines manières pour le moins indifférentes, hormis la religion; que partout où régnait l'esprit, la politesse, l'abondance et la liberté, on voyait aussi régner un goût sûr et fin qu'on n'exprime point, et qui se sent par qui sait sentir; qu'Athènes, cette inventrice de tous les arts, cette mère du goût Romain et depuis universel, n'était pas composée de bêtes; qu'enfin le siècle des grands hommes d'Athènes et celui d'Auguste ayant toujours passé pour des siècles privilégiés, quoiqu'on y distinguât de mauvais auteurs, comme en ce temps-ci,

il fallait suspendre sa critique et aller bride en main avant de prononcer si facilement sur le mérite des siècles et des auteurs loués universellement en fait de goût. Arrêtés par cette *considération* si simple, ils ont tâché de remonter à la source du goût; et ils ont trouvé qu'il y a non-seulement une beauté immuable de tous les temps et de tous les pays, de même qu'un sens commun qui ne vieillit point, mais encore une sorte de beauté qui change et qui varie, beauté dépendante des conjonctures et des lieux, beauté dont nous parlons; que l'une ne se rencontre jamais sans un mélange de l'autre, parce qu'il n'y a rien ici-bas de parfait; et que de ces deux choses *réunies* résulte ce qu'on appelle le goût d'un siècle: j'entends toujours un siècle spirituel et poli; un siècle dont les œuvres laissent après lui un long souvenir; un siècle qu'on tâche d'imiter ou de critiquer, après en avoir perdu la trace à force de révolutions.

Sur ce principe incontestable d'un *beau* universel et absolu, et d'un *beau* relatif et particulier, dont le mélange ne se trouve que trop inégal de nos jours, il est aisé d'apporter la raison de nos divers jugemens sur les anciens, particu-

lièrement sur Aristophane. Considérons-le uniquement du côté des beautés qui plaisaient aux Athéniens et qui ne nous plaisent plus, nous le condamnerons sans même examiner si cette espèce de beautés n'avait pas quelquefois sa source dans le vrai *beau*, quoiqu'elle paraisse en sortir à force d'être outrée. Nous ne lui saurons pas même gré d'avoir fait rire le peuple le plus raffiné qu'il y eût alors; nous irons jusqu'à mettre ce peuple avec son atticisme au rang des sauvages qu'il nous plaît de dégrader, parce qu'ils n'ont en partage que l'innocence et le bon sens. Mais n'avons-nous pas dans nos mœurs mêmes, plus polies, si l'on veut, ces beautés de mode qu'on voit passer dans les écrits comme dans le reste, ces beautés si chères à notre amour-propre, mais qui déplairont peut-être à nos neveux? Soyons plus équitables : laissons le *beau* relatif pour ce qu'il vaut dans chaque siècle; ou si nous en voulons décider, disons que ce qui s'en trouve dans Aristophane, Ménandre et Molière pouvait être bien placé pour leur temps; mais qu'en le comparant au vrai *beau*, cette partie relative d'Aristophane était un coloris outré; celle de Ménandre un co-

loris trop faible, et celle de Molière un vernis singulier composé de l'un et de l'autre, ou plutôt inimitable, sans paraître imité, mais toujours dépendant des années qui l'altéreront peu-à-peu, à mesure que nos idées, que nous voyons changer tous les jours, se trouveront sensiblement changées. Eh! ne le sont-elles pas considérablement depuis Molière? S'il revenait au monde, il lui faudrait presque tenter de nouvelles routes.

A l'égard des beautés inaltérables, dont la comédie est beaucoup moins susceptible que la tragédie, s'il est question d'en prononcer, ne mettons pas aisément Aristophane et Plaute au-dessous de Ménandre et de Térence. *Balançons* même avec Despréaux, à préférer le comique français aux comiques grecs et latins. Donnons seulement avec lui la grande régle de plaire en tout siècle, et le dénouement de toutes les difficultés sur la préférence : cette régle et ce dénouement ne sont autres que le but de la comédie :

Étudiez la cour, et connaissez la ville :
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par-là que Molière illustrant ses écrits
Peut-être de son art eût remporté le prix, . .

Si moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Boileau, *Art. Poét.* ch. III.

Véritablement, Aristophane et Plaute ont fait cette indigne alliance et beaucoup plus que Molière : c'est en cela qu'il faut les blâmer. Ce qui plaîsait alors à Athènes et à Rome n'était qu'une beauté passagère, qui n'avait pas un fondement légitime sur la vraie beauté. Aussi ce goût changea-t-il. Mais si nous condamnons en ceci leur siècle, quel siècle ne mérite pas d'être condamné? Rapportons tout au goût universel, et nous trouverons dans Aristophane autant pour le moins à estimer qu'à censurer.

XVII. Mais avant que de passer à ses œuvres, on me pardonnera encore quelques réflexions sur le parallèle de la tragédie et de la comédie. La première, quoique différente selon les temps et les poëtes, est uniforme par sa nature, étant fondée sur les passions qui ne varient jamais. Il n'en est pas ainsi de la seconde. Quelque différence qu'on trouve entre Eschyle, Sophocle et

Euripide, entre Corneille et Racine, entre les Français et les Grecs, on n'en trouvera pas assez pour établir diverses espèces de tragédies. Les œuvres de ces grands maîtres sont en quelque sorte semblables aux Néréïdes, dont Ovide dit ingénieusement, « qu'elles avaient un air, non » pas à la vérité le même, mais tel qu'il laissait » aisément reconnaître qu'elles étaient sœurs. »

> Facies non omnibus una,
> Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

La raison est que les mêmes passions en sont l'âme et le jeu. A l'égard des comédies d'Aristophane et de Plaute, de Ménandre et de Térence, de Molière et de ses imitateurs, si *on les confronte* entr'elles, on trouvera *à la vérité* quelque air de famille, s'il est permis de pousser cette comparaison, mais beaucoup moins marqué à cause de la différence que contractent le ridicule et le plaisant, quant aux manières de chaque siècle. On ne les prendra pas pour sœurs, mais au plus pour parentes éloignées. La muse d'Aristophane et de Plaute, à la bien définir, est une bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue médisante est détrempée de fiel, et dont le poison

dangereux ressemble à celui de l'aspic et de la vipère; mais dont les saillies malignes et les caprices ingénieux portent plutôt leur coup qu'on ne s'en est aperçu. La muse de Térence, et par conséquent celle de Ménandre, est une beauté simple et sans fard, mais enjouée, dont les traits sont plus fins que frappans, plus doux que forts, plus naïfs et plus modestes que grands et fiers; mais toujours infiniment naturels.

Ce n'est pas un portrait, une image semblable :
C'est un fils, un amant, un père véritable.

Quant à la muse de Molière, elle n'est pas toujours vêtue en bourgeoise républicaine, comme celle des Grecs et des Latins; elle prend souvent des airs de qualité, et sort de son état jusqu'à se parer avec grâce des plus brillans atours. Elle mêle toujours, dans ses manières, de l'élégance au badinage, de la force à la délicatesse, de la grandeur et de la fierté même à la naïveté et à la modestie. Si quelquefois en faveur du peuple elle s'émancipe à admettre la mascarade, ce sont des momens de folle joie dont elle revient bientôt, et qui durent aussi peu que ceux d'une légère ivresse. La première peut être peinte entourée de

petits satyres, les uns bouffons, les autres délicats, mais tous extrêmement libres et malins, véritables singes toujours prêts à rire en face et à montrer au doigt l'honnête homme confondu avec le scélérat. On peindrait bien la seconde environnée de génies dont l'enfance est pleine d'agrémens et de candeur, que la nature seule a instruits à plaire, et dont le langage emmiellé est d'autant plus attrayant, qu'on est moins tenté de s'en défier. Les ris délicats de la cour et ceux de la ville un peu plus folâtres, semblent accompagner la dernière, et s'en être rendus inséparables. Toutefois refusera-t-on à la muse d'Aristophane ou de Plaute, l'avantage d'être plus vive, plus animée, plus inventive? A celle de Ménandre ou de Térence, la gloire d'être plus naturelle et plus réservée? Enfin à celle de Molière l'heureux secret d'avoir allié tout le sel des deux premières à un art singulier qui leur était inconnu? Rendons à ces trois sortes de mérite la justice qui leur est due. Séparons dans chacun d'eux l'or pur et véritable d'avec le faux or, sans approuver ni condamner en tout ni les uns ni les autres. S'il faut enfin prononcer sur le goût général de leurs ouvrages, con-

venons que celui de Ménandre, de Térence et de Molière, plaira plus sans contredit aux honnêtes gens, et par conséquent qu'il approche plus de la vraie beauté, ou qu'il est moins mélangé de beautés purement relatives, que celui d'Aristophane et de Plaute.

En distinguant la comédie par les sujets, nous en avons trouvé trois sortes chez les Grecs, et autant chez les Latins, en la distinguant comme eux par les habits : de plus, en la distinguant par les auteurs et les temps, nous venons d'en voir trois espèces; mais nous en verrons encore trois autres classes, si nous voulons nous arrêter plus particulièrement à sa matière. Comme le but et les règles générales de toutes ces espèces de comédies sont les mêmes, il ne sera peut-être pas hors de propos de se les remettre sous les yeux en racourci, avant que d'exposer la dernière division dont je viens de parler. Je ne puis mieux faire à ce sujet, que de transcrire ici la ving-cinquième réflexion du P. Rapin sur la poétique en particulier.

XIII. « La comédie, dit-il [1], est une image de la vie commune. Sa fin est de montrer sur

[1] *Réflex. sur la Poét.* p. 154. Paris, 1684.

» le théâtre les défauts des particuliers, pour » guérir les défauts du public, et de corriger le » peuple par la crainte d'être moqué. *Ainsi le* » ridicule est ce qu'il y a de plus essentiel à la » comédie. Il y a un ridicule dans les paroles » et un ridicule dans les choses, un ridicule hon- » nête et un ridicule bouffon. C'est un don pu- » rement de la nature que de trouver le ridicule » de chaque chose. Car toutes les actions de la » vie ont leur beau et leur mauvais côté, leur » plaisant et leur sérieux. Mais Aristote qui donne » des préceptes pour faire pleurer, n'en donne » point pour faire rire. Cela vient *purement du* » génie : l'art et la méthode y ont peu de part : » c'est l'ouvrage du pur naturel. Les Espagnols » ont le génie de voir le ridicule des choses bien » mieux que nous. Les Italiens qui sont naturel- » lement comédiens l'expriment mieux : leur » langue y est plus propre que la nôtre, par l'air » badin qu'elle a de dire ce qu'elle dit. La nôtre » peut en devenir capable quand elle sera encore » plus perfectionnée. Enfin ce tour agréable, cet » enjouement qui sait soutenir la délicatesse de » son caractère, sans tomber dans la froideur ni

» dans la bouffonnerie, cette raillerie fine qui est
» la fleur du bel esprit, est le talent que demande
» la comédie. Il faut toutefois observer, que le vrai
» ridicule de l'art qu'on cherche sur le théâtre,
» ne doit être que la copie du ridicule qui est
» dans la nature. La comédie est comme elle doit
» être, quand on croit se trouver dans une com-
» pagnie du quartier, ou dans une assemblée de
» famille, étant au théâtre; et qu'on n'y voit que
» ce qu'on voit dans le monde. Car elle ne vaut
» du tout rien, dès qu'on ne s'y reconnaît point,
» et dès qu'on n'y voit pas ses manières et celles
» des personnes avec qui l'on vit. Ménandre n'a
» réussi que par là, parmi les Grecs, et les Ro-
» mains pensaient être en conversation, quand ils
» assistaient aux comédies de Térence; car ils n'y
» trouvaient rien que ce qu'ils avaient coutume
» de trouver dans les compagnies ordinaires. C'est
» le grand art de la comédie, de s'attacher à la
» nature et de n'en sortir jamais; d'avoir des
» sentimens communs et des expressions qui soient
» à la portée de tout le monde; car il faut bien
» se mettre dans l'esprit que les traits les plus
» grossiers de la nature, quels qu'ils soient, plaî-

» sent toujours davantage que les plus délicats,
» qui sont hors du naturel. Néanmoins les termes
» bas et vulgaires ne doivent pas être permis sur
» le théâtre, s'ils ne sont soutenus de quelque
» sorte d'esprit. Les proverbes et les bons mots
» du peuple n'y doivent pas aussi être soufferts,
» s'ils n'ont quelque sens plaisant et s'ils ne sont
» naturels.

» Voilà le principe le plus universel de la co-
» médie : par-là, tout ce qu'elle représente ne
» peut manquer de plaire ; et sans cela rien ne
» plaît. Ce n'est qu'en s'attachant à la nature,
» qu'on parvient à exprimer la vraisemblance, *qui*
» est le seul guide infaillible qu'on *puisse suivre*
» au théâtre. Sans la vraisemblance tout est défec-
» tueux ; avec elle tout est beau : on ne s'égare
» jamais en la suivant, et les défauts les plus or-
» dinaires de la comédie viennent de ce que les
» bienséances n'y sont pas gardées, ni les inci-
» dens assez préparés. Il faut même bien prendre
» garde que les couleurs dont on se sert pour
» préparer les incidens n'ayent rien de grossier,
» pour laisser au spectateur le plaisir de trouver
» lui-même ce qu'elles signifient. Mais le foible

» le plus ordinaire de nos comédies, est le dé-
» nouement : on n'y réussit presque jamais par la
» difficulté qu'il y a de dénouer heureusement ce
» qu'on a noué. Il est aisé de lier une intrigue ;
» c'est l'ouvrage de l'imagination ; mais le dé-
» nouement est l'ouvrage tout pur du jugement :
» c'est ce qui en rend le succès difficile. Et si l'on
» veut y faire un peu de réflexion, on trouvera
» que le défaut le plus universel des comédies,
» est que la catastrophe n'en est pas naturelle. Il
» reste à examiner si l'on peut faire dans la comé-
» die des images plus grandes que le naturel,
» pour toucher davantage l'esprit des spectateurs
» par de plus grands traits et par des impressions
» plus fortes ; c'est-à-dire, si le poëte peut faire
» un avare plus avare, et un fâcheux plus imper-
» tinent et plus incommode, qu'il n'est ordinai-
» rement. A quoi je réponds que Plaute, qui vou-
» lait plaire au peuple, l'a fait ainsi ; mais Térence
» qui voulait plaire aux honnêtes gens, se renfer-
» mait dans les bornes de la nature, et il repré-
» sentait les vices sans les grossir, et sans les aug-
» menter. Toutefois ces caractères outrés, comme
» celui du *Bourgeois gentilhomme* et celui du

» *Malade imaginaire* de Molière, n'ont pas laissé » de réussir depuis peu à la cour, où l'on est si » délicat : mais tout y est bien reçu, jusqu'aux » divertissemens de province, quand ils ont quel- » que air de plaisanterie : car on y aime à rire » plus qu'à admirer. Ce sont là les règles les plus » importantes de la comédie. »

XIV. Ces règles sont véritablement communes aux trois sortes que j'imagine : mais il est essentiel de bien distinguer toutes les trois, et je le fais par leur matière qui ne laisse pas de diversifier un peu leur art. La vieille et la moyenne comédie représentant naïvement des *aventures* véritables. De la même façon *quelques* traits d'histoire ou de fable peuvent former un ordre de comédies qui lui ressemble, sans en avoir les défauts; tel est l'*Amphitryon*. Combien d'historiettes morales, combien d'aventures anciennes et nouvelles, combien de petites fables d'Ésope, de Phèdre, de la Fontaine, ou de quelque ancien poëte, ne fourniraient pas de jolis spectacles, si tout cela était mis en œuvre par d'habiles mains? Et n'en a-t-on pas vu qui ont réussi dans ce genre, comme *Timon le misantrope*? C'est proprement

les Italiens que cette espèce regarde. L'ancien spectacle nommé *satyrique*, à cause des satyres qui y jouaient leur rôle, et dont nous n'avons d'autre exemple que le *Cyclope* d'Euripide, a donné lieu sans doute aux comédies pastorales que nous devons principalement à l'Italie, et qu'elle cultive beaucoup plus que la France. C'est toutefois une sorte de spectacle qui aurait son agrément, s'il était touché avec élégance et sans bassesse : c'est l'Idylle mise en action. Enfin, la nouvelle comédie inventée par Ménandre a produit ce qu'on appelle aujourd'hui comédie proprement dite. C'est celle qui roule sur des portraits généraux de la vie commune et sur des aventures et des noms supposés, soit de ville soit de cour. Cette troisième espèce est incontestablement la plus noble et la plus autorisée par l'usage. Aussi est-elle la plus difficile à exécuter, parce que tout y est de pure invention, sans que le poëte soit soutenu par des traits et des personnages connus, comme l'est toujours le poëte tragique. Qui sait même si à force de réflexions on n'inventerait pas encore quelqu'autre sorte de spectacle comique tout différent des trois que je viens de dire, tant la

comédie est féconde ! Mais sa carrière n'est déjà que trop vaste, pour l'engager à découvrir de nouvelles lices ; et dans un champ où l'*on fait* tant de faux pas, rien n'est si périlleux que la nouveauté mal entendue. C'est un écueil où l'on n'a que trop échoué en tout genre, à commencer par la grammaire et la langue. Il vaut mieux chercher la nouveauté dans la manière de dire les choses communes, que dans des idées extraordinaires où l'on se perd souvent. Le mauvais succès de l'espèce bizarre de la tragi-comédie, espèce monstrueuse tout-à-fait inconnue aux anciens, prouve assez le danger de la nouveauté *en cette* matière.

XV. Pour achever le parallèle de la comédie et de la tragédie, on pourrait réveiller une question plus souvent proposée que bien décidée, et aussi intéressante qu'elle est commune ; à savoir lequel de ces deux genres est le plus aisé ou le plus difficile à remplir dans l'exécution. Je n'aurai pas la témérité de résoudre entièrement un problème sur lequel tant de grands génies n'ont osé nettement prononcer avant moi : mais s'il est permis à tout homme qui se mêle de littérature d'ex-

poser ses raisons pour et contre, sur tout ouvrage d'esprit, considéré uniquement comme tel, sans égard à l'utilité ou à l'abus, je déduirai en peu de mots les miennes, que je puise dans la nature des deux spectacles et des talens qu'ils exigent. Horace se propose une question à-peu-près de la même espèce, qu'il résout de la manière qu'on va voir :

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est. Ego nec studium sine divite venâ,
Nec rude quid possit video ingenium ; alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.

HORACE, *Poét.* v. 407.

« On a demandé si un bon poème était l'ouvrage » de l'art ou de la nature. Pour moi, je ne vois » pas ce que l'étude peut faire d'excellent sans le » génie, ni le génie sans l'étude. L'un a besoin de » l'autre ; et leur succès dépend de leur bonne » intelligence. » Si l'on suivait le biais que prend Horace pour prononcer, par manière d'accommodement, il serait aisé de dire tout d'un coup qu'en supposant deux génies égaux, l'un tourné au tragique et l'autre au comique, supposant encore une égalité parfaite dans l'un et l'autre art, l'un serait aussi facile, ou si l'on veut, aussi

difficile que l'autre : mais cela ne satisfait pas, comme dans la question d'Horace qui est toute simple ; car personne ne peut douter que le talent et le travail ne contribuent de concert aux bonnes choses, surtout à la bonne poésie : mais *s'il était* question de mettre dans la balance le talent et l'étude, afin de prononcer lequel des deux doit plus mettre du sien pour former un bon ouvrage, le problème deviendrait plus curieux, et peut-être seroit-il assez difficilement résolu. En effet, quoique la nature doive faire une grande partie des frais en fait de vers, nous ne voyons pourtant de vers un peu durables, que ceux qui sont extrêmement corrects. Il y aurait même à parler en faveur de la correction. Eh! *ignore-t-on* que Virgile, avec moins de génie qu'Ovide, est pourtant plus précieux aux personnes qui ont le discernement fin? Sans aller si loin, l'Horace de nos jours, ce Boileau qui produisait avec tant de peine, qui demandait à Molière où il trouvait si aisément la rime, qui disait :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois,

N'a-t-il pas acquis par ses vers limés et mille fois

remis sur l'enclume, la préférence sur ceux de ce même Molière, si naturels d'ailleurs et sortis d'un génie si fécond? Horace pensait bien lui-même ainsi, lui qui en donnant des leçons de de poésie aux écrivains de son siècle, leur dit nettement que Rome l'emporterait sur toutes les nations par le talent d'écrire, comme par les armes, si les poëtes ne redoutaient la gêne, le courage et le temps nécessaire pour limer leurs pièces. Tout poème lui paraissait répréhensible, s'il n'avait été remis dix fois sur le métier; encore voulait-il qu'on le tînt neuf ans caché, comme l'enfant l'est neuf mois dans le sein de sa mère, afin de modérer l'impatience naturelle qui se joint à l'amour-propre et à la paresse pour déguiser les défauts; tant il est véritable que la correction est la pierre de touche des écrits!

Or, la question proposée revient à la comparaison que je viens de faire entre le talent et la correction, puisqu'il s'agit d'une comparaison entre le plus ou le moins de difficulté à faire une tragédie ou une comédie. C'est pourquoi, de même que la nature et l'étude pouvant concourir plus ou moins à faire un poëte, on doit balancer l'un

et l'autre : de même si l'on veut comparer les efforts de deux esprits en deux genres différens, il faut peser le talent de part et d'autre du côté des auteurs, et le plus ou moins d'obstacles *du côté* des ouvrages.

Que les talens, soit le tragique, soit le comique, doivent être très-différens, il n'y a pas de difficulté. Il est pour toutes choses un tour d'esprit qu'on ne se donne point, pur don de la nature, don exquis en toute matière, et qui détermine ceux qui l'ont reçu, à suivre presque malgré eux un goût qui les maîtrise.

Pascal sentit dès l'enfance qu'il était né *géomètre*, et Van-Dick qu'il était né *peintre*. *Quelquefois* à la vérité ce sentiment intérieur ne se découvre pas si nettement; mais il est rare de trouver des Corneilles qui ayent long-temps ignoré qu'ils fussent poëtes. P. Corneille après avoir entrevu son talent, tâtonna long-temps pour savoir de quel côté il le guidait. Il essaya d'abord la comédie, dans un siècle où elle était si grossière en France, qu'elle ne pouvait plaire aux honnêtes gens. Il la métamorphosa du premier coup d'essai. *Mélite* plut si fort, étant parée de ses mains, qu'elle fonda

une nouvelle espèce de comédie et de comédiens. Ce succès qui encourageait Corneille à poursuivre cette sorte de comique, qu'il avait imaginé le premier, ne lui laissait pas lieu de soupçonner qu'il dût enfanter un jour les chefs-d'œuvre tragiques que sa muse étala depuis avec tant d'éclat. Il soupçonnait encore moins que, quoique ses pièces comiques fussent extrêmement à la mode, faute de mieux, il dût paraître un autre génie [1] formé par la comédie grecque et latine, qui, en faisant lui-même de nouveaux progrès, ferait bientôt éclipser ce genre de comédie de mode à laquelle Corneille croyait devoir consacrer son talent comme à son idole. Il s'avisa enfin de produire le *Cid* après *Médée*, et par cet élan extraordinaire de son génie, il reconnut, quoique tard, que la nature ne lui avait marqué d'autre carrière à courir que celle des Sophocles. Heureux génie, qui sans imitation et sans règles, sut d'abord s'élever à un si haut vol! Devenu aigle, pour ainsi parler, il n'abandonna plus la route qu'il s'était tracée au-dessus des esprits de son siècle. Il retint pourtant quelques vestiges du faux goût qui infectait toute la nation;

[1] Molière.

mais en cela même il fut admirable, puisqu'il vint à bout de le changer entièrement, soit par les réflexions qu'il fit, soit par celles qu'il donna lieu de faire. En un mot, Corneille était né pour la tragédie, comme Molière pour la comédie. A la vérité, celui-ci connut plutôt son talent que celui-là, et ne fut pas moins heureux à se faire applaudir, quoique souvent :

L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Vinssent pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouer la tête à l'endroit le plus beau.

Mais sans avoir égard au temps où l'un et l'autre connut ce dont il était capable, *supposons le talent tragique et le talent comique aussi égaux dans ces deux poëtes, qu'ils sont différens dans leur nature*; il n'y aura plus qu'à faire un parallèle des difficultés inégales de leur art, et une compensation de celles qui paraîtront communes.

Il semble : 1° que le poëte tragique a l'avantage du sujet, que n'a pas le comique ; car le premier tire son sujet de l'histoire, et le second est contraint de le créer, comme nous l'avons déjà dit, au moins pour la comédie noble et relevée.

Or il n'est pas si aisé qu'on penserait bien, de trouver des sujets comiques capables de recevoir une forme agréable et nouvelle; au lieu que l'histoire est une source, sinon intarissable, du moins assez féconde, pour ne pas laisser les talens à sec. Il est vrai que l'invention paraît avoir un plus grand champ que l'histoire. Les faits véritables sont limités à un nombre assez restreint. Les faits qu'on a droit de feindre peuvent aller à l'infini; mais quand l'invention l'emporterait de ce côté-là, comptera-t-on pour rien la difficulté d'inventer? Faire une tragédie, c'est rassembler des matériaux et les mettre en œuvre comme un habile architecte; mais faire une comédie, n'est-ce point bâtir en l'air comme le disait et le faisait Ésope? Vainement d'ailleurs vanterait-on le champ de l'invention, comme étant aussi étendu que celui des souhaits. Tout est borné, et l'esprit de l'homme l'est pour le moins autant que le reste. De plus, il faut inventer, mais conformément à la nature. Or les caractères bien marqués de la nature sont eux-mêmes très-bornés. Molière a saisi les principaux traits du ridicule. En choisira-t-on de moins forts? On courra risque

d'être froid. Quand une comédie compte, pour s'animer, sur des personnages subalternes, elle hazarde extrêmement. Un tableau doit tirer tout son feu de son principal personnage, et non pas des groupes : de même une comédie, pour être bonne, se soutient plus par un caractère dominant, que par des rôles subalternes.

Les caractères tragiques au contraire sont sans nombre, non que les traits généraux n'en soient limités : dissimulation, jalousie, politique, ambition, soif de régner, autres intérêts de cœur; mais ces passions se varient à l'infini, et prennent mille formes différentes dans les diverses situations que fournit l'histoire; formes *qui se rendront* toujours nouvelles, tant qu'*on* fera des tragédies. Ainsi, le dissimulé, le jaloux Mithridate, si heureusement peint par Racine, n'empêchera pas un poëte de faire un Tibère jaloux et dissimulé. Le violent Achille laissera lieu au tableau du violent Alexandre, etc.

En est-il de même de l'avarice, de la sotte vanité, de l'hypocrisie et des autres vices pris du côté du ridicule? Non pas, à beaucoup près. On aura plutôt doublé et triplé toutes les tragédies

de nos poëtes célèbres, et remanié tous leurs sujets, comme on a fait *Sophonisbe* et *OEdipe*, qu'on aura osé remettre sur la scène des comédies en cinq actes sur un avare, un bourgeois-gentilhomme, un tartuffe, et les autres sujets trop connus. Quoi donc! ces vices populaires seraient-ils moins propres à se diversifier, que les passions et les vices héroïques, si j'ose user de ce terme? Les uns changent-ils plus que les autres, suivant les conjonctures? Non, certes; mais étant répétés dans les comédies, ils seraient moins marqués, moins précis, moins vifs, et par conséquent moins applaudis. Le ridicule et le plaisant veulent être plus frappés que l'héroïque et le passionné, qui se soutiennent assez par eux-mêmes. De plus, quand ces deux choses si dissemblables pourraient également se varier et se soutenir, ce qui n'est pas, la comédie, sur le pied qu'elle est aujourd'hui, subsiste par les caractères et par les incidens. Or, il n'y a que les incidens qui diversifient les caractères, soit sur le théâtre du monde, soit sur le théâtre comique. La comédie au point où l'a portée Molière, ressemble aux portraits qu'a tracés le célèbre la Bruyère. Oserait-on les refaire après lui,

sans s'exposer au sort de ceux qui ont osé les continuer? Qu'ajouter, par exemple, à son *Distrait*? Le mettra-t-on en d'autres circonstances? Ce seront toujours les mêmes traits de distraction; et il n'y a que ces traits saillans qui soient propres à la comédie, dont le but est de peindre d'après nature, mais vivement et fortement, comme Callot dans ses dessins. Si la comédie était encore parmi nous, comme elle l'est chez les Espagnols, une espèce de roman composé de beaucoup d'incidens et d'intrigues, qui se brouillent et se dénouent avec surprise; si elle était telle à peu près que celle que suivit Corneille de son temps; si même elle s'était toujours bornée à ne peindre, *comme* celle de Térence, que les portraits communs qu'offre la simple nature, des pères, des fils, des rivaux, malgré l'uniformité qui y régnerait toujours, ainsi que dans les six comédies de Térence, et apparemment dans celles de Ménandre, qu'il imita en ses quatre premières pièces, on se sauverait du moins ou par la variété des incidens et des intrigues à l'espagnole, ou par la répétition des mêmes caractères de la nature, à la façon de Térence; mais ce n'est plus aujourd'hui cela: on

veut des portraits nouveaux et rien davantage. La multiplicité des incidens et le pénible effort d'une intrigue ne sont plus un asile permis à la faiblesse des talens, qui s'en accommoderaient beaucoup mieux, ni au goût de la comédie qui veut un air moins embarrassé. Libre et aisée dans ses manières, elle ne souffre rien de romanesque. Elle laisse tout cet attirail aux *Nouvelles* ou petits romans qui ont amusé le siècle passé. Elle ne souffre que des masques ressemblans qui se succèdent tour à tour sans gêne, et presque sans apparence d'apprêt. Racine même, sur les pas des Grecs, ne nous a-t-il pas instruits à donner cet air simple et peu apprêté à la tragédie? N'a-t-il pas tâché de la débarrasser de ce grand nombre d'incidens, qui font une étude d'un divertissement pour les spectateurs, et qui marquent moins de fécondité que peu de goût dans les poëtes? Mais quoiqu'il ait pu faire et que l'on fasse pour la simplifier, elle aura toujours sur la comédie l'avantage du nombre des sujets, parce qu'elle est plus susceptible de situations et d'événemens que la comédie. Or, les événemens et les situations varient les caractères et les rendent nouveaux. Un avare pris

d'après nature, sera toujours l'avare de Plaute ou de Molière : mais un Néron ou un prince tel que lui, ne sera pas toujours le Néron de Racine. Le peu d'intrigue que souffre la comédie, ne changera pas assez l'un pour en faire un nouveau portrait; et les grands projets de la tragédie changeraient assez l'autre pour en faire un caractère tout neuf.

2° Mais, outre les sujets, n'y a-t-il pas encore beaucoup à dire sur le but de l'un et de l'autre spectacle? L'un veut toucher, l'autre réjouir, et lequel des deux est le plus aisé? A bien pénétrer ces deux fins, toucher, c'est frapper les ressorts du cœur qui sont les plus naturels, la crainte et et la pitié ; réjouir, c'est porter à rire : *chose très-naturelle à la vérité*, mais plus délicate. L'honnête homme et le paysan ont le cœur sensible et humain : il n'y a que le plus ou le moins; mais ils sont hommes enfin, et leur cœur est mû par les mêmes touches. Ils aiment aussi à sortir d'eux-mêmes, à s'épanouir et s'égayer : mais les ressorts qu'il faut toucher pour cela, ne sont pas les mêmes dans le paysan et dans l'honnête homme. Les passions ne dépendent que de l'humanité ; le rire dépend de l'éducation. Le paysan rira d'une

équivoque grossière, et l'honnête homme ne se déridera que pour un trait délicat. Les spectateurs, pour peu qu'ils ayent de connaissances, sont presque tous réduits au même niveau pour le tragique; mais ils font trois classes au moins quant au comique, le peuple, les savans et la cour. Si tout le monde est peuple en certaines choses, il ne l'est guères en ce genre. Quoi qu'en dise le P. Rapin, on admire plus volontiers encore qu'on ne rit. Tout homme qui a le sentiment un peu fin, rit aussi peu que le sage admire peu; car il ne faut compter pour rien des ris qui ne sont rien moins que naturels, et qu'on accorde à la complaisance, au respect, à l'intérêt, à la flatterie, à la bonne humeur, tels que ceux qui échappent aux prétendus bons mots qui se disent dans les compagnies. Ceux du théâtre sont d'un autre aloi. Tout spectateur ou tout lecteur se fait juge d'un bon mot, et ne le mesure qu'à sa condition ou à sa portée. Or, la portée et la condition de chaque homme mettent une grande différence dans les choses capables de le réjouir. Si donc on regarde le but du poëte, soit tragique, soit comique, celui-ci doit être bien plus embarrassé

que celui-là, sans préjudice des difficultés communes et inséparables de leur art, qui consiste à toucher ou à réjouir le grand nombre. Le premier n'a guère qu'à se replier sur lui-même, pour y puiser dans son cœur des sentimens qu'il est assuré de faire entrer dans tous les cœurs, s'il les a trouvés dans le sien. Le second doit se multiplier et se reproduire presqu'en autant de personnes, qu'il en veut avoir à contenter et à divertir.

Dira-t-on que les talens étant supposés égaux, et le succès dépendant du seul talent, la chose est également facile ou difficile des deux côtés pour les auteurs? L'objection est frivole; car la question reviendra au même, qui sera de savoir lequel des deux talens est préférable et le plus rare. Si l'on procédait par voie d'exemples et non de raisonnemens, la question serait, ce me semble, décidée à l'avantage du comique.

Dira-t-on qu'à prendre la chose du côté de l'art, il faut bien plus de méditations profondes pour construire un plan juste et simple, pour amener d'heureuses surprises, sans qu'il y paraisse d'artifice, pour conduire habilement une passion par degrés jusqu'à son comble, pour arriver toujours

à la fin, en la reculant toujours, comme Ithaque qui fuyait devant Ulysse, pour lier les scènes et les actes, pour élever enfin par un progrès insensible, un édifice frappant dont le moindre mérite soit d'avoir toutes ses proportions? Ajoutera-t-on que cet art est infiniment inférieur dans la comédie, où tous les personnages peuvent s'amener sans beaucoup d'adresse et d'effort, dont la conduite toute unie peut s'envisager d'un seul coup-d'œil, dont le plan même et la construction font beaucoup moins le prix, qu'un vernis de plaisant répandu dans chaque scène, qui est plus souvent le fruit d'un heureux naturel que de la méditation?

Mais, outre que ces objections ne sont pas sans réplique, non plus qu'une infinité d'autres qu'on peut former sur un sujet si abondant, s'il s'agissait de juger par l'impression que font la tragédie et la comédie supposées également bonnes, on trouverait peut-être dans l'examen de cette impression, que le sel d'un bon mot qui réjouit tout le monde, a dû coûter plus de réflexions que tel qui aura plû extrêmement dans une tragédie : et l'on penchera d'autant plus de ce côté-là, qu'on

fera plus d'attention qu'une veine heureuse en fait de tragique coûte souvent moins à ouvrir et à laisser couler, qu'un mot bien placé *dans le* comique ne coûte à placer ainsi. Surtout en jugera-t-on de cette manière, quand on voudra sentir le prix d'un mot, mis à sa place, et la différence d'un tel mot en toutes sortes d'écrits, d'avec le pur bon sens et l'imagination même la plus ornée qui souvent fait illusion.

C'est trop m'arrêter sur une digression pareille; et comme il ne m'appartient pas de décider, j'abandonne volontiers et le problême et mes raisons au goût particulier des lecteurs, *qui* en trouveront de meilleures pour *ou contre*. Je n'ai prétendu qu'exposer sur la comédie, comme ouvrage d'esprit, tout ce qu'un homme de lettres peut raisonnablement en dire sans sortir de son état, et sans approuver en aucune sorte l'abus qu'on fait presque toujours d'un spectacle, qui dans son essence pourrait être innocent, et qui cesse de l'être, dès que la malignité humaine s'en mêle. C'est en faveur des lettres et non des spectacles que j'écris. Les uns sont peut-être trop fréquentés, et les autres trop négligées. Cependant

c'est aux lettres grecques et latines que nous devons ce goût si précieux, que l'on perdra insensiblement par la négligence que l'on affecte aujourd'hui de remonter aux sources. Si la raison a beaucoup gagné, ne peut-on pas dire que le goût a un peu perdu ?

Mais pour revenir à Aristophane, tant de grands hommes de l'antiquité et des siècles consécutifs jusqu'à nous, en ont fait cas, qu'il n'est pas naturel de juger qu'il soit méprisable, malgré les défauts essentiels qu'on lui reproche à si juste titre. Il suffit de dire que Platon et Cicéron l'ont estimé ; et pour finir par le trait qui lui est le plus glorieux, sans toutefois le justifier, le grand S. Chrysostôme n'a-t-il pas nourri son éloquence si vive et si ferme, de l'atticisme vif et mâle de ce mordant comique, qu'il estimait au point de faire à son égard ce que faisait Alexandre d'Homère, dont il mettait les œuvres sous son chevet, pour les retrouver le soir avant le sommeil et le matin au réveil ? Passons à la révision des comédies d'Aristophane.

# DÉVELOPPEMENT

## DE PLUSIEURS POINTS

## DU DISCOURS PRÉCÉDENT.

I. Le plan du P. Brumoy, comme il nous en prévient lui-même ( pag. 328, art. 1.) « exi-» geait qu'il ébauchât au moins le caractère du » comique des Grecs, et qu'il allât un peu plus » loin que les savans auteurs qui nous ont donné » en français quelques pièces séparées d'Aristo-» phane. » Le plan qu'on s'est *proposé pour* cette nouvelle édition du *Théâtre des* Grecs, exige qu'on fasse encore un pas de plus, et que l'on donne la traduction entière des pièces qui nous restent du comique par excellence : car c'est ainsi que toute l'antiquité se plaît à désigner Aristophane.

Les difficultés qui avaient mis le P. Brumoy dans le cas de « balancer long-temps s'il tou-» cherait l'article de la comédie des Grecs », ne sont pas aussi multipliées qu'elles l'étaient avant

que, par ses veilles et sa critique, il eût porté la lumière dans l'enfance d'un art dont les modèles sont d'autant plus précieux, qu'ils sont plus rares. Depuis cet heureux essai, les savans travaux de M. Brunck sur Aristophane ont rendu, dans tout son éclat, à la république des lettres, le plus ingénieux écrivain de toute l'antiquité et le plus parfait modèle de cet atticisme si vanté. Les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, offrent en outre quantité d'endroits d'Aristophane expliqués et développés d'une manière digne de ce poëte. Enfin, les notes manuscrites de Tanneguy le Fèvre[1] sont encore une nouvelle source de lumières, où l'on peut puiser avec autant d'utilité que de confiance. Ces notes, dont le P. Brumoy n'a pas eu connaissance, m'ont été

[1] M. l'abbé Sallier (tom. IX de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, pag. 64) parle de ce manuscrit de Tanneguy le Févre, qui se trouve à la Bibliothèque du Roi, parmi les manuscrist grecs, sous le n° 2712. M. Brunck a eu connaissance de ce manuscrit et le cite fréquemment. Les variantes qu'il présente sont précieuses et méritent d'être consultées. Outre sept comédies d'Aristophane, sept tragédies de Sophocle et six d'Euripide, il contient un fragment de la vie de S. Saba. Ce manuscrit paraît être du treizième siècle.

communiquées par M. Bejot, censeur royal, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Cette nouvelle édition du *Théâtre des Grecs* doit beaucoup à ce savant littérateur qui, par sa disposition toujours active à se prêter aux recherches des gens de lettres, donne un nouveau prix au riche dépôt qui lui est confié.

On ose croire qu'avec de pareils secours, il n'est pas entièrement impossible de vaincre en partie les obstacles qui ont contraint le P. Brumoy à se renfermer dans de simples extraits : et on est surtout encouragé à se charger de cette difficile entreprise, parce qu'on est très-persuadé, avec M. le Beau [1], que l'on sert utilement la littérature, en travaillant à recueillir et à retrouver les traits que le temps a effacés dans les portraits des Athéniens, tracés par Aristophane. Il y a sans doute une infinité de rapports, d'allusions fines, de bons mots que nous ne saisirons pas et qui nous échapperont : mais peut-on au moins espérer de faire revivre le fond du caractère des originaux,

[1] *Mém. de Litt. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, p. 30, tom. XXX.

quelques traits même saillans, et la manière du peintre, au coloris près; parce qu'après tout, les comédies d'Aristophane ne sont que l'histoire politique, civile et morale de son temps, mise en action avec toute la chaleur de l'imagination la plus riche et la plus féconde : or, cette histoire nous est décrite par bien des plumes différentes : l'interprète d'Aristophane a donc beaucoup plus de secours qu'on ne pourrait se l'imaginer.

J'ajouterai enfin que « les mots licencieux » qu'Aristophane prodigue à la populace pour » en tirer des risées coupables », sont un nouveau motif de le traduire ; car « en cela, observe » M. Boivin [1], les traductions peuvent avoir un » grand avantage sur l'original, soit en retran- » chant ces endroits, soit en les réformant. »

II. Le P. Brumoy nous semble avoir très-bien établi l'origine de la comédie. Il ne doute nullement « qu'elle ne soit postérieure à la tra- » gédie : et comme celle-ci est uniquement l'ou- » vrage d'Eschyle » ; celle-là, suivant ce littérateur, doit « passer pour en être une suite et une » imitation à beaucoup d'égards. »

[1] Préface sur *les Oiseaux*.

Mais on peut encore porter plus de jour sur la naissance de ces deux arts; et pour ne point nous exposer à des écarts dans un chemin aussi épineux, nous prendrons pour guide inséparable, ce profond philosophe à qui un coup-d'œil sûr et un tact fin donnaient le discernement nécessaire pour suivre les progrès de la nature et des arts, pour les apprécier et les reconnaître dans toutes les formes sous lesquelles ils se reproduisent et se multiplient. Rien en effet de plus lumineux et de plus satisfaisant que tout ce qui se lit dans Shaftesbury sur l'origine de la poésie, de la rhétorique et de la musique [1].

« Il est aisé d'imaginer, observe *avec raison* cet illustre écrivain, que le merveilleux et l'enflure, ou ce que nous appelons ordinairement le *sublime*, a été la manière la plus aisée à saisir et la plus familière, quand on a commencé à communiquer, par écrit ou de vive voix, quelques idées suivies. L'admiration est de tous les sentimens celui auquel l'homme ignorant et sans expérience se livre le plus volontiers. Voyez les enfans: le moyen ordi-

[1] *Characteristicks of men manners, opinions, etc.* 1749, t. I, part. II, sect. II, p. 163 et suiv.

naire de leur plaire est d'exciter ce sentiment en eux, et de leur en fournir l'occasion, en les surprenant par des jeux qui les frappent d'une manière ou d'une autre. Les sons de la musique recherchée d'un sauvage, saisissent d'étonnement et d'effroi ; l'Indien n'aime à voir que des figures étranges, des couleurs variées, bizarres et tranchantes, en un mot, tout ce qui fait passer de la surprise à une espèce de saisissement et d'horreur.

Ce merveilleux ou ce sublime, considéré dans la poésie et dans la prose châtiée, résulte de la variété des figures, de la multiplicité des métaphores, de l'emploi d'un style relevé au-dessus du langage ordinaire, au mépris de la vérité et du naturel dans l'expression. Telle a été, suivant le prince des critiques [1], la manière des anciens poëtes qui florissaient avant Homère. Ce père de la poésie rappela le vrai genre, sut faire un sage emploi du style figuré et métaphorique, et s'attacha au style simple et naturel, ne cherchant qu'à donner à ses productions ce sceau invariable

[1] Aristotel. *de Poetic.* cap. 22, et *de Rhetoric*, lib. III, c. I.

du beau qui consiste dans l'unité du dessein, dans la vérité des caractères, et dans une parfaite imitation de la nature.

C'est-là le modèle que tous les poëtes, chacun dans son genre, et particulièrement les poëtes dramatiques, se sont efforcés d'imiter. La tragédie surtout marche sur ces traces, piquée d'une noble émulation ; elle y recueille ses traits les plus grands et les plus sublimes ; elle avance à pas de géant, et laisse la comédie loin derrière elle.

On pouvait aisément conjecturer cette différence de succès, à en juger par le goût de l'une et de l'autre : la première prenait le genre le *plus facile* et où elle était assurée d'arriver *plus promptement* à la perfection. Ce même prince des critiques nous l'enseigne d'une manière positive ; et l'on doit remarquer, avec la plus singulière attention, ce que ce grand génie et ce juge exquis nous dit de la tragédie : Quelque idée, suivant cet excellent maître, qu'on se fasse du dernier degré de perfection, propre à la tragédie, jamais on ne la verra s'élever dans la pratique au-delà du point où elle était déjà parvenue de son temps : elle a, dit-il, atteint son but ; et, selon toute ap-

parence, elle est achevée en elle-même. Il en est bien autrement de la comédie : car, comme il le déclare ouvertement, elle était encore imparfaite, malgré les productions ingénieuses d'un Aristophane et de plusieurs autres poëtes du premier âge de la comédie, qui amusaient Athènes un siècle avant notre critique. Elle brillait à la vérité par la richesse de son style, et par une heureuse fécondité qui variait les situations et les rendait plus piquantes; mais elle n'avait ni la vérité des caractères, ni la beauté de l'ordre, ni cette simple imitation de la nature qui lui était presque entièrement inconnue, ou qu'elle négligeait pour s'abandonner plus librement à la fougue d'une imagination déréglée. Elle n'avait point encore reçu les formes agréables que lui donna un Ménandre, qui parut bientôt après pour accomplir l'espèce de prophétie de notre précieux guide en fait d'arts et de notre consommé philosophe.

Jusqu'à cette époque, la comédie s'était bornée à faire quelques pas de plus que les anciennes parodies; elle s'attachait à ridiculiser utilement la bouffissure des jeunes poëtes, toujours disposés à tomber dans ce défaut. Les bons tragiques eux-

mêmes avaient de la peine à se mettre à l'abri de la censure des comiques, qui trouvaient également toujours de quoi critiquer dans le style ampoulé des orateurs. Tout ce qui cherchait à en imposer par un prétendu sublime, était soumis à l'épreuve de cette pierre de touche. La comédie prononçait encore avec la plus grande liberté sur les mœurs et les caractères, aussi bien que sur le style et sur les expressions. Il n'y avait rien de plus propre que cette liberté pour renouveler la face des choses, bannir à jamais cette bouffissure qui se croyait modelée d'après le ton et le style pompeux des tragiques.

Successit verus his comædia[1].

Or, ce n'était pas le hasard qui déterminait ainsi l'époque de la naissance de chacun de ces

[1] Horat. *Art. Poët.* v. 281 et seq. La note du Philologue anglais sur cet endroit, mérite d'être présentée ici en entier. «The immediate, preceding verses of Horace after his having spoken of the first tragedy under Thespis, are :

Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, et modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

Before the time of Thespis, tragedy endeed was said to be, as

deux arts dans la Grèce : mais l'état des choses y rendit cet ordre nécessaire. En effet, dans les corps bien constitués la nature dicte d'elle-même les soins et les précautions propres à étouffer le progrès des germes vicieux qui se développent avec ceux du tempérament. Les Grecs, ce peuple libre, n'ont donc pu voir leur constitution se fortifier, et leurs facultés intellectuelles se manifester et se perfectionner avec les lettres et les arts, sans trouver en eux-mêmes une certaine vigueur de tempérament, qui, aidée du concours et du combat continuel des principes, exigeait qu'on fût continuellement occupé à réprimer l'effet des humeurs trop abondantes ou peccantes, suivant le terme favori des médecins. Ainsi le ton trop plein et trop nourri du haut style eut besoin d'être tempéré par quelque spécifique d'une nature opposée. Le comique fut le caustique employé pour arrêter la redondance

Horace calls it here (in a concise way) *ignotum genus*. It lay in a kind of chaos intermix'd with other kinds, and hardly distinguishable by its gravity and pomp from the humours which gave rise afterwards to comedy. But in a strict historical sense, as we find Plato speaking in his Minos, tragedy was of antienter date, and even of the very antientest with the Athenians.

et l'excroissance, pour ainsi dire, du style ampoulé; mais le remède lui-même fit bientôt appréhender sa présence : de même que l'art des médecins produit souvent les plus grands ravages, quand le corps n'a plus d'humeurs à offrir à la faculté corrosive de leurs médecines :

> — In vitium libertas excidit, et vim
> Dignam lege regi.

Voilà comme Shaftesbury établit l'ordre de la naissance de Melpomène et de Thalie. C'est après avoir étudié leur caractère, leur tempérament et leur constitution, qu'il parvient à prouver ainsi que le droit d'aînesse appartient à *la première*.

Considérons maintenant le goût qu'elles montrèrent l'une et l'autre dès leur berceau, et les modes qu'elles adoptèrent, et nous ne pourrons plus douter que les manières de Thalie ne soient toutes calquées sur celles de Melpomène, et que celle-ci ne lui soit antérieure.

C'est ce que M. Vatry a démontré par le rapprochement qu'il a fait de la tragédie et de la

vieille comédie [1]. Je vais donner, dans l'article suivant, l'extrait de ses réflexions. On y verra de quelle manière se forma la vieille comédie, et quel fut le but des poëtes qui la cultivèrent.

III. Un grand nombre d'excellens poëtes, surtout Eschyle, Sophocle et Euripide, ayant déployé leur génie pour exciter l'admiration, la terreur et la pitié; d'autres poëtes, dont le génie était porté à la plaisanterie et à la satyre, s'employèrent à faire rire les spectateurs, à avilir et à rendre méprisables et ridicules tous ceux qu'il leur plut d'attaquer.

Les poëtes tragiques empruntaient ordinairement leurs sujets plutôt de la fable que de l'histoire : ils y trouvaient un merveilleux propre à relever et à aggrandir les objets.

Les poëtes de la vieille comédie ne prirent point leurs sujets dans la vie ordinaire des hommes; ils voulurent surprendre leurs spectateurs par la nouveauté et par la bizarrerie de leurs fictions; ils se firent un mérite de tirer des fonds les plus frivoles en apparence, de quoi charmer et ins-

[1] *Mém. de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lett.* t. XXI, p. 145.

truire même leurs concitoyens et surpasser leurs rivaux; telles sont *les Nuées*, *les Chevaliers*, *les Grenouilles*, *les Guêpes*, etc. d'Aristophane.

Le poëte après avoir ainsi choisi le sujet le plus bizarre et le plus extravagant qu'il pouvait imaginer, formait son plan sur celui des plus belles tragédies, en empruntait toutes les parties et en suivait toutes les règles. Il s'astreignait aux trois unités d'action, de lieu et de temps, et faisait sur le même modèle l'exposition de son sujet, son nœud et son dénouement. Il partageait sa pièce en scènes et en intermèdes; il employait le vers ïambe, et faisait usage de toutes les autres espèces de vers que les tragiques avaient adoptés: et pour mieux réussir à rendre ceux-ci ridicules, il donnait souvent à ses vers la pompe et la magnificence des vers des tragédies, qu'il parodiait continuellement, employant les expressions les plus sublimes et les plus majestueuses, pour dire les choses les plus basses et les plus bouffonnes.

Les chœurs n'étaient pas moins nécessaires à la vieille comédie qu'à la tragédie. 1° Ils servaient à varier le spectacle. La vieille comédie n'était point régulièrement partagée en cinq actes, seulement

l'action était entre-coupée de temps en temps par le chœur. 2°. Le chœur des comédies n'était inférieur en rien à celui des tragédies; ils avaient l'un et l'autre et chants et danses; les habits, les décorations, les machines que le chœur occasionnait dans les comédies, ornaient beaucoup la scène, et contrastaient quelquefois par leur éclat et par leur magnificence, d'autrefois par leur burlesque, avec la pompe des tragédies. 3° Le poëte comique ne le cède dans ses chœurs au poëte tragique, ni par la beauté, ni par la sublimité des pensées, ni par la force des expressions. 4° C'était dans l'invention des personnages du chœur que consistait principalement la malignité du poëte comique, et c'était pour lui une source abondante de ridicule. *Les Nuées*, par exemple, sont un emblême ingénieux des vaines spéculations des philosophes. Les acteurs du chœur aidaient encore par leur jeu, à rendre le spectacle et plus réjouissant et plus satyrique. Ainsi, comme l'on voit, le chœur était, pour ainsi dire, l'âme et la principale partie de la vieille comédie.

La vieille comédie, ainsi que la tragédie, mettait sur le théâtre trois sortes de personnages, sa-

voir, des hommes, des dieux et des êtres imaginaires.

Les hommes étaient les premiers et les plus distingués d'entre les citoyens : et comme elle ne les mettait sur la scène que pour les tourner en ridicule ou les rendre odieux, elle donnait beaucoup dans l'exagération. Les caractères peints par Aristophane peuvent fort bien être comparés à ces portraits que les peintres appellent des *charges*, dont le but est d'attraper la ressemblance, mais en augmentant et en chargeant beaucoup les défauts de l'original. Tout défiguré que soit Socrate dans les *Nuées*, on le reconnaît pour le même Socrate qui parle dans Platon ; *c'est son tour* d'esprit, c'est sa manière de raisonner et de converser. C'est ce qui a fait dire à Aristote que le propre de la comédie était de peindre les hommes pires qu'ils ne sont.

Les poëtes tragiques introduisaient souvent des dieux dans leurs pièces, et ils les faisaient parler avec la majesté qui leur convenait. La vieille comédie met également les dieux en scène, mais il n'y sont pas plus épargnés que les hommes.

Les tragiques Grecs introduisirent enfin des

êtres allégoriques, la rage, la mort, la force, la violence, etc. Les poëtes comiques firent aussi des personnages de tout ce qui leur vint dans l'esprit, de la guerre, du tumulte, de la paix, etc. Les poëtes tragiques font des allusions continuelles aux affaires publiques, les comiques s'ingéraient dans les matières du gouvernement bien plus avant encore, et bien plus à découvert que les tragiques.

Le peuple d'Athènes était grand amateur de harangues : leurs tragiques en ont rempli leurs pièces : les vieux poëtes comiques en inséraient aussi dans leurs comédies, et les ornaient, ainsi que les tragiques, de maximes de politique et de morale.

On faisait de grandes dépenses pour les représentations des tragédies, en décorations, en machines et en habits. La vieille comédie prétendait égaler la tragédie par tous ces moyens, et souvent la travestir et la rendre ridicule. » C'est ainsi que M. l'abbé Vatry parvient à nous tracer le caractère de la vieille comédie. On voit aisément qu'elle suit pas à pas la tragédie, et qu'elle en emprunte les formes dont elle se pare : et même

tous les traits de sa figure conserveraient la plus exacte ressemblance avec son aînée, si la nouvelle venue, oubliant sa noble origine, ne se défigurait en se prostituant au ton des parades et des grimaces, de l'injure et de la satyre.

La comédie qui fut appelée *moyenne*, et sur laquelle le P. Brumoy s'étend très-peu, mérite qu'on s'arrête à détailler son caractère particulier, et les nuances qui la différencient de la vieille et de la nouvelle comédie. Nous avons sur cette matière, un excellent mémoire de M. le Beau le cadet [1]. Voici les principaux points qu'il y établit.

Le premier âge de la comédie, dont le commencement est fort incertain, se termine à la fin de la guerre du Péloponnèse. Le second âge s'étend jusqu'au temps d'Alexandre, et vit naître et finir la comédie moyenne. Enfin, le troisième commença avec la gloire de ce conquérant, et donna cours à la comédie nouvelle, la seule qui ait été imitée par les Romains et par les modernes.

Le premier changement assigné à la comédie moyenne, d'après les observations du grammai-

[1] *Mem. de Littérat.* t. XXX, p. 51 et suiv.

rien Platonius, consistait dans la défense de censurer nommément, et on donna action en justice à quiconque serait insulté par les poëtes. « Jusqu'alors la licence avait été si grande sur ce » point, qu'on donnait à l'acteur le nom du par» ticulier qu'on voulait jouer, et le masque res» semblait si parfaitement à l'original, qu'on re» connaissait au premier coup-d'œil celui à qui » le poëte en voulait; cette façon s'appelait αὐτο» προσώπως κωμῳδεῖν. Quand les Macédoniens firent » trembler la Grèce, le scrupule alla si loin que, » dans la crainte de ressembler à quelqu'un des » vainqueurs, on donna à tous les acteurs ces » masques bizarres, dont on voit les dessins sur » les anciens monumens et dans les anciens ma» nuscrits de Térence. Ce n'est pas à dire qu'a» vant la comédie moyenne, il n'y ait eu des » masques difformes et bizarrement inventés : » mais aucun ne fut ressemblant, et tous furent » bizarres et ridicules. »

La loi contre les personnalités fut portée par Antimachus, poëte contemporain d'Aristophane. Celui-ci n'épargna point son confrère, qui était très-riche, et qui paya fort mal les acteurs dans

un chœur dont il faisait les frais ( Aristoph. *Schol. in vers.* 1149 *ex Acharn.* ) Cet Antimachus ne put avoir raison de l'insulte d'Aristophane tant que la république fut libre : mais dès que les tyrans eurent formé un tribunal, comme ils avaient lieu de craindre pour eux-mêmes, ils autorisèrent volontiers la loi d'Antimachus.

Platonius dit, en second lieu, qu'on cessa de donnèr des chœurs, parce que les Athéniens ne jugèrent plus à propos de choisir des particuliers pour fournir à la dépense : ainsi, ajoute-t-il, Aristophane donna *L'Éolosicon*, qui n'a point de chœurs de musique : οὐκ ἔχει τὰ χορικὰ μέλη. Ces dernières expressions sont remarquables, *et prouvent* évidemment que le changement arrivé dans les chœurs de la moyenne comédie, ne regarde absolument que la musique affectée à ces chœurs. Il n'y avait que cette musique qui pouvait occasionner cette dépense, à laquelle personne ne voulait plus se prêter. De plus, on voit que ce n'est pas la licence qu'on voulait réformer dans les chœurs, mais seulement la dépense occasionnée par la musique. Le chœur continua donc dans la comédie moyenne : il ne chanta plus de

morceaux satyriques, tels que la *Parabase et les Épirrhêmes* : mais il s'entretint avec les acteurs, comme dans la tragédie. Il était une partie essentielle dans la constitution de la comédie, telle qu'elle était alors ; l'action du poème dramatique étant presque toujours publique, elle intéressait un très-grand nombre de gens, et quelquefois l'État entier. Il était donc indispensable de composer un chœur, qui représentât les personnes intéressées.

Ce chœur servait donc uniquement à fonder la vraisemblance de l'action, et à mettre plus d'intérêt dans la pièce ; il ne restait jamais seul sur le théâtre, comme dans la vieille comédie, et il s'entretenait toujours avec quelque personnage de la pièce.

Dans la moyenne comédie, le sujet des pièces fut aussi circonscrit. Il se bornait à la critique des ouvrages des autres poëtes ; c'est ce qu'on apprend encore de Platonius. Dans la vieille comédie, les sujets étaient réels ; les poëtes ne s'attachaient pas uniquement aux ridicules ; ils dévoilaient les vices mêmes sans ménagement, et souvent ils donnaient à la vertu les couleurs du vice.

Enfin, la comédie moyenne éprouva du changement dans ses masques. Platonius observe que dans la moyenne et dans la nouvelle comédie, on fit les masques, exprès pour rendre les personnages plus risibles. Cependant ces masques dans la moyenne comédie, ne furent pas reconnaissables comme dans la vieille comédie, puisqu'il fut défendu de prendre la ressemblance des personnes; mais ils ne furent pas non plus aussi bisarres que dans la nouvelle, puisque la raison qui occasionna cette bisarrerie n'existait point aussi : car ce fut, comme nous venons de l'observer, d'après Platonius, la crainte de ressembler à quelque Macédonien, qui fit imaginer des figures *si extraordinaires*.

On voit par cet exposé, le vrai goût de la vieille et de la moyenne comédie : dans la première, un titre simple, d'où naissent des merveilles bisarres; des caractères un peu trop naturels, quelquefois même grossiers; des chœurs hardis et pour l'invention et pour l'exécution; une satyre continuelle des dieux, des hommes et du gouvernement; un plan aussi étendu qu'il peut l'être pour atteindre ce but; une imagination vive

et féconde, qui outre la vraisemblance. Si on a le plaisir de lire Aristophane dans l'original, (car ce n'est que d'après lui que nous jugeons,) on trouve de plus une expression pure et élégante, mais quelquefois aussi licencieuse que la conduite de ses pièces; des mots forgés exprès ou pour faire rire, ou pour rendre ridicules ceux qui les prononcent; des vers variés suivant le ton des différens sujets : ajoutez à tout cela des masques et des habits qui ressemblaient parfaitement aux originaux. Il n'en est pas de même de la comédie moyenne, par exemple du *Plutus*, la seule pièce qui porte le caractère propre à ce genre de comique intermédiaire entre la vieille et la nouvelle comédie. Tout y est sage et bien réglé; le titre donne l'idée de la pièce; il fait entendre que le poëte prépare un sujet dont le dieu des richesses doit faire le principal personnage : les autres acteurs, sous des noms inventés, portent des caractères vraisemblables; leurs entretiens sont pour la plupart modérés, et en même temps assez libres pour faire naître la gaîté : le chœur est tiré du fond même du sujet, et vient naturellement. La satire est plus ménagée, il est

vrai qu'elle reprend sa force contre Mercure et le prêtre de Jupiter : mais ne peut-on pas dire que ce n'est pas tout à fait la faute du poëte? Ces scènes étaient du goût des Athéniens, dont les plus puissans craignaient moins la satyre contre les dieux que contre les hommes. » C'est d'après toutes ces raisons que M. le Beau cadet s'est déterminé à regarder le *Plutus* d'Aristophane, comme une pièce de la moyenne comédie. Il donne le détail de ses preuves dans un long mémoire sur ce sujet intéressant [1]. Nous aurons occasion d'en faire une fréquente application dans le *Plutus* même.

Il n'est personne qui ne connaisse la nouvelle comédie, le caractère qui lui est *propre, et les* nuances considérables qui la différencient de la vieille et de la moyenne. La nouvelle comédie est la seule que nous lisions et que nous ayons sur nos théâtres. M. l'abbé Vatry compare la vieille et la nouvelle comédie, et s'exprime ainsi : « A » mesure qu'on se familiarise avec les pièces d'A» ristophane, on les goûte, on les admire, et on » avoue que la vieille comédie l'emportait à tous

[1] *Mémoires de Littérature*, t. XXX, p. 51 et suiv.

» égards sur la nouvelle ; et que si par degré on » a passé de la vieille à la nouvelle, ce n'est point » que l'on ait cru mieux faire, ni pour perfec- » tionner ce genre d'ouvrage, mais parce que les » poëtes y ont été obligés par force, et y ont été » contraints par les lois qui ont préféré, avec » raison, la paix, la tranquillité et l'honneur des » citoyens, au plaisir de voir un spectacle plus » ingénieux et plus piquant. » *Mém. de l'Acad.*, cité p. 424.

IV. *La comédie grecque est réduite*, comme l'observe très-bien le père Brumoy, art. VII, *au seul Aristophane*. Il ne nous reste que très-peu de fragmens des pièces des autres poëtes qui ont couru la même carrière que lui. Il est donc le seul qui devrait nous intéresser assez pour qu'on fût curieux de recueillir tous les traits qui appartiennent à sa vie privée et publique : mais les recherches deviendraient inutiles, et il serait bien difficile d'ajouter quelque chose à ce que nous en apprend le P. Brumoy.

Je crois d'ailleurs que l'on perd très-peu, d'ignorer l'intérieur d'un personnage qui a montré une telle insouciance sur la légitimité de son ori-

gine, qu'il n'a pas rougi d'en faire un sujet de plaisanterie indécente. Un homme, et un poëte surtout, déterminé à rire de tout ce qu'il y a de plus sacré, ne peut être suivi dans toutes ses actions, qu'au détriment des principes et des mœurs. Considérons néanmoins Aristophane dans la manière dont il prit part aux affaires publiques: il sera aisé d'y retrouver quelques-uns des traits qui le caractérisent, et ils nous fourniront l'occasion de comparer, un instant, ce poëte célèbre avec Démosthène. La constitution physique de l'un et de l'autre était à-peu-près la même [1]. Les circonstances où ils parurent à Athènes, offraient un égal aiguillon à l'ardeur de *signaler du patriotisme*. Aristophane trouva les Athéniens livrés à des factions excitées par l'effervescence de quelques jeunes gens, entretenues par leur ambition, et fortifiées par les guerres du dehors: il vit des citoyens divisés par des philosophes qui se disputaient moins le prix de la vertu, que la prétendue gloire attachée au plus grand nombre des

[1] Voyez au sujet de Démosthène, les observations sur la vie de ce prince des orateurs, dans le vingt-unième volume de la nouvelle édition des *OEuvres de Plutarque*, pag. 449 et suiv. Paris, Cussac.

disciples : cet esprit de parti faisait pulluler ces affreux sycophantes, plus connus parmi nous sous le nom de calomniateurs; race impure qui naît de la corruption des mœurs, et qui porte dans le sein des États et des sociétés un poison mille fois plus meurtrier que la guerre et la peste. Athènes, du temps de Démosthène, était plongée dans la dissolution : il y voyait les citoyens engourdis sur leurs propres intérêts, ouvrant la main à l'or de l'Asie, et ne frémissant déjà plus au seul nom d'esclavage, dont ils étaient cependant menacés par la présence de Philippe, conquérant plein d'ambition et de moyens pour la satisfaire [1].

Dans ces conjonctures semblables, Aristophane et Démosthène manifestèrent bien différemment leur attachement à leur patrie. Celui-là voulut corriger les mœurs dépravées en faisant rire à leurs dépens ; celui-ci, en tonnant dans la tribune, voulut inspirer l'énergie des vertus. Tous les deux déployèrent, pour le même but, un caractère vif, ardent, opiniâtre même, mais porté

[1] Voyez dans l'ouvrage cité à la note précédente, les chap. 13 et 14 du supplément au Dialogue des orateurs, de Tacite, par l'abbé Brottier, de l'académie des Inscriptions.

jusqu'à l'impudence chez le poëte, et modifié au contraire chez l'orateur par les bienséances particulières à son art. Tous les deux rencontrèrent des obstacles : mais le premier les devait à sa bile amère et mordante, et les multipliait à mesure qu'il faisait de nouveaux pas ; et le second ne les devait qu'à la jalousie, et les réduisait au silence par sa propre force. Tous les deux eurent des succès. Le poëte mulcta des particuliers, immola des victimes ; son influence était funeste à celui qu'il s'acharnait à ridiculiser ; mais nulle, ou presque nulle, pour le bien général. L'orateur au contraire entraîna toute la nation après lui : c'était un grand corps dont il se *rendait l'âme*, et dont il réglait les mouvemens d'après le vif sentiment du bien qui l'animait. Voilà, d'après ces deux grands modèles, la différence qu'on doit remarquer entre les arts qu'ils ont cultivés. Or, cette différence est bien plus frappante dans la nouvelle comédie, où chacun peut se soustraire au trait du poëte, qui ne peut se permettre de désigner aucun individu, et où tout le monde se réunit pour rire d'un défaut qu'on aime à croire chez les autres, et qu'on s'inquiète fort peu de

corriger dès qu'on n'a pas lieu de craindre d'être forcé à en rougir publiquement. En général, la comédie fait rire, et ses effets ne sont guères plus durables que cette jouissance passagère [1], tandis que l'éloquence pénètre l'âme, et se fait encore entendre long-temps après que sa voix a retenti à nos oreilles : ainsi le son d'un fort timbre vigougoureusement frappé, prolonge par des vibrations répétées, le plaisir ou l'effroi de la première impression. Il serait à souhaiter que de pareilles réflexions déterminassent les instituteurs à diriger les talens de leurs élèves du côté de l'utile plutôt que de l'agréable. La comédie ne doit ambitionner que ce dernier avantage; encore le talent de saisir les ridicules, talent d'ailleurs très-rare, est-il le seul qui puisse y prétendre.

[1] C'est la réflexion du sage Plutarque : Car, dit-il, même les poëtes comiques anciennement en leurs comédies mettoient bien quelques remontrances sérieuses appartenantes au gouvernement de la chose publique; mais pour autant qu'il y avoit de la risée et de la gaudisserie parmy, comme une saulse de mauvais goust parmy de bonnes viandes, tout cela rendoit inutile et vaine leur franchise de parler, et n'en demouroit sinon la réputation de malignité et de dangereuse et mauvaise langue à ceux qui les disoient, et nul profit à ceux qui les écoutoient. TRAITÉ, *Comment discerner le flatteur d'avec l'amy;* traduction d'Amyot, nouvelle édition, chez Cussac, tom. XIII, pag. 326.

Je ne sais d'après quelles autorités mademoiselle Le Febvre ne craint point d'affirmer, dans sa préface sur la traduction du *Plutus* et des *Nuées* d'Aristophane, *in*-12, Paris, Thiery, 1684 : « que les Lacédémoniens et les autres peuples, » jaloux de la grandeur d'Athènes, éprouvèrent » souvent qu'Aristophane seul valait une armée » aux Athéniens, et qu'il était impossible d'en » venir à bout, pendant qu'ils suivraient les con- » seils de ce poëte, qui avait rendu son théâtre » comme l'école de l'art militaire et de toutes » les vertus qui rendent les hommes redoutables » à leurs ennemis. » Cette femme *célèbre* aura oublié dans ce moment, que « les poëtes, sur- » tout, comme elle le dit, sont naturellement » fort disposés à se faire de leur mérite un dieu, » auquel ils croient que tout doit rendre hom- » mage, et qu'ils adorent eux-mêmes avec beau- » coup de dévotion. » Et n'écoutant que son enthousiasme pour Aristophane, elle aura cru sur la parole de ce poëte : « Que ses conseils ten- » daient au bien, et que si les Athéniens les eus- » sent suivis, ils fussent devenus les maîtres de la

» Grèce [1]; et que les Lacédémoniens demandè-
» rent qu'on leur rendît Égine [2] pour prélimi-
» naire de la paix, non qu'ils se souciassent beau-
» coup de ce port, mais afin de nuire à ce poëte. »
Or, observe très-bien le rédacteur des *Nouvelles de la république des lettres* [3] : « un faiseur de
» comédies qui en jouait quelquefois lui-même
» l'un des personnages, ne nous semble pas un
» homme assez important pour être la véritable
» cause des démarches d'une puissante répu-
» blique, et des prétentions qu'elle allègue contre
» les États voisins. Le dommage d'un petit par-
» ticulier peut-il être l'objet d'une grande négo-
» ciation? *Id populus curat scilicet.* »

V. Quant au talent d'Aristophane, comme poëte comique, on ne peut s'en faire une idée qu'en lisant les comédies dans l'original, pourvu qu'on soit doué d'un jugement sain et d'un goût très-sûr : mais si l'on n'est point familier avec la langue grecque, il faut s'en rapporter au P. Brumoy, le seul

[1] Dans l'intermède à la fin de l'acte II *des Acharniens*.

[2] Il fallait qu'Aristophane eût du bien dans Égine. Aussi Cléon l'avait-il accusé d'être Éginète.

[3] Mars 1686, pag. 247.

parmi nous qui ait su l'apprécier et le présenter avec impartialité, goût et finesse. Je suivrai pour la traduction de ce poëte, le moins connu de tous les grands écrivains de l'antiquité, quoiqu'il soit un des plus curieux, la méthode que j'ai cru devoir suivre dans la traduction de quelques-unes des pièces de Sophocle, que le P. Brumoy n'avait pas traduites. Voyez à ce sujet le tome IV, page 298 et 299. Je ne distinguerai les morceaux que j'emprunterai de ce littérateur, que par des guillemets, placés au commencement et à la fin de chacune de ces espèces de pièces de rapport. Je ne négligerai rien pour soutenir le ton et la manière de ce premier interprète d'*Aristophane* : je dois m'attendre à rester beaucoup au-dessous d'un modèle tel que le P. Brumoy; je me croirai néanmoins trop heureux, si je réussis à me rendre utile en montrant, à travers le masque du baladin [1], un homme très-versé dans les affaires publiques, qui ne manquait pas d'excellentes vues politiques, dont la censure exercée contre l'ad-

[1] M. l'abbé Vatry compare Aristophane à Rabelais, et prétend que l'on peut dire de l'un et de l'autre autant de bien que de mal. Voyez le *mémoire* cité plus haut, p. 436.

ministration et les magistrats, devient d'autant plus précieuse, qu'on peut en profiter sans avoir à souffrir de l'abus que l'auteur en faisait par des applications et des allusions continuelles aux personnes en place; l'extrême distance des temps ne nous permet plus de les saisir : d'ailleurs elles ont perdu tout l'à-propos du moment, et sont dans l'impuissance d'affliger de nouveau les cœurs sensibles et les âmes honnêtes. Les traits de la méchanceté ne survivent guères à leur auteur : et c'est-là l'occasion de dire : *Morte la bête, mort le venin.*

D'après cela, je crois que la traduction complète des pièces d'Aristophane, ne peut manquer d'être accueillie comme une entreprise utile, sans craindre qu'elle porte une atteinte funeste au goût : l'instruction qu'on y puisera, sera dégagée de tous ces traits de la méchanceté, fruits de la corruption et de la licence, effacés et dégradés par le temps. La belle Vénus sortie des mains de Praxitèle pour la gloire des habitans de Gnide, célèbre par les erreurs d'un jeune homme, et par le prix qu'y mettait le roi Nico-

mède [1], serait-elle moins digne d'être, après tant de siècles, l'admiration des connaisseurs et le modèle des artistes, pour ne pas offrir, comme dans sa fraîcheur, quelques expressions voluptueuses et obscènes, dont la dégradation ne ferait que trop apercevoir, jusque sur le marbre même :

. . . . . . . Des ans l'irréparable outrage?
*Athalie*, act. II, sc. 5.

Non, non : le vrai beau a des formes essentielles, indépendantes de ces formes particulières propres à captiver toutes les facultés d'un homme borné et resserré dans le cercle étroit de plaisirs vils et honteux. Mais l'homme de génie ne s'attache sérieusement qu'aux premières; il *est tout entier* à la justesse des proportions, à la noblesse des traits caractéristiques et à la majesté de l'ensemble. Or, il y a, dans Aristophane, des beautés d'un genre moins noble à la vérité, et en grand nombre, qui n'ont besoin ni de commentaires, ni de voile, comme plusieurs critiques se le sont figuré [2] : et d'un autre côté, souvent il sacrifie au

[1] Plin. *Histor. Natur.* VII, 39.
[2] Voy. l'*Année Littéraire*, n° 26, année 1784, p. 4.

dieu Ris, conformément au vœu de Lycurgue, qui voulait « qu'on louât les choses honnêtes, ou » blamât les déshonnestes par manière de jeu, et » avec risée, laquelle néantmoins emportât tous» jours quand et elle un doulx admonestement » et une correction en passant [1]. » On doit donc savoir gré à M. Poinsinet de Sivry d'avoir tenté le premier une traduction française du théâtre complet d'Aristophane [2], puisque, si la comédie peut être utile, c'est sans contredit celle de ce poëte des grâces. Un mauvais essai en ce genre a même toujours un avantage incontestable : il excite la curiosité, arme la critique, et procure l'ardeur et les lumières nécessaires pour découvrir les beautés qui nous sont cachées dans un pays inconnu. C'est l'inverse d'un bon ouvrage, qui ne manque jamais de faire pulluler mille imitations ridicules.

[1] Vie de Lycurgue, t. I, p. 223, *OEuv. de Plutarque.*

[2] *Théâtre d'Aristophane*, traduit en français, partie en vers, partie en prose, avec les fragmens de Ménandre et de Philémon, par M. Poinsinet de Sivry, Paris, 1784.

## SOMMAIRE

### DES OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

I. *Le temps où l'on jouait les tragédies et les comédies.* II. *Juges des pièces de théâtre.* III. *Principaux acteurs d'Aristophane.* IV. *Division des comédies en actes.* V. *Ordre de la composition et de la représentation des pièces d'Aristophane.* VI. *Fastes des événemens dont parle Aristophane.* VII. *Utilité de ces observations pour l'intelligence d'Aristophane.*

# OBSERVATIONS

## PRÉLIMINAIRES.

I. Les comédies se jouaient par autorité publique trois ou quatre fois l'année, aux fêtes Dionysiaques [1], vers le printemps et dans la ville, aux Panathénées ou fêtes de Minerve tous les cinq ans, et aux fêtes de Bacchus Lénéen [2], sur la fin de chaque automne dans les champs. Outre ces fêtes, on prétend qu'il y en avait encore une particulière de Bacchus, nommée *Anthesteries*, qui se partageait en trois, qu'on appelait fête des *tonneaux*, des *coupes* et des *marmites*. On dit que l'excommunication d'Oreste donna lieu à la fête des *coupes* [3]. Elle était aussi affectée aux spectacles. C'était dans ces jours que les poëtes tragiques et comiques disputaient le prix. Les premiers donnaient leurs pièces quatre à quatre, excepté Sophocle qui ne jugea pas à propos de

[1] De Bacchus sous le nom de *Dionysios*.

[2] Ainsi appelé à cause du pressoir ληνός.

[3] Euripide en parle dans l'*Iphigénie en Tauride*.

continuer un si pénible exercice, et qui se borna à donner une seule pièce chaque fois pour disputer le prix au concours.

II. Il y avait des juges ou commissaires nommés par l'État, afin de juger, dans le concours, du mérite des pièces, soit comiques, soit tragiques, avant de les représenter dans les fêtes. On les jouait devant eux, et même en présence du peuple[1], mais apparemment sans beaucoup d'appareil. Les juges donnaient leurs suffrages, et la pièce qui avait la pluralité des voix était déclarée victorieuse, couronnée comme telle, et représentée avec toute la pompe possible aux frais de la république. On ne laissait pas de représenter aussi celles qui n'étaient qu'au second ou au *troisième rang*. Ce n'était pas toujours les meilleures pièces qui avaient la préférence; mais dans quel temps la brigue, l'aveuglement, l'inconstance, le caprice et le préjugé n'ont-ils pas eu lieu?

III. Il ne paraît pas qu'Aristophane ait joué lui-même ses pièces, sinon une seule fois pour le rôle de Cléon dans les *Chevaliers*; et cela, parce

[1] Cela paraît être par un endroit d'Aristophane dans les *Oiseaux*, act. II.

que Cléon était tellement redouté, qu'il ne se trouva aucun acteur assez hardi pour oser le jouer; du moins ce fut la première fois qu'Aristophane monta sur le théâtre. Callistrate et Philonide étaient ses acteurs ordinaires. Le premier mettait au théâtre les pièces qui ne regardaient pas directement l'État et les particuliers : tel est le *Plutus*. Le second jouait celles qui peignaient les Athéniens présens d'après nature, et qui s'adressaient à la république en corps. C'est ainsi qu'en parle l'auteur anonyme de la vie d'Aristophane.

IV. Quoique les comédies grecques qui sont venues jusqu'à nous ne portent pas les titres qui marquent leur division en cinq actes, non plus que les tragédies, il est aisé d'apercevoir cette division naturelle [1], que les poëtes ont exactement suivie, et de la marquer en examinant la nature du spectacle. Leurs commentateurs l'ont marquée

[1] Cette division ne nous paraît pas aussi naturelle qu'au P. Brumoy; et rien ne prouve que les Grecs s'y soient attachés. J'ai même observé, au contraire, que cette manière de diviser régulièrement les pièces, leur était inconnue. Les anciennes éditions en sont une preuve. Les Romains sont les premiers qui aient divisé leurs drames en actes.

dans la plupart des pièces. J'ai divisé de même celles qui ne l'étaient pas dans le poëte comique, tel que nous l'avons aujourd'hui.

V. Nous n'avons point la première comédie d'Aristophane. Elle était intitulée *les Daïtaliens*[1]. Il la fit jouer sans se faire connaître, parce qu'il était trop jeune selon les lois, qui défendaient aux poëtes de composer ou de donner au théâtre des comédies avant l'âge de trente, d'autres disent de quarante ans[2]. Elle fut représentée par Callistrate, sous l'archonte Diotime, la première année de la quatre-vingt-huitième olympiade[3], et fut jugée mériter la seconde place[4]. Cette date sert en partie à fixer celle de quelques autres. Mais indépendamment d'elle, la plupart des comédies les plus essentielles qui regardent l'État, ou des hommes distingués dans Athènes, ou la guerre du Péloponnèse, durant laquelle furent jouées presque toutes celles que nous avons, sont

[1] Peuple de l'Attique.

[2] Voyez la scène du chœur aux spectateurs dans *les Nuées*, et le scholiaste à ce sujet.

[3] Un auteur anonyme dans la description des olympiades.

[4] Scholiaste sur les *Nuées*.

fixées par les paroles mêmes d'Aristophane, par d'anciennes préfaces grecques sur les œuvres, par les scholiastes, et par les raisonnemens qu'on peut tirer de toutes ces choses réunies. On en verra les preuves en leur lieu, preuves d'autant plus nécessaires que les comédies en ont besoin pour être entendues. C'est ce qui m'a déterminé à les arranger de la manière suivante [1] :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 *Les Acharniens*[2], | jouées dans la | VI | Année de la guerre du Péloponnèse. |
| 2 *Les Chevaliers*, | | VII | |
| 3 *Les Nuées*, | | IX | |
| 4 *Les Guêpes*, | | IX | |
| 5 *La Paix*, | | XIII | |
| 6 *Les Oiseaux*, | | XVIII | |
| 7 *Les Fêtes de Cérès*, | | XXI | |
| 8 *Lysistrata*, | | XXI | |
| 9 *Les Grenouilles*, | | XXVI | |
| 10 *Les Harangueuses*, | jouées | L'an IV de la 69e olymp. Date incertaine. | |
| 11 *Plutus*, | | L'an IV de la 97e olymp. | |

Tel est l'arrangement des comédies d'Aristo-

[1] Après MM. Samuel Petit, Paulmier de Grentemesnil, Spanheim, Kuster, et Aristophane lui-même.

[2] Il faut prononcer les *Acarniens*.

phane, comme on le verra par les preuves [1]. Je le suivrai préférablement à celui qu'on trouve dans les éditions, et que voici :

1 *Plutus.*
2 *Les Nuées.*
3 *Les Grenouilles.*
4 *Les Chevaliers.*
5 *Les Acharniens.*
6 *Les Guêpes.*
7 *La Paix.*
8 *Les Oiseaux.*
9 *Les Harangueuses.*
10 *Les Fêtes de Cérès.*
11 *Lysistrata.*

On s'est peu embarrassé de rechercher avec soin les dates de toutes les pièces d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, parce que ce sont des tragédies tout-à-fait indépendantes du temps où elles ont été jouées, les sujets de ces tragédies étant des faits antérieurs, la plupart fabuleux et connus comme tels. Mais il n'en est pas de même

[1] Samuel Petit, *Miscellan* Palmer, *in exercitat.* Spanheim, Kuster, etc.

d'Aristophane. Ses pièces sont tellement liées au temps où il les composait, que la plupart des traits les plus délicats et les plus agréables seraient inintelligibles, si l'on ne fixait les faits contemporains dont ils dépendent, et par conséquent la véritable époque de chaque pièce. Ce travail, entrepris sur le rapport des comédies qui nous restent, a été d'autant plus nécessaire que les scholiastes mêmes, dont nous avons d'ailleurs tant de remarques précieuses, sont quelquefois tombés dans de grandes bévues, faute d'avoir débrouillé les temps. Quantité de savans y sont tombés après eux sur leur autorité.

VI. Comme il ne suffit pas de marquer les temps, si l'on n'y joint les faits et les événemens qui y tiennent, j'ai cru devoir mettre d'abord sous les yeux du lecteur les fastes de tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans la fameuse guerre du Péloponnèse. Les comédies d'Aristophane, pour être bien comprises, demanderaient une bonne histoire grecque. Pour y suppléer, j'ai tiré ces fastes de la chronologie du P. Pétau; et j'ai quelquefois ajouté l'autorité du poëte comique à celle de Thucydide, historien de la plus grande partie de

cette guerre. Il suffira de les parcourir d'abord; mais on pourra y avoir recours en lisant chaque pièce, particulièrement les *Acharniens*, les *Chevaliers*, la *paix*. Ces trois comédies ne sauraient s'en passer; et quoiqu'en les traitant, j'aie rapproché et même étendu les faits auxquels elles font allusion, un coup-d'œil sur les fastes y jettera encore plus de clarté. On trouvera peut-être une difficulté sur les archontes marqués dans les comédies; c'est qu'ils semblent ne pas s'accorder toujours avec ceux qu'a marqués le P. Pétau; mais il est aisé d'en faire l'accord en ayant égard aux années commençantes ou finissantes de chaque archonte. Par là on conciliera les scholiastes d'Aristophane, avec les fastes dont je me sers.

Thucydide lui-même nous avertit au sujet de la guerre du Péloponnèse, dont il donne l'histoire, « de nous en tenir à sa manière de suppu- » ter les années par les étés et par les hivers, » sans égard à l'énumération et à la suite des ar- » chontes Athéniens, ou des autres, soit magis- » trats, soit généraux, de quelque pays, parce » que cette autre supputation nous jetterait dans

» l'embarras, à cause des divers commencemens » de leurs charges[1]. »

VII. Je prie le lecteur de ne pas dédaigner ces recherches, sous prétexte que leur objet est de trouver le mot pour rire dans des comédies. Je conviens qu'il est fâcheux pour elles d'avoir besoin de tant d'apprêt pour nous réjouir, et que la satyre perd une partie de son prix, quand il faut la deviner. Mais tel est le sort des plaisanteries et des bons mots. Leur sel dépend de rapports fins, et disparaît avec eux en moins d'un siècle. Boileau a cru devoir se procurer un commentaire de son vivant. Molière en aurait presque autant de besoin que lui[2]; comment Aristophane pourrait-il s'en passer?

[1] Thucydide, l. 5.

[2] Nous avons maintenant une excellente édition de Molière, avec les notes et les observations de M. Bret, en huit volumes. On y voit, dans l'avertissement de l'éditeur sur *le Cocu imaginaire*, comment a pu s'introduire de diviser plusieurs pièces en actes : « Il est aisé d'apercevoir, y lit-on, pourquoi les éditeurs de Molière, depuis 1734 jusqu'à nous, ont partagé cette » pièce en trois actes. La scène restait vuide après la sixième et » la dix-septième scène, et ils ont pu croire que cette coupure » était indiquée par Molière : c'est ainsi que les premiers critiques ont divisé par conjecture les chefs-d'œuvre des théâtres » anciens. ».

# FASTES DE LA GUERRE
## DU PÉLOPONNESE,
### POUR SERVIR AUX COMÉDIES D'ARISTOPHANE.

---

**431 ans avant J. C., 323 depuis la fondation de Rome, IIe année de l'olympiade 87, la première de la guerre. Archontes, Pythodorus finissant, Euthydémus commençant.**

COMMENCEMENT de la guerre du Péloponnèse sous l'archonte Pythodorus au printemps (*Thucydide*, l. II). La véritable cause de la guerre fut la jalousie des Lacédémoniens au sujet d'Athènes, devenue trop fière et trop puissante. Les prétextes furent différentes hostilités, entr'autres le décret porté contre les Mégariens[1] par Periclès; et Périclès lui-même, qui craignait de rendre compte, en fut l'occasion et le promoteur. La guerre commença par la surprise de Platée[2], où les Thé-

[1] Mégare, capitale de la Mégaride, contrée entre Athènes et Corinthe.

[2] Platée, ville frontière de Béotie.

bains furent tous tués. Quelques mois après, les Lacédémoniens firent le dégât dans le territoire de l'Attique, et campèrent à Acharne[1], quatorze ans depuis l'irruption de Plistoanax (*Thucyd.* l. II). Les Athéniens chassent les Éginètes[2] de leur île, et ruinent les côtes du Péloponnèse, avec une flotte de cent vaisseaux. Ils gagnent Sitalcès roi de Thrace, et Perdiccas roi de Macédoine. Voyez les *Acharniens*, les *Chevaliers* et la *paix*. Eclipse de soleil au 3 d'août mercredi, à la 17e h., 43 m. depuis le midi.

IIIe année; 2e de la guerre. Archonte, Apollodore.

Les Athéniens assiègent en vain Méthone[3]. Brasidas, chef des Lacédémoniens, se rend illustre. Peste cruelle à Athènes, à cause du grand nombre de paysans qui s'y étaient retirés, après un second dégât que firent les Lacédémoniens dans l'Attique. Périclès insulte de rechef les côtes du Péloponnèse. Il devient odieux aux Athéniens qui

[1] Acharne, ville et pays des plus riches de l'Attique.

[2] Égine, île et ville dans le golphe Saronique.

[3] Méthone, ville du Péloponnèse à l'extrémité maritime de la Messénie.

le condamnent à une amende. (*Thucyd.* II, *Diod.* XII). Voyez *les Chevaliers*.

IVe année ; 3e de la guerre. Archonte, Épaminondas.

Périclès meurt, deux ans et six mois depuis le commencement de la guerre. Agnon, général des Athéniens, attaque et prend Potidée [1]. Phormion, autre chef des Athéniens, gagne deux batailles navales sur les Lacédémoniens. Ceux du Péloponnèse attaquent Platée au mois d'octobre.

88e olymp. 4e an. de la guerre. Archonte, Diotimus.

Sitalcès est occupé contre Perdiccas. (*Thucyd.* l. II). Voyez *les Acharniens*. Les Lesbiens [2], surtout ceux de Mitylène, quittent le parti des Athéniens, et envoyent en secret des députés aux Péloponnésiens. (*Thucyd.* l. III). Mitylène est prise, et ses habitans passés au fil de l'épée. Le siège de Platée continue.

[1] Potidée, ville de Macédoine et colonie des Corinthiens à l'isthme de Pallène, presqu'île entre les golfes de Therme et de Torone.

[2] Lesbos, île de la mèr Égée ; Mitylène, aujourd'hui Métélin en était la principale ville.

IIe année ; 5e de la guerre. Archonte, Euclide.

Les Léontins[1] prient les Athéniens d'envoyer une flotte en Sicile, pour les défendre contre Syracuse[2]; ce qui fut fait : mais on s'accommoda. Les Mityléniens assiégés par Lachès pour la seconde fois sont contraints de se rendre. Athènes les condamne tous à la mort, les femmes et les enfans à l'esclavage. Le lendemain, on envoie un contr'ordre, qui arrive à propos. Voyez *les Acharniens*. Les Lacédémoniens prennent et ruinent Platée. Sédition dans Corcyre[3]. La noblesse penche pour Lacédémone, et le peuple pour Athènes. Les Athéniens soutiennent le peuple contre la noblesse. (*Diod.*, XII *Thucyd.* III).

IIIe année ; 6e de la guerre. Archonte, Scytodorus.

La peste recommence à Athènes. On purifie Délos[4] en transportant les corps morts. Tra-

[1] Léontium, ville ancienne de Sicile, qui avait été habitée par les Lestrigons.

[2] Ville alors la plus considérable de Sicile.

[3] Corcyre, aujourd'hui Corfou, île de la mer Ionienne, peu loin de l'Épire.

[4] Délos, île de la mer Égée, la plus renommée des Cyclades, connue par la naissance de Diane et d'Apollon.

chine[1] prend le nom d'Héraclée et devient colonie lacédémonienne. Lachès en Sicile attire les Messiniens[2] au parti d'Athènes. Les Athéniens envoyent trente vaisseaux au Péloponnèse sous la conduite de Démosthène, d'Alcisthène et de Proclès. Ils en donnent cinquante-un à Nicias pour Mélos[3]. Ceux-ci domptent les Béotiens à Tanagre[4]. Démosthène infeste les Leucadiens[5] avec des troupes d'Acharnanie[6] : mais il est vaincu par les Étoliens. Les Athéniens, dans la Grande-Grèce ou la Calabre, font le dégât au territoire des Locriens[7]. Ils y prennent Péripopolion. Dé-

[1] Trachine, petit pays et ville de la Phthiotide, sur le bord du golfe Maliade.

[2] Messine, ville de Sicile, fameuse par son *port*.

[3] Mélos, île oblongue, adjacente à celle de Crète.

[4] Tanagre, ville de la Béotie sur le fleuve Asopus.

[5] Leucade, île de la mer Ionienne. Elle tenait autrefois à l'Acharnanie :

Leucada continuam veteres habuere coloni.
Nunc freta circumeunt.

Ovid. *Metam.* l. XV, v. 289.

[6] Pays proche de l'Épire, séparé de l'Étolie par le fleuve Achéloüs.

[7] Les Locriens, de la Grèce occupaient un territoire borné par la Doride, la Phocide et la mer Égée. Ils avaient dans la Calabre une colonie de leur nom.

mosthène a sa revanche sur les Étoliens unis aux Lacédémoniens. (*Diod.* XII).

IV[e] année ; 7[e] de la guerre. Archonte, Stratoclès.

Démosthène fortifie Pylos[1], éloigné de quatre cents stades[2] de Lacédémone. Les Lacédémoniens jettent quelques troupes dans la petite île de Sphactérie, vis-à-vis le port de Pylos. Ils y sont interceptés sans espoir de ressource. Les Lacédémoniens entrent en négociation. On les rebute avec dureté, et Cléon est l'auteur de cet avis très-pernicieux pour les Athéniens. Cléon nommé général malgré lui, prend l'île avec Démosthène. (*Thucyd.* III, Diod XII). Voyez les *Chevaliers*. La comédie roule principalement sur cette histoire. Mort d'Artaxerxès Longuemain l'an 40 de son règne. Xerxès lui succède pour deux mois, et Sogdien pour sept. Les Syracusains et les Locriens prennent Messine.

[1] Pylos de Messénie, ville et port du Péloponnèse, vis-à-vis l'île de Sphactérie, et différente de Pylos de Nestor, et de Pylos d'Élide.

[2] Environ vingt lieues.

89ᵉ olymp. 8ᵉ an. de la guerre. Archonte, Isarchus.

Ceux de Syracuses et les autres Siciliens font leur paix. Les chefs des Athéniens, à leur retour, sont condamnés à l'exil ou à l'amende. Brasidas, chef des Lacédémoniens, sauve Mégare que les Athéniens veulent surprendre. Par ordre d'Athènes, Lamachus va au Pont[1], et Démosthène à Naupacte[2]. Brasidas de son côté négocie auprès de Perdiccas, va le trouver et gagne plusieurs villes au parti lacédémonien. Il prend Amphipolis[3]. *Thucyd.* IV, *Diod.* 14). Voyez *les Acharniens* et *la Paix*.

Commencement du règne de Darius Nothus, neuvième roi des Perses, qui dure dix-neuf années. Cette époque est la date des premières *Nuées* d'Aristophane. Les secondes furent jouées l'année d'après. (*Schol. d'Aristoph*). Or, Socrate ne mourut que la première année de la quatre-vingt-

[1] Région de l'Asie Mineure.

[2] Ville d'Étolie sur le bord du golfe Corinthien. On l'appelle aujourd'hui *Lépante*.

[3] Amphipolis, ville de Thrace, ainsi nommée parce que le fleuve de Strymon l'environnait en partie.

quinzième olympiade, âgé de soixante-dix ans, selon Diogène Laërce et Eusèbe, c'est-à-dire, vingt-trois ans au moins après la représentation des *Nuées* : donc Aristophane ne fut pas la cause prochaine de sa mort, comme Élien paraît l'insinuer. On développera ce point de critique en son lieu, d'après M. Paulmier. Éclipse de soleil, le 21 mars, mercredi à 8 h. 29, après minuit. (*Thucyd.* liv. III).

IIe ann. 9e de la guerre. Archonte, Aminias.

Lamachus, général pour Athènes, perd sa flotte, près d'Héraclée[1], par une tempête. Trève d'un an entre Athènes et Lacédémone. Brasidas prend Scione[2] avant que d'avoir appris la nouvelle de la trève, sujet d'altercation qu'on ne peut terminer. Mendé[3] passe aux Lacédémoniens. Nicias recouvre cette place. On assiège Scione; Perdiccas, aliéné des Lacédémoniens, reprend le parti d'Athènes. Le temple d'Argos brûlé par la négligence du sacrificateur. (*Thuc.* IV, *Diod.* XII).

[1] Héraclée de Thrace.

[2] Scione, une des cinq villes de la Pallène, presqu'île entre les golfes de Therme et de Torone en Macédoine.

[3] Mendé, ville de la région nommée Pallène.

IIIe ann.; 10e de la guerre. Archonte, Alcæus.

Cléon en Thrace prend Torone [1]. Il fait une retraite précipitée devant Amphipolis. On le poursuit; il est tué et Brasidas aussi; mais les Lacédémoniens sont vainqueurs. Par la mort de ces deux brouillons, il se fait une trève de cinquante années entre Athènes et Lacédémone. C'est là, à proprement parler, la fin de la guerre du Péloponnèse. (*Thucyd.* V.) On ne laisse pas d'appeler encore de ce nom la guerre qui suivit, parce que les nouveaux troubles qui rompirent la trève, furent une suite naturelle de cette première guerre. Cette époque est remarquable pour les comédies d'Aristophane.

IVe ann.; 11e de la guerre. Archonte, Aristion.

Les villes grecques s'imaginant que les Athéniens et les Lacédémoniens de concert avaient conspiré contre la liberté du reste de la Grèce, se liguent entre elles, et défèrent le principal pouvoir à Argos, en l'ôtant aux uns et aux autres.

[1] Torone, ville sur le golfe de même nom.

Les Lacédémoniens usent de douceur pour retenir leurs alliés; les Athéniens ont recours à la sévérité et aux voies de fait. Nouveau sujet de brouilleries. (*Thucyd.* V; *Diod.* XII.)

90e olympiade; 12e ann. de la guerre. Archonte, Aristophile ou Astyphile.

Les Athéniens rétablissent les Déliens qu'ils avaient chassés. Ils refusent de rendre Pylos aux Lacédémoniens. Renouvellement de guerre. Les Argiens se joignent aux Athéniens, et cela par une ruse d'Alcibiade. Les Éléens [1] sont exclus des jeux olympiques, pour avoir fait un acte d'hostilité durant la trève stipulée pour ces jeux. (*Diod.* XII.)

IIe ann.; 13e de la guerre. Archonte, Archias.

Les Argiens sont aux prises avec les Lacédémoniens, ils font la paix et la violent. Les Béotiens s'emparent d'Héraclée [2]. Alcibiade entre à main armée dans le Péloponnèse. Les Argiens prennent Epidaure [3]. (*Thuc.* V, *Diod.* XII) Voy. *la Paix*.

[1] Ceux d'Élis dans le Péloponnèse.

[2] Ou Trachine de Phthiotide.

[3] Du Péloponnèse. Cette ville était célèbre par le temple d'Esculape.

**IIIe ann.; 14e de la guerre. Archonte, Antiphon.**

Les Lacédémoniens remportent une victoire signalée sur ceux d'Argos et de Mantinée[1]. ( *Thucyd.* V. )

**IVe ann.; 15e de la guerre. Archonte, Euphémus.**

Traité des Lacédémoniens avec ceux d'Argos et de Mantinée, sur la fin de la quatrième année de la quatre-vingt-dixième olympiade ( *Thucyd.* V.) Perdiccas devient suspect aux Athéniens.

**91e olympiade. 16e année de la guerre. Archonte, Aristomnestus.**

Entreprise téméraire de la guerre de Sicile par les Athéniens; en voici le sujet : Ceux de Sélinus[2] avaient accablé les Égestans[3], et ceux de Syracuses avaient chassé les Léontins. Ces peuples malheureux ont recours aux Athéniens, qui après avoir envoyé sur les lieux, prennent leur défense à l'instigation d'Alcibiade, dans le dessein d'en-

[1] Mantinée, ville d'Arcadie.

[2] Ville sur le bord austral de la Sicile.

[3] Égeste, ville de Sicile, bâtie, dit-on, et ainsi nommée par Énée du nom d'*Ægesta*, mère d'Acestès.

vahir toute la Sicile; mais le succès fut bien différent de leur espérance. Jamais Athènes ne souffrit un si terrible échec. Les trois généraux nommés pour cette guerre furent Alcibiade, Nicias, Lamachus. Aristophane n'en parle point dans *la Paix*, ni ne peut en parler, quoi qu'en disent quelques commentateurs. Cette expédition n'était pas encore faite. Les insulaires de Mélos domptés par les Athéniens : on tua tous ceux qui étaient au-dessus de l'âge de puberté. (*Thuc.* V. *Diod.* XII.)

IIe ann.; 17e de la guerre. Archonte, Chabrias.

La flotte nombreuse d'Athènes vogue en Sicile. Les *Hermès* ou figures de Mercure, qu'on mettait dans les carrefours, se trouvèrent mutilés une nuit. On prit cela pour un fâcheux présage, par rapport à l'expédition de Sicile. On accuse Alcibiade d'impiété à ce sujet. On veut l'obliger à revenir de Sicile pour répondre à cette accusation. Il va jusqu'à Thurium [1] et s'enfuit à Sparte. Il gagne les Lacédémoniens, et les anime à secourir la Sicile

[1] Thurium, ville de la Grande-Grèce ou Calabre, vers le golfe de Tarente, à l'embouchure du fleuve Sybaris, dont elle avait porté plus anciennement le nom. : c'était la fameuse Sybaris.

contre les Athéniens. On envoie à sa place Gylippus. (*Diod.* XIII.)

**IIIe ann.; 18e de la guerre. Archonte, Pisander.**

En Sicile, les Athéniens bloquent Syracuses. Lamachus est tué. En Grèce, les Athéniens unis aux Argiens, font le dégât dans la Laconie. Rupture de la trève. Les Syracusains se fortifient. Nicias réduit à une fâcheuse extrémité, demande son rappel. (*Thucyd.* VII.)

**IVe ann.; 19e de la guerre. Archonte; Cléocritus.**

Les Lacédémoniens prennent Décélie[1] éloignée d'Athènes de cent vingt stades. Athènes envoie des secours en Sicile sous la conduite d'Eurymédon et de Démosthène. Bataille navale perdue par les Syracusains; mais ils ont leur revanche, et les Athéniens sont totalement défaits sur mer et sur terre. Démosthène et Nicias y perdent la vie. Éclipse de lune, le 28 août, mercredi vers minuit. (*Thucyd.* VIII.) L'effet de cette perte pour les Athéniens, fut la défection des îles de Lesbos et

[1] Décélie, ville de l'Attique, une des douze de Cécrops, attribuée à la tribu Hippothoontide.

de Chios [1]. L'Eubée songe aussi à se séparer. Tissapherne et Pharnabase, lieutenans du roi de Perse, s'abouchent avec les Lacédémoniens.

92e olympiade; 20e année de la guerre. Archonte, Callias.

Les Lacédémoniens font un traîté avec Darius Nothus, roi de Perse. Les Athéniens attaquent Chio. Les Syracusains fournissent des secours aux Péloponnésiens. Alcibiade négocie son pardon et son retour à Athènes. Il propose de gagner Tissapherne et d'établir l'oligarchie. Pisander vient à bout de ce dernier article; et l'on établit quatre cents administrateurs de la république d'Athènes. Alcibiade fait sa paix; quitte Lacédémone, et revient à Athènes. (*Thucyd.* VIII *et Diod.* XIII.) Charminus, Athénien, perd six trirèmes dans un combat naval vers l'île de Simia [2], contre Antiochus, Lacédémonien. (*Aristophane, Fêtes de Cérès. Thucyd.* VIII.)

[1] Chios, belle île de la mer Égée, entre Samos et Lesbos.

[2] Simia ou Sima, petite île de la mer Égée, entre celle de Rhodes et le cap Crios.

IIe ann.; 21e de la guerre. Archonte, Théopompus.

Les quatre cents administrateurs exercent une tyrannie insupportable. Agis, roi de Lacédémone, inquiète l'Attique. Hyperbolus, dont parle tant Aristophane, banni par l'ostracisme, honneur qu'il ne méritait pas, est tué à Samos [1], dans une sédition. L'on se défait des quatre cents administrateurs à Athènes, et l'on établit le gouvernement des cinq mille. Les Athéniens sont vaincus dans l'Eubée, et l'Eubée quitte leur parti. Mindarus, chef des Lacédémoniens, fait passer une flotte de Milet [2] dans l'Hellespont, en trompant les Athéniens. Thrasybule et *Trasylle gagnent* sur Mindarus une bataille navale entre Sestos [3] et Abydos. Ensuite ils prennent Cyzique. Thucydide finit là son histoire. Mindarus vaincu pour la troisième fois à Cyzique [4], y perd la vie (*Xénoph. Hellenic.* lib. I.)

[1] Samos, île de la mer Icarienne, à l'opposite d'Éphèse.

[2] Milet, ville située sur les frontières de la Carie, près du Méandre.

[3] Sestos et Abydos, villes séparées par l'Hellespont, aujourd'hui le détroit des Dardanelles.

[4] Ile de la Propontide, tout près du Continent. La ville portait le même nom.

IIIe ann.; 22e de la guerre. Archonte, Glaucippus.

Les Égestans opprimés par les Sélinontins, et craignant la colère des Syracusains, à cause de leur liaison avec les Athéniens, appellent à leur secours les Carthaginois. Ceux-ci y envoient Annibal, petit-fils d'Amilcar et fils de Giscon. Ceux de Sélinus s'adressent aux Syracusains (*Diod.* XIII.) Ceux de Chalcis en Eubée abandonnent les Athéniens, conspirent avec les Béotiens, retrécissent leur bras de mer, et n'y laissent de passage que pour un vaisseau. Les Lacédémoniens tâchent de procurer la paix sans y réussir. (*Diod.* XIII.) Archélaüs, quatorzième roi de Macédoine, règne quatorze ans.

IVe ann.; 23e de la guerre. Archonte, Dioclès.

Annibal prend Sélinus et la pille, vers la deux cent quarante-deuxième année depuis sa fondation. Il détruisit aussi Himéra[1] deux cent quarante ans après qu'elle eût été fondée. Les Lacédémoniens recouvrent Pylos, quinze ans après avoir

[1] Himéra, ville grecque de Sicile, patrie du poëte Stésichore. Il y avait des bains chauds, qu'on dit que Minerve enseigna à Hercule, sur quoi Aristophane badine dans *les Nuées*.

été fortifiée par Démosthène et enlevée par les Athéniens. Théramène prend Chalcédoine[1], et Alcibiade, Byzance. (*Diod.* XIII).

93ᵉ olymp.; 24ᵉ ann. de la guerre. Archonte, Euctemon.

Les Athéniens s'emparent de toutes les villes de l'Hellespont, hormis Abydos. Alcibiade revenu à Athènes y est reçu avec pompe. Peu après il monte une flotte, et fait des excursions. Les Lacédémoniens font Lysander général. Il est aidé par Cyrus, fils de Darius Nothus, en Asie. Dans l'absence d'Alcibiade, son lieutenant Antiochus est malheureux en guerre. Les Athéniens s'en prennent à Alcibiade, et mettent son armée sous le commandement de dix chefs. Il s'enfuit d'Athènes pour la seconde fois (*Diod.* XIII).

IIᵉ ann.; 25ᵉ de la guerre. Archonte, Antigènes.

Les Lacédémoniens mettent Callicratidas à la place de Lysander. Conon, général des Athéniens, est contraint de se retirer à Mitylène. Callicratidas l'assiège. (*Diod.* XIII).

[1] Chalcédoine, ville ancienne de Thrace, séparée de Byzance, aujourd'hui Constantinople, par le Bosphore Thracien.

IIIe ann.; 26e de la guerre. Archonte, Callias.

Les Athéniens vainqueurs aux îles Arginuses, entre Mitylène et Méthymne[1]. Callicratidas tué. Les chefs des Athéniens punis pour n'avoir pas retiré les corps de ceux qui avaient fait naufrage, quoique la tempête les en eût empêchés. Eclipse de lune, le 15 avril, lundi 8 h. 50 m. après midi. Le temple de Minerve à Athènes, brûlé. (*Xen.* II). Sophocle et Euripide meurent cette même année, au témoignage d'Apollodore l'annaliste (*Diod.* XIII); d'autres disent que Sophocle, quoique plus âgé, survécut six ans à Euripide.

IVe ann.; 27e de la guerre. Archonte, Alexias.

Lysander a pour collègue Aracus; avec ordre au second d'obéir au premier. Les Athéniens vaincus dans un lieu nommé *Ægos Potamos*[2],

[1] Mitylène et Méthymne étaient aux deux extrémités de l'anse de Lesbos. Les trois petites îles des Arginuses que Strabon place dans cette anse, se trouvent ou omises ou autrement placées dans les cartes récentes. Il y avait encore une ville de ce nom à l'extrémité de l'Éolide. C'est dans cette mer que se donna le combat de Conon.

[2] Ville de la Chersonnèse Thracienne. Le fleuve lui a donné son nom.

fleuve de la Chèvre, pour n'avoir pas suivi les conseils d'Alcibiade. Lysander assiége Athènes.

**94e olympiade; 28e année de la guerre. Archonte, Pythorus. 404 ans avant J. C., 350 depuis la fondation de Rome.**

Au commencement de la première année de cette olympiade quatre-vingt-quatorze, *finit* la guerre du Péloponnèse, par la prise d'Athènes, dont Lysander se rendit maître après six mois de siége, environ le 28 d'avril. Les Thébains opinaient à la détruire. Lacédémone la conserva, et y établit trente tyrans. Théramène leur chef fut tué, quoique le plus modéré de tous. Éclipse de soleil, le 3 septembre, vendredi à la 9e *h.* *12 m.*

Ainsi la guerre du Péloponnèse dura vingt-sept ans, six mois. Les fortifications du port de Pyrée qu'avait faites Thémistocle, furent rasées (*Paus. in Attic*). Alcibiade mourut cette même année (*Diod.* XIII).

FIN DES FASTES DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE
ET DU XIe VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE XI<sup>e</sup> VOLUME.


pages

ÉLECTRE, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 1

*La même*, trad. en entier, par M. Prévost, 41

EXAMEN de cette pièce, par le même, 140

NOTICE des principales tragédies anciennes et modernes, composées sur le sujet d'Électre, 154

ÉLECTRE, tragédie de Crébillon, extraite par M. Prévost, 156

ORESTE, tragédie de Voltaire, extraite par le même, 162

NOTE de M. Prévost, 172

AVERTISSEMENT du même, 173

SUJET DE DANAÉ, traged. perdue d'Euripide, 175

FRAGMENS de cette pièce, trad. p. M. Prévost, 177

FRAGMENS DE L'HIPPOLYTE VOILÉ, tragédie perdue d'Euripide, 187

DISCOURS sur le Cyclope d'Euripide et sur le Spectacle satyrique, par le P. Brumoy, 191

LE CYCLOPE, drame satyrique, extrait par le P. Brumoy, 219

Le Cyclope, trad. en entier par M. Prévost, 269
Troisième partie du théatre des grecs, 323
Avis au lecteur, 324
Avertissement, 325
Discours sur la comédie grecque, par le P. Brumoy, 328
Développement du discours précédent, 414
Observations préliminaires sur les comédies d'Aristophane, sur l'ordre où elles ont paru, etc., par le P. Brumoy, 449
Fastes de la guerre du Péloponnèse, pour servir aux comédies d'Aristophane, par le P. Brumoy, 458

FIN DE LA TABLE DU XI^e VOLUME.

